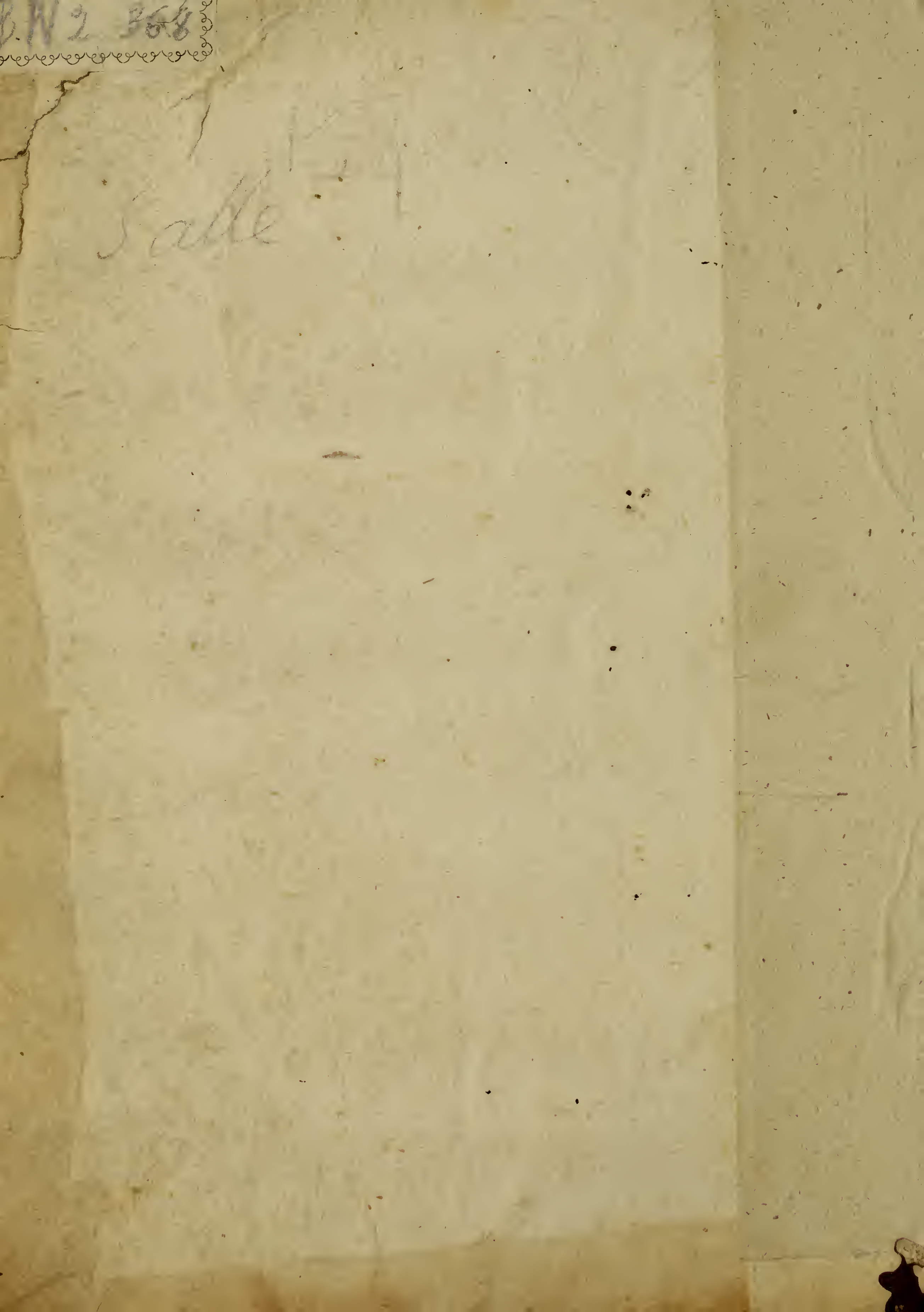



N 2 368

Regij Col. [illegible] Tolosan. Soc. Jesu Cat. Inscrip.
D 86 95
RESID. TOLOSANA BIBLIOTHECA

LA VIE DE SAINT IGNACE

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

par le P. Bouhours.

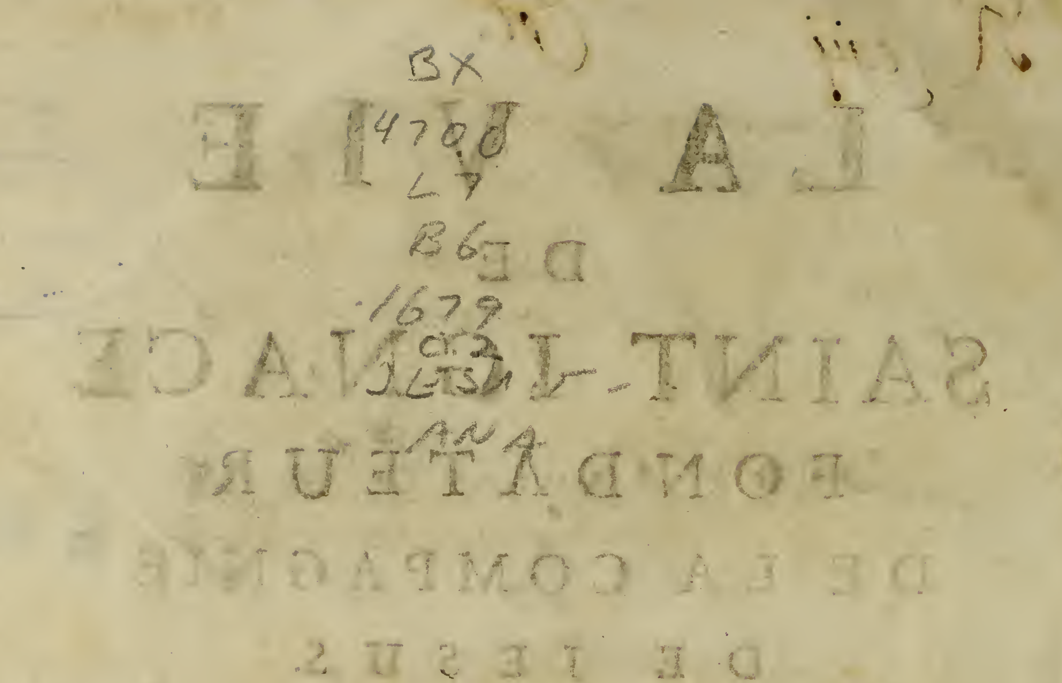




A PARIS,
Chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

BIBLIOTHEQUE S. J.
22, Rue des Fleurs, 22
TOULOUSE (Hte-Gar.)


BX
4700
L7
B6
1679



OCLC 6391036



A
LA REYNE.



ADAME,

La qualité de Fille du Roy Catholique & celle d'Epouse du Roy Tres-

Chrestien, qui relevent VOSTRE MAJESTÉ *au dessus de toutes les Princesses de la terre, m'obligent à luy dédier cét ouvrage. C'est la vie d'un saint Fondateur que l'Espagne & la France ont donné au monde.*

Car, MADAME, *si Ignace de Loyola est né sujet de vos illustres Ayeuls, la Compagnie qui le reconnoist pour son chef est originairement Françoise. Elle a pris naissance dans la capitale du* Royaume*; & on peut dire que Montmartre, le sacré sepulcre des Martyrs, luy a servi de berceau.*

Cela me fait esperer que V. M. ne refusera pas sa protection au livre que je luy presente, & qu'elle prendra mesme plaisir à le lire. Elle y verra la gloire mondaine foulée aux pieds par un jeune Cavalier nourri à la Cour de Ferdinand & attaché au service de Charles-Quint. Elle verra ce Cavalier converti, d'abord solitaire & tout oc-

cupé de la méditation des choſes divines, appliqué enſuite aux emplois de la charité, & embraſé du zele des ames. Mais, MADAME, *en quelque eſtat & ſous quelque forme qu'il vous paroiſſe, vous ne verrez rien qui vous ſurprenne, ni qui vous ſoit inconnu.*

VOSTRE MAJESTÉ *bien loin d'eſtre ébloüie de l'éclat qui l'environne, a ſceû mépriſer dés ſes plus tendres années tout ce qu'une fortune* Royale *a de plus auguſte & de plus ſuperbe, parce qu'Elle a compris de bonne heure que les grandeurs immortelles méritent ſeules l'eſtime d'une ame chreſtienne.*

Vous ſçavez, MADAME, *par voſtre propre experience ce que c'eſt que la vie interieure : on vous en voit tous les jours pratiquer réguliérement les ſaints exercices ; & cette pratique ſi exacte que ni les affaires, ni les divertiſſemens ne troublent jamais, nous*

montre en vostre personne qu'une Reyne qui a l'esprit du Christianisme, peut vivre dans le tumulte de la Cour comme vivent les Epouses de JESUS-CHRIST *dans le silence des cloistres.*

Vous ne vous contentez pas, MADAME, *de vous entretenir avec Dieu au pied des autels; vous l'allez chercher aux hospitaux: & c'est là qu'animée d'une foy vive, vous servez vous-mesme les pauvres; plus glorieuse d'estre la servante de* JESUS-CHRIST, *que la Reyne du plus puissant & du plus florissant Empire du monde.*

Une charité aussi généreuse que celle de V. M. ne se borne pas à des malades; elle s'étend à tous les malheureux qui l'approchent, ou qui luy font connoistre leurs miseres: & c'est un titre, MADAME, *pour avoir part à l'honneur de vostre bienveillance, que d'estre affligé.*

Mais vostre cœur si sensible aux necessitez du prochain, l'est encore davantage aux interests de l'Eglise. Elle ne reçoit point d'atteintes dont vous ne soyiez blessée; elle n'a point d'ennemis qui ne soient les vostres, & vous ne souhaitez rien plus ardemment que de la voir triompher des infidelles & des hérétiques.

Toutes ces vertus si solides & si édifiantes que nous admirons en V. M. ont bien de quoy instruire les Grands qui oublient Dieu, & de quoy confondre les petits qui le servent mal. Aussi, MADAME, *le Ciel ne semble avoir élevé V. M. sur le premier throsne de l'univers, qu'afin que ses exemples autorisent les veritez de la Religion, & condamnent les déréglemens du siécle.*

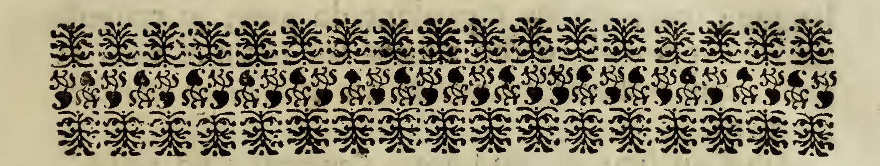
Il ne faut pas s'étonner aprés cela que toute l'Europe vous regarde comme le modele des Princesses vertueuses; &

vous ne devez pas trouver étrange que je prenne l'occasion de la Vie d'un Saint pour publier que je suis avec un tres-profond respect,

MADAME,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres-fidele sujet & serviteur, BOUHOURS, de la Compagnie de JESUS.



AVERTISSEMENT.

JE n'ay jamais mieux compris combien la langue latine & les trois langues vivantes qui en ſont dérivées ont un caractére different, qu'en voulant écrire la Vie de Saint Ignace. Comme cette Vie a eſté compoſée en Latin, en Eſpagnol, & en Italien par des Auteurs excellens, je ne ſongeay d'abord qu'à copier l'un de ces originaux ; & je croyois ne pouvoir rien faire de meilleur que d'en donner au public une traduction fidelle. Pour me déterminer ſur le choix, je voulus lire exactement les trois Vies ; & je commençay par celle de Ribadenéyra, qui a écrit le premier, qui a veſcu pluſieurs années avec Saint Ignace, & qui a eſté témoin de la pluſpart des choſes qu'il dit. Tout l'ouvrage me ſembla tres-bien écrit en caſtillan : j'y trouvay de l'onction, & j'y reconnus un air de verité qui me fit croire ſans peine ce qui me paroiſſoit le plus merveilleux.

J'admiray dans Maffée une pureté, une élegance, & une nobleſſe d'expreſſion qui eſt tout-à-fait du ſiécle d'Auguſte ; & je n'y trouvay à redire que ſa briéveté, qui luy fait ometttre des faits aſſez importans.

Le livre de Bartoli me parut un chef-d'œuvre en Italien, tant les choſes y ſont peintes vivement, & miſes dans un beau jour. Je pris plaiſir à y lire des faits remarquables & des circonſtances particuliéres dont les deux autres n'ont point parlé. Enfin ces Vies me ſemblerent tres-belles dans leur

langue ; mais en les regardant de prés, je craignis de n'en pouvoir rendre toutes les beautez dans la nostre qui a d'autres tours & des graces toutes differentes.

Ainsi au lieu de traduire, j'entrepris de travailler de mon chef sur les memoires que ces trois ouvrages me fournissoient. Je ne me suis pas pourtant contenté de ces memoires. J'ay consulté les actes de la canonisation de Saint Ignace, & toutes les bulles qui regardent son Institut. J'ay eû recours en divers endroits à l'histoire générale de la Compagnie écrite par Orlandin, & à celle de la Province de Portugal, composée en Portugais par Baltazar Tellez. J'ay tiré quelques connoissances nouvelles du livre des Hommes illustres, d'Eusebe Niéremberg, intitulé *Claros Varones de la Compañia de Jesus*. Les divers abregez de la Vie du Saint ne m'ont pas mesme esté inutiles pour démesler & pour éclaircir certaines choses. En un mot, je n'ay rien omis pour m'instruire & me bien remplir de mon sujet; mais aussi je n'ay rien négligé pour y donner une forme raisonnable : & si je n'ay pas réüssi, on ne doit s'en prendre qu'à mon peu d'habileté.

Les gens du monde qui n'ont nul goust des choses divines, & qui regardent tout avec les yeux de la chair, ne s'accommoderont pas sans doute des visions & des apparitions qui se rencontrent dans la Vie de Saint Ignace : ils devroient néanmoins considerer que celles dont il s'agit sont de nature à estre crûës par des personnes de bon sens. Je demeure d'accord avec eux qu'il y auroit de la foiblesse à croire indifferemment toutes sortes de visions; mais j'ose dire qu'il y a de l'impiété & de l'irreligion à n'en croire aucune, & à se moquer de celles que l'Eglise approuve.

Les libertins n'ont que faire de dire que les

Saints ont rendu témoignage d'eux-mesmes, & qu'on n'a appris que de leur bouche ces communications admirables qu'ils ont eûës avec Dieu. Car enfin la sainteté de leur Vie a autorisé tout ce qu'ils ont dit; & l'Eglise, aprés une recherche tres-exacte de leurs mœurs, a jugé qu'ils n'estoient pas capables de mentir à cét égard.

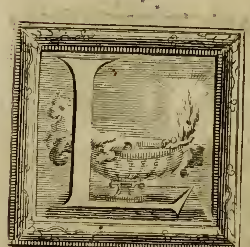
On ne doit pas dire aussi que c'estoient des esprits foibles, qui s'imaginoient ce qui n'estoit pas. Car pour ne parler icy que du Saint dont j'écris la Vie, ses plus grands ennemis ne luy ont jamais reproché ces sortes de foiblesses; & Pasquier qui le traite si mal dans le plaidoyer contre les Jésuites, avoûë de bonne foy que c'estoit le plus sage homme de son siécle.

LA



LA VIE
DE
SAINT IGNACE.

LIVRE PREMIER.



A Providence, qui veille au bien de l'Eglise, n'a jamais plus éclaté que dans le dernier siécle si fatal à l'Allemagne, à l'Angleterre, & à la France, par l'apostasie de Luther, par le Schisme d'Henry VIII. & par la prétenduë Réformation de Calvin. Comme les mœurs se corrompent d'ordinaire à mesure que la Foy se perd,

le libertinage ſuivit par tout les nouvelles héréſies. Les peuples, en ſecoûant le joug du commun paſteur des Fidelles, ſe révolterent contre leurs Princes legitimes; & n'eſtant plus retenus par l'autorité des Puiſſances eccleſiaſtiques, ni par celle des Puiſſances ſéculiéres, ils s'abandonnerent à tous les deſordres dont les hommes ſont capables, quand l'eſprit de menſonge les gouverne. Ainſi l'impiété deſola le Royaume de JESUS-CHRIST; & dans les lieux meſmes où la Religion eſtoit floriſſante, on vit les autels profanez, l'uſage des ſacremens aboli, les conſeils de l'Evangile mépriſez, toutes les loix divines & humaines foulées aux pieds.

Ce fut alors que le Ciel ſuſcita Ignace de Loyola, pour ſubvenir aux preſſantes neceſſitez du monde chreſtien; & il ſemble que la divine Sageſſe ait voulu marquer elle-meſme ſon deſſein par de certains évenemens, dont la rencontre ne peut eſtre l'effet du hazard. Car la meſme année que Luther ſouſtint publiquement ſon apoſtaſie dans la diéte de Vormes, & que s'eſtant retiré dans ſa ſolitude d'Alſtat, il compoſa un livre contre les vœux monaſtiques, qui fit une infinité d'apoſtats, Ignace ſe conſacra à Dieu dans l'egliſe de Montſerrat, & écrivit dans ſa retraite de Manreze, des Exercices ſpirituels qui ſervirent à former ſon Ordre, & à repeupler tous les autres.

Lors que Calvin commença à dogmatiser, & à se faire des disciples dans Paris, Ignace qui y estoit venu estudier, assembla de son costé des compagnons pour déclarer avec eux la guerre aux ennemis de la Foy.

Enfin dans le temps qu'Henry VIII. se fit nommer chef de l'Eglise Anglicane, & qu'il ordonna sous peine de mort à ses sujets d'effacer le nom du Pape de tous les papiers & de tous les livres qu'ils avoient entre les mains, le nouveau patriarche, dont j'entreprens d'écrire la vie, jetta les premiers fondemens d'une Société dévoûée au service du Saint Siége.

Sa naissance, & ses qualitez naturelles.

Mais pour raconter les choses dans l'ordre que l'histoire demande, Ignace nasquit l'an 1491. sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, en cette partie de la Biscaye Espagnole qui s'étend vers les Pyrenées, & qui porte aujourd'huy le nom de Guypuscoa. Dom Bertram son pere, seigneur d'Ognez & de Loyola, tenoit un des premiers rangs parmi la Noblesse du païs, comme estant l'aisné & le chef d'une ancienne maison, où il y avoit toûjours eû de grandes charges, & qui avoit produit de grands hommes. Sa mere Marine Saez de Balde n'estoit pas d'une naissance moins illustre. Il fut le dernier de trois filles & de huit garçons : il estoit bien fait, d'un temperament de feu ; avoit un air fier, un génie élevé, & sur tout une passion ardente pour la gloire. Mais quoy-qu'il parust

violent & un peu hautain, il ne laiſſoit pas d'eſtre doux & tres-honneſte. Il eſtoit meſme naturellement ſage, & dés ſes premiéres années on remarqua en luy une diſcretion qui ne ſe ſentoit point de l'enfance.

Sa vie mondaine.

Son pere qui le jugea propre pour la Cour, l'y envoya de bonne heure, & le fit page du Roy Catholique. Ferdinand prit plaiſir à voir un enfant ſi vif & ſi raiſonnable, & luy donna aux rencontres des marques de ſa bienveillance. Mais le jeune Ignace n'eſtoit pas d'humeur à mener une vie oiſive. L'amour de la gloire, & l'exemple de ſes freres, qui ſe ſignaloient dans l'armée de Naples, le dégouſterent bientoſt de la Cour, & le firent penſer à la guerre, en un âge où les autres ne penſent qu'à des jeux d'enfans. Il s'en déclara au Duc de Najare Dom Antoine Manrique, Grand d'Eſpagne, ſon parent, & ami particulier de ſa maiſon. Le Duc qui avoit l'ame martiale, & qui paſſoit pour un des plus accomplis cavaliers de ſon temps, ne s'oppoſa pas au deſſein d'Ignace. Il eût ſoin de luy faire bien apprendre ſes exercices, & il s'appliqua luy-meſme à le former. Ignace ſous un ſi bon maiſtre ſe rendit en peu de temps capable de ſervir ſon Prince. Il paſſa par tous les degrez de la milice, fit paroiſtre en toute occaſion beaucoup de valeur, & fut toûjours tres-attaché au ſervice, ſoit qu'il obéïſt, ou qu'il commandaſt.

Il n'estoit pas si exact dans les devoirs du Christianisme que dans la discipline de la guerre. Les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées à la Cour se fortifierent parmi la licence des armes, & les travaux militaires ne le firent pas renoncer à l'amour & aux plaisirs. Il n'y eut peut-estre jamais de cavalier plus endurci à la fatigue, ni tout ensemble plus poli & plus galant. Cependant quelque mondain que fust Ignace, il avoit des principes de religion & de probité, qui luy faisoient garder des bienséances jusques dans ses dereglemens : on ne luy entendit jamais dire un mot qui blessast la piété ou la pudeur ; il respectoit les lieux saints, & les personnes sacrées. Bien qu'il fust tres-délicat sur le point d'honneur, & que sa fierté naturelle le portast à tirer raison de la moindre injure, il pardonnoit tout, & se réconcilioit de bonne foy, dés qu'on pensoit à le satisfaire. Il avoit un talent particulier pour accommoder les soldats qui prenoient querelle, & pour appaiser les émotions populaires : desorte qu'on l'a veû plus d'une fois desarmer d'une parole deux partis animez l'un contre l'autre, & tout prests à s'égorger.

Il méprisoit fort le bien, & son desinteressement parut à la prise de Najare. Cette ville qui est située sur la frontiére de Biscaye, ayant esté abandonnée au pillage, Ignace qui avoit eû le plus de part à la victoire, & qui en de-

voit avoir le plus au butin, ſe contenta pour toute récompenſe d'avoir fait une belle action, & ne jugea pas qu'un honneſte homme deuſt s'enrichir de la dépouïlle des malheureux. Il ne manquoit pas d'habileté dans les affaires; & tout jeune qu'il eſtoit, il ſçavoit manier les eſprits, & meſnager les occaſions. Il haïſſoit le jeu, mais il aimoit la poëſie; & ſans avoir aucune teinture des Lettres, il faiſoit tres-bien des vers Eſpagnols : il en fit meſme quelques-uns ſur des matieres de piété, & on dit qu'il compoſa un petit poëme à la loûange de Saint Pierre.

Sa conduite n'en eſtoit pas néanmoins plus chreſtienne, ni plus réguliére. Il n'avoit en teſte que la galanterie & la vanité, & il ne ſuivoit dans toutes ſes actions que les fauſſes maximes du monde. Ignace veſcut de la ſorte juſqu'à l'âge de vingt-neuf ans que Dieu luy ouvrit les yeux par la voye & en la maniere que je vas dire.

Charles-Quint qui avoit ſuccedé à Ferdinand, & qui venoit d'eſtre éleû Empereur, eſtant allé en Allemagne pour prendre poſſeſſion de la Couronne Imperiale, les peuples irritez des exactions du Seigneur de Chévres ſe ſouleverent dans la Caſtille; & la pluſpart des principaux Seigneurs Caſtillans jaloux de l'autorité des Flamans qui gouvernoient tout en Eſpagne, ſe mirent à la teſte des Rebelles.

Dom Federic Henriquez Vice-Roy & Amirante de Caſtille, fidelle à ſon Prince, ſongea d'abord à la ſeûreté des places, & tira de la Navarre tout ce qui s'y trouva de munitions & de bonnes troupes.

François I. Roy de France, qui de prétendant à l'Empire eſtoit devenu ennemi de l'Empereur, voyant la Navarre dégarnie, voulut profiter de l'occaſion, pour regagner ce Royaume dont Ferdinand avoit dépoüillé Jean d'Albret, & que Charles-Quint retenoit contre le traité de Noyon, qui l'obligeoit à en faire la reſtitution dans ſix mois. Il y envoye donc une groſſe armée l'an 1521. ſous la conduite d'André de Foix, ſeigneur de l'Eſparre, & frere du fameux Lautrec.

Au bruit de ſa marche, Dom Manrique qui commandoit dans la Navarre en qualité de Vice-Roy, alla luy-meſme demander du ſecours à Dom Federic qui venoit d'abbatre le parti rebelle. Cependant l'armée Françoiſe paſſa les Pyrenées, entra dans la Navarre par la Province de Guypuſcoa, & ayant pris pluſieurs places de peu d'importance, mit le ſiege devant Pampelune capitale du Royaume. Le Vice-Roy y avoit laiſſé Dom Ignace de Loyola, non pas pour y commander, mais pour encourager la garniſon, & pour tenir le peuple dans le devoir ſous l'autorité d'un vieux capitaine.

Les ſoldats & les habitans conſternez à la veûë de l'ennemi, voulurent luy ouvrir les portes, malgré toutes les remontrances d'Ignace. Il eût beau leur promettre du ſecours, les menacer de l'indignation du Vice-Roy & de celle de l'Empereur, leur reprocher leur laſcheté & leur perfidie, il ne gagna rien ſur des gens que la frayeur avoit ſaiſis, & qui ſe croyoient perdus. Pour ſe venger d'eux, & pour ſauver ſon honneur, il les abandonna, en ſe retirant dans la citadelle avec un brave ſoldat qui eût ſeul le cœur de le ſuivre.

Le Gouverneur de la citadelle avoit luy-meſme pris l'allarme. Comme elle eſtoit mal fournie de vivres & d'hommes, il craignit tout quand il vit les François maiſtres de la ville, & il ne ſe raſſeûra que ſur ce qu'ils luy offrirent une entreveûë pour capituler. Les plus anciens officiers furent d'avis qu'on acceptaſt l'offre que les ennemis faiſoient. Ignace s'y oppoſa inutilement : mais ne pouvant empeſcher cette entreveûë, il voulut en eſtre, pour empeſcher, s'il eſtoit poſſible, les ſuites faſcheuſes qu'elle pourroit avoir. Les aſſiégeans tout fiers de leurs forces & de leurs ſuccés, propoſerent de tres-dures conditions aux aſſiégez. Ignace les rejetta bruſquement, & voyant que l'on eſtoit ſur le point de faire une compoſition honteuſe, il s'emporta en des paroles fort aigres, qui rompirent la conference. Relevant enſuite

ensuite le courage des officiers qui estoient sortis de la citadelle pour la capitulation, il alla s'y enfermer avec eux, résolu de la défendre au prix de son sang, & de mourir pour le moins en homme d'honneur.

Les François choquez de la fierté & de l'emportement du jeune Espagnol, ne garderent plus de mesures. Ils lascherent toute leur artillerie, firent leurs approches du costé que le canon faisoit plus d'effet, & monterent enfin à l'assaut. Ignace parut sur la bréche à la teste des plus braves, & receût les ennemis l'épée à la main. On combatit avec furie de part & d'autre, & il se fit en peu de temps un tres-grand carnage. Dans la chaleur du combat, un éclat de pierre frappa Ignace à la jambe gauche, & un boulet de canon au mesme moment luy cassa la jambe droite. Les Navarrois, que son exemple avoit animez, perdirent cœur, & se rendirent à discrétion dés qu'ils le virent blessé : mais les François userent bien de la victoire. Ils emporterent Ignace au quartier de leur Général, le traiterent tres-civilement, & en prirent tous les soins qu'ils crûrent devoir à sa qualité & à sa valeur. Quand sa jambe eût esté remise, & que l'état de sa playe luy permit de changer de lieu, ils le firent porter en litiére au chasteau de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune.

Il est blessé au siége de Pampelune.

A peine fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes

douleurs. Les chirurgiens qu'on appella ayant regardé sa jambe, jugerent tous qu'il y avoit des os hors de leur place, soit que le chirurgien qui l'avoit pansé les eust mal rejoints, ou que le mouvement les eust empesché de se bien reprendre; & ils ajousterent, que pour remettre ces os en leur situation naturelle, il falloit casser la jambe tout de nouveau. Ignace les crût; & s'estant mis entre leurs mains, il ne fit paroistre aucune foiblesse durant une si cruelle operation. Mais en ces rencontres le courage ne soustient pas toûjours la nature : elle succomba enfin, & la fiévre estant venuë avec de violens symptomes, le malade tomba dans une extreme langueur. Les medecins luy déclarerent qu'il n'y avoit rien à esperer, & qu'il luy restoit peu de jours à vivre. Il receût ses sacremens la veille des Apostres Saint Pierre & Saint Paul, & on le vit en suite s'affoiblir de sorte, qu'on ne crût pas qu'il passast la nuit.

Mais Dieu qui avoit ses desseins sur luy, le conserva contre toutes les apparences humaines, & il voulut mesme que ce fust Saint Pierre qui le guerist, ou parce qu'Ignace avoit honoré dés sa jeunesse le Prince des Apostres, ou parce que le Prince des Apostres avoit quelque interest dans la guerison d'un homme destiné du Ciel à maintenir contre les héretiques l'autorité du Saint Siége. Quoy qu'il en soit, le malade vit en songe le bienheureux Apostre

qui le gueriſſoit de ſa main, & l'évenement montra que ce ſonge n'avoit rien de faux. On trouva Ignace hors de danger à ſon réveil; ſes douleurs ceſſerent, & ſes forces revinrent tout-à-coup.

En recouvrant miraculeuſement ſa ſanté, il ne perdit pas l'eſprit du monde. Sa jambe qui avoit eſté mal panſée la premiére fois ne le fut pas ſi bien la ſeconde qu'il n'y reſtaſt une notable difformité: c'eſtoit un os qui avançoit trop au deſſous du genou, & qui empeſchoit le Cavalier de porter la botte bien tirée. Comme il aimoit la bonne grace & la propreté en tout, il réſolut de ſe faire couper cét os. Les chirurgiens luy dirent que l'operation ſeroit extremement douloureuſe: il compta la douleur pour rien, & ne voulut pas qu'on le liaſt, ni qu'on le tinſt. On luy coupa l'os juſqu'au vif, ſans qu'il jettaſt le moindre cri, ni qu'il changeaſt de viſage.

Ce ne fut pas le ſeul tourment que ſouffrit Ignace, pour n'avoir rien de difforme en ſa perſonne: une de ſes cuiſſes s'eſtoit retirée depuis ſa bleſſûre, & il craignoit étrangement de paroiſtre tant ſoit peu boiteux. Il ſe mit comme à la torture durant pluſieurs jours, en ſe faiſant tirer violemment la jambe avec une machine de fer. Mais quelques efforts qu'on fiſt; on ne pût l'étendre à la longueur de l'autre, & ainſi ſa jambe droite demeura toûjours un peu courte.

L'état où Ignace se trouvoit, n'accommodoit pas un naturel aussi ardent que le sien. Il ne pouvoit pas encore marcher, & il estoit mesme obligé de garder le lit. Ne sçachant que faire, & s'ennuyant d'autant plus qu'il se portoit bien à son genou prés qui se guerissoit de jour en jour, il demanda un roman pour se divertir. L'Amadis & les autres livres de chevalerie estoient célebres en ce temps-là, & les plus honnestes gens en faisoient leurs délices: il les aimoit fort, & parmi les diverses aventures de ces chevaliers errans, il estoit sur tout charmé de leurs beaux faits d'armes. Quoyque le chasteau de Loyola ne manquast gueres de ces histoires fabuleuses, il ne s'y en rencontra point alors, & au lieu d'un roman, on apporta à Ignace la Vie de JESUS-CHRIST & celle des Saints.

Sa conversion. Il leût ces livres sans autre dessein que de s'amuser, & les leût d'abord sans aucun plaisir; mais il y prit goust insensiblement, & s'y attacha de telle sorte, qu'il y passoit les journées entiéres. Le premier effet de sa lecture fut d'admirer dans les Saints l'amour de la solitude & de la croix. Il consideroit avec étonnement parmi les Anachoretes de la Palestine & de l'Egypte, des hommes de qualité couverts de cilices, extenuez de jeunes, ensevelis tout vivans dans des cabanes & dans des grottes. Il disoit aprés en luy-mesme, Ces hommes si en-

nemis de leur chair & ſi morts aux vanitez de la terre, n'eſtoient pas d'une autre nature que moy: pourquoy ne ferois-je pas tout ce qu'ils ont fait? Il luy prenoit envie au meſme temps de les imiter, & il luy ſembloit que rien ne paſſoit ſes forces. Il ſe propoſoit de viſiter les Saints Lieux, & de s'enfermer dans un hermitage. Mais ces bons mouvemens duroient peu, & il ſentoit bientoſt ſa foibleſſe.

Outre que la gloire eſtoit ſa paſſion, il aimoit alors une dame de la Cour de Caſtille, & des premiéres maiſons du Royaume: ſi bien qu'il oublioit en un moment les projets qu'il venoit de faire. Il n'avoit plus l'eſprit occupé que de la guerre & de l'amour; & au lieu de ſonger à la retraite, il méditoit je ne ſçay quels exploits militaires, pour ſe rendre digne des bonnes graces de ſa dame, comme il avoüa un jour au Pere Loüis Gonzales, en luy faiſant le recit de ſa converſion. Ces folles idées l'enchantoient à un tel point, qu'il ne comprenoit pas qu'on puſt vivre ſans une grande ambition, ni eſtre heureux ſans un grand attachement.

Quand il eſtoit las de reſver, il ſe remettoit à lire pour paſſer le temps, & admirant tout de nouveau les vertus des Saints, il y trouvoit quelque choſe de plus merveilleux que dans les actions de tous ces heros dont il avoit l'imagination remplie. A force de lire, & de faire

des réflexions ſur ce qu'il liſoit, il connut que rien n'eſtoit plus frivole que cette gloire mondaine dont il eſtoit ſi épris; que Dieu ſeul pouvoit contenter le cœur humain, & qu'il falloit renoncer à tout pour ſe ſauver ſeûrement.

Ces veûës rallumoient peu à peu en luy le deſir de la ſolitude, & ce qui luy avoit paru impoſſible en conſultant ſes inclinations naturelles, luy ſembloit facile en ſe mettant devant les yeux l'exemple des Saints. Mais lors qu'il penſoit former une bonne réſolution, le monde ſe repreſentoit à luy avec tous ces charmes, & le rengageoit plus que jamais.

Il paſſa ainſi pluſieurs jours fort reſveur & fort inquiet, ne ſçachant à quoy ſe déterminer, toûjours attiré de Dieu, & toûjours retenu par le monde. Mais les penſées dont il eſtoit combatu avoient des effets bien differens. Celles qui venoient de Dieu le rempliſſoient de conſolation, & luy donnoient au dedans de luy-meſme une paix profonde. Les autres à la verité luy cauſoient d'abord un plaiſir ſenſible; mais elles luy laiſſoient un certain trouble dans l'eſprit, & je ne ſçay quelle amertume dans le cœur qui le rendoit fort chagrin. Il s'en apperceût un jour, & tout charnel qu'il eſtoit encore, il commença à raiſonner ſur les choſes ſpirituelles: car Dieu qui vouloit établir en luy un grand fonds de ſainteté, & montrer dans ſa perſonne juſqu'où la prudence

chreſtienne peut aller quand elle eſt accompagnée d'un grand ſens naturel, ne voulut pas que ſa converſion ſe fiſt legerement & par boutade.

Il obſerva qu'il y avoit deux eſprits tout-à-fait contraires, l'un de Dieu, & l'autre du monde. Il remarqua les diverſes propriétez de ces deux eſprits ; & jugeant par ſa propre experience combien une joye ſolide qui penétre l'ame, ſurpaſſe un plaiſir leger qui flate les ſens, il n'eût pas de peine à comprendre l'avantage que les choſes du ciel ont ſur celles de la terre, pour mettre le cœur de l'homme en repos. Ces premiéres connoiſſances qu'eût Ignace des mouvemens interieurs, furent la ſource des regles qu'il donne dans le livre de ſes Exercices, pour diſcernet les eſprits qui ſont en nous les principes du bien & du mal.

Eclairé de ces lumiéres, & fortifié d'une vertu toute divine contre les ſuggeſtions de l'enfer, il ſe détermina enfin à changer de vie, & à rompre avec le monde. Dés que ſa réſolution fut priſe, il ne ſongea qu'aux traitemens rigoureux qu'il pourroit ſe faire à luy-meſme ; ſoit que frappé de la crainte des peines éternelles il vouluſt commencer par appaiſer la Juſtice de Dieu, ou que n'ayant pas encore d'experience, il s'imaginaſt que toute la perfection du Chriſtianiſme ſe réduiſoit aux macerations du corps.

Il résolut donc d'aller pieds nus à la Terre Sainte, de se revestir d'un sac, de jeusner au pain & à l'eau, de ne coucher que sur la dure, & de chercher pour sa demeure quelque solitude affreuse. Mais comme sa jambe n'estoit pas encore tout-à-fait guerie, il ne pût pas exécuter si-tost ce que l'amour de la pénitence luy inspiroit.

Pour contenter en quelque façon sa ferveur, il se levoit toutes les nuits, & penetré du regret de ses pechez, il les pleuroit à son aise dans l'obscurité & dans le silence. S'estant levé une nuit, selon sa coustume, & s'estant prosterné devant une image de la Vierge avec des sentimens extraordinaires, il s'offrit à JESUS-CHRIST par la Vierge mesme; se consacra au service du Fils & de la Mere, & leur jura une fidelité inviolable. En achevant sa priére il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre se casserent, & il se fit dans la muraille une assez large ouverture qu'on y voit encore aujourd'huy.

Il est probable que Dieu voulut marquer par là, qu'il agréoit le sacrifice de son nouveau serviteur : car le Ciel se déclare quelquefois par ces signes surprenans en faveur des Saints; témoin ce que nous lisons dans les Actes des Apostres du lieu où les Fidelles faisoient leurs priéres, & de la prison où Saint Paul & Silas chantoient des hymnes ensemble.

ble. Peut-eſtre auſſi que ce tremblement de terre fut excité par les démons, qui deſeſperez de voir échaper leur proye, & prévoyant ce qu'Ignace deviendroit un jour, euſſent bien voulu le faire périr ſous les ruïnes du chaſteau de Loyola.

En attendant que ſa jambe ſe gueriſt, il releût la Vie de JESUS-CHRIST & celle des Saints, non pas pour s'amuſer, comme il avoit fait auparavant, mais pour ſe former ſur ces grands modelles, & pour s'affermir dans ſes bonnes réſolutions. Il ne ſe contentoit pas de lire : il méditoit profondément, & écrivoit ce qui le frappoit davantage. On dit meſme que ſçachant bien deſſiner, il prit plaiſir à écrire avec des crayons de diverſes couleurs, les actions des Saints les plus ſignalées, & leurs paroles les plus remarquables, pour les diſtinguer les unes des autres, & ſe les imprimer plus avant dans la mémoire.

Tandis qu'il s'occupoit de la ſorte, les veritez éternelles firent tant d'impreſſion ſur luy, qu'il fut étonné luy-meſme de ſe voir transformé en un autre homme. Ainſi la converſion d'Ignace s'acheva par où elle avoit commencé, & la lecture fit en luy ce que n'avoient pû faire dans une maladie mortelle, ni les frayeurs de la mort, ni une apparition celeſte, & une gueriſon miraculeuſe : tant il importe aux perſonnes mondaines, & aux pe-

cheurs les plus endurcis, de lire quelquefois des livres de piété.

Les faveurs qu'il receût du ciel ne servirent pas peu à luy faire oublier les vanitez de la terre. La Vierge luy apparut une nuit tenant le petit JESUS entre ses bras, & toute environnée de lumiére. A cette veûë Ignace eût l'ame remplie de je ne sçay quelle onction celeste, qui luy rendit insipides les plaisirs des sens. Il luy sembla que pendant l'apparition qui dura assez de temps, on luy purifioit le cœur, & qu'on effaçoit de son esprit toutes les images des voluptez sensuelles. L'effet de l'apparition ne passa pas avec elle. Depuis ces momens heureux, il ne ressentit plus les révoltes de la chair, & n'eût pas mesme de ces pensées qui tourmentent quelquefois les personnes les plus chastes. Mais il ne pût perdre sans douleur la presence de JESUS & de Marie. Pour s'en consoler, il regardoit souvent le ciel; & toutes les fois qu'il le regardoit, ce que le monde a de plus charmant luy faisoit horreur.

Sa jambe estant assez bien guerie, il se prépara tout de bon à suivre la voix qui l'appelloit; & il s'y prépara secretement, persuadé déslors que les affaires de Dieu se devoient conduire sans bruit, & qu'il ne falloit pas faire d'éclat en quittant le monde. Mais à le voir si different de luy-mesme, abismé dans de profondes pensées, parlant peu, & ne parlant que

de la vanité des choses humaines, lisant, & écrivant à toute heure, on s'imagina aisément qu'il estoit dégousté du monde, & qu'il projettoit quelque chose d'extraordinaire. Dom Martin Garcie son frere aisné, qui depuis la mort de Dom Bertram possedoit le chasteau de Loyola, & qui ne vivoit pas trop selon les maximes de l'Evangile, fit ce qu'il pût pour découvrir & pour rompre son dessein. L'ayant pris un jour en particulier, il le loüa des belles qualitez que la nature luy avoit données, sur tout de cette inclination guerriére, qui dés son bas âge luy avoit fait embrasser la profession des armes, & de cette sagesse qui avoit paru de si bonne heure dans sa conduite. Aprés quoy il le conjura de ne pas croire son chagrin, & de ne rien entreprendre legérement. *Vous avez acquis bien de la gloire au siége de Pampelune*, luy dit-il, *& vous passez aujourd'huy pour un des plus illustres guerriers de l'Espagne. Ne détruisez pas vostre réputation; ne deshonorez pas nostre famille par une folie indigne de vous. Du moins ne me cachez pas les pensées qui vous roullent dans la teste, & prenez confiance en un frere qui vous aime tendrement.*

Quand Dieu parle fortement au cœur, les paroles des hommes touchent peu quelque flateuses qu'elles soient. Ignace qui ne voyoit déja rien de plus grand que le mépris des grandeurs mortelles, & qui conceût le danger où l'exposeroit une confidence, répondit à son

frere en deux mots, qu'il eſtoit bien éloigné de faire une folie, & qu'il taſcheroit de vivre toûjours en homme d'honneur. Quoy-qu'une réponſe ſi courte & ſi vague ne contentaſt pas Dom Garcie, elle luy fit eſperer qu'Ignace feroit des réflexions qui l'empeſcheroient de précipiter rien, & que le temps raccommoderoit tout.

Il va à Montſerrat.

Cependant Ignace qui avoit pris des meſures pour ſortir de Loyola, monta à cheval ſans autre deſſein en apparence que d'aller voir le Duc de Najare, qui avoit ſouvent envoyé ſçavoir des nouvelles de ſa ſanté, & qui demeuroit à Navarret petite ville voiſine. Il renvoya de là, ſous quelque prétexte, deux valets qui l'avoient accompagné, & aprés ſa viſite il prit ſeul le chemin de Montſerrat.

Montſerrat eſt un Monaſtere de Saint Benoiſt, à une journée de Barcellone, baſti ſur une montagne toute couverte de rochers, & fameux par la dévotion des pelerins, qui de tous les endroits du monde viennent implorer le ſecours, & honorer l'image miraculeuſe de la Vierge. Il fit vœu de chaſteté perpetuelle en ſortant de Navarret, non ſeulement pour ſe rendre agréable aux yeux de la Vierge devant laquelle il alloit paroiſtre, mais auſſi pour mettre comme le ſceau à la grace qu'il avoit receûë dans l'apparition dont nous venons de parler: car quoy-qu'il ne fuſt plus ſenſible aux attraits de

la volupté, il ne se fioit pas à luy-mesme, & craignoit toûjours que ces feux éteints ne se rallumassent.

Le zele qu'il conceût alors pour l'honneur de la Mere de Dieu, pensa le porter trop loin, faute de lumiére & d'experience dans les choses spirituelles, où il n'estoit encore que novice. Ferdinand qui vainquit les Maures, & qui tascha d'en purger l'Espagne pour y abolir le Mahometisme dont ils faisoient profession, ne pût si bien les chasser hors de ses Etats, qu'il n'y en demeurast plusieurs aprés la conqueste de Grenade. Depuis la mort de ce Prince, les restes de ces Infidelles se répandirent par les Royaumes de Valence & d'Arragon.

Un de ces Maures Mahometans joignit Ignace en chemin. Comme les voyageurs se demandent & se disent d'ordinaire le lieu où ils vont, ils parlerent d'abord de Montserrat, & le discours tourna en suite sur la pureté de Nostre-Dame. Le Maure demeuroit d'accord que Marie avoit conservé la fleur de sa virginité jusqu'à la naissance de JESUS-CHRIST; mais il soustenoit qu'elle avoit cessé d'estre vierge, en devenant mere. Ignace ne pût entendre ce blaspheme sans horreur: il s'échaufa fort pour desabuser le Maure, & sa dévotion luy fit trouver des raisons qui passoient bien la capacité d'un soldat. Il ne gagna rien pourtant sur un esprit prévenu & envenimé contre la

Religion Chreſtienne. L'Infidelle ſe moqua de ſes raiſons, & oſa meſme ſe railler de ſa créance : mais s'appercevant que les railleries qu'il faiſoit irritoient ſon adverſaire, & jugeant qu'Ignace eſtoit homme à ne s'en pas tenir aux paroles, il le quitta bruſquement, en piquant ſon cheval, & prenant la fuite. Ignace tranſporté tout à la fois & de colere & de zele, douta ſi ſa Foy ne l'obligeoit point à venger l'honneur de la Vierge par la mort du Mahometan ; & il ne faut pas s'étonner que ce doute vint à un homme nourri dans les armes, accouſtumé aux combats particuliers, & peu inſtruit des regles de la conſcience.

Ne pouvant réſoudre ſon doute, & craignant de manquer à ſon devoir, il prit le parti de courir aprés le Maure, & de faire ce que Dieu luy inſpireroit. Ayant rencontré deux chemins, dont l'un menoit droit à Montſerrat, & l'autre à un bourg où alloit le Maure, il s'arreſta tout court, & s'aviſa je ne ſçay comment de ſe laiſſer conduire à ſon cheval, réſolu de tuer l'Impie qu'il pourſuivoit, ſi ſon cheval prenoit le chemin du bourg. Il luy laſcha donc la bride, & l'abandonna à luy-meſme. Quoy-que le chemin du bourg fuſt large & aiſé, le cheval prit l'autre qui eſtoit eſtroit & difficile, & ſur cela Ignace crût que le Ciel ne luy demandoit pas la vengeance des blaſphemes qu'il avoit oûïs.

Eſtant arrivé à une bourgade qui eſt au pied de la montagne, il acheta pour ſon voyage de Jeruſalem un habit long de groſſe toile, une ceinture, & des ſandales de corde avec un bourdon & une calebaſſe. Il mit à l'arçon de la ſelle cét équipage de pelerin, & gagna en diligence Montſerrat. Comme il prétendoit réformer ſa vie entiérement, il crût devoir commencer par une confeſſion générale, quoyqu'en ce temps-là l'uſage de ces ſortes de confeſſions fuſt tres-rare. Pour ſe bien aquiter d'une action ſi importante, il chercha un confeſſeur éclairé, qui puſt l'inſtruire de tous les devoirs d'un pénitent, & le mettre dans le chemin du ſalut.

Il y avoit en ce monaſtere un Religieux d'une éminente ſainteté, appellé Dom Jean Chanones, François de nation, homme de bon ſens, & qui avoit eſté Grand-Vicaire de Mirepoix avant ſa retraite. Ignace tomba entre les mains de ce Religieux, qui eſtoit le principal confeſſeur des pelerins. Il écrivit ſes pechez avec toute l'exactitude poſſible: mais il les confeſſa avec une ſi vive douleur, & une telle abondance de larmes, qu'il fut obligé d'interrompre ſouvent ſa confeſſion, de-ſorte qu'elle dura trois jours. Il découvrit toutes ſes penſées à ſon confeſſeur, & ſur tout il luy fit le plan de la vie auſtére qu'il vouloit mener. Ce ſaint homme qui vivoit luy-meſme tres-auſtére-

ment, confirma Ignace dans ſon deſſein, en luy preſcrivant néanmoins des regles pour ſa conduite, & luy découvrant les piéges que le malin eſprit pourroit luy tendre dans ſes premiéres ferveurs.

Les ſentimens de pénitence qu'eût alors Ignace, ne ſe bornerent pas à des larmes & à des ſoupirs. Sur le ſoir il alla trouver un pauvre, & ſe dépoüillant juſqu'à la chemiſe, il luy donna en cachete ſes habits : aprés quoy s'eſtant reveſtu du ſac, & ceint de la corde qu'il avoit acheté en chemin, il retourna à l'égliſe du monaſtere. Il ſe ſouvint en y entrant de ce qu'il avoit leû dans l'Amadis, & dans d'autres hiſtoires romaneſques, que les nouveaux chevaliers, avant que de recevoir l'Ordre de chevalerie, veilloient une nuit tout armez, ce qui s'appelloit la veille des armes. Pour convertir en un ſaint uſage une cerémonie prophane, il veilla toute la nuit devant l'autel de la Vierge, tantoſt debout, tantoſt à genoux, toûjours en priére, ſe dévoûant à JESUS & à Marie, en qualité de leur chevalier, ſelon les idées de guerre qu'il avoit encore dans l'eſprit, & ſous leſquelles il concevoit les choſes de Dieu.

Il pendit ſon épée à un pilier proche de l'autel, pour marque qu'il renonçoit à la milice ſeculiére. Il communia de grand matin, & auſſi-toſt il partit de Montſerrat, dans la crainte

crainte d'eſtre reconnu par des gens de Biſcaye ou de Navarre. C'eſtoit ce jour-là la feſte de l'Annonciation, qui ſe célebre en ce ſaint lieu avec beaucoup de ſolennité, & qui y attire des pelerins de toute l'Eſpagne. Il laiſſa ſon cheval au monaſtére, & n'emporta avec luy que les inſtrumens de penitence qu'il avoit demandez à ſon confeſſeur.

Il marchoit le bourdon à la main, la callebaſſe au coſté, la teſte nuë, & un pied nu; car pour l'autre qui ſe ſentoit encore de ſa bleſſûre, & qui s'enfloit toutes les nuits, il jugea à propos de le chauſſer : mais il marchoit avec une vigueur qui ne pouvoit venir que d'en haut, fort conſolé de ne porter plus les livrées du monde, & tout glorieux d'eſtre reveſtu de celles de JESUS-CHRIST. A peine eût-il fait une lieuë, qu'il entendit derriére luy un cavalier qui couroit à bride abbatuë. C'eſtoit un officier de la juſtice de Montſerrat. Eſt-il vray, luy dit le cavalier en le joignant, que vous ayez donné de riches habits à un gueux? quelques ſermens que cét homme faſſe là-deſſus, on ne le croit pas; on l'a ſoupçonné de larcin, & on l'a mis en priſon. A ces paroles, Ignace fut penétré de douleur, & ne pût retenir ſes larmes. Il confeſſa la verité, pour délivrer l'innocent: mais il ne voulut jamais dire ni ſa qualité, ni ſon nom. Il ſe dit ſeulement à luy-meſme, qu'il eſtoit bien malheureux de ne pouvoir

Il va à Manréze.

aſſiſter ſon prochain, ſans luy faire de la peine; & dans ces penſées il pourſuivit ſon chemin vers Manréze, où il avoit réſolu de ſe cacher, en attendant que la peſte ceſſaſt à Barcellone, & que le port fuſt ouvert pour le voyage de la Terre Sainte.

Manréze eſt une petite ville à trois lieuës de Montſerrat, fameuſe aujourd'huy par la penitence du Saint dont j'écris l'hiſtoire, & par la piété des peuples qui y viennent de tous coſtez en pelerinage; mais obſcure alors, & qui n'avoit rien de conſiderable qu'un monaſtére de ſaint Dominique, & un hoſpital pour les pelerins & pour les malades.

Ignace alla droit à cét hoſpital qui eſtoit hors des murailles de la ville; & qu'on appelloit l'hoſpital de ſainte Luce. Il eût une extreme joye de ſe voir au nombre des pauvres, & en eſtat de faire penitence ſans eſtre connu.

Sa vie penitente.

Il commença par jeuſner toute la ſemaine au pain & à l'eau, excepté le dimanche qu'il mangeoit un peu d'herbes cuites, encore y meſloit-il de la cendre. Il ceignit ſes reins d'une chaiſne de fer, & prit un cilice ſous l'habillement de toille dont il eſtoit reveſtu. Il chaſtioit rudement ſon corps trois fois le jour, dormoit peu, & couchoit à terre.

En ſe maltraitant ainſi, il n'eût point d'autre veûë au commencement, que d'imiter les ſaints penitens, & d'expier les deſordres de ſa

vie paſſée. Il conceût en ſuite un deſir ardent de chercher la gloire de Dieu dans ſes actions, & ce deſir rendit le motif de ſa penitence plus pur & plus noble. A la verité il avoit toûjours ſes pechez devant les yeux, & il en avoit toûjours de l'horreur: mais ſes intereſts propres ne le touchoient plus; & dans les rigueurs qu'il exerçoit ſur luy-meſme, au-lieu de ſonger à ſatisfaire pour les peines que ſes pechez méritoient, il ne penſoit qu'à venger l'injure, & à réparer l'honneur de la Majeſté divine.

Il entendoit tous les jours tout le Service divin. Il faiſoit de plus ſept heures de priéres à genoux réglément; & quoy-qu'il n'euſt pas encore beaucoup d'ouverture pour l'oraiſon mentale, il eſtoit ſi recueïlli en priant Dieu, qu'il demeuroit des heures entiéres immobile. Il viſitoit ſouvent l'égliſe de Noſtre-Dame de Viladordis, qui n'eſt qu'à une demie-lieuë de Manréze, & dans ces petits pelerinages il adjouſtoit d'odinaire au cilice & à la chaiſne de fer qu'il portoit, une ceinture de certaines herbes trés-piquantes.

En faiſant réflexion ſur ſa conduite, il crût que les macérations de la chair l'avanceroient peu dans les voyes du ciel, s'il ne taſchoit d'étoufer en luy les mouvemens de l'orgueïl & de l'amour propre. Pour cela, il mendioit ſon pain de porte en porte, comme s'il euſt eſté un vray gueux; & de-peur qu'on ne devinaſt

ſa qualité ou à ſa phyſionomie, ou à ſes maniéres, il affectoit des airs groſſiers, & tout le procédé d'un homme de la lie du peuple. Meſme afin de mieux ſauver les apparences, il negligeoit entiérement ſa perſonne, ou plûtoſt il s'étudioit à eſtre mal propre, luy qui aimoit tant la propreté, & qui avoit eû ſoin toute ſa vie d'eſtre ſi bien mis. Son viſage tout couvert de craſſe, ſes cheveux ſales & en deſordre, ſa barbe & ſes ongles qu'il laiſſoit croiſtre juſqu'à faire peur, le déguiſoient tellement, qu'il ſembloit une eſpece de ſauvage, ou un de ces miſerables vagabonds, dont la figure a quelque choſe d'affreux & de ridicule tout enſemble.

Ainſi dés qu'il paroiſſoit dans Manréze, les enfans le montroient au doigt, luy jettoient des pierres, & le ſuivoient par les ruës avec de grandes huées. La pluſpart des gens à qui il demandoit l'aumoſne, ſe moquoient de luy; & un certain homme fort brutal qui fut plus choqué de ſa modeſtie que de ſa malpropreté, ne ſe contentant pas de luy dire des injures toutes les fois qu'il le rencontroit, alloit le chercher à l'hoſpital pour luy faire inſulte. Ignace ſouffroit les outrages & les moqueries, ſans dire un ſeul mot, contrefaiſant le ſtupide, & ſe réjoûïſſant en ſon cœur d'avoir déja part aux opprobres de la Croix.

Le démon ne pût ſupporter des ſentimens ſi chreſtiens dans un homme naturellement fier,

qui ne faiſoit que de commencer à ſervir Dieu, & un jour il luy jetta ces penſees dans l'eſprit. *Que fais-tu à l'hoſpital? Le Ciel qui t'a donné avec un ſang noble, des inclinations généreuſes, veut que tu ſois un ſaint cavalier, & non pas un gueux. Si tu eſtois à la Cour, ou à l'armée, ton ſeul exemple réformeroit tous les courtiſans & tous les ſoldats.*

Il ſentit au meſme temps un dégouſt eſtrange des ordures de l'hoſpital, & eût honte de ſe voir en la compagnie des gueux. Mais il reconnut auſſitoſt la ſuggeſtion du malin eſprit, qui ſous prétexte d'un bien ſpecieux & plauſible, le retiroit de la voye où Dieu l'avoit mis. Pour confondre le démon, & pour ſe vaincre luy-meſme, il ſe familiariſa plus que jamais avec les pauvres, & s'attacha au ſervice des malades les plus dégouſtans.

Cependant le bruit courut dans Manréze que le pelerin mendiant que l'on ne connoiſſoit pas, & dont tout le monde ſe moquoit, eſtoit un homme de qualité qui faiſoit penitence; & ce fut l'aventure du pauvre de Montſerrat qui donna lieu à ce bruit. Elle éclata dans le païs, & ſur les circonſtances du fait, ſur les indices de la perſonne, on jugea que ce pelerin inconnu pourroit bien eſtre le cavalier qui s'eſtoit dépouïllé juſqu'à la chemiſe.

La modeſtie, la patience, & la dévotion d'Ignace rendirent la conjecture tres-probable; ſi-bien que les habitans de Manréze com-

mencerent à le regarder avec d'autres yeux. On le venoit voir par curiosité, & on l'admiroit d'autant plus, qu'on l'avoit traité plus indignement. Il s'en apperceût; & pour fuir ce nouveau piége qu'il s'imagina que le démon luy tendoit, il chercha une retraite où il fust plus caché que dans l'hospital.

Il se retire dans une caverne.

Il trouva à six cens pas de la ville, & au pied d'une petite montagne, le lieu qu'il cherchoit. C'estoit une caverne obscure & profonde, creusée dans le roc, & ouverte du costé d'une vallée solitaire, qu'on appelle la vallée de paradis. Peu de gens connoissoient cette caverne, & personne n'avoit jamais osé y entrer, tant elle paroissoit affreuse. Ignace perça les brossailles qui en fermoient les avenuës, & qui en bouchoient l'ouverture assez étroite d'elle-mesme. S'y estant coulé avec peine au travers des ronces, il établit sa demeure dans le creux de l'antre où il venoit un peu de jour d'en haut par une fente du rocher.

L'horreur d'un lieu si sauvage luy inspira un nouvel esprit de penitence, & la liberté de la solitude fit que sa ferveur l'emporta bien loin. Il maltraitoit tous les jours son corps quatre ou cinq fois avec une chaisne de fer. Il demeuroit trois ou quatre jours sans prendre nulle nourriture ; & quand les forces luy manquoient, il avoit recours à quelques racines qu'il trouvoit dans la vallée, ou à un peu de pain

qu'il avoit apporté de l'hoſpital. Il ne ſe contentoit pas des ſept heures de priéres qu'il s'eſtoit preſcrites ; il ne faiſoit que prier, ou plûtoſt il eſtoit occupé jour & nuit à pleurer les égaremens de ſa jeuneſſe, & à loüer les miſericordes du Seigneur. Il ſortoit quelquefois de ſa caverne, & rien ne ſe preſentoit à ſes yeux qui ne l'entretinſt dans les ſentimens où il eſtoit ; à la veüe d'un torrent rapide qui paſſoit au pied de la colline, il conſideroit avec plaiſir que toutes les choſes du monde ſont paſſageres & periſſables, indignes des ſoins & de l'eſtime d'une ame immortelle.

Quoy-qu'Ignace fuſt d'une tres-forte conſtitution, ces excés ruinerent bientoſt ſa ſanté. Il avoit de grandes douleurs d'eſtomach accompagnées de foibleſſes continuelles ; & des gens qui découvrirent ſa retraite à force de le chercher, le trouverent un jour évanoüi à l'entrée de la caverne. Dés qu'il fut revenu de ſa defaillance, & qu'il eût repris un peu de forces par la nourriture que l'on luy fit prendre, il voulut regagner le fond de ſa grotte ; mais on le mena malgré luy à l'hoſpital de Manréze.

Le malin eſprit profita de cette occaſion, pour tenter Ignace par une penſée de découragement. *Comment pourras-tu ſouſtenir une vie ſi auſtére pendant cinquante ans que tu as encore à vivre*, luy diſoit interieurement le tentateur : Il eſt tenté, & réſiſte à la tentation.

Ignace vit bien d'où venoit cette penſée, & répondit en luy-meſme au démon, *Toy qui parles de la ſorte, peus-tu ſeulement m'aſſeûrer une heure de vie? N'eſt-ce pas Dieu qui eſt le maiſtre de nos jours? & quand je devrois vivre encore cinquante ans, que ſont ces années au prix de l'éternité?*

Cependant la fiévre luy prit; & comme la nature eſtoit épuiſée, le mal devint ſi violent en peu de jours, qu'on deſeſpera de ſa vie. Eſtant preſque à l'extrémité, il entendit une autre voix interieure qui ne ceſſoit de luy dire, qu'il devoit mourir content, parce qu'il mouroit ſaint; qu'au reſte dans le haut point de ſainteté où il eſtoit parvenu en ſi peu de temps, il n'avoit à craindre ni les tentations du diable, ni les jugemens de Dieu. Il luy ſembla enſuite qu'on expoſoit à ſes yeux ſon ſac de toille, ſes chaiſnes de fer, ſon cilice, & les autres inſtrumens de ſa penitence. Il luy ſembla meſme voir d'un coſté ſa caverne arroſée de ſes larmes, & toute teinte de ſon ſang; de l'autre, le ciel ouvert où les Anges l'invitoient avec des palmes & des couronnes dans les mains. Quoyque ces penſées luy fiſſent horreur, il eût bien de la peine à s'en défaire, tant elles eſtoient fortement imprimées dans ſon eſprit. Pour y réſiſter, il rapella en ſa mémoire les pechez de ſa vie les plus énormes & les plus honteux. Il enviſagea l'enfer qu'il avoit mérité tant de fois, & ſe demanda à luy-meſme, s'il y avoit

de

de la proportion entre un mois de pénitence & une éternité de ſupplices. Ces veûës l'humilierent devant Dieu, & luy firent connoiſtre clairement, qu'il avoit bien plus à craindre qu'à eſperer. Il ſurmonta enfin la tentation; mais il en demeura ſi effrayé, que venant à ſe porter mieux, il pria des perſonnes dévotes qui le ſervoient dans ſa maladie, de luy dire inceſſamment, *Souvenez-vous de vos pechez, & ne penſez pas que le paradis ſoit deû à un pecheur comme vous.*

Ce ne fut pas-là pourtant le plus rude aſſaut que ſouſtint Ignace dans ſa retraite de Manréze. Depuis qu'il s'eſtoit donné à Dieu, il avoit joûï d'une parfaite tranquillité : il avoit meſme gouſté les douceurs que le Saint Eſprit répand d'ordinaire dans l'ame des pecheurs nouvellement convertis, & pour les dégouſter des plaiſirs du monde, & pour leur adoucir les travaux de la penitence. Il perdit ce calme interieur & toutes ces joyes ſpirituelles, en ſorte que durant ſes priéres, & dans ſes mortifications, il n'avoit que du trouble & des ſécheresſes. La ſérénité revenoit quelquefois tout-à-coup, & avec une telle abondance de conſolations, qu'il en eſtoit tranſporté hors de luy-meſme. Mais ces doux momens paſſoient viſte; & lors qu'il croyoit revoir la clarté celeſte, il ſe trouvoit replongé en de plus épaiſſes tenébres. Comme il n'avoit nulle experience de ces

Il eſt affligé de peines interieures, ſur tout de ſcrupules.

eſtats differens, & qu'il ne ſçavoit pas que les ames qui commencent une vie chreſtienne, ſont traitées ainſi quelquefois, de-peur qu'elles n'attribuënt leur ferveur à leurs propres forces, & qu'elles ne s'attachent plus aux faveurs de Dieu qu'à Dieu meſme; il s'écrioit dans ces changemens ſi ſubits, *Quelle nouvelle guerre eſt cecy? en quelle carriére inconnuë entrons-nous?*

Dieu le mit encore à d'autres épreuves. Quoyqu'Ignace euſt fait une confeſſion tres-exacte, & qu'il ne fuſt pas de ces eſprits foibles, que de vaines apparences troublent, il luy vint des ſcrupules qui le tourmenterent étrangement. Tantoſt il doutoit s'il avoit bien expliqué toutes les circonſtances de certains pechez; tantoſt il craignoit d'en avoir celé quelques-uns, ou du moins d'avoir déguiſé la verité en quelque choſe, afin de s'épargner de la honte. Pour s'éclaircir de ces doutes, & ſe raſſûrer de ſes craintes, il avoit recours à la priére: mais plus il prioit, plus ſes doutes & ſes craintes s'augmentoient.

De plus, à chaque pas qu'il faiſoit, il croyoit broncher, & offenſer Dieu, s'imaginant du peché où il n'y en avoit pas meſme d'ombre, & diſputant ſans ceſſe avec luy-meſme ſur l'eſtat de ſa conſcience, ſans pouvoir jamais décider ce qui eſtoit peché ou ce qui ne l'eſtoit pas. Dans ces raiſonnemens & ces combats éternels, il en eſtoit quelquefois réduit à gé-

mir, à crier, & à ſe jetter par terre comme un homme que la douleur preſſe. Mais le plus ſouvent il gardoit un morne ſilence, comme ſi la triſteſſe qui l'accabloit l'euſt rendu ſtupide.

Parmi toutes ces infirmitez ſpirituelles, il ne tiroit de la force que du ſaint Sacrement de l'Autel qu'il recevoit tous les dimanches; encore arriva-t-il plus d'une fois, qu'eſtant preſt de communier, ſes peines redoublerent à un tel point, que craignant de commettre un ſacrilege, il ſe retira de la ſainte table tout confus, & tout deſolé. Aprés bien des réflexions inutiles, où ſon eſprit ſe perdoit, il s'imagina que l'obéïſſance ſeule pouvoit le guerir, & que ſes peines ceſſeroient, ſi ſon confeſſeur luy commandoit d'oublier entiérement le paſſé. Mais il eût ſcrupule de propoſer à ſon confeſſeur un expédient qu'il avoit inventé luy-meſme. A la verité, on luy défendoit d'écouter ſes ſcrupules, mais il ne ſçavoit pas préciſément en quoy conſiſtoit un ſcrupule; & d'avoir à en juger, c'eſtoit pour luy une matiére de nouvelles inquiétudes.

Il ne laiſſoit pas de continuër ſes pratiques de piété & de pénitence, dans la penſée que plus il eſtoit troublé, plus il devoit eſtre exact & fidelle. Ne recevant nul ſecours ni de la terre, ni du ciel, il crût que Dieu l'avoit delaiſſé, & que ſa damnation eſtoit certaine. On ne

peut dire le tourment qu'il ſouffrit alors, & il n'y a que les perſonnes affligées de ces ſortes de croix qui le puiſſent bien concevoir.

Les Religieux de Saint Dominique du monaſtere de Manréze, qui gouvernoient ſa conſcience, eûrent pitié de luy, & le retirerent chez eux par charité. Au-lieu d'y avoir du ſoulagement, il y fut plus tourmenté qu'à l'hoſpital. Il tomba dans une noire mélancolie; & eſtant un jour en ſa cellule, il eût la penſée de ſe jetter par la feneſtre pour finir ſes maux. Il ne ſuivit pas néanmoins ce mouvement de deſeſpoir. Quoy-que le ciel luy paruſt de fer, il y éleva les yeux avec une foy ardente; & fondant en larmes, *Secourez-moy, Seigneur,* s'écria-t-il, *mon appuy & ma force, ſecourez-moy. C'eſt en vous ſeul que j'eſpere, & ce n'eſt qu'en vous que je cherche du repos: ne me cachez pas voſtre face; & puis que vous eſtes mon Dieu, montrez-moy la voye par laquelle vous voulez que j'aille à vous.*

Cependant il ſe ſouvint d'avoir leû qu'un ancien hermite ne pouvant obtenir de Dieu une grace, jeuſna conſtamment, & ne mangea rien juſqu'à ce que Dieu l'euſt exaucé. A l'exemple de l'hermite, il réſolut de ne prendre nulle nourriture, qu'il n'euſt recouvert la paix de ſon ame. Il réſolut, dis-je, de jeuſner ainſi, à moins que d'eſtre en peril de mort. Il jeuſna effectivement ſept jours entiers ſans boire ni manger, & ſans ſe relaſcher de ſes

exercices accouſtumez. Comme ſes peines duroient toûjours, & que par une eſpece de miracle ſes forces ne s'abbatoient pas tout-à-fait, il auroit pouſſé ce jeuſne plus loin, ſi ſon confeſſeur ne luy euſt ordonné abſolument de le rompre. Le Ciel agréa & la ferveur qui luy fit entreprendre une choſe ſi extraordinaire, & l'obéïſſance qui luy fit quitter ce qu'il avoit entrépris. Sa premiére tranquillité luy fut renduë, & ſes croix interieures ſe changerent en des délices extraordinaires qu'il n'avoit point encore gouſtées. Mais une nouvelle tempeſte s'éleva en ſon cœur trois jours aprés. Ses ſcrupules, ſes triſteſſes, & ſes deſeſpoirs le reprirent avec tant de violence, qu'il auroit ſuccombé infailliblement, ſi la main qui le frappoit, ne l'euſt ſouſtenu : & ce ne fut pas ſans deſſein qu'on l'éprouva de toutes ces maniéres differentes. Puiſqu'il eſtoit deſtiné du Ciel à la direction des ames, il falloit que ſa propre experience luy appriſt les diverſes conduites que Dieu tient ſur elles.

Enfin ces troubles ſe calmerent, & Ignace ne fut pas ſeulement délivré de tous ſes ſcrupules; il obtint le don de guerir les conſciences ſcrupuleuſes. Mais parce que Dieu conſole ordinairement les ames, à proportion de leurs peines, & de leur fidelité, en retirant ſon ſerviteur de l'eſtat où il l'avoit mis, il le combla de pluſieurs graces ſignalées.

Il eſt conſolé & éclairé d'en-haut.

Lors qu'Ignace recitoit un jour l'office de la Vierge ſur les degrez de l'égliſe des Religieux de Saint Dominique, il fut élevé en eſprit, & vit comme une figure qui luy repreſentoit clairement la tres-ſainte Trinité. Cette veuë le toucha ſi fort, & luy donna tant de conſolation interieure, qu'eſtant allé en ſuite à une proceſſion ſolennelle, il ne pût retenir ſes larmes devant le peuple. Il ne penſoit qu'à la Trinité, il ne parloit que de la Trinité ; mais il en parloit avec des termes ſi ſublimes & ſi propres, que les plus ſçavans l'admiroient, & que les plus ſimples ne laiſſoient pas de l'entendre. Il écrivit les penſées qu'il eût ſur ce myſtere incomprehenſible ; & ſon écrit qui s'eſt perdu par je ne ſçay quel malheur, eſtoit de quatre-vingts feuïllets ; ſi néanmoins on peut luy attribuer un écrit qui tenoit quelque choſe du langage des Prophetes, & où l'eſprit de Dieu avoit plus de part que l'eſprit de l'homme : car Ignace ne ſçavoit que lire & écrire, & un cavalier ignorant ne pouvoit pas, ſans eſtre inſpiré, traiter d'une matiere ſi élevée. A force de contempler la Trinité, il conceût pour elle une dévotion tres-tendre ; & il s'accouſtuma dés lors à prier pluſieurs fois le jour les trois adorables Perſonnes, tantoſt toutes trois enſemble, tantoſt chacune en particulier, ſelon les differentes diſpoſitions où il ſe trouvoit.

Peu de temps aprés, une autre lumiere luy découvrit l'ordre que Dieu a tenu dans la création du monde, & les fins que la Sagesse éternelle s'est proposé en se communiquant au dehors. Il vit une fois durant la messe, au moment que le prestre levoit l'hostie, que le corps & le sang du Fils de Dieu estoient veritablement sous les especes, & de quelle maniére ils y estoient. Un jour qu'il alla visiter l'église de Saint Paul à un quart de lieuë de la ville, s'estant assis au bord du Cardenero, qui coule dans la plaine de Manréze, il eût une profonde connoissance de tous les mysteres ensemble; & un autre jour qu'il prioit à une croix sur le chemin de Barcellone, tout ce qu'on luy avoit fait connoistre auparavant luy fut remis devant les yeux dans une si grande clarté, que les veritez de la Foy luy sembloient n'avoir rien d'obscur. Aussi en demeura-t-il si éclairé & si convaincu, qu'il disoit que quand elles ne seroient pas écrites dans l'Evangile, il seroit prest de les défendre jusques à la derniére goutte de son sang, & que si les saintes Ecritures estoient perduës, il n'y auroit rien de perdu pour luy.

Mais de toutes les faveurs qu'il receût alors, la plus remarquable fut un ravissement qui dura huit jours, & qu'on ne croiroit presque pas si plusieurs personnes dignes de foy n'en avoient esté témoins. Cette grande extase com-

mença un ſamedy ſur le ſoir dans l'hoſpital de Sainte Luce, où Ignace avoit repris ſon logement, & elle finit le ſamedy ſuivant à la meſme heure. Il n'eût aucun uſage de ſes ſens tout ce temps-là. On le crût mort, & on l'auroit enterré ſi des gens qui viſiterent ſon corps ne ſe fuſſent apperceûs que le cœur luy batoit un peu. Il revint à luy comme s'il fuſt ſorti d'un doux ſommeil, & ouvrant les yeux, il dit d'une voix tendre & dévote, *Ah Jeſus.* Perſonne n'a ſceû les ſecrets qui luy furent révelez dans ce long raviſſement: car il n'en voulut jamais rien dire; & tout ce qu'on pût tirer de luy, c'eſt que les graces dont Dieu le favoriſoit ne ſe pouvoient exprimer.

Il ne ſe fie pas à ſes lumiéres.

Ces illuſtrations divines ne l'empeſchoient pas de conſulter les Religieux de Saint Dominique & de Saint Benoiſt ſur ſon interieur, ni de ſuivre ponctuellement leurs avis. Il alloit voir de temps en temps ſon confeſſeur de Monſerrat, luy rendoit compte de ce qui ſe paſſoit en ſon ame, & luy demandoit des inſtructions pour ſon avancement ſpirituel. Quoy-que ce ſaint vieillard fiſt envers Ignace l'office de maiſtre, il ne laiſſoit pas de l'honorer fort; & il diſoit quelquefois aux Religieux du monaſtére, que ſon diſciple de Manréze ſeroit un jour le ſouſtien & l'ornement de l'Egliſe; que le monde trouveroit en luy un réformateur, un ſucceſſeur de Saint Paul, un apoſtre

apoſtre qui porteroit la lumiére de la Foy aux nations idolaſtres.

Mais Ignace ne s'ouvroit qu'à ſes directeurs, & autant qu'il eſtoit neceſſaire pour ſa conduite: hors de là il gardoit un profond ſilence, & ſe renfermoit tout en luy-meſme. Cependant quelque ſoin qu'il priſt de cacher les dons du Ciel, & de ſe dérober aux yeux des hommes, il ne pût en venir à bout; ſoit que Dieu vouluſt récompenſer l'humilité de ſon ſerviteur, ſoit que la vertu ait des marques qui la découvrent malgré elle. Ses auſteritez, ſes extaſes éclaterent dans tout le païs; & ce qui les fit valoir davantage, c'eſt qu'on ne douta plus qu'il ne fuſt un homme de qualité, que la penitence avoit traveſti. Une fille qui paſſoit pour ſainte parloit de luy comme d'un ſaint, & n'en parloit qu'avec admiration: c'eſt celle qui en ce temps-là fut ſi renommée par toute l'Eſpagne, que le Roy Catholique conſulta ſouvent ſur des affaires de conſcience, & qu'on appelloit la Beate de Manréze.

On eût enfin une ſi grande opinion d'Ignace, qu'eſtant retombé malade, & ayant eſté tranſporté au logis d'un riche bourgeois qui eſtoit homme de bien, & qui ne pût ſouffrir le ſerviteur de Dieu à l'hoſpital, on appella communément ce bourgeois Simon, & ſa femme Marthe, comme ſi en recevant Ignace chez eux, ils y avoient receû JESUS-CHRIST.

Sa réputation le faiſoit rechercher de tout le monde: chacun s'empreſſoit pour l'entretenir, & pluſieurs le ſuivoient quand il alloit prier Dieu devant les croix qui ſont plantées autour de Manréze, ou qu'il alloit faire des pelerinages à Noſtre-Dame de Viladordis, & à d'autres lieux de dévotion.

Il eſt appellé de Dieu au ſervice du prochain.

Il ne s'eſtoit propoſé juſqu'alors, dans toutes ſes pratiques de piété, que ſa perfection particuliére. Mais la Providence qui le deſtinoit au miniſtere évangelique, & qui l'y avoit déja préparé, ſans qu'il le ſceuſt, par le mépris du monde, par la retraite & par la mortification, luy donna d'autres veûës & d'autres deſſeins. Il conſidera que les ames ayant couſté ſi cher au Sauveur, on ne pouvoit rien faire qui luy fuſt plus agréable, que d'en empeſcher la perte. Il comprit que c'eſtoit dans le ſalut des ames rachetées par le ſang d'un Dieu, que la gloire de la majeſté divine éclatoit davantage: & ce furent ces connoiſſances qui allumerent ſon zele. Ce n'eſt pas aſſez, diſoit-il, que je ſerve le Seigneur; il faut que tous les cœurs l'aiment, & que toutes les langues le beniſſent.

Dés qu'il eût tourné ſes penſées vers le prochain, quelque chere que luy fuſt ſa ſolitude, il en ſortit; & de-peur d'éloigner de luy ceux qu'il vouloit attirer à Dieu, il corrigea ce que ſon exterieur avoit d'affreux & de rebutant. D'ailleurs, ayant reconnu que l'employ où il

eſtoit appellé, demandoit de la ſanté & des forces, il modera ſes auſteritez, & prit un habillement de gros drap, parce que l'hiver eſtoit fort rude, & que ſes douleurs d'eſtomach ne diminuoient point.

Il parloit publiquement des choſes du ciel, & pour ſe faire mieux entendre du peuple qui l'environnoit, il montoit ſur une pierre qu'on montre encore aujourd'huy devant l'ancien hoſpital de Sainte Luce. Son viſage extenué, ſon air modeſte, ſes paroles animées de l'eſprit qui le poſſedoit, inſpiroient l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. Mais ſes entretiens particuliers faiſoient des effets prodigieux : il convertiſſoit les pecheurs les plus opiniaſtres, en leur expoſant les grandes maximes du ſalut, & les leur faiſant méditer dans la retraite. Quelques-uns furent ſi touchez, qu'ils renoncerent au ſiécle, & changerent en meſme temps de mœurs & d'état.

Les réflexions que fit Ignace ſur la force de ces maximes évangeliques, & les experiences qu'il en eût par les autres & par luy-meſme, le porterent à compoſer le livre des Exercices ſpirituels pour le profit des ames mondaines. Ce livre a tant de part dans la vie que j'écris, & eſt ſi peu connu dans le monde, qu'il ne ſera pas inutile d'en parler icy à fonds.

Il compoſe le livre des Exercices ſpirituels.

Les Exercices ſpirituels de Saint Ignace ne ſont pas un ſimple recueil de méditations, ou

de conſidérations chreſtiennes : ſi ce n'eſtoit que cela préciſément, ce ne ſeroit rien de particulier & de nouveau.

Saint Ignace n'eſt pas le premier qui ait appris à s'entretenir avec Dieu & avec ſoy-meſme dans l'oraiſon. Avant luy, on connoiſſoit la derniére fin pour laquelle nous ſommes créez ; on méditoit ſur l'énormité du peché, & ſur les peines de l'enfer, auſſi-bien que ſur la vie & la mort de Noſtre-Seigneur : mais certainement il n'y avoit point de méthode ſeûre pour la réformation des mœurs. C'eſt à luy que nous devons cette méthode ; & c'eſt luy, qui éclairé de Dieu d'une maniere toute nouvelle, a réduit comme en art la converſion d'un pecheur : c'eſt-à-dire que connoiſſant d'un coſté les inclinations perverſes du cœur humain, & de l'autre la vertu qu'ont certaines veritez du Chriſtianiſme pour les rectifier, il a établi une voye par laquelle l'homme, avec le ſecours de la grace, ſort de ſon peché, & monte juſqu'au plus haut point de la perfection. En effet, ſi on y regarde de prés, il y a autant de difference entre les méditations communes, & les Exercices dont je parle, qu'il y en a entre la ſeule connoiſſance des ſimples, & l'art entier qui a ſes principes & ſes aphoriſmes pour la guériſon des malades, ſuivant la conſtitution des corps, la nature des maladies, & la qualité des remédes. Mais afin qu'on voye que ce que je dis eſt réel, voicy

le plan & tout l'ordre des Exercices de Saint Ignace.

Ils commencent par une méditation tres-importante, ſur quoy roulle tout le reſte, & qui ſe nomme pour ce ſujet, le principe ou le fondement des Exercices. Le but de cette méditation fondamentale, eſt que nous conſiderions meûrement pourquoy nous ſommes ſur la terre; ſi c'eſt pour gouſter les plaiſirs des ſens, pour aquerir des richeſſes, de la gloire, des connoiſſances curieuſes : & qu'ayant compris que ce n'eſt pas là noſtre fin, que l'homme a eſté créé pour ſervir le Seigneur ſon Dieu & pour ſe ſauver en le ſervant, que toutes les autres créatures ont eſté faites pour conduire l'homme à ſa fin, nous tirions cette conſéquence; donc il ne faut rechercher les choſes du monde, ni en uſer qu'autant qu'elles nous aident à honorer & à aimer Dieu. Le plan & l'ordre des Exercices.

De plus, parce que les choſes qui ſervent de moyens pour une fin, tirent tout leur prix, non pas de ce qu'elles ſont en elles-meſmes, mais de ce qu'elles ſont au regard de la fin où elles ſe rapportent : il s'enſuit neceſſairement que nous devons juger des richeſſes & de la pauvreté, de la gloire & de l'humiliation, de la ſanté & de la maladie, non par le bien ou par le mal que nous en recevons dans la vie preſente, mais par les avantages qu'elles nous donnent, ou par le tort qu'elles nous font pour l'éternité.

Il faut encore conclure de là, que nous devons nous tenir dans une parfaite indifference, à l'égard de toutes ces choses ; en sorte que nous ne cherchions pas plûtost la santé que la maladie, que nous ne préferions pas les richesses à la pauvreté, l'honneur au mépris, une vie longue à une vie courte.

Il faut conclure en dernier lieu, que si nous avons à nous déterminer d'un costé plûtost que d'un autre, la raison veut que nous choisissions ce qui nous méne droit à nostre fin.

Il n'est pas croyable comme cette grande verité bien approfondie, & bien comprise, éclaire & remuë l'ame d'un pecheur, quelque aveuglé, & quelque endurci qu'il soit. C'est en la méditant à loisir, hors de l'embaras des affaires, qu'il regarde le monde avec d'autres yeux, qu'il reconnoist peu à peu l'erreur des mondains qui établissent leur derniére fin dans les créatures, & qu'il commence à se réveiller de l'assoupissement où il estoit.

Aprés avoir penétré un principe si essentiel, & s'en estre convaincu parfaitement, on doit voir ce qui nous écarte de nostre fin : & c'est pour cela que Saint Ignace propose ensuite dans la premiére méditation des pechez, l'égarement des anges rebelles, précipitez du ciel au fond de l'abisme pour une pensée d'orgueïl ; l'égarement du premier homme banni du paradis terrestre, & condamné à tant de maux

pour une desobéïssance; enfin l'égarement de plusieurs personnes perduës sans ressource, & éternellement malheureuses pour des pechez moindres que les nostres.

Mais parce que c'est de nos desordres dont il s'agit, & qu'il faut les bien connoistre pour y remedier, le Saint prétend que du général nous descendions dans le particulier; que nous examinions à fonds nostre conscience; & que nous remettant devant les yeux l'état de toute nostre vie, nous considerions avec attention tout ce qui nous a éloigné de Dieu. Mais aussi parce que la connoissance de nos égaremens feroit peu d'effet, s'ils ne nous paroissoient aussi honteux & aussi criminels qu'ils sont, Saint Ignace veut que dans la seconde méditation des pechez, nos regardions le peché en luy-mesme si difforme & si infame de sa nature, que nous devrions en avoir horreur, quand il ne seroit pas défendu; qu'outre cela nous en considérions l'énormité tant du costé des bassesses de l'homme, que du costé des grandeurs de Dieu, & par l'opposition des unes aux autres.

Quelque fortes que soient ces pensées, elles ne suffisent pas pour inspirer à une ame mondaine toute la componction qu'elle doit avoir; il en faut de plus terribles, & qui la touchent plus vivement. Comme elle n'a oublié Dieu, que parce qu'elle s'est trop attachée aux choses du monde, il est necessaire qu'elle pense sérieu-

ſement, combien les objets de ſes paſſions ſont periſſables, & où aboutiſſent les plaiſirs, les richeſſes, les grandeurs de la vie preſente; quel compte on rendra un jour du mauvais uſage des créatures, & quelles ſont les peines deſtinées aux pecheurs impenitens : c'eſt pourquoy on luy propoſe les affreuſes images de la mort, du jugement, & de l'enfer. La contemplation de l'enfer, qui doit nous faire ſentir en quelque façon les funeſtes effets du peché, ſe fait par l'application des ſens interieurs, qui conſiſte à s'imaginer voir un lieu ſi horrible, à s'imaginer entendre les hurlemens & les blaſphemes des damnez, &c.

Ces premiers exercices tendent comme on voit à purger le cœur des paſſions qui le corrompent, & qui le rendent incapable de concevoir un deſir efficace du ſalut. Mais parce que ces affections vicieuſes ſont ordinairement fort enracinées, & qu'il n'eſt pas moins difficile de s'en défaire que des méchantes humeurs qui ont croupi long-temps dans le corps, on uſe plus d'une fois du meſme reméde, en répetant la meſme méditation. On ajouſte dans la répetition certaines priéres ardentes, que le Saint nomme colloques, & qui s'adreſſent au Pere éternel, à Noſtre-Seigneur, à la Sainte Vierge, & ces priéres qui terminent les méditations qu'on répete, en redoublent la vertu. C'eſt ainſi que la premiére ſemaine finit; car le

le Saint divise tous ses Exercices en quatre semaines, ou plûtost en quatre parties, qu'il nomme semaines, & qui sont moins distinguées par le nombre des jours, que par la diversité des matiéres & des sentimens.

Le déréglement des passions estant corrigé de la sorte, l'ame se sent disposée à suivre les mouvemens de la grace, pour rentrer dans la voye de ciel; & c'est pour cela que la seconde semaine commence par la contemplation du Royaume de JESUS-CHRIST. Cette contemplation nous represente le Sauveur comme un Roy tres-parfait & tres-aimable, qui invite ses sujets à l'accompagner dans une expedition militaire, où il prétend se rendre maistre de toute la terre, & qui les invite sous ces conditions avantageuses, qu'ils seront traitez de la mesme maniére que luy; qu'ils ne feront & ne souffriront rien pour son service, dont il ne ne leur donne l'exemple auparavant; & enfin qu'ils auront part à la gloire de ses conquestes à proportion qu'ils partageront avec luy les fatigues de la guerre.

Une invitation si engageante fait prendre la résolution de marcher aprés JESUS-CHRIST, dans l'observation de la loy divine, & dans l'exercice des vertus évangeliques. Mais parce qu'il ne suffit pas de former en général le dessein d'une vie chrestienne, & qu'il faut venir au détail; les méditations suivantes qui sont

de l'Incarnation, de la Nativité, de la Circoncision, de la Presentation au temple, de la fuite en Egypte, & de la vie cachée du Fils de Dieu, nous le representent en ces estats particuliers, comme un modelle d'humilité, de pauvreté, de mortification, de piété, & de retraite, sur lequel nous devons regler nostre conduite.

Ce n'est pas assez d'estre le disciple & l'imitateur de JESUS-CHRIST, si on n'en fait une profession publique qui édifie le prochain, & qui le porte à nous imiter nous-mesmes, suivant la parole de Saint Paul; *Soyez mes Imitateurs, comme je le suis moy-mesme de* JESUS-CHRIST. Et c'est où vise la méditation des deux étendarts que Saint Ignace a faite selon ses idées guerriéres conformes aux pensées du Saint Esprit, qui appelle nostre vie une milice, & tous les chrestiens des soldats. On y voit le Fils de Dieu sortant de sa vie cachée pour enseigner sa doctrine aux hommes; mais on l'y voit avec le démon, l'un & l'autre sous la figure d'un capitaine qui leve des troupes, déploye ses drapeaux, se met en campagne, & exhorte ses gens à le suivre.

1. Cor. c. 11.

A la veuë de tant d'ames généreuses, qui dans tous les siécles se sont rangées sous la banniére de JESUS-CHRIST, un pecheur penitent se déclare pour la vertu; & bien loin de rougir de l'Evangile, il fait gloire de combatre les maximes & les pratiques du monde-

Eſtant une fois engagé dans le bon parti, il ne ſe contente pas d'un ſimple deſir de la perfection du chriſtianiſme ; il cherche & embraſſe ſincérement tous les moyens qui ſont capables de l'y porter, renonçant à tout ce qui pourroit luy ſervir d'obſtacle, & ne voulant que ce qui peut contribuer à le rendre plus parfait. De cette diſpoſition il paſſe à une autre, & ſe ſoumet tellement aux ordres de Dieu, qu'il aimeroit mieux perdre tous les biens du monde, & la vie meſme, que de commettre avec une connoiſſance certaine, & un plein conſentement, je ne dis pas un peché qui luy feroit perdre la grace divine, mais la moindre faute qui le rendroit moins agréable aux yeux de Dieu.

Sa ſoumiſſion va encore plus loin ; & non content de fuïr les pechez les plus legers, il veut exprimer en luy une parfaite image de Noſtre-Seigneur : ſi-bien qu'au cas que la gloire de Dieu ſe rencontraſt également dans l'honneur & dans le mépris, dans les richeſſes & dans la pauvreté, il préfereroit le mépris à l'honneur, & la pauvreté aux richeſſes, ſans autre motif que d'eſtre plus ſemblable au Fils de Dieu. Il prend ces ſentimens généreux dans deux méditations, dont l'une eſt intitulée des trois claſſes, ou des trois ſortes de perſonnes ; & l'autre des trois degrez d'humilité. Il s'affermit dans ces ſentimens en méditant ſur le bapteſme, ſur

les tentations, & ſur les autres myſtéres du Sauveur, juſques à ſa Paſſion.

Tous ces préparatifs eſtoient neceſſaires pour bien réüſſir dans la derniére méditation de la ſeconde ſemaine, qui eſt celle du choix d'un état, ou d'une forme de vie. Comme c'eſt une affaire également importante & délicate, d'où dépend en quelque façon le ſalut, & où il eſt tres-aiſé de ſe tromper, Saint Ignace prend toutes les précautions imaginables, afin qu'on s'y gouverne de telle ſorte, que quand le choix ſera fait, on ne s'en puiſſe repentir.

En effet, il conſidere d'abord la matiére, enſuite le temps, & enfin la maniére de l'élection. Pour ce qui regarde les choſes que nous devons choiſir, il eſt certain qu'elles doivent eſtre bonnes, ou du moins qu'elles ne doivent pas eſtre mauvaiſes. Il eſt évident d'ailleurs, que les unes ſont fixes & immuables, comme la preſtriſe, & le mariage; que les autres ſe peuvent changer, comme les offices, & les emplois eccleſiaſtiques ou ſéculiers. Si nous ſommes déja engagez dans les premiéres conditions, il ne faut plus déliberer ſur le choix, quand meſme noſtre engagement ſe feroit fait par des motifs fort humains; mais il faut travailler à aquerir la perfection que demande l'état où nous ſommes: on ne doit pas meſme quitter les ſecondes, ſi on les a une fois embraſſées; on ne doit pas, dis-je, les quitter quand elles ſont bonnes,

& qu'elles n'ont rien de contraire au christianisme, à moins qu'on ne les quitte pour se mettre dans un état plus parfait.

Pour ce qui est du temps, il y en a plusieurs qui sont propres pour l'élection. 1. Quand Dieu touche tellement le cœur, qu'il ne reste pas le moindre doute, que ce ne soit une vocation divine, ainsi qu'il est arrivé à Saint Matthieu, à Saint Paul, & à quelques autres.

2. Quand l'impression de la grace n'est pas si forte, mais qu'elle l'est néanmoins assez pour donner une espece d'asseûrance, que c'est le Saint Esprit qui nous appelle.

3. Quand l'ame éclairée des lumiéres de la Foy, & exempte des troubles qui peuvent luy faire faire de faux jugemens, est en état de résoudre ce qui luy semblera le meilleur pour son salut.

Pour la maniére de l'élection, elle consiste en ce qui suit. 1. On se propose la condition, l'office, l'employ, la forme de vie dont il s'agit. 2. On considere tout de nouveau la fin pour laquelle nous avons esté créez, & suivant les regles de la méditation fondamentale, on tasche de se mettre dans l'indifference à l'égard de toutes les choses du monde, n'en faisant cas qu'autant qu'elles nous servent à aquerir nostre fin. 3. On demande humblement à Dieu, qu'il éclaire nostre esprit, & qu'il ne permette pas que nous nous écartions de la voye par la-

quelle il veut nous conduire; aprés quoy on doit chercher toutes les raisons qui sont pour & contre; & les ayant trouvées, il faut les opposer les unes aux autres, pesant la force de chacune, les regardant toutes dans la veuë de l'éternité, & dans le rapport qu'elles ont à la derniére fin de l'homme. Quand il paroist évidemment qu'un parti l'emporte sur l'autre, il faut s'y attacher, & promettre à Dieu de l'embrasser au plûtost. Que si nous sentons nostre esprit un peu chancelant, & que nous voulions l'affermir dans la résolution que nous avons prise, nous devons nous dire à nous-mesmes ce que nous conseillerions au meilleur de nos amis en une pareille rencontre. De plus, nous devons faire ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort, & au jour du jugement universel, quand il faudra rendre compte de toutes nos actions. Enfin nous devons prendre le parti qui nous aura paru le meilleur selon ces principes si solides & si évidens. C'est là en abregé toute l'œconomie de l'élection; & c'est la conclusion d'une affaire si importante, qui met fin à la seconde semaine.

Il est difficile qu'une ame fasse tous les pas que nous venons de marquer, sans qu'il luy en couste beaucoup; & il est naturel qu'un nouvel état, ou une nouvelle forme de vie luy attire de grandes contradictions, soit parce que le monde s'éleve ordinairement contre les verita-

bles chreſtiens ; ſoit parce que Dieu a couſtume d'éprouver la fidelité de ſes nouveaux ſerviteurs. L'ame a donc beſoin de force & d'amour pour ſe ſouſtenir ; & où en trouvera-t-elle davantage que dans les playes de JESUS-CHRIST crucifié, qui a conſommé par ſes ſouffrances l'ouvrage de la Rédemption des hommes, & qui nous a aimez juſqu'à mourir pour nous ſur une croix ? C'eſt en contemplant ces ſouffrances & cette mort du Sauveur que l'ame enflammée de ſon amour prend la réſolution de ſouffrir tout pour luy plaire, & de perſiſter conſtamment dans la pratique des vertus chreſtiennes, malgré toutes ſortes de traverſes.

L'ame eſtant en une telle ſituation, il ne luy reſte plus qu'à élever ſes penſées & ſes deſirs vers le ciel, & c'eſt ce qu'elle fait dans la quatriéme ſemaine, où elle ſe repreſente les myſtéres glorieux de la Réſurrection, des Apparitions & de l'Aſcenſion du Fils de Dieu, comme les plus propres à animer ſa foy, à fortifier ſon eſperance, & à épurer ſon amour. Enfin la contemplation de l'amour ſpirituel, ou des bienfaits & des perfections de Dieu, met le ſceau à tout, en uniſſant l'ame étroitement avec Dieu, & luy faiſant gouſter les douceurs de l'union divine. Auſſi le Saint la finit par une priére pleine d'onction & de ferveur, où aprés s'eſtre donné à JESUS-CHRIST ſans réſerve,

il ne luy demande que ſa grace & que ſon amour, en luy proteſtant qu'il ne ſouhaite rien davantage, & qu'il eſt aſſez riche, pourveû qu'il ſoit aimé, & qu'il aime.

Il eſt facile de voir l'enchaiſnement des quatre parties, & comme toutes les méditations ont une telle dépendance l'une de l'autre, que les premiéres donnent de la force aux ſecondes, & celles-cy aux autres, pour faire toutes enſemble le dernier effet qu'on prétend, qui eſt d'établir une ame dans la parfaite charité, aprés l'avoir dégagée de l'amour du monde.

Voila le caractere & l'eſprit des Exercices qu'Ignace compoſa eſtant à Manréze, & qu'il mit avec le temps dans l'état où nous les avons, en y ajouſtant diverſes regles qui regardent la créance catholique, la priére, l'aumoſne, la temperance, les ſcrupules, & le diſcernement des eſprits, ſans parler de celles qu'il marque ſous le nom d'*annotations* & d'*additions*, pour faire les Exercices facilement & utilement tout enſemble, & qui ſont ſi eſſentielles, ſelon la penſée d'un des plus illuſtres enfans de noſtre Saint, qu'on ne tire aucun fruit de la retraite, ſi on les neglige.

Car enfin, elles portent entre autres choſes, que celuy qui veut faire les Exercices, doit les commencer avec un fort grand courage, réſolu de s'abandonner entiérement au Saint Eſprit, & tout preſt d'aller où la voix du Ciel l'appellera;

lera; qu'eſtant ainſi diſpoſé à l'entrée de la retraite, il doit non ſeulement oublier pour un temps toutes les affaires du monde, mais encore ne s'appliquer qu'aux méditations de chaque jour, ſans penſer en aucune façon à celles du lendemain; qu'il ne ſuffit pas que ſes lectures ſoient bonnes & ſaintes, mais qu'elles doivent eſtre conformes au ſujet de ſes méditations, depeur que l'eſprit eſtant diſſipé à divers objets, n'ait moins de force pour pénetrer les veritez dont on prétend le convaincre; que le vivre, la ſolitude, le ſilence, les auſteritez doivent ſe rapporter à la matiére des oraiſons de chaque ſemaine, autant que la prudence le demande; que s'il ſent de la dévotion ſur un article, qu'il ne paſſe point à un autre, juſques à ce que ſa piété ſoit pleinement ſatisfaite: Que s'il tombe dans la ſéchereſſe, & dans le dégouſt, bien-loin de retrancher quelque choſe du temps deſtiné à l'oraiſon, il la faſſe un peu plus longue pour combatre ſon ennuy, & pour ſe vaincre luy-meſme, en attendant dans le ſilence, & avec humilité, la viſite du Saint Eſprit: Que ſi au contraire, il reçoit abondamment des conſolations & des douceurs ſpirituelles, il ſe donne bien de garde de faire aucun vœu, ſur tout un vœu perpetuel, & qui oblige à changer d'état: Enfin qu'il s'ouvre à celuy qui le dirige dans les Exercices, & qu'il luy rende un compte exact de tout ce qui ſe paſſe en ſon intérieur,

afin que le directeur traite le pénitent selon ses dispositions & ses besoins, & qu'il ne donne ni trop de crainte à une ame pusillanime, ni trop de confiance à une ame présomptueuse; de-peur aussi que d'abord il ne porte à la plus haute perfection, un pecheur qui n'est pas encore détaché du vice.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, que les Exercices spirituels de Saint Ignace font précisément ce qu'ils promettent au commencement du livre, qui est de conduire l'homme, en sorte qu'il puisse se dompter luy-mesme, & choisir un genre de vie pour son salut, aprés s'estre défait des mauvaises inclinations qui pourroient l'empescher de faire un bon choix.

Au reste, c'est dans le livre dont je parle, que Saint Ignace a inseré l'examen particulier de la conscience, pour ne rien dire de l'examen général avec les cinq points si communs presentement, & si peu usitez avant luy. Cét examen particulier qu'il a inventé, & qu'il mettoit entre les moyens les plus seûrs de réformer une ame mondaine, consiste à faire la guerre au vice qui nous domine davantage, en l'attaquant seul, & le combatant sans relasche par une attention continuelle sur soy-mesme, pour n'y pas tomber; par un retour douloureux vers Dieu, toutes les fois qu'on y tombe; par une supputation exacte de ses cheû-

tes, juſques à les marquer toutes en tirant de petits traits ſur des lignes qui répondent aux jours de la ſemaine, ainſi qu'on peut voir dans le livre meſme, afin que confrontant jour à jour, ſemaine à ſemaine, nous voyions aiſément le progrés que nous aurons fait. Il ne faut point diſcontinuer cette pratique que la mauvaiſe habitude qu'on s'eſt propoſé de vaincre, ne ſoit tout-à-fait détruite; & quand on en eſt venu à bout, il faut entreprendre de ſe corriger d'un autre vice par la meſme voye.

Je ne m'arreſteray pas icy à réfuter je ne ſçay quel écrivain, qui s'eſtant imaginé que le Fondateur des Jeſuites avoit tiré ſes Exercices du livre de dom Garcie de Ciſneros, Religieux de Saint Benoiſt, & abbé de Montſerrat, a imprimé là-deſſus un libelle ſous le nom de dom Conſtantin Caëtan, abbé du Mont Caſſin. Car outre que la Congrégation du Mont Caſſin deſavoûa l'auteur & l'écrit dans le Chapitre général qu'elle tint à Ravenne l'an 1644. & que celle des Benedictins de Portugal en fit autant l'année ſuivante; les deux livres ſont entre les mains de tout le monde, & on peut juger par la ſeule lecture, qu'au titre prés, ils n'ont rien du tout de ſemblable.

Pour reprendre noſtre hiſtoire, les fruits que fit Ignace dans Manréze par ſes diſcours apoſtoliques, & par ſes Exercices ſpirituels, luy attirerent tout de nouveau les loûanges &

l'admiration du peuple. Il ne pût souffrir qu'on l'estimast tant dans un lieu où il n'estoit venu que pour fuir l'estime des hommes; & ainsi il résolut de quitter Manréze, aprés y avoir demeuré plus de dix mois: joint que la peste n'estant plus si forte à Barcellonne, & le commerce de la mer commençant à se rétablir, il avoit une extreme impatience de passer en la Terre Sainte. Au commencement de sa conversion, il ne vouloit faire ce pelerinage, que pour rendre honneur aux lieux consacrez par la presence & par le sang de JESUS-CHRIST: mais il l'entreprenoit alors avec un desir ardent de travailler, selon son pouvoir, au salut des schismatiques & des infidelles.

Il quitte Manréze pour aller à la Terre Sainte.

Il ne se déroba pas de Manréze, comme il avoit fait de Montserrat. Il déclara son voyage à ses amis, sans leur rien dire néanmoins de ce qu'il prétendoit faire dans la Palestine. On ne peut s'imaginer combien cette nouvelle les toucha. Ils le conjurerent, les larmes aux yeux, de ne les point abandonner; ils luy representerent les fatigues & les perils d'un si long voyage: mais ni leurs priéres, ni leurs raisons ne l'arresterent pas un moment. Plusieurs s'offrirent pour l'accompagner: tous luy presenterent leur bourse. Il ne voulut prendre ni compagnon, ni argent, pour n'avoir de consolation qu'avec Dieu seul, ni de ressource qu'en la Providence: & il dit à ceux qui le

pressoient de se précautionner contre les besoins de la vie, qu'une parfaite confiance tenoit lieu de tout; qu'on n'estoit pas seulement chrestien par la foy, & par la charité, mais qu'on l'estoit encore par l'esperance; & qu'on n'avoit occasion de bien exercer cette vertu, que dans le manquement de toutes choses.



P. le Pautre. jn. *J. Jollain f.*



LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE SECOND.

Ce qui luy arrive à Barcellonne.

IGNACE estant arrivé à Barcellone, trouva au port un brigantin & un grand navire qui se préparoient à partir pour l'Italie. Il fut sur le point de s'embarquer dans le brigantin qui devoit faire voiles avant le navire : mais Dieu qui vouloit conserver son serviteur, ne le permit pas ; & voicy comment la chose se passa.

Une dame tres-vertueuse qui se nommoit Isabelle Rosel, entendant un jour le sermon, jetta par hazard les yeux sur Ignace, qui estoit assis au pied de l'autel, parmi des enfans. Elle crût luy voir le visage lumineux, & oûïr une voix secrette qui disoit, *Appelle-le, appelle-le.* Elle se retint pourtant, dans la crainte que ce ne fust une illusion. Mais estant retournée chez elle, elle en parla à son mari. Tous

deux furent d'avis d'examiner ce que ce pouvoit eſtre, & ils envoyerent querir le pelerin qui eſtoit encore à l'égliſe. Sous prétexte d'honorer Noſtre Seigneur en la perſonne du pauvre, ils l'obligerent de manger à leur table; & pour le ſonder, ils le mirent ſur un diſcours de piété. Ignace, qui ne ſçavoit pas leur deſſein, & qui agiſſoit ſimplement, parla des choſes du ciel d'une maniére ſi touchante & ſi élevée, qu'ils virent bien que c'eſtoit un homme de Dieu. Ils euſſent eſté ravis de le retenir chez eux pour toûjours; mais il leur déclara que Dieu l'appelloit ailleurs, & qu'il n'attendoit que le départ des vaiſſeaux pour quitter l'Eſpagne. La dame ayant ſceû de luy meſme qu'on luy avoit promis place dans le brigantin qui alloit partir, le conjura de n'y point entrer, & luy dit plus d'une fois, par je ne ſçay quel preſſentiment, que ſa vie n'y ſeroit pas en aſſeûrance. Le meſme eſprit qui la faiſoit parler le porta à la croire ſur ſa parole.

Il ne voulut pas néanmoins s'engager dans le navire, qu'à condition que le pilote luy accorderoit le paſſage pour l'amour de Dieu. Cependant le brigantin ſortit du port, & à peine fut-il en mer, qu'il s'éleva une furieuſe tempeſte qui le fit périr, ſans qu'aucun ni des paſſagers, ni des mariniers ſe puſt ſauver du naufrage.

Le maiſtre du navire ſe chargea d'Ignace par

charité, en l'obligeant toutefois d'apporter ce qu'il luy falloit pour vivre durant le voyage. Cette condition parut tres-dure à Ignace. Comme il s'estoit mis entre les bras de la Providence, il crût que ce seroit s'en retirer que de faire des provisions; & comme il n'avoit besoin que d'un peu de pain qu'il pourroit mendier dans le navire, il craignoit de blesser la pauvreté évangelique, en y portant quelque chose. Pour sortir de l'embarras où il se trouvoit, il eût recours à son confesseur, & en ayant receû ordre d'accepter la condition que proposoit le pilote, il fit hardiment par obéïssance ce qu'il n'osoit faire de luy-mesme; mais il ne prit rien de la dame qui luy avoit sauvé la vie, & qui luy offroit tout ce qui luy estoit necessaire. Il alla mendier de porte en porte, & il eût alors une petite aventure assez remarquable.

Il y avoit dans la ville une femme de qualité nommée Zepiglia, dont le fils mal né, & fort libertin, s'estoit jetté depuis peu parmi une troupe de gueux vagabonds avec lesquels il couroit le monde. Ignace vit cette femme qui sortoit de son logis, & il la pria au nom de Dieu de luy faire donner un morceau de pain. En le regardant, elle se souvint de son fils; & jugeant par le port du corps, par l'aïr du visage, que celuy qui demandoit l'aumosne n'estoit rien moins qu'un vray pauvre, elle le traita de coureur, & de libertin, luy reprocha

sa

ſa vie fainéante, & luy fit de grandes menaces. Ignace l'écouta paiſiblement, luy dit qu'il eſtoit encore plus méchant qu'elle ne penſoit, & ſe retira. Elle fut ſurpriſe de ſa patience & de ſa réponſe. Mais ayant apris que le Pelerin eſtoit un ſaint homme, elle eût honte de l'avoir ſi maltraité, luy en fit faire des excuſes, & luy envoya une bonne proviſion de pain le jour qu'il partit. Il ne voulut point emporter l'argent que des perſonnes dévotes l'obligerent de prendre malgré luy, ni le diſtribuer aux mariniers qui l'en euſſent peut-eſtre conſideré davantage. Ne rencontrant point de pauvres à qui il le puſt donner, il le laiſſa ſur le bord de la mer pour le premier qui le trouveroit.

La navigation fut perilleuſe, mais elle ne fut pas longue. Un vent orageux porta le navire en cinq jours, au port de Gayéte, l'an 1523. Ignace ſe retira la nuit dans l'étable d'une hoſtellerie. Lors qu'il commençoit à s'endormir, il oûït de grands cris, comme d'une perſonne qui demandoit du ſecours, & qui eſtoit réduite au deſeſpoir. Il courut à l'endroit d'où venoit le bruit; & ayant trouvé une jeune fille entre les mains des ſoldats qui vouloient luy faire violence, il leur parla ſi fortement, qu'ils la laiſſerent aller; car ſon zele réveilla en cette rencontre toute ſa fierté, & luy fit prendre un certain ton imperieux, dont les officiers de

Il va à Rome & à Venise.

guerre ufent d'ordinaire, pour arrefter l'infolence de leurs gens.

Il prit de là le chemin de Rome, feul, à pied, jeufnant tous les jours, & mendiant, felon fa couftume. Il y arriva le dimanche des Rameaux, & en partit pour Venife, huit jours aprés Pafques, ayant receû la benediction du Pape, qui eftoit Adrien VI. & obtenu de Sa Sainteté la permiffion de faire le pelerinage de Jerufalem. Quelques Efpagnols luy donnerent fept ou huit écus, & luy dirent qu'il feroit fou, d'aller fans argent par un païs, dont il ne fçavoit pas la langue, & qui eftoit infecté de pefte. Il eût fcrupule d'avoir accepté ce qu'on luy offrit, & s'en accufant devant Dieu, il fe dit à luy-mefme plufieurs fois, qu'il valoit bien mieux paffer pour imprudent dans l'efprit des hommes, que de paroiftre fe défier tant foit peu des foins de la Providence.

Pour réparer donc fa faute, il donna aux premiers pauvres qu'il rencontra, tout ce qu'il avoit d'argent. Il fe réduifit par là à une extréme neceffité, ne trouvant pas prefque de quoy vivre dans les villages, & ne pouvant entrer dans les villes à caufe de la maladie contagieufe, tant fon vifage palle & abbatu le rendoit fufpect aux gardes des portes. Il eftoit mefme contraint fouvent de coucher les nuits à l'air. Mais ces fatigues du corps furent récompenfées avec abondance, des confolations

de l'esprit. Estant un jour épuisé de forces, & n'ayant pû suivre les voyageurs à qui il s'estoit joint sur le chemin, il demeura seul dans une campagne deserte. La solitude l'invita à faire oraison. JESUS-CHRIST luy apparut durant sa priére, le fortifia interieurement, & luy promit de le faire entrer dans Padoüe & dans Venise.

L'évenement vérifia l'apparition. Bien que ceux qui l'avoient abandonné, & qui avoient pris le devants, eussent esté refusez aux portes avec des billets de santé, il ne trouva nul obstacle, & entra sans peine, comme si les gardes ne l'eussent point apperceû. Il arriva fort tard à Venise; & ne sçachant où se retirer, il s'alla mettre sous un portique de la place de Saint Marc, pour y prendre un peu de repos: mais Dieu ne voulut pas que son serviteur y passast la nuit.

Il y avoit parmi les Senateurs de la République, un homme d'un mérite extraordinaire, nommé Marc-Antoine Trévisan. C'estoit la meilleure teste du Senat, & de plus un parfait chrestien, détaché du monde au milieu du monde, & si ennemi des délicatesses de la chair, qu'il portoit toûjours un rude cilice. Sa tendresse pour les pauvres avoit presque changé sa maison en un hospital; & elle l'auroit fait pauvre luy-mesme, si les Marcelli ses neveux ne l'eussent obligé de regler ses charitez. Il s'a-

quita ſi chreſtiennement des emplois qui luy furent confiez, qu'on luy donna le nom de Saint dans l'iſle de Chypre, où il eût la charge de Lieutenant de la Seigneurie. Sa vertu l'éleva dans la ſuite à la dignité de Doge: mais il voulut y renoncer auſſitoſt qu'il l'eût obtenuë; & il l'auroit fait infailliblement, ſi Laurent Maſſa & Antoine Milledonne, tous deux Secretaires de la République, ne l'en euſſent détourné par des raiſons dont il ne pût ſe défendre. Ayant veſcu juſqu'à une extréme vieilleſſe, un jour qu'il aſſiſtoit aux divins myſtéres avec une foy vive & ardente qui éclatoit ſur ſon viſage, il tomba en defaillance, & rendit l'ame aux pieds des autels.

Ce Senateur qui logeoit dans la place de Saint Marc, où Ignace s'eſtoit retiré, entendit durant ſon ſommeil une voix qui ſembloit luy dire, que tandis qu'il dormoit à ſon aiſe dans ſon lit, le ſerviteur de Dieu eſtoit ſous un portique de la place. Il s'éveilla auſſitoſt, alla luy-meſme chercher celuy que la voix marquoit, le conduiſit en ſon logis avec honneur, & luy rendit tous les devoirs de charité que méritoit un pelerin envoyé de Dieu.

Ignace, qui ſe croyoit fort indigne de ce traitement, quitta le palais du Senateur, ſous prétexte d'aller loger avec un Marchand de Biſcaye qui le reconnut. Le Senateur & le Marchand luy offrirent toutes ſortes de ſecours

pour son voyage de la Terre Sainte. Mais toute la grace qu'il leur demanda, fut d'estre introduit chez le Doge par leur entremise : c'estoit André Gritti l'un des plus sages politiques, & des plus grands hommes de son siécle. Comme le navire qui portoit les pelerins de Jerusalem, estoit parti depuis peu de jours, il ne voyoit de ressource qu'à s'embarquer sur la capitane qui estoit preste d'aller en l'isle de Chypre, où la République envoyoit un nouveau gouverneur. C'est ce qu'il vouloit obtenir du Doge, & ce qu'il obtint effectivement dans l'audience qu'on luy procura.

Il ne voulut point voir l'Ambassadeur de Charles-Quint, quelque instance que luy en fist le Marchand Espagnol. Il n'avoit plus d'interest dans les Cours profanes, & il ne soûpiroit qu'aprés les Saints Lieux. On eût beau luy dire que depuis la prise de Rhodes, dont Solyman s'estoit rendu maistre l'année précédente, les Turcs couroient les mers de Syrie, & que la crainte de l'esclavage avoit obligé la pluspart des Pelerins de s'en retourner chez eux de Venise. Tout cela ne l'ébranla pas, & la confiance qu'il avoit en Dieu, luy fit dire à ceux qui taschoient de l'intimider pour le retenir, que si les navires luy manquoient, il passeroit la mer sur une planche avec le secours du Ciel. Il eût une fiévre tres-ardente avant son départ ; & quoy-qu'il eust esté purgé le jour qu'on mit à

la voile, il ne laiſſa pas de partir, contre l'avis des medecins, qui croyoient ſa mort certaine, s'il s'embarquoit ce jour-là: mais bien loin d'en mourir, il s'en porta mieux, & le mal de la mer le guerit parfaitement.

Il va à la Terre Sainte.

Il y avoit dans le vaiſſeau des gens d'une vie fort débordée, qui commettoient des pechez énormes preſque à la veûë de tout le monde. Les matelots ne faiſoient nul exercice de Religion, & on n'entendoit parmi eux que des paroles ſales ou impies. Ces deſordres affligerent & irriterent tout enſemble Ignace. Il taſcha d'y remédier par des inſtructions chreſtiennes, & par des avertiſſemens charitables: mais voyant que toutes les voyes de douceur eſtoient inutiles, il fit de ſévéres réprimandes, & menaça les coupables des vengeances de la Juſtice divine. La liberté du Pelerin Eſpagnol ne plût pas aux Italiens. Pour ſe défaire d'un cenſeur ſi incommode, ils réſolûrent tous enſemble de gagner une iſle deſerte, & de l'y laiſſer. L'avis qu'il en eût par un paſſager qui avoit plus de probité que les autres, ne refroidit point ſon zele. Mais le deſſein des Italiens ne réüſſit pas: car lors qu'ils approchoient de la coſte où ils vouloient le débarquer, il ſe leva un vent impetueux qui repouſſa le vaiſſeau, & ce fut ce meſme vent qui les porta en peu d'heures à l'Iſle de Chypre.

Ils rencontrerent dans le port le navire des

Pelerins tout preſt à faire voile & qui ſembloit n'attendre qu'Ignace. Il entra dedans, & aprés quarante-huit jours de navigation depuis ſon départ de Veniſe, il arriva enfin au port de Jaffa le dernier jour d'aouſt l'an 1523. Il prit le chemin de Jeruſalem par terre, & s'y rendit le quatriéme de ſeptembre avec les autres Pelerins.

En voyant la ville de loin, il pleura de joye, & fut ſaiſi d'une certaine horreur religieuſe qui n'a rien que de doux & de conſolant. Il viſita les lieux ſaints, & les viſita plus d'une fois, toûjours avec une profonde révérence, & une ſenſible piété. Car il ſe repreſentoit vivement ce qui s'eſt paſſé en chaque lieu pour la rédemption des hommes, juſqu'à s'imaginer, voir JESUS-CHRIST naiſtre dans la grotte de Bethléem, enſeigner dans le temple de Jeruſalem, prier dans le jardin des Olives, & mourir ſur le Calvaire. Les ſentimens qu'il a en la Terre Sainte.

C'eſt ſur cette ſacrée montagne que ſon cœur fut touché d'une dévotion plus tendre. Il baiſa mille fois la terre qui a eſté teinte du ſang d'un Dieu crucifié, & l'arroſa de ſes larmes, en faiſant mille actes d'amour. On a ſceû de luy-meſme les ſentimens qu'il eût alors, & il les marqua dans un memoire où il écrivit les particularitez de ſon voyage.

Mais parce que ſelon ſa maniére de méditer les myſtéres de noſtre Religion, on doit ſe

former une vive image du lieu où le myſtére s'eſt accompli, en y appliquant quelquefois les ſens interieurs comme ſi on voyoit & on entendoit ce qui s'eſt fait, & ce qui s'eſt dit; il ſe remplit l'imagination autant qu'il pût, de l'aſſiéte & du plan des lieux.

Son deſſein eſtoit de s'arreſter dans la Paleſtine, pour travailler à la converſion des peuples de l'Orient, & il luy ſembloit que c'eſtoit ce que Dieu vouloit de luy. A la verité on luy avoit fait connoiſtre dans ſes contemplations de Manréze, que la Providence le deſtinoit au ſervice du prochain, & on luy avoit meſme montré une groſſiére ébauche de ſon Inſtitut dans la méditation des deux étendards; mais il ne ſçavoit pas préciſément ni en quel païs, ni de quelle façon cela ſe devoit exécuter. Si bien que prenant pour guide la lumiére du bon ſens, où celle du Saint Eſprit ne paroiſſoit pas avec évidence, il s'imagina que ſa vocation regardoit la Paleſtine, parce que dés qu'il fut converti, il eût un mouvement interieur qui le porta au voyage de Jeruſalem, & que ce mouvement luy avoit toûjours duré.

On l'oblige de quitter la Paleſtine.

Pour faire les choſes dans l'ordre, il alla trouver le Pere Gardien des Religieux de Saint François qui demeurent à Jeruſalem, & qui ont ſoin du Saint Sepulcre. Aprés luy avoir rendu des lettres de recommendation qu'il avoit apporté

porté d'Italie, il luy déclara la penſée où il eſtoit de s'arreſter en la Terre Sainte. Il ne s'ouvrit pas pourtant ſur le miniſtere où il vouloit s'employer; il ajouſta ſeulement, qu'il ne prétendoit pas leur eſtre à charge, & qu'il ne leur demandoit pour toute charité, que de vouloir bien diriger ſa conſcience. Le Gardien luy donna de bonnes paroles, en le renvoyant toutefois au Pere Provincial, qui eſtoit à Bethlehem, & qu'il attendoit tous les jours.

Le Provincial eſtant arrivé, conſeilla d'abord à Ignace de s'en retourner en Europe, non ſeulement parce que les aumoſnes eſtoient rares, & qu'ils avoient eux-meſmes de la peine à vivre; mais encore parce qu'il n'y avoit pas de ſeûreté pour les pelerins, dans un païs où le Grand-Seigneur eſtoit le maiſtre, & que depuis peu on en avoit fait eſclaves quelques-uns, tué d'autres qui eſtoient allez aux environs de la ville.

Ignace qui ne penſoit déja qu'à preſcher la Foy parmi les Barbares, ne gouſta pas ce conſeil : il répondit qu'il ne craignoit ni la ſervitude ni la mort, & que la crainte ſeule de déplaire à Dieu, le feroit ſortir de la Terre Sainte. Vous en ſortirez-donc dés demain, reprit le Provincial, avec un air & un ton d'autorité. Car enfin vous ne pouvez me réſiſter ſans offenſer Dieu; j'ay pouvoir du Saint Siége, ajouſta-t-il, de renvoyer qui il me plaiſt

K

des pelerins, & d'excommunier meſme ceux qui ne veulent pas m'obéïr. Comme Ignace ne s'obſtinoit à demeurer, que parce qu'il avoit peur de bleſſer ſa conſcience, s'il s'en alloit; il ſe rendit dés qu'on luy parla du Saint Siége, & prenant la parole du Provincial, pour un oracle du Ciel, il ſe diſpoſa à partir, ſans voir la bulle du Pape, que le Pere luy voulut montrer.

Il luy prit au meſme moment une forte envie de revoir les veſtiges que Noſtre Seigneur laiſſa ſur la pierre en montant au ciel. Il ſe déroba pour ce ſujet, courut ſeul au mont des Olives, & faute d'argent, ayant donné le canif de ſon écritoire au Turc qui gardoit la moſquée où ces veſtiges ſe voyent, il y entra, & contenta ſa dévotion tout à ſon aiſe. Néanmoins s'en allant à Betfagé, qui eſt tout proche, il ſe ſouvint de n'avoir pas pris garde quel coſté du monde regardoient les ſacrez veſtiges des pieds du Sauveur. Il retourna donc ſur ſes pas, tant la piété eſt quelquefois curieuſe; & pour obtenir la permiſſion de rentrer, il fit preſent au garde d'une petite paire de ciſeaux qu'il avoit ſur luy; enfin il obſerva tout ce qu'il voulut, & ſe ſatisfit entiérement.

Cependant les Religieux de Saint François ayant ſceû que le Pelerin Eſpagnol eſtoit allé vers le mont des Olives, & craignant qu'il ne fuſt maltraité des Turcs, envoyerent aprés luy

un ſerviteur du couvent, Arménien de nation, & connu des gardes. L'Arménien rencontra Ignace qui deſcendoit de la montagne: il s'emporta contre luy, le menaça le baſton à la main, & le prenant par le bras, le traiſna violemment au monaſtére. Mais Ignace n'en ſentit rien, & ne s'en apperceût preſque pas. Il eſtoit tout rempli, & comme enyvré de la joye interieure que luy cauſoit la preſence de noſtre Seigneur qui luy apparut en l'air, éclatant de gloire, & qui marchant devant luy, ſembloit luy ſervir de guide.

Il partit le jour ſuivant de Jeruſalem, & s'embarqua dans un navire qui retournoit à l'Iſle de Chypre. En arrivant, il trouva trois vaiſſeaux au port, ſur le point de faire voile du coſté de l'Italie; l'un eſtoit un gallion Turc, l'autre un grand navire de Veniſe; & le troiſiéme une petite barque tres-foible, & mal équipée. Ceux qui eſtoient venus avec Ignace, prierent le capitaine Venitien de le recevoir en ſon bord par charité, & luy dirent que c'eſtoit un ſaint. Le capitaine, homme avare & impie, ne voulut pas ſe charger d'un pauvre, & dit en raillant, que ſi ce Pelerin eſtoit auſſi ſaint que l'on diſoit, il n'avoit que faire de navire, qu'il pouvoit ſe mettre ſur la mer, & que les eaux ne manqueroient pas de le porter. Le patron de la petite barque fut plus honneſte & plus charitable: il le receût pour l'amour de Dieu. Les

Il s'embarque pour retourner à Veniſe.

trois vaiſſeaux partirent enſemble, & eûrent d'abord le vent favorable. Mais le temps changea tout à coup, & il s'éleva une terrible tempeſte. Le galion Turc perit avec tous ſes gens; le navire Venitien qui voulut prendre terre, & regagner l'Iſle, alla échoûër contre des rochers; la barque qui portoit Ignace, fut fort maltraitée, mais toute en deſordre qu'elle eſtoit, elle ſe ſauva à la faveur d'un bon vent, qui ne ſe leva, ce ſemble, que pour la pouſſer vers les coſtes du Royaume de Naples, où ayant gagné un port, elle ſe rafraiſchit; de là elle ſe remit en mer, & arriva heureuſement à Veniſe, ſur la fin de Janvier l'an 1524. aprés une navigation de plus de deux mois: par où l'on peut voir que les ſaints ſont ſous la protection du Ciel, & que la Providence les conduit, lors qu'elle ſemble quelquefois les abandonner.

Ignace eût le loiſir de faire des réfléxions durant ce voyage. Il penſa que pour travailler à la converſion des ames, il falloit avoir des connoiſſances qui luy manquoient, & qu'il ne pourroit jamais rien faire de ſolide, ſans le fondement des lettres humaines. Il ſe confirma de jour en jour dans cette penſée, & c'eſt ce qui le fit réſoudre de retourner à Barcellonne, où il avoit fait connoiſſance avec celuy qui tenoit école publique, & où il eſperoit trouver de quoy ſubſiſter pendant ſes études. Ainſi ſans s'arreſter à Veniſe, il ſe met en chemin au cœur

de l'hiver, & tres-mal veſtu pour la ſaiſon. Le Marchand Eſpagnol qui le connoiſſoit, voulut l'habiller, mais il ne pût jamais luy faire accepter qu'une piéce de gros drap pour mettre ſur ſon eſtomac, que l'air de la mer avoit extrémement affoibli. Le Marchand l'obligea encore de prendre quinze ou ſeize réales, mais il ne les prit que pour s'en défaire, & il en eût bientoſt occaſion. Eſtant arrivé à Ferrare, il alla prier Dieu dans la grande égliſe. Un pauvre vint au meſme temps luy tendre la main; il luy donna une réale. Un autre pauvre vint enſuite, à qui il en donna autant. Ces premiéres aumoſnes attirerent tous les gueux, & il n'en refuſa pas un, tandis qu'il eût quelque choſe à donner. Quand il eût achevé ſes priéres, ils le ſuivirent hors de l'égliſe, & voyant qu'il demandoit luy-meſme l'aumoſne, ils ſe mirent à crier, *le Saint, le Saint.*

Il eſt pris par les Eſpagnols & par les François.

Il ne luy en fallut pas davantage pour s'enfuyr. Il continua ſon chemin par la Lombardie, & prit la route de Gennes. La guerre eſtoit allumée entre les François & les Eſpagnols, & les deux armées qui occupoient tout le païs, rendoient les chemins tres-dangereux. On luy conſeilla de ſe détourner; mais il crût n'avoir rien à craindre eſtant ſous la protection de Dieu: il crût meſme que s'il ne ſuivoit le droit chemin, il s'écarteroit des voyes par leſquelles la Providence vouloit le conduire. Il ſe retiroit

la nuit dans quelque mazure, où à peine pouvoit-il se mettre à couvert en une saison de pluyes & de neiges. Il marchoit le jour par le mauvais temps au milieu des armées ennemies. En approchant d'un village, où les Espagnols s'estoient retranchez, il fut pris par des soldats qui battoient l'estrade. Son habit & sa figure leur firent croire que c'estoit un espion. Ils l'interrogerent, mais n'en pouvant tirer aucune parole, ils le dépoüillerent, & le menerent nu en chemise à leur capitaine.

La pensée de JESUS-CHRIST exposé tout nu aux yeux des Juifs, fortifia Ignace dans une rencontre si humiliante : mais la crainte des tourmens l'affoiblit un peu. Il luy vint en l'esprit, que s'il se faisoit connoistre, il sortiroit aisément d'affaire ; qu'au moins en parlant de bon sens, & usant de maniéres honnestes, il feroit entendre raison aux officiers, & s'épargneroit les supplices qui luy faisoient peur. Comme il reconnut bientost que ces pensées estoient des suggestions du malin esprit, & des illusions de l'amour propre, il affecta plus que jamais un air stupide & grossier. Il demeura immobile en presence du capitaine, ayant toûjours les yeux baissez, & ne répondant rien aux questions que les officiers luy faisoient. Il rompit seulement le silence, quand on luy demanda s'il estoit un espion ; car il répondit que non, sans hésiter. Le capitaine ne trouvant en luy que de la bes-

tiſe, ſe faſcha contre ſes ſoldats de ce qu'ils ne ſçavoient pas diſtinguer un fou d'avec un eſpion, & leur commanda de luy rendre ſes habits : ſi-bien que cét air ſimple & niais, que l'amour de l'humiliation & de la ſouffrance luy fit prendre, fut ce qui le ſauva.

Les ſoldats ne le laiſſerent pas toutefois aller ſans le charger d'injures & de coups, tant ils eûrent de dépit de l'avoir mené à faux au commandant. Mais la joye qu'avoit Ignace d'eſtre traité dans le camp des Eſpagnols de meſme à peu prés que le fut JESUS-CHRIST à la Cour d'Hérodes, l'empeſcha preſque de ſentir tout ce mauvais traitement. Il y eût pourtant un ſoldat, moins barbare que les autres, qui par compaſſion le logea la nuit, & luy donna à manger.

En pourſuivant ſon chemin, il tomba dans le quartier des François. L'officier à qui on le mena eſtoit Baſque, voiſin de la province de Guypuſcoa, & tres-galant homme. Il jugea favorablement du Pelerin, par ſa phiſionomie, & ayant ſceû ſon païs, il le traita avec beaucoup de bonté. Ces divers évenemens firent connoiſtre tout de nouveau à Ignace les ſoins de la Providence, & l'affermirent dans la réſolution qu'il avoit pris de recevoir également de la main de Dieu les conſolations & les croix.

Il rencontra à Gennes Rodrigue Portundo,

Général des galéres d'Espagne qui le reconnut. Ils s'estoient veûs à la Cour des Rois Catholiques, & estoient tous deux de mesme païs. Ce qui réjouït davantage Ignace, c'est qu'il trouva un navire qui alloit en Espagne, où il s'embarqua sans peine, sous l'autorité de Portundo. Les pirates qui couroient la mer de Gennes, donnerent la chasse au vaisseau, & les galéres d'André Doria, qui avoit pris le parti de France, le poursuivirent long-temps; mais il échapa de tous ces perils, & se rendit enfin dans le port de Barcellonne.

Il commence à étudier.

Ignace alla voir d'abord Jerosme Ardebale, qui enseignoit publiquement la Grammaire, & il luy communiqua son nouveau dessein: il s'en ouvrit aussi à Isabelle Rosel, qui fut ravie de le revoir, & qui luy promit toutes sortes de secours. Il avoit alors trente-trois ans, & n'avoit nulle inclination naturelle pour l'étude; car il s'estoit adonné aux exercices militaires dés ses premiéres années, ainsi que nous avons veû; & l'amour des armes, qui occupoit tout son esprit avant sa conversion, l'avoit dégousté du Latin, dans un siécle où les gens de qualité se faisoient honneur de leur ignorance. Il n'y avoit gueres d'apparence de commencer si tard à apprendre une langue qui ne s'apprend que dans le bas âge, & qui demande un esprit d'enfant. D'ailleurs un homme tout appliqué aux pratiques de la vie interieure, devoit

voit avoir beaucoup de peine à les interrompre pour des bagatelles de grammaire. Cependant Ignace étudie les premiers principes de la langue latine, & va tous les jours en classe avec de petits enfans. Le desir de se rendre utile au prochain, & la veûë de la plus grande gloire de Dieu qu'il se proposoit déja pour sa regle, luy facilitoient des commencemens si épineux, en luy faisant vaincre ses dégouts & ses répugnances : mais l'ennemi du salut des hommes qui prévit où aboutiroit la science d'Ignace, usa d'artifice pour renverser ses études.

Cét esprit de tenébres qui se transforme quelquefois en ange de lumiére, portoit sans cesse le nouvel écolier à des pratiques de piété, le remplissoit de consolations, & luy inspiroit de si tendres sentimens pour Dieu, que tout le temps de l'étude se passoit en aspirations dévotes. Au lieu de conjuguer le verbe *amo*, il faisoit des actes d'amour; *Je vous aime, mon Dieu,* disoit-il, *vous m'aimez; aimer, estre aimé, & rien davantage.* Quand il estoit dans la classe, son esprit s'envoloit au ciel; & tandis que son maistre expliquoit les regles de la grammaire, il entendoit un maistre interieur qui luy éclaircissoit les difficultez de l'Escriture, & les mystéres de la Foy.

Ainsi il n'apprenoit rien, ou le peu qu'il apprenoit, estoit bientost effacé par d'autres idées plus vives & plus fortes, dont il ne pou-

voit ſe défaire. S'il ſe fuſt arreſté aux apparences, ou qu'il euſt ſuivi les mouvemens de l'amour propre, il auroit crû que Dieu ne l'appelloit qu'au repos de la vie miſtique, & que l'étude eſtoit un obſtacle à ſa perfection. Mais conſiderant la choſe ſelon la lumiére qu'il avoit pour le diſcernement des eſprits, & reglant tout par la plus grande gloire de Dieu, il n'eût pas de peine à comprendre que le malin eſprit le trompoit.

Il découvrit la tentation à Ardebale, & l'ayant mené un jour dans l'égliſe de Sainte Marie de la mer, il ſe mit à genoux devant luy, luy demanda pardon de ſa pareſſe, fit vœu au pied des autels de continuer ſes études, & de s'y attacher davantage. Il ſupplia auſſi ſon maiſtre de le traiter ſéverement, quand il ne feroit pas ſon devoir, & de ne l'épargner pas plus que les petits écoliers. C'eſt merveille que depuis qu'Ignace eût combatu de la ſorte les illuſions de l'enfer, elles s'évanouïrent ſi bien qu'elles ne revinrent jamais.

Quelques perſonnes ſçavantes luy conſeillerent de lire les livres d'Eraſme, célebres alors par toute l'Europe, & entre autres *le ſoldat chreſtien*, comme le plus propre à inſpirer la piété avec l'élegance du latin. Il le leût, & en marqua meſme les phraſes & les maniéres de parler les plus exquiſes: mais il s'apperceût que cette lecture diminuoit ſa dévotion, & que plus il

liſoit, moins il avoit de ferveur dans ſes exercices ſpirituels. Ayant experimenté cela pluſieurs fois, il jetta le livre, & en conceût tant d'horreur, qu'il ne voulut jamais le lire, & qu'eſtant Général de la Compagnie, il ordonna qu'on n'y leuſt point les livres d'Eraſme, ou qu'on ne les leuſt qu'avec de grandes précautions. Pour rallumer ſa premiére ardeur, il liſoit ſouvent l'Imitation de JESUS-CHRIST, qu'il regardoit, aprés l'Evangile, comme le livre le plus plein de l'eſprit de Dieu.

Mais ſi quelquefois les douceurs céleſtes, dont Dieu le combloit ordinairement, venoient à manquer, il s'en conſoloit par le fruit qu'il ſe promettoit de ſes études ; & diſtinguant bien la ſéchereſſe d'avec la tiédeur, il diſoit que la perte qu'on faiſoit des gouſts ſpirituels, en étudiant purement pour la gloire de Dieu, valoit mieux que toutes les délices de la dévotion ſenſible, pourveû que le cœur fuſt rempli de l'amour divin. Auſſi ſon ſoin principal eſtoit d'entretenir l'eſprit interieur qui s'affoiblit & ſe diſſipe par l'étude, quand il n'eſt pas établi ſur les ſolides vertus.

C'eſt pourquoy ſa ſanté eſtant aſſez bonne depuis ſon retour de la Terre Sainte, il recommença les auſteritez que la foibleſſe de ſon eſtomac, & les fatigues de ſon voyage avoient un peu interrompuës. Il ne faiſoit rien néanmoins ſans l'avis de ſon confeſſeur ; & bien loin

de se laisser emporter à sa dévotion, il retrancha quelque chose de ses sept heures de priéres, pour avoir plus de temps à étudier, suivant la lumiére qu'il eût alors qu'on peut, & qu'on doit mesme en quelques rencontres quitter Dieu pour Dieu.

Comme il s'estoit déja formé le plan d'une vie commune semblable à celle de JESUS-CHRIST, & qu'il ne vouloit ni rebuter les gens, ni se distinguer luy-mesme par un habit extraordinaire, il ne reprit point son sac ni sa chaisne, & il se contenta de porter un rude cilice sous une soutane fort pauvre. Dés aumosnes qu'Isabelle Rosel & d'autres personnes charitables luy faisoient, il ne retenoit que ce qui luy estoit necessaire pour vivre, & partageoit le reste avec les pauvres à qui il donnoit toûjours le meilleur : de sorte qu'Agnés Pascal, femme dévote chez laquelle il demeuroit, & où apparemment Isabelle Rosel l'avoit mis, étonné du peu de soin qu'Ignace avoit de luy-mesme, le reprit un jour de ce qu'il gardoit toûjours le pire pour luy. *Hé que feriez-vous*, repartit Ignace, *si* JESUS-CHRIST *vous demandoit l'aumosne? Auriez-vous bien le courage de ne luy pas donner le meilleur?*

Le fils d'Agnés nommé Jean Pascal, encore jeune, mais sage & dévot, se levoit quelquefois la nuit pour observer ce que faisoit Ignace dans sa chambre, & il le voyoit tantost à genoux, tantost prosterné, le visage toûjours en feu, & sou-

vent baigné de larmes ; il luy sembloit mesme le voir élevé de terre, & tout environné de clarté. Il l'entendoit soupirer profondément, & il ouït plusieurs fois ces paroles qui luy échapoient dans la chaleur de sa priére, O *Dieu, mon amour & les délices de mon ame, si les hommes vous connoissoient, ils ne vous offenceroient jamais! Mon Dieu que vous estes bon de supporter un pecheur comme moy!*

C'est ce Pascal, qui depuis s'estant marié, disoit à ses enfans, que s'ils sçavoient ce qu'il avoit veû d'Ignace, ils ne se lasseroient pas de baiser le plancher & les murailles de la chambre où le serviteur de Dieu avoit logé ; & en disant cela les larmes luy venoient aux yeux : il se frappoit la poitrine, & s'accusoit luy-mesme d'avoir si mal profité de la compagnie d'un si saint homme.

Ignace ne negligeoit pas la perfection du prochain en travaillant à la sienne. Aux heures que l'étude ne l'occupoit pas, il taschoit de retirer les ames du vice par des exemples, ou par des discours édifians ; & son zele éclata sur tout dans une occasion importante. Il y avoit hors de la ville, entre la porte neuve & la porte Saint Daniel, un Couvent de filles fort fameux, appellé le monastére des Anges. Ce nom ne convenoit gueres aux Religieuses : elles vivoient dans un grand libertinage, & à l'habit prés, c'estoient de vrayes courtisanes. Ignace ne pût voir sans horreur l'abomination dans le lieu saint. Il ju-

Il travaille au salut du prochain.

gea pourtant que quelque extréme que fuſt le mal, les remédes violens feroient un mauvais effet; & que comme les perſonnes Religieuſes qui ont abandonné Dieu, ſont plus difficiles à convertir que les gens du monde, il falloit les meſnager davantage.

Dans cette veûë il prit l'égliſe du monaſtere des Anges pour le lieu de ſes dévotions. Il y faiſoit tous les jours quatre ou cinq heures d'oraiſon à genoux: il y communioit de la main d'un preſtre nommé Puygalte, à qui il déclara ſon deſſein, & qui eſtoit un homme de bonnes œuvres. Les priéres d'Ignace ſi reglées, ſon recueïllement & ſa modeſtie attirerent la curioſité des Religieuſes. Elles voulurent luy parler, & ſçavoir de luy-meſme qui il eſtoit. Il les écouta, & aprés avoir éludé pluſieurs queſtions qu'elles luy firent ſur ſon païs & ſur ſon état, il tourna adroitement le diſcours ſur l'excellence & ſur les devoirs de la profeſſion religieuſe. Il les entretint particuliérement de la pureté que JESUS-CHRIST exige de ſes épouſes, & il leur repreſenta le deshonneur que luy faiſoient des épouſes infidelles: mais il parla avec tant de force & tant de douceur tout enſemble, qu'il entra dés la premiére fois dans leurs eſprits. Il les revit les jours ſuivans, & les voyant diſpoſées à le croire, il les engagea inſenſiblement à mediter les premiéres veritez de ſes Exercices ſpirituels. Elles en furent ſi tou-

chées, que changeant d'abord de conduite, elles fermerent leurs portes aux hommes de la ville avec qui elles avoient un commerce ſcandaleux.

Ce changement mit au deſeſpoir ceux qui avoient le plus d'habitude dans le monaſtere; & ils ne manquerent pas de s'en venger sur celuy qu'ils ſceûrent en eſtre l'auteur: mais leur vengeance ne ſe borna pas à des emportemens de paroles, ou à de ſimples inſultes. Un jour qu'Ignace revenoit du monaſtere des Anges avec le preſtre Puygalte, deux eſclaves maures les attaquerent proche la porte Saint Daniel, & les aſſommerent de coups de baſton. Puygalte en mourut peu de jours aprés; Ignace fut laiſſé pour mort ſur la place. Eſtant revenu un peu à luy quand les aſſaſſins ſe furent retirez, & ne pouvant ſe ſouſtenir, il fut conduit au logis d'Agnés, par un homme charitable qui paſſoit par là, & qui le mit ſur ſon cheval.

Les douleurs exceſſives qu'il ſouffroit l'abbatirent tellement en peu de jours, qu'on deſeſpera de ſa vie. Pluſieurs perſonnes de qualité qui l'honoroient comme l'Apoſtre de Barcellonne, ſelon le témoignage de Jean Paſcal, le vinrent voir dés qu'on ſceût ce qui luy eſtoit arrivé, & entre autres la fille du Comte de Palamos, femme de Dom Jean de Riqueſens. Cette Dame encore plus illuſtre par ſa pieté que par ſa naiſſance, & qui avoit une affection par-

ticuliére pour le ſerviteur de Dieu, ne pouvoit ſe conſoler de l'état où elle le voyoit. Elle le plaignoit à toute heure, & le pleuroit déja devant tout le monde : mais Ignace qui s'eſtimoit heureux de ſouffrir, condamnoit ſes larmes, & vouloit qu'on ſe réjoüiſt avec luy au-lieu de le plaindre.

Il avoit le cilice ſur le dos quand il fut attaqué par les deux eſclaves, & il ne pût ſe réſoudre à le quitter dans le fort de ſon mal que par l'ordre de ſon confeſſeur Jacques d'Alcantara Religieux de Saint François. Jean Paſcal ſerra le cilice, & ne voulut pas le rendre aprés. Il le garda meſme toute ſa vie, & le laiſſa à ſes enfans comme un précieux heritage, avec un écrit de ſa main, qui faiſoit foy de la choſe. Mais l'an 1606. le Duc de Mont-Leon Viceroy de Catalogne l'obtint, à force de priéres, de la famille où on le conſervoit comme une relique.

Cependant Dieu qui deſtinoit Ignace à de plus grandes entrepriſes que celle qui luy avoit attiré un ſi mauvais traitement, luy rendit ſa ſanté aprés cinquante-trois jours de maladie & de ſouffrance. Dés qu'il pût marcher, il retourna au monaſtere des Anges pour achever ſon ouvrage; & quand on luy diſoit qu'il devoit craindre un ſecond aſſaſſinat, *Quel bonheur me ſeroit-ce*, répondoit-il, *de mourir pour une ſi bonne cauſe?* Mais ſes ennemis bien-loin de rien entre-

entreprendre ſur ſa perſonne, ſe repentirent de leur crime ; & le plus emporté de tous, nommé Ribera, vint un jour ſe jetter à ſes pieds, & luy demander pardon.

Deux freres appellez Liſans plaidoient alors l'un contre l'autre pour un intereſt conſidérable, & ſe haïſſoient mortellement ſelon la couſtume des proches parens qui plaident enſemble. L'un d'eux ayant perdu ſon procés, en eût tant d'affliction, qu'il ſe pendit à une poutre de ſon logis. Tout le voiſinage accourut aux cris des domeſtiques, qui trouverent leur maiſtre pendu. Ignace qui revenoit du monaſtere des Anges, entra avec les autres, & fit luy-meſme couper la corde où pendoit encore ce malheureux homme. On le trouva ſans mouvement & ſans pouls, & quelque choſe qu'on fiſt pour réveiller la chaleur naturelle, il ne donna nul ſigne de vie. Il reſſuſcite un mort.

Ignace touché de l'état funeſte où eſtoit l'ame de Liſan, ſe mit à genoux auprés du corps, & par une forte inſpiration demande à Dieu, d'une voix haute & diſtincte, autant de vie qu'il en faut à ce miſerable pour ſe confeſſer. Il eſt exaucé, & en preſence d'une foule de gens, qui tout eſtonnez de ſa priére, attendoient avec impatience quel en ſeroit l'évenement, Liſan revient tout à coup. C'eſt ainſi que les trois Auditeurs de la Rote parlent de ce fait ; & afin qu'on ne doutaſt pas que le Ciel rendoit la vie *Cunctis ſtupentibus, & rei exitum expectantibus, Lyſanus ad vitam rediit.*

au mort, à la priére d'Ignace, le reſſuſcité mourut dés qu'il ſe fut confeſſé.

Il y avoit prés de deux ans qu'Ignace demeuroit à Barcellone, & il avoit ſi bien étudié la langue Latine durant ce temps-là, que ſon maiſtre le jugea capable de paſſer à de plus hautes ſciences. Quoy-qu'il cruſt qu'Ardebale ne le flattoit point, pour plus grande ſeûreté il ſe fit examiner par un homme qui ne le connoiſſoit preſque pas, & qui eſtoit docteur en theologie. Le Theologien fut du ſentiment d'Ardebale, & conſeilla à Ignace d'aller faire ſon cours de philoſophie en l'Univerſité d'Alcala, qui avoit eſté fondée depuis peu par le Cardinal Ximénes, & qui eſtoit tres-floriſſante.

Il va à Aſcala pour y continuer ſes études.

Pluſieurs jeunes hommes qu'il avoit mis dans le chemin de la vertu, voulurent le ſuivre; mais il n'en prit avec luy que trois, dont l'un ſe nommoit Caliſte, l'autre Artiaga, & le troiſiéme Cazéres. Il choiſit un quatriéme diſciple dans l'hoſpital d'Alcala, où il ſe retira en arrivant, & c'eſtoit un François, page de Dom Martin de Corduë, Vice-Roy de Navarre. Le jeune François ayant eſté bleſſé dans une querelle, à la ſuite de ſon maiſtre qui paſſoit par Aſcala, fut porté à l'hoſpital pour eſtre panſé de ſes bleſſeûres. Tandis que les chirurgiens eûrent ſoin du corps, Ignace entreprit la cure de l'ame, & il travailla ſi heureuſement, que le Page renonça, par un principe de piété, au

ſervice du Vice-Roy de Navarre, & aux eſperances du monde. Ils eſtoient tous cinq habillez de meſme façon, portant un habit long de drap gris, avec un chapeau de meſme couleur, & ils ne vivoient que d'aumoſnes, mais ils ne demeuroient pas tous enſemble. Ferdinand de Para, & André d'Arze en logeoient deux chacun par charité. Pour Ignace, il avoit ſon logement dans l'hoſpital d'Antezana, & il n'eût pas de peine à y obtenir une chambre, nonobſtant la multitude des pauvres; car celle où on le mit eſtoit abandonnée depuis longtemps, & perſonne n'oſoit y coucher: on diſoit qu'il y revenoit des eſprits, & cela n'eſtoit peut-eſtre pas mal fondé; du moins la premiére nuit qu'Ignace y coucha, il entendit un bruit effroyable, & vit meſme des ſpectres hideux qui l'épouvanterent un peu, tout hardi qu'il eſtoit naturellement. Mais ayant eû recours à la priére, il n'entendit & ne vit plus rien les nuits ſuivantes.

L'impatience qu'il avoit de ſe donner tout entier à la converſion des ames, luy fit embraſſer l'étude avec une extréme ardeur. Comme il crût avancer beaucoup, en abregeant les matiéres, à peine eût-il commencé ſon cours, que ne ſçachant encore que les termes, il ſe jetta dans la philoſophie naturelle, & dans la theologie ſcholaſtique. On expliquoit aux écoles de l'Univerſité, la logique de Soto, la phyſique d'Al-

bert le grand, & la theologie du Maiſtre des Sentences. Il prenoit ces trois leçons l'une aprés l'autre, & étudioit ſans relaſche jour & nuit: mais tant de differentes eſpeces luy mirent bien de la confuſion en l'eſprit, & tout ſon travail aboutit à ne rien ſçavoir, ainſi qu'il arrive preſque toûjours, quand on étudie ſans méthode, & qu'on embraſſe tout en meſme temps. Au reſte la Providence qui vouloit qu'Ignace enſeignaſt JESUS-CHRIST dans l'Univerſité d'Alcala, au lieu d'y apprendre Ariſtote & Saint Thomas, ne luy donna aucune lumiére ſur le deſordre de ſes études, & ne permit pas meſme que ſon bon ſens ſerviſt à le redreſſer.

Il fait diverſes bonnes œuvres.

Rebuté donc du peu de progrés qu'il faiſoit dans les ſciences, il s'appliqua entiérement aux bonnes œuvres avec ſes quatre diſciples. Tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'oraiſon, il l'employoit à expliquer la doctrine chreſtienne aux enfans, à ſervir les malades de l'hoſpital, & à ſoulager les pauvres honteux. Il s'attachoit particuliérement à réformer les mœurs des écoliers débauchez, & il avoit une grace ſpéciale pour cela.

Ce zele du ſalut de la jeuneſſe luy fit entreprendre la converſion d'un homme fort libertin, qui tenoit une des premiéres dignitez de l'Egliſe d'Eſpagne, & qui par ſes mauvais exemples, par ſes liberalitez, & par ſes careſſes corrompoit tous les jeunes gens de l'Univerſité

d'Alcala. Aprés avoir demandé à Dieu les lumiéres & les forces dont il avoit beſoin dans une ſi difficile entrepriſe, il va au logis du Prélat, & pour obtenir audience, le fait avertir qu'un inconnu a des choſes tres-importantes à luy dire. *C'eſt le plus grand intereſt que vous ayez,* luy dit-il en l'abordant, *qui m'oblige de vous venir voir, car c'eſt l'intereſt de voſtre ſalut éternel. Hé quoy,* ajouſta-t-il d'un ton ferme & reſpectueux tout enſemble, *penſez-vous que vous ſoyïez au monde pour y vivre comme s'il n'y avoit ni paradis ni enfer? Une éternité bienheureuſe eſt-elle ſi peu de choſe, qu'elle ne mérite aucun de vos ſoins? Si au moment que je vous parle, la mort vous ſurprenoit, où en ſeriez-vous? Quel compte n'auriez vous point à rendre, je ne dis pas de tant de biens dont vous faites un ſi mauvais uſage, mais de tant d'ames que vous avez perduës, & que vous perdez tous les jours?*

Ignace vouloit continuer ſur le meſme ton; mais le Prélat l'arreſta tout court, le traita & d'inſolent & de fou, le menaça tout en colere de le faire jetter par les feneſtres, s'il ne ſe retiroit, & appella ſes valets. Ignace ne laiſſa pas de pourſuivre avec la meſme liberté qu'auparavant, & Dieu donna tant de benédiction à ſes paroles, que cét homme rentra en luy-meſme tout-à-coup, & prenant d'autres ſentimens pour Ignace, il le pria de vouloir ſouper avec luy. Ignace ne s'en défendit pas, & profita ſi bien de l'occaſion, pour parler à fonds des veritez éter-

nelles, que le Prélat gagné par ſa complaiſance, & perſuadé par ſes diſcours, changea enfin tout-à-fait de vie.

Cette converſion fit du bruit par tout le païs, & fut ſuivie de celle d'un grand nombre d'écoliers que le Prélat entreprit luy-meſme de retirer du libertinage où il les avoit engagez. Mais ce qui contribua le plus à réformer la jeuneſſe d'Alcala, c'eſt qu'Ignace faiſoit dans l'hoſpital des aſſemblées de piété, où les écoliers alloient en foule, & d'où ils ne revenoient qu'avec horreur du peché.

Il eſt ſoupçonné de ſortilége, & d'héréſie.

Le peuple fut ſurpris de ces étranges changemens, & ſuivant ſa malignité naturelle, ſe forma des idées d'Ignace encore plus étranges. Les uns diſoient que c'eſtoit un enchanteur, & que ſans magie on ne pouvoit faire tout ce qu'il faiſoit : les autres que c'eſtoit un hérétique, & que ſous prétexte de porter les jeunes gens à la vertu, il leur inſpiroit des erreurs.

Ces bruits vinrent bientoſt aux oreilles des Inquiſiteurs de Tolède. On avoit condamné depuis peu en Eſpagne certains viſionnaires, qui s'appelloient les Illuminez. L'héréſie de Luther commençoit à deſoler l'Allemagne, & il y avoit ſujet de craindre qu'elle ne ſe répandiſt au dehors ainſi que la peſte, qui ne prend gueres en un païs, qu'elle ne ſe communique à un autre. Comme les Inquiſiteurs avoient plus de

zele que jamais, & qu'ils crûrent aiſément que celuy dont il s'agiſſoit, pourroit bien eſtre un Illuminé, ou un Lutherien, ils ſe tranſporterent ſur les lieux, pour examiner eux-meſmes l'affaire.

Aprés une recherche tres-exacte des mœurs & de la doctrine d'Ignace, n'ayant rien trouvé qui puſt le rendre ſuſpect, & ne jugeant pas à propos de le faire venir devant eux, ils ſe contenterent de remettre l'information entre les mains de Jean Rodriguez Figueroa, Grand-Vicaire d'Alcala, & de luy donner toute leur autorité, en cas qu'il ſurvint quelque choſe de nouveau. Dés que les Inquiſiteurs s'en furent allez, le Grand-Vicaire appella Ignace pour luy déclarer que l'information juridique qu'on avoit faite, luy eſtoit tres-favorable, & qu'il pouvoit continuer ſes fonctions pour le ſervice du prochain. Il l'avertit ſeulement qu'on n'approuvoit pas que luy & ſes compagnons n'eſtant point Religieux, fuſſent tous habillez de la meſme ſorte. Ignace, pour ne donner nul ſujet de plainte, s'habilla de noir avec Artiaga, laiſſa au François ſon habit gris, & en fit prendre un de couleur minime à Calliſte & à Cazéres. Mais parce que Figueroa luy défendit d'aller pieds nus, il prit des ſouliers, & en porta toûjours depuis.

Il eſt déclaré innocent.

Le témoignage de l'Inquiſition juſtifia Ignace, & luy fit bien de l'honneur parmi le peu-

ple. Ce n'estoit plus un Illuminé, ni un Lutherien ; c'estoit un homme rempli de l'esprit de Dieu, un successeur des apostres ; & Alphonse Sanchez, chanoine de Saint Juste, l'appelloit communément le saint homme. C'est ce chanoine, qui avant que de reconnoistre une veritable piété dans Ignace & dans ses disciples, leur refusa un jour publiquement la communion, sous prétexte que c'estoient des hypocrites & de faux dévots.

Martin Saez, un des premiers & des plus riches de la ville d'Azpetia, qui est proche du chasteau de Loyola, estant venu à Alcala pour des affaires de conséquence, entendit parler d'Ignace, & desira fort le connoistre. On le luy montra un jour, & il le suivit jusqu'à une petite maison où la charité le faisoit aller tous les matins. L'ayant veû entrer & sortir, il entra luy-mesme dans cette maison, & trouva une pauvre femme malade, qu'il interrogea sur celuy qui venoit de la quitter. Elle dit qu'elle ne sçavoit pas qui il estoit, qu'il luy apportoit tous les jours de quoy vivre, & que sans son assistance elle seroit morte de faim. *Avertissez-le*, dit l'homme d'Azpetia, *que vous sçavez une personne qui luy fournira de l'argent pour toutes les charitez qu'il voudra faire.* La malade ne manqua pas d'en avertir Ignace, & de luy dire le logis, le nom, & le païs de cét homme, selon l'ordre qu'elle en avoit. Le seul mot

d'Azpetia

d'Azpetia fit trembler Ignace, qui ne craignoit rien tant que de rencontrer des perſonnes de ſon païs : d'ailleurs il fut mortifié d'eſtre découvert ; ſi bien que ſans s'expliquer avec la malade, *Ma ſœur*, luy dit-il, *je vous ay ſecouruë jusques à preſent, ſelon mon pouvoir ; la Providence vous aſſiſtera dans la ſuite par une autre voye :* aprés quoy il s'en alla, & ne revint plus.

Cependant le Grand-Vicaire fit de nouvelles informations d'Ignace & de ſes diſciples, ou excité par des gens mal intentionnez, ou s'imaginant de luy-meſme que des écoliers peu habiles eſtoient capables de faire des héréſies dans leurs catechiſmes, & que de jeunes hommes pouvoient ſe relaſcher à toute heure, quelque probité qu'ils euſſent. Il trouva encore leur doctrine ſaine, & leur vie irreprochable : mais il arriva une choſe qui luy donna de mauvaiſes impreſſions de leur conduite, & qui l'aigrit meſme contre eux.

Parmi les perſonnes qui ſuivoient Ignace, il y avoit deux femmes de qualité ; la mere & la fille, l'une & l'autre veuve. La mere ſe nommoit Marie de Vado, & la fille Loüiſe Velaſquez. Elles avoient eſté fort du monde toutes deux, particuliérement la fille, que ſa jeuneſſe & ſa beauté faiſoient rechercher davantage. Dés les premiers jours de leur converſion, elles réſolurent d'entreprendre quelque choſe d'ex-

traordinaire pour l'amour de Dieu. Comme les femmes sont extrémes en tout, & que les Espagnoles sont plus ardentes que les autres, elles s'imaginerent que rien ne seroit plus beau, ni plus édifiant, que de s'habiller en gueuses, d'aller par toute l'Espagne mendiant leur pain, de visiter tous les hospitaux, & d'y servir les malades.

Elles ne voulurent pas néanmoins partir sans consulter là-dessus Ignace, qui leur tenoit lieu de directeur. Il les traita de folles, & leur déclara que sans une inspiration évidente du Saint Esprit, on ne pouvoit pas prendre raisonnablement ces voyes écartées, pour s'avancer dans la perfection chrestienne; que la sainteté ne consistoit pas à courir; que des femmes qui n'estoient pas trop en seûreté chez elles, avoient tout à craindre d'une vie errante; qu'il y avoit dans Alcala des hospitaux où elles pouvoient exercer leur charité; qu'estant riches, elles devoient s'occuper à soulager les nécessiteux, & non pas s'amuser à les contrefaire par une gueuserie affectée; enfin, qu'il falloit qu'elles renonçassent tout-à-fait au monde, ou qu'elles y vescussent en personnes de bon sens, réglant leur vertu sur leur état, & ne voulant estre saintes que de la maniére dont Dieu vouloit qu'elles le fussent.

Les dévotes de profession ne croyent pas toûjours conseil, ou ne déferent pas en tout

aux lumiéres de leurs directeurs, quand ils ne donnent pas dans leur sens. Celles-cy à la verité quitterent la pensée de courir toutes les provinces, mais elles ne purent s'empescher de faire à leur mode le pelerinage de nostre-Dame de Guadeloupe, & celuy du saint Suaire de Jaën. Ce sont deux dévotions tres-célébres en Espagne, l'une dans la nouvelle Castille, & l'autre dans l'Andalousie.

Il est accusé tout de nouveau, & mis en prison.

Elles partirent donc secretement, sans dire rien à Ignace, vestuës en pelerines penitentes, & elles firent tout le chemin à pied demandant l'aumosne. Dés que la chose se sceût, tout le monde s'en prit à Ignace, & entre autres le docteur Cirol, qui estoit ami particulier de ces dames. Il se plaignit de ce qu'on souffroit qu'un homme sans science, sans caractere se meslast de direction; & il dit hautement qu'un directeur qui faisoit faire des folies, méritoit bien d'estre enfermé. Comme le docteur avoit du credit auprés du cardinal Ximenez, qui luy avoit donné la premiére chaire de theologie dans la nouvelle Université d'Alcala, il n'eût pas de peine à persuader le Grand-Vicaire. On arreste Ignace, & on le méne publiquement en prison.

Dom François de Borgia, fils du Duc de Gandie, & qui n'avoit alors que dix-sept ans, passoit par la ruë avec un train magnifique. La modestie & la douceur d'Ignace parmi les

huées du peuple, fraperent le jeune Seigneur, & luy donnerent des ſentimens qu'il ne put comprendre luy-meſme que dans la ſuite. Il eſt probable que le Ciel qui deſtinoit Borgia à eſtre un jour des enfans d'Ignace, le luy fit voir exprés en cette rencontre, & que cette veûë fut la premiére ſemence de ſa vocation.

La nouvelle de l'empriſonnement d'Ignace ne fut pas plûtoſt répanduë par la ville, qu'on courut à luy de tous coſtez. Il parloit de Dieu, ſelon ſa couſtume, aux gens qui le venoient voir, & il en parloit avec plus de liberté que jamais. Georges Naver, qui eſtoit le premier profeſſeur de l'Ecriture ſainte dans l'Univerſité d'Alcala, & qui paſſoit pour un homme de grand ſens, fut un jour ſi charmé des diſcours d'Ignace, qu'il en oublia l'heure de ſa leçon. Eſtant allé enſuite à la claſſe, & ayant rencontré ſes écoliers qui l'attendoient, *J'ay veû Paul dans la priſon*, leur dit-il tout hors de luy-meſme.

Quelques dames de qualité, qui ſçavoient l'innocence du priſonnier, luy envoyerent offrir leur faveur pour le faire ſortir de priſon. Les plus conſiderables furent Thereſe Henriquez, mere du Duc de Maqueda, Eleonor Maſcaregnas, alors dame d'honneur de l'Imperatrice, & depuis gouvernante du Prince d'Eſpagne Philippe II. L'une & l'autre eſtoient de ces femmes vertueuſes que le monde ne gaſte point,

& qui trouvent le ſecret de ſe ſanctifier à la Cour. Elles ne luy avoient jamais parlé qu'une fois, & ce ſeul entretien leur avoit fait concevoir que c'eſtoit un tres-ſaint homme.

Il n'accepta point leurs offres, & ne voulut pas meſme prendre d'avocat, ſoit qu'il ſe confiaſt en la bonté de ſa cauſe, ou qu'il cruſt devoir s'abandonner à la Providence, pour ne pas perdre, par ſa faute, une ſi belle occaſion de participer aux ignominies de la Croix. Du reſte, il ne demandoit pas mieux que d'eſtre redreſſé par les ſuperieurs eccleſiaſtiques, au cas qu'il ſe fuſt égaré en quelque choſe, & il déclaroit qu'il eſtoit preſt de leur obéïr aveuglément.

Il y avoit dix-ſept jours qu'Ignace eſtoit priſonnier, lors que le Grand-Vicaire vint dans la priſon pour l'examiner. Tout le fort de l'examen fut ſur les dames pelerines. Ignace avoûa qu'il les connoiſſoit; mais il aſſeûra en meſme temps, que bien loin de leur conſeiller l'équipée qu'elles avoient faite, il les en avoit détournées autant qu'il avoit pû. *C'eſt néanmoins pour cela uniquement qu'on vous a mis en priſon,* dit le Grand-Vicaire.

Tandis qu'on faiſoit des perquiſitions pour ſçavoir la verité, & qu'on informoit tout de nouveau de la vie d'Ignace, les dames revinrent aprés quarante-deux jours de courſes. Eſtant interrogées juridiquement, elles confirme-

rent ce qu'Ignace avoit dit, & on les crût sur leur parole dans une affaire où elles se condamnoient elles-mesmes; de-sorte qu'il fut justifié entiérement de ce costé-là. On ne trouva rien d'ailleurs qui pust le charger; ainsi il fut absous, & élargi par une sentence publique, le premier de Juin de l'année 1527. Cette sentence pourtant contenoit deux chefs peu favorables; que luy & ses compagnons prendroient l'habillement ordinaire des écoliers; que n'estant pas theologiens, ils s'abstiendroient d'expliquer au peuple les mystéres de la Religion, jusqu'à ce qu'ils eussent étudié quatre ans en theologie, & que le Grand-Vicaire leur défendoit ces sortes d'instructions chrestiennes, sous peine d'excommunication & d'exil.

Il est élargi, & justifié.

Pour ce qui regardoit l'habillement, Ignace répondit qu'estant pauvres ils ne pouvoient pas obéïr, si on ne leur en donnoit le moyen; & pour la défense d'instruire le peuple, il ne se déclara point, parce qu'il douta si elle estoit legitime. Le fondement de son doute fut que les catechismes qu'ils faisoient, ne demandoient pas une profonde connoissance des mysteres, & qu'en ne les faisant pas, ils manqueroient peut-estre à leur vocation. Pour s'éclaircir là-dessus, & prendre sur tout le reste des mesures asseûrées, il résolut d'aller trouver l'Archevesque de Tolede, qui estoit à Valladolid.

Le Grand-Vicaire le fit habiller luy & ses disciples à la maniére des écoliers ; mais il luy dit assez durement qu'ils ne se feroient point tant d'affaires, si leurs discours tenoient moins de la nouveauté. *Je ne pensois pas,* repartit Ignace avec un air grave & modeste, *que ce fust une nouveauté parmi les chrestiens, d'y parler de* JESUS-CHRIST.

Peu de jours avant son départ, en passant par une ruë où le peuple s'estoit assemblé pour voir joûër à la longue paulme devant le logis de Lope Mendozze, il demanda l'aumosne à une troupe de gens. Lope ne l'eût pas plûtost apperceû, qu'il s'écria, le montrant au doigt, *Je veux estre bruslé, si cét homme ne mérite de l'estre.* On receût le mesme jour la nouvelle de la naissance du Prince d'Espagne Philippe II. & on en fit le soir des feux de joye par toute la ville. Lope estant monté au haut de sa maison pour faire tirer de petites piéces d'artillerie, une étincelle tomba sur un tas de poudre à canon, dont il fut envelopé, & bruslé tout vif : comme si Dieu, pour déclarer l'innocence, & venger l'honneur d'Ignace, eust voulu verifier la parole de Lope, par le supplice que luy-mesme s'estoit souhaité.

Ignace fut tres-bien receû de dom Alphonse de Fonseca, Archevesque de Tolede. Ce Prélat ayant entendu ses raisons, & sçachant combien les esprits estoient révoltez contre luy

à Alcala, luy conſeilla de s'en aller étudier à Salamanque, & l'exhorta fortement à continuer ſes fonctions de piété envers le prochain. Il luy promit toute la protection dont luy & ſes compagnons pourroient avoir beſoin dans la ſuite, & il leur donna de quoy faire leur voyage.

Ce qu'il fait, & ce qu'il ſouffre à Salamanque.

Quelque deſſein qu'euſt Ignace de reprendre ſes études quand il ſeroit un peu en repos, il commença par travailler au ſalut des ames, dés qu'il fut arrivé à Salamanque, & il le fit avec tant plus de ferveur & de liberté, que ſa miſſion ſembloit eſtre autoriſée par l'Archeveſque de Tolede. Les fruits de ſes travaux évangeliques parurent d'abord dans la converſion de pluſieurs perſonnes du peuple; & en peu de jours ſa réputation ſe répandit tellement par tout, que les hommes & les femmes les plus conſiderables de la ville voulurent apprendre de luy les maximes du ſalut.

Il y eût néanmoins des gens de bien, qui ne purent ſouffrir tout ce que faiſoit Ignace, ou jaloux ſecretement des bonnes œuvres à quoy ils n'avoient point de part, ou perſuadez qu'en un temps d'erreurs tout devoit eſtre ſuſpect. Ils diſoient que c'eſtoit une choſe inoüïe, qu'un ſimple laïque fiſt des inſtructions au peuple, & exerçaſt preſque l'office de paſteur, en dirigeant les conſciences.

Les Religieux de Saint Dominique du monaſtere

nastere de Saint Estienne entrerent dans ces sentimens, & voulurent examiner la chose à fonds, sans avoir pourtant aucune jurisdiction ni aucun ordre pour cela. Ignace se confessoit à un Religieux du monastere. Ce Religieux l'invita un jour à disner de la part du Sousprieur qui gouvernoit le couvent en l'absence du Prieur, & qui avoit une extréme envie de voir luy-mesme ce que c'estoit que ce nouvel homme apostolique, dont on parloit tant. Aprés le disner le Sousprieur accompagné du confesseur & d'un autre Pere, mena Ignace & son disciple Caliste en une chapelle retirée.

Il prit le premier la parole, & se tournant vers Ignace, *Je me réjoüis fort*, dit-il avec un visage ouvert, *qu'à l'exemple des Apostres, vous alliez de tous costez enseigner aux hommes le chemin du ciel, & je vous asseûre que tous nos freres ne s'en réjoüissent pas moins que moy. Mais je voudrois bien sçavoir*, ajousta-t-il, *quelle capacité vous avez, & à quelles sciences vous vous estes le plus appliqué. Nous ne sommes pas sçavans, & nous ne nous piquons pas de l'estre*, répondit Ignace; *nous avons mesme assez peu étudié. Comment donc vous meslez-vous du ministére de la prédication*, reprit séchement le Sousprieur? *Nous ne sommes pas prédicateurs, & nous ne preschons pas aussi*, repartit Ignace: *nous faisons seulement des catechismes & des entretiens familiers. Hé de quoy parlez-vous*, dit le

Souſprieur? *Nous parlons de la vertu & du vice,* repliqua Ignace, *& nous taſchons de repreſenter le mieux qu'il nous eſt poſſible la beauté de l'une, & la laideur de l'autre. Vrayment vous eſtes plaiſans,* interrompit le Souſprieur, *d'oſer diſcourir des vertus & des vices, ſans eſtre ni philoſophes, ni theologiens. Vos connoiſſances ſont ſans doute infuſes,* pourſuivit-il d'un ton moqueur, *puiſqu'elles ne ſont point aquiſes par l'étude; & vous me feriez plaiſir de me dire quelles ſont les révelations que vous avez eûës.*

Ignace jugea qu'une telle queſtion ne méritoit pas de réponſe. Il ſe teût, & quelques inſtances que luy fiſt le Souſprieur, pour l'obliger à répondre, il ſe contenta de dire, *C'eſt aſſez, mon Pere, ne pouſſez pas les choſes plus loin. Je ne diray rien davantage, que quand les ſuperieurs eccleſiaſtiques à qui je dois obéïſſance, me commanderont de parler. Je vous feray parler malgré vous,* dit le Souſprieur tout en colere, *& voſtre ſilence ne marque que trop qu'il y a quelque choſe de mauvais dans voſtre doctrine.* Enſuite regardant Caliſte, qui eſtoit habillé d'une maniére aſſez bizarre, *Il ne faut que vous voir,* dit-il, *pour juger que vous affectez de vous diſtinguer en tout, & que les nouveautez vous plaiſent.* Ce compagnon d'Ignace, en venant à Salamanque, avoit rencontré un pelerin extrémement pauvre, à qui il avoit donné ſon habit neuf, & dont il avoit pris l'équipage, qui conſiſtoit en une méchante ja-

quette trop courte pour luy, & un chapeau à grands bords tout usé, ce qui faisoit une figure ridicule. Il avoûa franchement la chose, pour effacer le soupçon que l'on avoit d'eux. Mais le Sousprieur n'estant pas plus satisfait de la réponse de Caliste que du silence d'Ignace, les fit conduire tous deux dans une cellule, où on les enferma sous la clef.

Trois jours aprés ils furent menez en prison par l'ordre de Frias, Grand-Vicaire de l'Evesque de Salamanque, & ami du Sousprieur des Dominicains. On les mit dans un cachot noir comme des séditieux & des hérétiques, & on les attacha ensemble par les pieds avec une grosse chaisne de fer. Ils passerent toute la nuit à chanter des hymnes, & à rendre des actions de graces au Ciel, de ce qu'ils avoient esté jugez dignes de souffrir des opprobres pour le nom de JESUS-CHRIST.

Au premier bruit de l'emprisonnement d'Ignace, toute la ville se remua, & on courut à la prison de tous costez, les uns pour voir les prisonniers, les autres pour les secourir. Dom François Mendozze, qui fut depuis évesque de Burgos, & cardinal, y estant allé, & plaignant Ignace de sa mauvaise fortune, il luy demanda si sa prison ne luy faisoit point de peine. *Pensez-vous*, repartit Ignace en souriant, *que ce soit si grand' chose d'estre prisonnier, & d'avoir les fers aux pieds? Pour moy je vous confesse in-*

genuëment qu'il n'y a point tant de cachots ni de fers dans Salamanque, que je n'en ſouhaite davantage pour l'amour de mon Sauveur JESUS-CHRIST.

Il fit preſque la meſme réponſe à des Religieuſes, qui fort attendries ſur ſon ſujet, luy écrivirent une lettre pleine de compaſſion pour luy, & de reſſentiment contre ceux qui l'avoient fait arreſter. Mais il condamna leur ſenſibilité naturelle, & les avertit que c'eſtoit une marque qu'elles ne connoiſſoient pas les treſors qui ſont cachez dans les croix qu'on ſouffre pour Dieu. Cét avis toucha tellement les Religieuſes, qu'elles en demeurerent toutes embraſées du deſir des humiliations & des ſouffrances.

Cependant Frias qui avoit aſſez le caractére de Figueroa, vint interroger les priſonniers. Ignace luy mit entre les mains le livre de ſes Exercices ſpirituels, & luy dit le logis de ſes trois autres diſciples, afin qu'on puſt les interroger. On les envoya prendre ſur le champ, & ils furent mis en un cachot ſéparé, où ils ne puſſent avoir aucune communication avec Ignace ni avec Caliſte.

Le Grand-Vicaire leût luy-meſme le livre des Exercices, & le donna enſuite à lire à trois docteurs, dont l'un ſe nommoit Frias comme luy, l'autre Paravignas, & le troiſiéme Iſidore. Aprés l'avoir bien examiné tous quatre, ils firent venir Ignace devant eux, & luy propoſe-

rent diverſes queſtions, non ſeulement ſur les matiéres du livre des Exercices, mais auſſi ſur celles que les theologiens traitent dans l'école. Ignace leur avoüa qu'il n'eſtoit pas docte: il répondit néanmoins ſi à propos, que les docteurs en furent ſurpris. L'un d'eux, pour l'embaraſſer, luy propoſa une queſtion du droit canon fort difficile & fort épineuſe. Il repartit qu'il ne ſçavoit pas ce que les canoniſtes déterminoient ſur ce point. Il ne laiſſa pas de dire ce qu'il en penſoit, & il alla droit au but. Ils luy commanderent de leur expliquer le premier précepte du Décalogue, en la maniére qu'il l'expliquoit ordinairement au peuple. Il le fit, mais en homme inſpiré, & d'un air qui leur perſuada que le Saint Eſprit parloit par ſa bouche. Ils luy dirent néanmoins encore, qu'ils s'étonnoient, que n'eſtant pas docte, ainſi qu'il le confeſſoit luy-meſme, il marquaſt au commencement de ſes Exercices, la difference qu'il y a entre le peché mortel & le peché veniel. A quoy il répondit ſimplement, qu'ils eſtoient ſes juges; & que s'il avoit avancé quelque choſe qui choquaſt les veritez orthodoxes, c'eſtoit à eux à le condamner: mais que ſi ſa doctrine ſur la diſtinction du peché mortel & du peché veniel n'avoit rien que de catholique, il les ſupplioit de vouloir bien l'approuver.

Tandis qu'on examinoit Ignace, les priſonniers rompirent les portes du cachot, & ayant

tué, ou lié leurs gardes, ſe ſauverent tous, hors les compagnons d'Ignace, qu'on trouva ſeuls dans une priſon toute ouverte. Cela ne ſervit pas peu à faire connoiſtre leur innocence. Enfin, aprés vingt-deux jours de priſon, le maiſtre & les diſciples furent citez devant les juges, pour entendre lire leur ſentence. On les déclara gens de bien, & d'une doctrine fort ſaine. On leur permit de parler des choſes de Dieu, & d'inſtruire le peuple tant qu'ils voudroient: mais quoy-que la difference qu'Ignace mettoit entre le peché mortel & le peché veniel fuſt jugée orthodoxe par les juges meſmes, on luy défendit de toucher ce point dans ſes catechiſmes ou dans ſes entretiens, juſqu'à ce qu'il euſt étudié quatre ans en theologie.

Il y a icy lieu de s'étonner, que les ſeigneurs de Loyola ne parurent point durant toutes ces tempeſtes, & que depuis la converſion d'Ignace, perſonne de ſa famille ne penſaſt à luy. Cela fait croire que comme il avoit ſoin de cacher par tout ſon païs & ſa naiſſance, ſes parens ne ſceûrent pas ce qu'il eſtoit devenu, ou que Dieu permit, pour la perfection de ſon ſerviteur, que celuy qui avoit abandonné tout-à-fait le monde, fuſt auſſi oublié tout-à-fait du monde.

Ignace, qui ne deſiroit ſa liberté que pour aſſiſter le prochain, ne fut gueres ſatisfait du dernier article de la ſentence, & vit bien que

c'eſtoit un piége que l'on luy tendoit. Il ſceût que ſes ennemis avoient fait mettre cét article, afin d'avoir lieu de le chicaner, & de luy faire une querelle quand il leur plairoit. Pour éviter ce qu'il prévoyoir de faſcheux, il prit la réſolution de quitter Salamanque, & meſme de ſortir d'Eſpagne. Il eût en meſme temps une forte inſpiration d'aller en France, pour continuer, ou plûtoſt pour recommencer ſes études dans l'Univerſité de Paris, qui eſtoit alors la plus célebre de l'Europe.

Comme il reconnut que le peu de progrés qu'il avoit fait dans les lettres à Alcala & à Salamanque, venoit en partie de ce qu'il perdoit beaucoup de temps à chercher de quoy vivre chaque jour, il crût qu'avant que d'entrer dans un Royaume étranger, il pouvoit faire en conſcience un petit fonds qui luy aidaſt à ſubſiſter durant ſes études. Ainſi en paſſant par Barcellonne, il ne fit pas de difficulté d'accepter l'argent & les lettres de change que ſes amis luy offrirent. Il y laiſſa ſes compagnons, qu'il ne vit pas trop diſpoſez à le ſuivre, & il partit ſeul ſur la fin du mois de décembre, dans le deſſein de les faire venir aprés luy, quand il leur auroit préparé les voyes. Il y avoit peu de ſeûreté aux frontiéres des deux Royaumes, où les gens de guerre exerçoient tous les jours des violences & des cruautez contre les paſſans. D'ailleurs l'hyver eſtoit

Il quitte l'Eſpagne pour aller en France.

rude, & la neige qui couvroit toute la campagne, rendoit les chemins tres-difficiles. Il fit pourtant ſon voyage ſans nulle mauvaiſe rencontre, & il arriva à Paris en bonne ſanté, au commencement de Février, l'an 1528.

Le premier ſoin qu'eût Ignace en arrivant, fut de ſe remettre à l'étude. Il ſe logea dans l'Univerſité avec des écoliers Eſpagnols ; & pour mieux poſſeder la langue latine, il reprit les humanitez au college de Montaigu. Comme il n'aimoit pas l'argent, & qu'il eſtoit bien-aiſe de n'en point garder par un principe de pauvreté évangelique, il confia tout ce qu'il en avoit à un de ſes compagnons de chambre. Mais ce compagnon ne fut pas fidelle : il diſſipa une partie du dépoſt, & s'enfuit avec le reſte. Ignace, qui n'avoit aucune reſſource, fut contraint de ſe retirer à Saint Jacques de l'hoſpital, où les Eſpagnols eſtoient receûs, & dont Charlemagne fit la premiére fondation pour les pelerins de Saint Jacques, aprés avoir affranchi l'Eſpagne de la domination des Saraſins.

Il n'avoit que le couvert à l'hoſpital, & il falloit que pour vivre, il mendiaſt ſon pain de porte en porte. Ce changement nuiſit fort à ſes études, car il perdoit beaucoup de temps à chercher des aumoſnes par la ville, & demeurant loin de Montaigu, il ne pouvoit pas ſe rendre exactement aux heures de la claſſe.

Il

Il euſt bien voulu ſervir un des profeſſeurs du college ; mais quelques diligences qu'il fiſt, il ne pût jamais obtenir une place de valet.

Sa miſere ne l'empeſchoit pas d'exciter à la vertu les gens de ſa connoiſſance, & ſes paroles firent de fortes impreſſions ſur l'eſprit de trois Eſpagnols, dont l'un ſe nommoit Jean de Caſtro, l'autre Peralta, & le dernier Amador. Ayant fait tous trois les Exercices ſpirituels, ils vendirent d'eux-meſmes leurs meubles, & en dônnerent l'argent aux pauvres ; aprés quoy s'eſtant retirez auprés d'Ignace à Saint Jacques de l'hoſpital, ils veſcurent, comme luy, d'aumoſnes.

Les amis de ces jeunes hommes blaſmerent leur conduite, & leur dirent à eux-meſmes que leur dévotion les faiſoit paſſer pour fous dans la ville. Mais voyant qu'ils ne gagnoient rien par là, ils eûrent recours à la force, & entrerent un jour dans l'hoſpital avec des gens armez, qui en tirerent les trois Eſpagnols malgré eux.

Toute cette affaire fit un grand éclat. On accuſa Ignace de cacher de mauvais deſſeins ſous un maſque de piété ; & deux célébres docteurs, Pierre Ortiz Eſpagnol, Jacques Govea Portugais, qui connoiſſoient particuliérement Caſtro, Peralta, & Amador, dirent ſi haut qu'il falloit ſe défier d'un homme qui ſéduiſoit la jeuneſſe, qu'on le défera à l'Inquiſiteur Mat- *Il eſt deferé à l'Inquiſiteur.*

thieu Ori, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & Prieur du grand couvent de la ruë Saint Jacques.

Car quoy-que le tribunal de l'Inquisition n'ait jamais esté establi en France de la maniére qu'il l'est en Espagne & en Italie, il y a eû parmi nous durant plusieurs années des Inquisiteurs déleguez du Pape, pour y conserver la pureté de la Foy, & tenir les peuples dans l'obéïssance de l'Eglise. Douze ans aprés la mort de Saint Dominique, qui fut le premier Inquisiteur général commis par Innocent III. & par Honoré III. contre les hérétiques Albigeois, Gregoire IX. nomma deux Religieux du mesme Ordre, l'an 1233. pour exercer le mesme employ; & cette commission apostolique ne se perpetua pas seulement dans le couvent de Toulouze, elle s'étendit encore à plusieurs autres monasteres du Royaume. Un des commissaires nommez en la cause des Templiers, estoit Inquisiteur général en France: un des censeurs de la doctrine de Jean Petit docteur de l'Université de Paris, l'estoit aussi. Et l'histoire de la Pucelle d'Orleans nous apprend, que l'an 1430. Jean Magistri vice-gerent de Jean Graverant Inquisiteur de la Foy, fut un de ses juges; que trente-cinq ans aprés Jean Brehal Inquisiteur luy-mesme la déclara innocente avec des prélats députez du Pape Calliste. Depuis ce temps-là jusqu'au regne de

François I. il ne paroiſt pas qu'il y ait eû en France de ces ſortes d'Inquiſiteurs, ſoit que les Papes ne les jugeaſſent pas neceſſaires dans un ſiécle où les erreurs eſtoient comme éteintes; ſoit que les Princes qui regnoient, plus jaloux de l'autorité royale que leurs prédeceſſeurs, ne vouluſſent point ſouffrir ce qui ſembloit choquer les libertez de l'Egliſe Gallicane.

Matthieu Ori, qui avoit receû du Pape Clement VII. la qualité d'Inquiſiteur, à l'occaſion des héreſies d'Allemagne, & qui eſtoit un homme zelé, voulut voir Ignace, & juger luy-meſme de ſa doctrine. Il le fit chercher, mais Ignace ne ſe trouva point. Lors que les trois jeunes Eſpagnols furent enlevez de l'hoſpital, il receût des lettres qui luy apprirent que celuy qui l'avoit volé, eſtoit tombé malade à Roûën, en retournant en Eſpagne. Le voleur écrivoit luy-meſme, que tout luy manquoit dans un païs où il n'avoit aucune habitude; & que ſans un prompt ſecours, il alloit perir malheureuſement. Ignace ne délibera pas ſur ce qu'il devoit faire. Il partit au meſme moment, eſperant ſervir, & conſoler au moins le malade, s'il ne pouvoit l'aſſiſter d'ailleurs. L'ardeur qu'il avoit le fit partir ſans manger, & luy perſuada qu'il iroit plus viſte, s'il marchoit pieds nus. A peine fut-il en chemin, qu'il ſe ſentit le cœur triſte, & le corps peſant. Il ſe traiſna néanmoins juſques au bourg d'Argenteuïl,

Il aſſiſte celuy qui l'a volé.

tout honteux de ſa laſſitude, & ſe reprochant ſa laſcheté à chaque pas qu'il faiſoit. Dés qu'il eût gagné le haut de la montagne, ſa triſteſſe & ſa peſanteur ſe diſſiperent. Il fut comblé de joyes ſpirituelles; & ſans prendre nulle nourriture, il pourſuivit ſon chemin avec tant de vigueur, & tant d'allegreſſe, qu'il luy ſembloit qu'il volaſt. Il eſtoit ſeulement contraint de s'arreſter quelquefois, pour ſoupirer à ſon aiſe, & donner un peu de liberté aux flammes d'amour dont ſon cœur bruſloit. Il arrive enfin à Rouën; & ayant trouvé le malade, il l'embraſſe, il le conſole, il le ſert, il luy cherche des aumoſnes de tous coſtez, & le remet en eſtat de continuer ſon voyage. Il luy procure meſme une place dans un navire marchand qui devoit aller en Eſpagne, & luy donne des lettres de recommandation pour Barcellonne. C'eſt ainſi que les Saints ſe vengent.

Sur ces entrefaites, Ignace receût nouvelle d'un de ſes amis de Paris à qui il avoit confié le deſſein de ſon voyage, que l'Inquiſiteur le faiſoit chercher, & que ſon abſence le rendoit ſuſpect. Cét avis le fit revenir en diligence. Il alla d'abord ſe preſenter au Prieur des Jacobins : mais le Prieur qui avoit fait des perquiſitions tres-exactes, & qui n'avoit rien découvert ni contre ſa doctrine, ni contre ſes mœurs, le renvoya ſans luy rien dire de faſcheux.

Cependant Ignace ſouffroit beaucoup dans une ville où les pauvres, qui ſont eſtrangers, ont moins de part aux charitez que les autres, & où les Eſpagnols n'eſtoient pas aimez, quoy-que la paix de Cambray euſt réconcilié les deux nations. La neceſſité l'obligea de ſuivre le conſeil d'un ſaint Religieux, & d'aller en Flandre durant les vacances, pour tirer quelque ſubſiſtence des marchands Eſpagnols qui trafiquoient à Anvers & à Bruxelles.

La premiére fois qu'il fit ce voyage, en paſſant par Bruges, il demanda l'aumoſne à Louïs Vives. Ce ſçavant homme, qui n'eſtoit pas de ceux que la ſcience enfle, & qui avoit une charité édifiante, fit manger Ignace à ſa table, ſans autre motif que de régaler un pauvre. Quand il l'eût entendu parler des veritez de la Foy, & des ſecrets de la vie interieure, il admira la ſageſſe ſurnaturelle qui paroiſſoit en ſes diſcours, & dit, par une eſpece d'inſpiration, *Cét homme eſt un Saint, & je ſuis bien trompé s'il ne fonde quelque jour un Ordre Religieux.*

Ces ſecours de Flandre le firent vivre deux années : aprés quoy, pour n'eſtre pas importun aux meſmes gens, il alla chercher des aumoſnes en Angleterre auprés de quelques autres Eſpagnols qui eſtoient à Londres. Mais il ne continua pas ces voyages les années ſuivantes : car outre que les marchands Eſpagnols qui demeuroient aux Païs-bas ayant connu ſa

vertu, luy firent tenir à Paris ce qu'ils vouloient luy donner, il receût un nouveau secours de ses amis de Barcellonne..

Un homme de Biscaye qui demeuroit à Paris, & qui se nommoit Jean Madera, découvrit je ne sçay comment qui estoit Ignace, & fut tres-scandalisé de toutes les courses que sa pauvreté l'avoit obligé de faire. L'ayant pris un jour en particulier, il luy representa qu'un genre de vie comme le sien deshonoroit une maison aussi illustre que celle de Loyola; & il tascha de luy persuader, que quand on avoit un beau nom, & des parens riches, on ne pouvoit vivre d'aumosnes sans offenser Dieu.

Quoy-qu'Ignace n'eust aucun scrupule là-dessus, il s'avisa de consulter la Sorbonne, pour s'asseûrer davantage, ou plûtost pour détromper Madera, & il conceût le cas en ces termes. *Si un Gentilhomme, qui ayant renoncé au monde pour suivre* JESUS-CHRIST, *alloit chercher des aumosnes en divers païs, devoit craindre de blesser sa conscience.* Les docteurs ausquels il proposa le cas par écrit, répondirent tous par écrit, *Qu'il n'y avoit en cela ni peché, ni ombre de peché.* Il fit voir à Madera la réponse des docteurs, non pas tant pour justifier sa conduite, que pour défendre l'honneur de la pauvreté volontaire qui a esté ennoblie par JESUS-CHRIST.

Ainſi eſtant en repos du coſté du vivre & du coſté de la conſcience, il commença à faire de grands progrés dans les lettres. Aprés avoir étudié les humanitez prés de dix-huit mois au college de Montaigu, il fit ſon cours de philoſophie au College de Sainte Barbe. L'étude eſtoit ſon occupation principale; & il s'y attachoit d'autant plus, qu'il connoiſſoit davantage les deſſeins de Dieu ſur luy. C'eſt dans cette veûë que durant ſa philoſophie il ne voulut pas donner les Exercices ſpirituels à pluſieurs perſonnes de la ville, ni s'engager dans d'autres bonnes œuvres de longue haleine qui l'auroient diſtrait. Il s'abſtint meſme de parler des choſes du ciel avec ſes compagnons de chambre aux heures de l'étude, s'eſtant une fois apperceû, que s'il entamoit un diſcours de piété à ces heures-là, il ne pouvoir plus ſe retenir, ni reprendre d'autres penſées que longtemps aprés.

Il n'omettoit pas néanmoins un ſeul jour de ſe rendre compte à luy-meſme des plus ſecrets mouvemens de ſon cœur; & pour dompter de plus en plus ſes inclinations naturelles, il faiſoit réguliérement cét examen particulier dont la pratique eſt marquée dans le livre des Exercices ſpirituels.

Il porte les Ecoliers à la vertu; & ce qui luy en arrive.

Mais quoy-que l'amour de la ſcience l'empeſchaſt de ſe communiquer au dehors, & qu'il gardaſt les meſures que je viens de dire,

il ne laiſſoit pas, dans les occaſions, & aux heures libres, d'entretenir les écoliers de la vanité du monde, de l'horreur du peché, & des peines de l'enfer.

Quelques-uns touchez de ſes entretiens rompirent de mauvais commerces, & tous prirent une conduite ſi chreſtienne, qu'ils s'approchoient des ſacremens les dimanches & les feſtes. Comme on faiſoit ces jours-là des diſputes particuliéres au college de Sainte Barbe, pour exercer les jeunes philoſophes, le Profeſſeur, qui ſe nommoit Jean Pegna, reconnut bientoſt que ſes écoliers eſtoient plus aſſidus à l'égliſe qu'à la claſſe. Il ſe plaignit fort d'Ignace; & voyant que la dévotion faiſoit négliger de jour en jour la philoſophie, il s'emporta contre luy, juſqu'à le traiter de perturbateur du college. Mais ce qui l'irrita davantage, c'eſt que pluſieurs quitterent tout-à-fait leur cours pour ſe faire Religieux.

Ce Profeſſeur qui ne trouvoit pas ſon compte à tout cela, & qui cherchoit un peu plus ſon intereſt que le ſalut de ſes écoliers, demanda juſtice de ce deſordre prétendu au Principal du college, en luy déclarant que les avis qu'on avoit donné à Ignace, ne ſervoient de rien; que le mal croiſſoit tous les jours; & que la mauvaiſe conduite d'un écolier, qui troubloit l'ordre du college, méritoit une punition exemplaire.

Le

Le docteur Govea eſtoit Principal de Sainte Barbe : il avoit de l'aigreur contre Ignace, à cauſe de l'affaire des trois Eſpagnols, & particuliérement de ce qu'Amador, auquel il s'intereſſoit davantage, vouloit embraſſer la pauvreté Religieuſe avant la fin de de ſes études. Ainſi ſe laiſſant prévenir par Pegna, ſans examiner bien la choſe, il réſolut de le faire chaſtier publiquement. On avoit couſtume en ce temps-là, pour punir les écoliers ſcandaleux, & qui débauchoient leurs compagnons, d'aſſembler tout le college dans une ſalle au ſon de la cloche. Les regens venoient avec des verges à la main, & frapoient l'un aprés l'autre le coupable en preſence des écoliers, & ce chaſtimenr ſe nommoit la ſalle.

Le but de Pegna eſtoit de rendre Ignace en quelque façon infame, pour empeſcher les enfans d'honneſte famille d'avoir aucun commerce avec luy. L'affaire ne pût eſtre concertée ſi ſecretement entre le Profeſſeur & le Principal, qu'Ignace n'en ſceuſt quelque choſe par des gens du college qui l'aimoient. La penſée ſeule d'une punition ſi honteuſe le fit fremir; mais il étouffa d'abord ce mouvement naturel, & au lieu de diſparoiſtre, comme ſes amis luy conſeilloient, ou du moins de ne point entrer dans le college ce jour-là, il ſe preſenta de luy-meſme, fort ſatisfait d'avoir rencontré une occaſion de ſouffrir pour la juſtice.

Il luy vint toutefois en la pensée, que les jeunes gens qu'il avoit mis dans la bonne voye, pourroient estre scandalisez de son humiliation, & quitter en suite leurs saintes pratiques par respect humain ; que ses paroles n'auroient plus de force, & qu'on le fuiroit comme un corrupteur de jeunesse : qu'à la verité ce chastiment luy seroit utile pour sa perfection particuliére ; mais qu'en voulant se perfectionner luy-mesme, il ne devoit rien faire qui pust nuire à l'avancement spirituel du prochain. Le zele des ames l'emporta sur l'amour de la croix. Tandis que tout se préparoit pour l'exécution, Ignace alla trouver le Principal qui n'estoit pas encore sorti de sa chambre, & suivant l'esprit interieur qui le conduisoit, il luy exposa modestement ses raisons, en ajoustant néanmoins, par un sentiment de générosité chrestienne, qu'il ne craignoit pas de souffrir pour la cause de JESUS-CHRIST, & que les prisons d'Alcala & de Salamanque l'avoient préparé aux affrons les plus sanglans.

Govea, sans luy rien répondre, le prit par la main, & le conduisit dans la salle où tout le monde estoit assemblé. Mais lors qu'on attendoit le signal pour commencer, il se jetta aux pieds d'Ignace, & luy demanda pardon d'avoir crû legerement de faux rapports. Aprés quoy se relevant, il dit tout haut, *C'est un Saint*

qui n'a en veûë que le bien des ames, & qui souffriroit avec plaisir les plus infames supplices.

Une satisfaction si solennelle fit revenir les esprits, & rendit le nom d'Ignace fameux. Les personnes les plus considerables de l'Université voulurent le voir, entre autres un docteur nommé Martial, qui lia une amitié étroite avec luy, & qui en receût tant de lumiéres sur les plus hautes veritez de la Religion, qu'il le reconnoissoit pour son maistre, ne doutant pas qu'un écolier de philosophie si éclairé dans les matiéres de la Foy, n'eust étudié en une autre école qu'en celle des hommes.

Le professeur Pegna qui avoit excité toute la tempeste, aima beaucoup Ignace depuis, & s'attacha extrémement à cultiver son esprit. Pour cét effet il chargea un pauvre garçon fort capable, nommé Pierre le Févre, de l'exercer en particulier, & de luy répeter les leçons qu'on avoit expliquées en classe. Le Févre estoit Savoyard, & demeuroit au college de Sainte Barbe avec François Xavier jeune Gentilhomme de Navarre, mais peu accommodé, & presque aussi pauvre que le Févre. Ils avoient achevé tous deux leur cours de philosophie, & comme ils estoient bons amis, ils logeoient en la mesme chambre. Ignace se mit avec eux pour la commodité de ses études, & il avança tellement par les soins que le Févre prit, qu'estant au bout de son cours, qui fut de trois ans & six

mois, ſelon l'uſage de ce temps-là, il fut receû maiſtre és arts aprés un examen tres-rigoureux, & commença enſuite ſa theologie aux Jacobins.

Il ſentit alors croiſtre en luy le zele des ames, & il connut clairement qu'il eſtoit choiſi de Dieu pour établir une compagnie d'hommes apoſtoliques, & qu'il devoit choiſir luy-meſme des compagnons dans l'Univerſité de Paris, car il ne comptoit plus ſur ceux qu'il avoit laiſſez à Barcellonne. Quand il eût eſté volé par ſon compagnon de chambre, il leur fit ſçavoir le mauvais eſtat où ce vol le réduiſit, & il leur conſeilla d'achever leurs études en Eſpagne : mais il eût bientoſt nouvelle qu'ils avoient pris d'autres meſures, & qu'ils ne ſongeoient plus à le ſuivre. De quatre qu'ils eſtoient, trois ſe rejetterent dans le monde, & finirent malheureuſement.

Caliſte, aprés avoir fait le voyage de la Terre Sainte, alla aux Indes orientales, pour s'enrichir, & y mourut pauvre. Artiaga, auquel on promit un Eveſché dans l'Amérique, paſſa les mers ; & lors qu'il commençoit à joüir de l'établiſſement qu'il eſtoit allé chercher ſi loin par un principe d'avarice & d'ambition, il s'empoiſonna luy-meſme ſans y penſer. Cazeres eſtant retourné à Ségovie, qui eſtoit le lieu de ſa naiſſance, & ayant mené une vie aſſez libertine, embraſſa la profeſſion des armes, &

courut toute l'Europe en qualité de ſoldat. Il fut pris pour un eſpion en France & en Angleterre, & il eût une fois ſi cruellement la queſtion, qu'il demeura eſtropié le reſte de ſes jours. Le jeune François qui avoit eſté Page du Vice-Roy de Navarre, eût plus de conduite & plus de bonheur que les autres ; il ſe fit Religieux, & veſcut doucement dans le cloiſtre.

Le premier ſur qui Ignace jetta les yeux pour remplacer ſes compagnons infidélles, fut Pierre le Févre dont nous venons de parler. Il trouva en luy des qualitez excellentes, un naturel doux, un eſprit ſolide, beaucoup de prudence & de ſçavoir, joint à beaucoup de ſimplicité & de modeſtie. Il ne luy découvrit pas néanmoins dabord le deſſein qu'il méditoit. Il ſe contenta de le porter au bien en général, ou plûtoſt de ſeconder les inclinations qui l'y portoient. Il choiſit de nouveaux Compagnons.

Le Févre, tout chaſte qu'il eſtoit, avoit des tentations tres-violentes, & il en patiſſoit d'autant plus, qu'ayant fait vœu de chaſteté dés ſon bas âge, l'ombre de l'impureté luy faiſoit horreur. Il taſchoit de vaincre ces tentations importunes par des jeuſnes continuels ; mais elles ne ceſſoient pas pour cela, ou ſi elles diminuoient un peu, il avoit des ſentimens de vaine gloire, comme s'il euſt vaincu par ſes propres forces, & eſtoit aprés fort tourmenté de

ſcrupules. Ne ſçachant un jour de quel coſté ſe tourner, il s'ouvrit à ſon cher Ignace, & luy dit confidemment, qu'il avoit envie de s'aller cacher dans un deſert, où il ne viſt rien qui fiſt impreſſion ſur ſes ſens, & où il puſt matter ſa chair jour & nuit.

Ignace ſe connoiſſoit trop en ſcrupules, pour ne pas voir qu'une réſolution ſi eſtrange eſtoit une tentation nouvelle. Afin de guerir le Févre, & de le gagner en le gueriſſant, il luy fit entendre que les lieux les plus ſolitaires n'eſtoient pas toûjours des aſiles contre les ſuggeſtions du malin eſprit; que Saint Jeroſme avoit retrouvé les dames de Rome au milieu des deſerts de la Paleſtine, & qu'on ne ſe défaiſoit pas de ſon plus grand ennemi, en fuyant le monde, parce qu'on ſe portoit ſoy-meſme par tout; d'ailleurs, que les macerations du corps toutes ſeules n'eſtoient pas des remédes infaillibles contre les mouvemens de la chair, & qu'on avoit veû des hommes extenuez de jeuſnes, qui ne laiſſoient pas d'eſtre ſenſibles aux attraits de la volupté.

Il s'appliqua enſuite à conduire ſon ami par les voyes que l'uſage qu'il avoit de la vie ſpirituelle luy fit juger eſtre les plus ſeûres. Il luy enſeigna donc la pratique de l'examen particulier, ſi propre à éteindre les inclinations corrompuës qui révoltent la chair contre l'eſprit. Il luy preſcrivit la methode des actes in-

terieurs de vertu opposez directement à chaque tentation particuliére ; & cette methode consiste à s'humilier, par exemple, dans la veûë de son néant & de ses pechez, quand il vient une pensée de vaine gloire. Pour ce qui regarde les scrupules, il calma si bien la conscience de le Févre, qu'il le mit en estat de faire une confession générale sans aucune peine.

Ayant gueri de la sorte ses infirmitez spirituelles, il le forma peu à peu aux vertus solides par les discours qu'il luy tint, & par les leçons qu'il luy fit de la perfection chrestienne : mais en l'instruisant il se mesnageoit avec luy, & quelque envie qu'il eust de le faire son premier compagnon, ce ne fut qu'aprés deux années d'épreuves, que l'entretenant un jour des choses de Dieu, il luy dit, pour le sonder, qu'il avoit dessein d'aller au Levant, quand il auroit achevé sa theologie, & de s'employer tout-à-fait à la conversion des Infidelles : car le mauvais succés de son voyage de Jerusalem ne l'avoit point rebuté, & il s'imaginoit toûjours que Dieu vouloit se servir de luy dans la Terre Sainte.

Le Févre qui déliberoit depuis quelque temps sur la profession qu'il devoit choisir, prit feu aussitost, & comme si le Saint Esprit l'eust déterminé au mesme moment, embrassant Ignace de tout son cœur, *Je vous suivray*, luy dit-il, *& je vous suivray jusques à la mort*. Néanmoins

avant que de s'engager tout-à-fait, il voulut faire un voyage en ſon païs. Il eſtoit d'un village qui s'appelle Villaret, & qui eſt du dioceſe de Genéve. Il avoit gardé les moutons en ſon bas âge; mais la paſſion qu'il eût d'apprendre la langue latine, luy fit quitter les exercices de la vie champêſtre. Aprés avoir fait ſes premiéres études ſous un maiſtre d'une petite ville voiſine, qui eſtoit un tres-ſaint homme, il fut envoyé à Paris par le conſeil de Dom Georges le Févre ſon proche parent, & Prieur d'une Chartreuſe de Savoye.

Durant l'abſence de le Févre, Ignace entreprit de gagner Xavier, qui enſeignoit la Philoſophie. Xavier avoit l'eſprit beau, l'humeur agréable, l'ame noble, & les mœurs tres-pures; mais il eſtoit naturellement un peu vain, & aimoit l'éclat. Comme ſa nobleſſe, la beauté de ſon eſprit, le ſuccés de ſes études luy enfloient le cœur, nonobſtant le mauvais état des affaires de ſa maiſon, il prétendoit s'avancer dans le monde par la voye des dignitez eccleſiaſtiques, & ſelon la couſtume des ambitieux qui ſe repaiſſent de chimeres, il ſe baſtiſſoit en idée de hautes fortunes ſur les moindres apparences. Ignace comprit qu'un génie du caractere de Xavier eſtant tourné au bien, pourroit faire de grandes choſes pour Dieu, mais qu'il n'eſtoit pas aiſé de le réduire.

En effet, ce fonds de vanité & d'orgueil rendit

dit inutiles les premiers diſcours d'un homme qui ne parloit que du mépris des grandeurs mondaines. On ne l'écouta preſque pas, & on ſe moqua de luy, au lieu de le croire. Ignace ne ſe rebuta de rien. Pour s'inſinuer peu à peu dans l'eſprit du jeune Profeſſeur, il le loûoit de ſes talens naturels, ſe réjoûïſſoit avec luy de ſa réputation, luy applaudiſſoit en public ſur la ſubtilité de ſes réponſes, & s'empreſſoit meſme à luy chercher des auditeurs & des écoliers.

Mais le zele d'Ignace ne ſe renferma pas dans le college de Sainte Barbe : il commençoit à parler françois, & il ne craignoit plus tant que les œuvres de piété fiſſent tort à ſes études. On ne ſçauroit dire de combien d'expediens il ſe ſervit pour la converſion des pecheurs. Un homme de ſa connoiſſance eſtoit éperdument amoureux d'une femme qui demeuroit dans un village proche de Paris, & il avoit avec elle un mauvais commerce. Ignace employa toutes les raiſons divines & humaines pour le guerir d'une paſſion ſi honteuſe : mais ſes remontrances ne firent rien ſur un eſprit que les plaiſirs de la chair avoient aveuglé ; & ſans le reméde étrange qu'il imagina, le mal eſtoit incurable.

Il convertit diverſes perſonnes.

Ayant appris le chemin que tenoit cét homme pour aller voir la femme qui eſtoit la cauſe de ſa perte, il va l'attendre auprés d'un eſtang que le froid de la ſaiſon avoit preſque tout

glacé. Il se dépouille dés qu'il l'apperçoit de loin, & s'estant mis dans l'eau jusqu'au cou, *Où allez-vous, malheureux*, luy crie-t-il, quand il le voit approcher, *où allez-vous? N'entendez-vous pas la foudre qui gronde sur vostre teste? Ne voyez-vous pas le glaive de la Justice divine prest à vous frapper? Hé bien*, poursuivit-il d'une voix terrible, *allez assouvir vostre passion brutale, je souffriray icy pour vous, jusqu'à ce que la colere du Ciel soit appaisée.* L'impudique effrayé de ces paroles, & ravi en mesme temps de la charité d'Ignace, dont il reconnut la voix, commença à ouvrir les yeux, eût honte de son peché, & retourna sur ses pas dans le dessein de changer tout-à-fait de vie.

Ignace usa d'une autre industrie à l'égard d'un Religieux qui estoit prestre, mais qui deshonoroit sa profession & son caractere par une conduite scandaleuse. Il l'alla trouver un dimanche matin, se confessa à luy, & sous prétexte de se mettre l'esprit en repos, luy fit une confession générale. Tandis que le penitent s'accusoit de tous ses anciens desordres avec une douleur tres-sensible, le confesseur se reprochoit interieurement sa vie dereglée, & d'autant plus criminelle, que les pechez d'un Religieux sont plus énormes que ceux d'un homme du monde.

Il se reprochoit aussi sa dureté, voyant Ignace fondre en larmes; mais son cœur s'amollit

enfin, & avant que la confeſſion fuſt achevée, il ſe ſentit luy-meſme touché d'une veritable penitence. Il communiqua ſa diſpoſition à Ignace, & luy demanda du ſecours pour ſortir de l'abiſme où le libertinage l'avoit jetté. Ignace fit faire à ce Religieux les Exercices ſpirituels, & le remit peu à peu dans le chemin de la perfection.

Eſtant un jour allé voir un honneſte homme pour une affaire de charité, il le trouva qui joûoit au billart. C'eſtoit un docteur en theologie, illuſtre par ſa naiſſance & par ſon ſçavoir, aſſez reglé dans ſes mœurs, mais peu dévot, & plus occupé des affaires du ſiécle que de ſon avancement ſpirituel. Le docteur invita Ignace à joûër : il s'excuſa ſur ce qu'il ne ſçavoit pas le jeu; mais eſtant preſſé, comme ſa vertu n'avoit rien de dur ni de farouche, *Que joûërons-nous*, dit-il agréablement au docteur? *Il n'appartient pas à un pauvre comme moy, de joûër de l'argent; & il n'y a pas de plaiſir à ne joûër rien. Voicy*, ajouſta-t-il, *le temperament qui me vient en l'eſprit : ſi je perds, je vous ſerviray un mois entier, & feray exactement tout ce que vous me commanderez; & ſi vous perdez, vous ferez ſeulement une choſe que je vous diray.* Le docteur qui vouloit ſe réjoûïr, accepta la condition ſans héſiter. Ils joûérent, & Ignace gagna, luy qui n'avoit jamais manié de billart. Le docteur qui reconnut en cela quelque choſe d'extraordinai-

re, & de myſterieux, voulut obéïr à Ignace. Il fit ſous ſa conduite les Exercices ſpirituels pendant un mois; mais il en profita de telle ſorte, qu'il devint un homme interieur.

Parmi ceux qu'Ignace avoit engagez dans la piété, il y en eût un qui ſe relaſcha, & qui fut meſme ſur le point d'oublier Dieu tout-à-fait. Le Saint n'épargna ni avertiſſemens, ni exhortations pour ranimer la vertu de ſon diſciple: mais n'ayant pû rien obtenir, il paſſa trois jours ſans boire ni manger, pleurant au pied des autels, & priant ſans ceſſe. Son jeuſne, ſes larmes, ſes priéres attirerent la benédiction du ciel, & rendirent l'eſprit de ferveur à celuy pour qui il fit penitence.

Ignace s'occupoit encore aux œuvres de miſericorde dans les hoſpitaux. Il aida un jour à panſer un malade tout couvert d'ulceres, & qui avoit une eſpece de maladie contagieuſe. Comme il le toucha à diverſes repriſes, il craignit que ſa main n'euſt pris le mal, & cette crainte le refroidit un peu pour ces ſortes de bonnes œuvres: mais ayant reconnu ſa foibleſſe, il s'en voulut beaucoup de mal, & il ſe fit des reproches fort aigres là-deſſus, juſqu'à ſe dire, en ſe mettant la main dans la bouche, *puis que tu es ſi en peine pour une partie, que ne feras-tu point pour tout le corps?* Il ſurmonta ainſi ſa peur, & retourna aux actions de charité avec une ardeur toute nouvelle.

Cependant le Févre revint de Savoye tout diſpoſé à n'avoir plus d'autre pere qu'Ignace, aprés s'eſtre dégagé des liens de la chair & du ſang. Quoy-qu'Ignace luy trouvaſt un eſprit meûr, & une vertu ſolide, il voulut l'éprouver encore, & le fortifier par les Exercices ſpirituels avant que de luy confier toutes ſes penſées. Le Févre fit ſa retraite au cœur de l'hiver, & hors du college de Sainte Barbe, en une maiſon de la ruë Saint Jacques, où Ignace loûa exprés une chambre. L'ardeur que ſentoit le ſolitaire durant ces méditations, l'obligeoit ſouvent à deſcendre dans une petite cour pour prendre l'air. Il y demeuroit quelquefois des heures entiéres, & y paſſoit meſme une partie de la nuit. Il jeuſna ſix jours de ſuite ſans prendre d'autre nourriture que l'Euchariſtie, & il eut continué ſon abſtinence juſqu'où ſes forces euſſent pû aller, ſi Ignace le voyant extrémement abbatu, ne luy euſt ordonné de manger.

Le Févre connut pendant ſa retraite que le Ciel l'avoit deſtiné à eſtre compagnon d'Ignace. Auſſi dés qu'il fut retourné au college de Sainte Barbe, il mena une vie ſi ſainte, & ſi édifiante, qu'Ignace ne fit plus de difficulté de s'ouvrir à luy entiérement. Il luy déclara le grand deſſein qu'il avoit d'aſſembler des ouvriers évangeliques pour travailler avec eux au ſalut des ames, & deſlors il le regarda comme ſon fils bien-aimé en JESUS-CHRIST.

D'un autre costé les complaisances & les bons offices d'Ignace avoient rendu Xavier plus docile. Le changement de le Févre luy fit faire des réflexions qu'il n'avoit point encore faites, & l'ébranla fort. Il apprit en mesme temps qui estoit Ignace, & ses discours luy parurent depuis bien plus raisonnables, comme si la splendeur de sa naissance leur eust donné de l'autorité.

Ignace qui observoit tous les mouvemens de Xavier, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. *Xavier,* luy dit-il, *que sert à l'homme de gagner tout l'univers, & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point d'autre vie que la vie presente, ni d'autre gloire que celle du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à paroistre, & à vous élever parmi les hommes : mais s'il y a une éternité, comme il y en a une asseûrément, à quoy pensez-vous de borner icy vos desirs, & pourquoy préferez-vous ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais ? Croyez-moy,* ajousta-t-il, *les vains honneurs de la terre sont trop peu de chose pour un cœur aussi généreux que le vostre. Le seul Royaume du ciel est digne de vous. Je ne prétens pas éteindre l'ardeur que vous avez pour la gloire, ni vous inspirer de bas sentimens : soyez ambitieux, soyez magnanime ; mais portez vostre ambition plus haut, & faites paroistre la grandeur de vostre ame en méprisant tout ce qui est perissable.*

Dans la disposition où estoit Xavier, il ne

pût tenir contre des raisons si fortes & si engageantes. Aprés avoir un peu combatu avec luy-mesme, à la fin il se rendit, & se fit disciple d'Ignace. Sa classe ne luy permit pas de faire les Exercices spirituels avant les vacances; mais les entretiens d'Ignace & de le Févre luy tinrent lieu de retraite.

Un Espagnol de basse naissance, & d'assez méchante vie, nommé Michel Navarre, qui avoit beaucoup d'attachement pour Xavier, ne pût souffrir un changement qui rompoit tout leur commerce. Il s'en prit à celuy qui en estoit l'auteur, & il crût que la mort d'Ignace luy rendroit ce que ses discours insinuans luy avoient fait perdre. Résolu donc de le tuer, il appliqua la nuit une échelle à la fenestre de sa chambre : mais lors qu'il montoit, il oüit une voix menaçante, qui luy dit, *Où vas-tu, malheureux, & que veux-tu faire?* Il se retira tout tremblant, & reconnut l'horreur de son crime.

La conqueste dont nous venons de parler, & qui cousta si cher à Ignace, fut suivie d'une autre qui ne luy donna nulle peine. Deux jeunes hommes d'un génie extraordinaire, s'attacherent tout d'un coup à luy. L'un appellé Jacques Laynez, & né à Almazan, dans le diocese de Siguence, estoit âgé de vingt & un an au plus; l'autre nommé Alphonse Salmeron, & qui estoit d'auprés de Tolede, n'avoit que dix-huit ans: il sçavoit néanmoins

parfaitement le grec & l'hebreu. Ils avoient tous deux fait leur philoſophie à Alcala, & ils y avoient entendu parler d'Ignace comme d'un Saint. L'envie de le voir, & de ſe mettre ſous ſa conduite, les fit venir à Paris autant que l'amour de la ſcience.

Le hazard voulut, ou plûtoſt la Providence permit que ce fut le premier homme qu'ils rencontrerent en entrant dans la ville. L'air de ſageſſe & de ſainteté qui paroiſſoit ſur ſon viſage, frapa tellement Laynez qui ne l'avoit jamais veû, qu'il ne douta pas que ce ne fuſt luy. Ils l'aborderent l'un & l'autre, & ils furent ravis de trouver celuy qu'ils cherchoient. Ignace qui ſembloit eſtre allé au-devant d'eux, les embraſſa comme des Anges envoyez du ciel, & les receût de bon cœur au nombre de ſes diſciples. Ils paſſerent par l'épreuve des Exercices ſpirituels, & ils ſortirent de leur retraite ſi animez du zele des ames, qu'ils ne reſpiroient que les travaux de la vie apoſtolique.

Un autre Eſpagnol nommé Nicolas Alphonſe, & ſurnommé Bobadilla du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un village proche de Palence dans le royaume de Leon, fut appellé au meſme employ, mais d'une maniére differente. C'eſtoit un pauvre garçon, de tres-bon eſprit, & qui avoit enſeigné la philoſophie à Valladolid avant que de venir en France. Sa pauvreté l'obligea plus d'une fois d'avoir recours à

Ignace, qui avoit de quoy vivre honneſtement par les charitez qu'on luy faiſoit de toutes parts, & qui aſſiſtoit les écoliers neceſſiteux.

Ignace reconnut de rares talens en Bobadilla, & ſe ſouvenant que des pauvres avoient eſté choiſis du fils de Dieu pour publier l'Evangile, il crût que celuy-là ſeroit un bon ouvrier évangelique. Il l'attira peu à peu par les diſcours ſpirituels qu'il luy tenoit avant que de luy donner l'aumoſne ; & l'ayant éprouvé dans la retraite comme les autres, il le fit ſon cinquiéme compagnon.

Le ſixiéme fut un Gentilhomme Portugais, appellé Simon Rodriguez d'Azevedo, tres-bien fait, & tres-ingenieux. Dieu le prévint dés ſon enfance, par le don d'une pureté angelique ; & ſon pere, au lit de la mort, le voyant entre les bras de ſa mere, *Cét enfant*, dit-il, *rendra un jour de grands ſervices à la Religion.*

Rodriguez étudioit à Paris depuis quelques années, & eſtoit entretenu dans ſes études par le Roy de Portugal. Il connoiſſoit Ignace avant que Laynez, Salmeron & Bobadilla le connuſſent ; mais il ne ſe mit ſous ſa direction qu'aprés eux. Il avoit eû de tout temps je ne ſçay quelle ardeur pour la converſion des infidelles, & il ſouhaitoit faire un voyage à la Terre Sainte. Ignace qui remarqua en luy des mou-

vemens conformes à ceux qu'il avoit luy-meſme, voulut le gagner ſans ſe découvrir. Mais voyant que la penſée du voyage de Jeruſalem l'empeſchoit de s'engager, il luy déclara ce qu'il avoit déclaré à le Févre, & au meſme inſtant Rodriguez ſe livra aveuglément à Ignace.

Quoy-que le choix de ces ſix perſonnes fuſt fort heureux, & promiſt quelque choſe d'extraordinaire, Ignace jugea que s'ils ne ſe propoſoient tous le meſme but, ils ne feroient rien. D'ailleurs rappellant en ſa memoire l'inconſtance de ſes premiers compagnons, & faiſant réflexion ſur la legereté de l'eſprit humain, il ſe perſuada que quelque bonnes que fuſſent les volontez de ſes diſciples nouveaux, il eſtoit neceſſaire de les fixer par des engagemens indiſpenſables.

Il propoſe à ſes Compagnons le deſſein qu'il a de travailler au ſalut des ames.

C'eſt pourquoy les ayant aſſemblez un jour aprés leur avoir fait faire à chacun des priéres & des jeuſnes, pour connoiſtre ce que Dieu demandoit d'eux, il leur dit que ſon deſſein eſtoit d'imiter Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST le plus parfaitement qu'il pourroit ; que ce Dieu homme n'avoit eû en veûë dans tout le cours de ſa vie, que la rédemption des hommes ; que pour le ſuivre de prés, il prétendoit travailler à ſa propre perfection & au ſalut du prochain ; qu'il n'ignoroit pas que la ſolitude avoit quelque choſe de plus doux, mais que tout

devoit ceder aux interests de la gloire de Dieu ; qu'au reste, en perdant un peu de repos, on gagnoit une infinité de graces & de mérites ; & qu'aprés tout, il n'importoit pas qu'on gagnast, ou qu'on perdist, pourveû qu'on sauvast des ames ; que les Apostres avoient vescu de la sorte, à l'exemple de leur Maistre, & que ce genre de vie estoit sans difficulté le plus noble & le plus parfait.

Il ajousta qu'ayant consideré tous les païs où l'on pouvoit procurer la gloire de Dieu & le salut du prochain, il n'en voyoit point qui offrist une plus riche moisson, ni qui fust plus abandonné, & qui méritast moins de l'estre que la Palestine ; qu'estant sur les lieux, il n'avoit pû voir sans douleur cette terre où Nostre Seigneur a racheté le genre humain, devenuë esclave des infidelles ; qu'il brusloit d'envie d'y retourner, & qu'il s'estimeroit tres-heureux de verser son sang pour la Foy, dans une contrée qui avoit esté sanctifiée par celuy d'un Dieu. Il disoit cela avec tant d'ardeur, que son visage en estoit tout enflammé. Il finît par dire, qu'en attendant un temps propre pour l'exécution de son dessein, il vouloit s'obliger par un vœu exprés, & à faire le voyage de Jerusalem, & à renoncer entiérement aux choses du monde.

A peine eût-il achevé de parler, que tous déclarerent d'un commun accord, qu'ils avoient

les mesmes pensées & les mesmes intentions que luy, soit que son discours les eust persuadez, ou qu'ils fussent tous en mesme temps inspirez de Dieu. Aprés quoy le reconnoissant pour leur pere, & s'embrassant tendrement les uns les autres, ils se promirent de ne se quitter jamais.

Avant que de sortir du lieu où ils s'estoient assemblez, il leur vint un doute, si au cas qu'ils ne pussent passer en la Terre Sainte, ils porteroient l'Evangile ailleurs. La chose ayant esté examinée, ils convinrent, selon l'avis qu'ouvrit Ignace, que si s'estant rendus à Venise, il ne se presentoit aucune commodité pour leur embarquement, dans l'espace d'une année, ils se tiendroient quittes de leur vœu à l'égard de la Palestine; mais qu'ils iroient offrir leurs services au Vicaire de JESUS-CHRIST, pour aller en quel païs de la terre il luy plairoit de les envoyer.

Cependant parce que la pluspart d'entre eux n'avoient pas achevé leur theologie, Ignace fut d'avis qu'ils ne précipitassent rien; car il estoit persuadé que les grandes entreprises devoient estre établies sur des fondemens solides, & qu'il y auroit de la temerité à s'engager dans le ministere évangelique, sans une exacte connoissance de la Religion.

Néanmoins afin que chacun prist bien ses mesures, il jugea à propos de marquer un temps

certain pour le reste de leurs études, & il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534. qui estoit le mois courant, jusqu'au 25. de janvier de l'année 1537. Il jugea aussi qu'il ne devoit pas laisser refroidir leur ferveur, & qu'il estoit bon de les obliger au-plûtost par le vœu qu'il leur avoit proposé.

Il ne remit donc pas la chose plus loin qu'au quinziéme d'aoust que se solennise la feste de l'Assomption de Nostre Dame: mais afin que cela se fist avec toute la dévotion & toute la dignité qui convenoit à une action de cette nature, il choisit Montmartre pour le lieu de la cerémonie. C'est un monastere proche de Paris, sur une montagne consacrée par le sang des martyrs, d'où elle a tiré son nom.

Ignace & ses Compagnons font leurs premiers vœux à Montmartre.

Ils s'y rendirent tous ensemble le jour de la feste. Pierre le Févre, qui avoit receû l'Ordre de prestrise depuis sa retraite, leur dit la messe, & les communia de sa main en une chapelle sousterraine où l'on croit que l'Apostre de la France Saint Denis fut décapité, & qui est appellée pour cela dans les anciens titres, *la chapelle du saint martyre.*

Aprés avoir receû le corps de Nostre Seigneur, ils firent tous vœu d'une voix haute & distincte, d'entreprendre, dans le temps prescrit, le voyage de Jerusalem pour la conversion des infidelles du Levant; de quitter tout ce qu'ils possedoient au monde, hors ce qu'il

leur faudroit pour gagner la Terre Sainte; & au cas qu'ils ne pussent y entrer, ou y demeurer, de s'aller jetter aux pieds du Pape, ainsi qu'ils en estoient convenus. Ils s'obligerent mesme à n'éxiger rien pour leurs fonctions, non seulement afin d'estre plus libres dans leur ministere, mais encore afin de fermer la bouche aux Lutheriens, qui accusoient les ministres ecclesiastiques de s'enrichir par la dispensation des choses saintes.

Au reste, ce ne fut pas sans un dessein particulier de la Providence, que parmi tant de lieux de piété qui sont aux environs de Paris, ce nouveau patriarche choisit Montmartre pour y jetter les fondemens de son Ordre. Le Ciel qui luy en inspira la pensée, luy fit connoistre sans doute, qu'une Compagnie qui devoit un jour répandre son sang pour l'honneur de JESUS-CHRIST, & estre persecutée de toutes les maniéres dont l'avoit esté l'Eglise, ne devoit prendre sa naissance que dans le sepulcre des Martyrs.

Ce ne fut pas aussi sans mystere, qu'on prit le jour d'une feste de Nostre-Dame pour une action si importante. Il falloit que la Société qui devoit porter le nom de JESUS nasquist sous les auspices de Marie, & que la Reine des Vierges fust la protectrice d'un Ordre qui fait profession d'une pureté angelique.

Ce pas estant fait, Ignace mit tous ses soins

à entretenir la ferveur de ſes compagnons, & à les lier enſemble étroitement. Il leur preſcrivit à tous les meſmes pratiques de piété; de faire certaines méditations & certaines penitences chaque jour; de tenir entre eux des diſcours ſpirituels; de lire le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST; d'examiner leur conſcience pluſieurs fois dans la journée; de ſe confeſſer, & de communier tous les dimanches & toutes les feſtes. Mais de peur que leurs dévotions ne nuiſiſſent à leurs études, ou que leurs études ne fiſſent tort à leurs dévotions, il regla luy-meſme le temps des unes & des autres. De crainte auſſi qu'ils ne ſe relaſchaſſent inſenſiblement de leur premiére ferveur nonobſtant toutes ces précautions, il s'aviſa d'un expedient tout nouveau, & qui fut de leur faire renouveller leurs vœux les années ſuivantes, le meſme jour de l'Aſſomption, & avec la meſme cerémonie.

Il s'applique à former ſes Compagnons.

Il les exhortoit inceſſamment à s'aimer, & à vivre en fréres; & parce qu'ils ne demeuroient pas tous en un logis, il les obligeoit de ſe voir ſouvent, de s'aller promener enſemble, & de faire meſme quelquefois de petits repas qui liaſſent leurs cœurs de plus en plus, conformément aux agapes des premiers chreſtiens; & il ne manquoit pas d'en eſtre, quand ſes occupations du dehors le luy permettoient.

Il y avoit dés ce temps-là dans Paris plu-

ſieurs perſonnes qui ſe ſentoient des nouvelles héreſies. François I. qui vouloit rétablir les Lettres en France, faiſoit venir de tous coſtez des hommes ſçavans. Quelques-uns venus d'Allemagne pour remplir les chaires de Profeſſeurs des langues grecque & hebraïque, répandirent le Lutheraniſme dans l'Univerſité. La Reine de Navarre qui avoit eſté ſéduite par Rouſſel éveſque d'Oleron, partiſan ſecret de Luther, favoriſoit les Lutheriens à la Cour, & y faiſoit valoir leurs erreurs. D'un autre coſté les Sacramentaires qui taſchoient de s'introduire dans le Royaume, ſemoient par tout des libelles contre le Saint Sacrement, juſqu'à oſer en afficher aux portes du Louvre; & Calvin revenu de Bourges, où pendant ſes études de Droit l'Allemand Volmar luy donna les premiéres notions du nouvel évangile, avoit déja publié la doctrine de Luther & celle de Zuingle.

Quoy-que le Roy euſt horreur de l'héréſie, comme il fit paroiſtre, & en proteſtant que ſi ſon bras eſtoit infecté de cette peſte, il le couperoit auſſitoſt, & en condamnant au feu les auteurs des libelles ſacrileges, les nouveautez ne laiſſerent pas d'avoir cours, & de s'établir peu à peu. L'employ principal d'Ignace eſtoit alors de confirmer les catholiques dans leur ancienne créance, & de faire connoiſtre la verité aux héretiques déclarez. Il fit revenir bien des gens

qui

qui avoient abjuré la Foy, & il les mena à l'Inquisiteur, pour estre réconciliez avec l'Eglise.

Mais tandis qu'Ignace travailloit à étouffer dans Paris les erreurs naissantes, il n'oublioit pas ses chers enfans en JESUS-CHRIST: il les offroit tous les jours à Dieu, & s'offroit luy-mesme en sacrifice pour eux.

Il avoit coustume de se retirer dans Nostre-Dame des Champs, qui est presentement l'église des Carmelites du fauxbourg Saint Jacques; & il vaquoit là des journées entieres à la contemplation des choses divines. Il se retiroit aussi quelquefois dans une carriére de Montmartre profonde & obscure, qui luy representoit sa caverne de Manréze; & c'est en ce lieu qu'il traitoit son corps plus cruellement.

Ces nouvelles austeritez ruinerent ses forces, & augmenterent les douleurs d'estomac qui l'avoient repris; de sorte qu'il tomba en peu de temps dans une grande langueur, qui ne luy permettoit pas de s'appliquer à aucun exercice ni de piété ni d'étude. Comme sa santé avoit esté assez mauvaise depuis qu'il estoit en France, & que les remédes ne le soulageoient nullement, les médecins jugerent que l'air de Paris ne luy valoit rien, & qu'il n'y avoit que son air natal qui pust le remettre. Ses compagnons qui avoient d'autant plus d'inquiétude de son mal, qu'il s'en soucioit moins, se joi-

gnirent tous enſemble, pour le conjurer de ſuivre l'avis des médecins; & ils le preſſerent ſi fort, que quelque peine qu'il euſt à s'éloigner d'eux, il s'y réſolut. Mais d'autres raiſons que celles de ſa ſanté n'aiderent pas peu à le déterminer.

Xavier, Salmeron, & Laynez avoient des affaires domeſtiques, qui les obligeoient d'aller en Eſpagne avant que de renoncer à leurs biens. Il craignit que ce voyage n'ébranlaſt leur vocation, & que tout fervens qu'ils eſtoient, ils n'euſſent pas la force de réſiſter aux careſſes & aux larmes de leurs familles. Ainſi pour n'expoſer pas la vertu de ces trois jeunes hommes, dont il ſe promettoit de grandes choſes, il crût devoir ſe charger de leurs affaires, & les expedier luy-meſme. Il penſa d'ailleurs qu'ayant donné en ſa jeuneſſe tant de mauvais exemples à tout ſon païs, il eſtoit bon de réparer le ſcandale, & de montrer au moins à ſes parens combien par la miſericorde de Dieu il mépriſoit les grandeurs du monde.

Il eſt déferé tout de nouveau à l'Inquiſiteur.

Lors qu'il ſe diſpoſoit à partir, quelques gens mal intentionnez publierent dans la ville qu'Ignace & ſes compagnons avoient bien la mine de tenir un peu des nouveautez d'Allemagne; qu'un genre de vie ſi auſtere marquoit en des jeunes hommes l'enteſtement de l'héreſie; & qu'une liaiſon ſi étroite entre des perſonnes d'un caractere ſi different, ne pouvoit

venir que d'un esprit de cabale. Ignace fut averti du bruit qui couroit, & sceût mesme qu'on l'avoit accusé tout de nouveau devant l'Inquisiteur Matthieu Ori. L'accusation principale tomboit sur le livre des Exercices, où ses ennemis prétendoient que tout le venin de sa doctrine estoit renfermé, & qu'ils appelloient le livre mysterieux.

Comme il jugea que la bonne réputation estoit nécessaire aux prédicateurs de l'Evangile, & qu'il craignoit que son départ ne fust pris pour une fuite, s'il partoit avant que d'estre justifié, il alla trouver l'Inquisiteur, & il le pria non seulement d'examiner bien l'affaire, mais de prononcer une sentence dans les formes. *Quand j'estois seul*, luy dit-il, *je méprisois ces calomnies; mais maintenant que j'ay des compagnons, & que je suis appellé avec eux aux fonctions évangeliques, je dois avoir soin de leur honneur & du mien.*

L'Inquisiteur qui sçavoit par sa propre experience, combien Ignace estoit éloigné de l'hérésie, & qui ne trouvoit rien en sa conduite que de régulier, luy dit qu'il n'avoit pas écouté ses accusateurs, tant leurs accusations avoient peu de fondement & d'apparence. Il desira néanmoins voir le livre des Exercices, moins pour l'examiner, que pour le lire. Il le leût, & il en fut si charmé, qu'il pria Ignace de trouver bon qu'il le transcrivist pour son profit particulier;

& pour l'avancement ſpirituel des perſonnes qu'il conduiſoit. Ignace le luy permit : mais ne ſe contentant pas de ces témoignages qui n'eſtoient pas autentiques, & voulant laiſſer à ſes diſciples une réputation nette, il ſe rendit un jour chez l'Inquiſiteur avec un notaire & deux ou trois docteurs de Sorbone. Il le ſupplia, en leur preſence, de luy donner une atteſtation par écrit, qui fiſt foy qu'on l'avoit accuſé injuſtement, & que le livre des Exercices ne contenoit aucune mauvaiſe doctrine. L'Inquiſiteur n'eût pas de peine à faire ce que deſiroit Ignace ; mais il orna ſon atteſtation de tant de loûanges, qu'Ignace en demeura confus.

Il retourne en ſon païs.

Rien ne l'empeſchant plus de partir, il prit congé de ſes compagnons, aprés les avoir exhortez plus d'une fois à la conſtance, & leur avoir recommandé d'obéïr à Pierre le Févre, qui ſeul eſtoit preſtre parmi eux, & qu'ils honoroient tous comme leur aiſné. Il convint avec eux, avant ſon départ, qui fut au commencement de l'année 1535. qu'ayant recouvert ſa ſanté, & terminé ſes affaires, il iroit les attendre à Veniſe, & qu'eux partiroient le 25. de Janvier de l'année 1537. pour l'y venir joindre. Sa foibleſſe ne luy permit pas de faire ſon voyage à pied. Il le fit ſur un cheval que ſes compagnons luy acheterent : mais à peine eût-il paſſé les Pyrenées, & reſpiré l'air de Guypuſcoa, qu'il ſentit revenir ſes forces.

Estant à deux lieuës de Loyola, il fut reconnu par Jean d'Equibar, qui l'y avoit veû autrefois, & qui y avoit beaucoup d'habitude. Cét homme arriva à l'hostellerie un peu aprés Ignace, & demanda au maistre du logis en arrivant s'il n'avoit personne. Le maistre dit qu'il n'avoit qu'un cavalier assez mal en ordre, mais qui avoit tres-bon air, & qui à son accent paroissoit estre du païs. Equibar eût la curiosité de le voir. On luy dit que le Cavalier s'estoit enfermé dans sa chambre : il le regarda par les fentes de la porte, & le vit qui prioit Dieu à genoux avec un profond recueïllement. Il se le remit aussitost, & l'ayant bien consideré, il ne douta pas que ce ne fust le frere de Dom Garcie, Seigneur de Loyola : car quoy-qu'Ignace fust assez changé par ses penitences & par ses maladies, il avoit des traits si marquez, & une phisionomie si particuliére, qu'il estoit aisé à reconnoistre.

Equibar remonta à cheval au mesme instant, pour porter à Loyola une nouvelle si surprenante. Dom Garcie qui avoit oûï dire depuis peu de jours, que son frere Ignace menoit en France une vie tres-sainte, fut ravi de le retrouver. Il eût la pensée d'aller au-devant de luy avec tout son train, & de luy faire une réception magnifique : mais craignant de l'effaroucher, il se contenta de luy envoyer un Ecclesiastique de grande réputation, pour luy témoigner par avance la joye qu'il avoit de

ſon retour. Ignace receût bien le compliment de ſon frere, mais il renvoya l'Eccleſiaſtique qui vouloit l'accompagner; & au lieu de prendre le chemin de Loyola, il prit par les montagnes celuy de la ville d'Azpetia qui en eſt fort proche. On y ſçavoit déja la venuë d'Ignace, & tout le clergé s'eſtoit aſſemblé pour luy aller rendre ſes devoirs en cerémonie : deſorte qu'en approchant de la ville, il rencontra la proceſſion qui le cherchoit. Il s'en ſauva comme il pût, & ſe retira dans l'hoſpital de la Magdelaine. Son frere & ſes neveus y accoururent, & le conjurerent de venir loger au chaſteau, luy diſant que c'eſtoit ſa maiſon, & qu'il y ſeroit le maiſtre. Il leur répondit, Que depuis qu'il avoit changé de vie, il ne penſoit point avoir de maiſon au monde, & qu'il ne vouloit eſtre que le ſerviteur des pauvres.

La vie qu'il mene en ſon païs.

Ne pouvant le retirer de l'hoſpital, ils luy envoyerent un beau lit, & les meilleurs plats de leur table : mais bien-loin de coucher dans ce lit, il coucha toûjours ſur la terre, jusqu'à ce qu'on luy euſt donné un lit de pauvre. Néanmoins afin qu'on ne s'imaginaſt rien qui puſt luy eſtre avantageux, il remuoit & renverſoit tous les matins le lit dont il ne ſe ſervoit pas. Pour les plats qui venoient tous les jours du chaſteau, il en régaloit les malades ſans y toucher, & alloit demander ſon pain par la ville. Il veſcut ainſi avec les pauvres, &

en pauvre pendant trois mois qu'il demeura à Azpetia, & dans tout ce temps il n'alla voir sa famille qu'une seule fois, encore ne fut-ce que parce que sa belle-sœur l'en supplia à genoux par la passion de nostre Seigneur JESUS-CHRIST. Il ne parla durant sa visite que de la vanité des choses humaines, & de l'aveuglement des hommes du monde. Comme il ne vint que le soir, il coucha au chasteau; mais il y coucha sur la dure : il passa mesme une partie de la nuit en priéres, & s'en retourna à l'hospital de grand matin.

La veûë des lieux où il avoit mené une vie mondaine, luy inspira la pensée de renouveller ses anciennes penitences. Il prit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaisne de fer, maltraita son corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur, que sa santé estoit rétablie : mais pour n'estre pas inutile au prochain, il se mit à enseigner la doctrine chrestienne aux enfans.

Dom Garcie qui estoit un sage mondain, & qui regardoit avec les yeux de la chair toutes les actions de son frere, ne pouvoit souffrir qu'un homme qui portoit le nom de Loyola vescust d'une maniére si abjecte, & il luy en faisoit des reproches continuels. Il avoit mesme du chagrin de le voir éternellement parmi une troupe d'enfans, & d'abord qu'Ignace voulut faire le catechisme, il tascha de l'en dé-

tourner, par luy dire que personne ne viendroit l'entendre. *Quand il ne viendroit qu'un seul enfant au catechisme,* repartit Ignace, *ce seroit pour moy un assez grand auditoire.*

Outre cela il preschoit tous les dimanches & deux ou trois jours de la semaine. Les églises ne pouvant contenir la foule du peuple, il fut obligé de faire ses sermons en pleine campagne. Une infinité de gens des autres villes de la province y accouroient, & plusieurs montoient sur les arbres pour le voir.

La premiére fois qu'il prescha, il dit à ses auditeurs, qu'une des raisons qui l'avoient obligé de revenir aprés une absence de plusieurs années, c'estoit pour mettre sa conscience en repos sur un peché de sa jeunesse, & pour faire satisfaction à une personne du païs. La personne dont il parloit estoit presente, & il l'avoit remarquée. Il raconta donc, qu'un jour estant entré dans un jardin avec de jeunes gens aussi fous que luy, ils volerent quantité de fruits, & firent beaucoup de degast ; qu'un pauvre homme fut accusé du larcin, mis pour cela en prison, & condamné à réparer le dommage. Il ajousta ensuite, élevant la voix : *Que toute l'assemblée sçache, qu'afin que l'innocent qui a souffert l'injustice, ait de quoy se dédommager, je luy donne deux métairies qui m'appartiennent.* Il l'appella tout haut par son nom, & luy demanda pardon publiquement.

Un

Un prédicateur qui agit de la ſorte, perſuade aiſément. Dés qu'il eût preſché contre le luxe & l'immodeſtie des femmes, on vit diſparoiſtre la richeſſe des habits, les ajuſtemens peu honneſtes, & les nuditez de gorge ſi communes en Eſpagne. Le jour qu'il parla contre le jeu, tous les joûeurs jetterent les cartes & les dez dans la riviére, ainſi qu'il l'avoit recommandé, & perſonne de la ville n'en mania de plus de trois ans. Ayant entrepris d'expliquer les dix commandemens de Dieu durant les dix jours qui ſont entre l'Aſcenſion & la Pentecoſte, pour préparer les fidelles à recevoir le Saint Eſprit, il s'en acquita ſi bien, que le ſecond jour il extermina les blaſphemes & les faux ſermens qui eſtoient fort en uſage dans le païs. Le ſixiéme jour, pluſieurs courtiſanes ſe convertirent. Quelques-unes, par un eſprit de penitence, firent de longs pelerinages à pied, & la plus fameuſe de toutes s'eſtant retirée en un hoſpital, conſacra le reſte de ſes jours au ſervice des malades.

Mais en quoy Ignace réüſſit le plus, fut à réformer les mœurs des éccleſiaſtiques, qui vivoient dans un étrange libertinage, & dont la pluſpart entretenoient des femmes chez eux. Il leur fit changer de conduite, en leur expoſant la ſainteté de leur profeſſion ; & afin que les peines civiles les retinſſent, ſi les principes chreſtiens ne le faiſoient pas, il engagea les magiſ-

trats & les gouverneurs à faire des loix rigoureuſes contre les preſtres impudiques.

Il fit d'autres bonnes œuvres qui durent encore, & qui dureront juſques à la fin des ſiécles: car il inſtitua une confrairie du Saint Sacrement pour le ſecours des pauvres honteux, & il la fonda d'une partie de ſon bien, à quoy il n'avoit pas encore renoncé. Il introduiſit la couſtume de prier à midy pour ceux qui ſont en peché mortel; & de-peur qu'elle ne s'aboliſt avec le temps, il fit une fondation expreſſe en faveur de celuy qui ſonneroit tous les jours la cloche pour cette priére. Il établit auſſi la priére qu'on nomme communément l'*Angelus*. Il renouvella l'ancienne couſtume du païs, de prier tous les ſoirs pour les morts. Il chargea la maiſon de ſon frere de donner tous les dimanches, dans la grande égliſe, douze pains à autant de pauvres, en l'honneur des douze Apoſtres; enfin il fit dans Azpetia tout ce qu'il voulut. Ce ſont les propres paroles des témoins qui furent oüis aprés ſa mort, pour le procés de ſa canonization, & qui avoient veû de leurs yeux ce qu'ils dépoſoient.

Le nombre de ſes compagnons s'augmente.

Tandis qu'Ignace travailloit de la ſorte en ſon païs, ſes compagnons pourſuivoient leurs études à Paris, ſans ſe relaſcher de leurs pratiques de piété. Ils eſtoient tous animez de ſon eſprit, & le Févre qui les gouvernoit en ſon abſence, avoit ſi bien pris ſes maximes, qu'ils

vivoient comme ſi Ignace les euſt gouverné luy-meſme.

Leur nombre s'augmenta alors de trois autres theologiens, que le Févre trouva propres pour l'œuvre de Dieu, aprés les avoir éprouvez par les Exercices ſpirituels de leur commun pere. Le premier fut Claude le Jay, qui eſtoit d'Aneſſy, homme d'un génie au deſſus du commun, & d'un tres-beau naturel; le ſecond, Jean Codure; & le troiſiéme, Paſquier Broûët, tous deux ſçavans, & tous deux François, l'un du dioceſe d'Ambrun, & l'autre du dioceſe d'Amiens.

Ainſi les premiers Peres de la Compagnie de JESUS furent dix en tout: ſur quoy un écrivain Calviniſte voulant rafiner, a dit follement, que le nombre de dix eſt ſurnommé Atlas parmi les Pithagoriciens; & que ce n'eſt pas ſans myſtere, que dix hommes ont eſté les fondemens d'une Société qui ſoûtient le ſiége de Rome, comme on a crû qu'Atlas ſoûtenoit le ciel.

Ces trois derniers firent à Montmartre le vœu dont nous avons parlé, quand les ſix autres le renouvellerent pour la ſeconde fois; & tous ſe liérent tellement enſemble, qu'eſtant differens & de nation & d'humeur, ils ſembloient n'avoir qu'un cœur & qu'une ame.

De ſi heureuſes nouvelles conſoloient Ignace de l'abſence de ſes chers diſciples: mais la Il guerit des malades.

réputation où il eſtoit dans la Biſcaye le mortifioit ſenſiblement; & c'eſt ce qui le fit réſoudre de haſter ſon voyage de Veniſe. Il paſſoit par tout pour un ſaint, & le peuple le croyoit un homme à miracles: c'eſt pourquoy on luy amena une femme tourmentée depuis quatre ans du malin eſprit, & qui avoit tous les ſignes d'une veritable poſſeſſion. Il la renvoya aux exorciſmes de l'Egliſe, diſant qu'il n'eſtoit point preſtre, & qu'un pecheur comme luy eſtoit bien éloigné d'avoir de l'empire ſur les démons. Mais on le preſſa tant de faire au moins un ſigne de croix ſur la poſſedée, qu'il ne pût s'en défendre, & elle fut delivrée au meſme inſtant.

Peu de jours aprés on luy preſenta une fille furieuſe, & qui faiſoit des contorſions effroyables : tout le monde vouloit qu'elle fuſt auſſi poſſedée. Ignace dit en la voyant, qu'elle ne l'eſtoit pas ; que ces mouvemens extraordinaires venoient d'une cauſe naturelle ; & que ſi le diable y avoit part, ce n'eſtoit qu'en troublant l'imagination de la malade. Il fit un ſigne de croix ſur elle, & ſa fureur ceſſa auſſitoſt.

Il y avoit dans l'hoſpital de la Magdelaine un pauvre homme nommé Baſtida, qui depuis pluſieurs années tomboit du haut mal. Il en tomba une fois en la preſence d'Ignace, & l'accés fut long & violent. Ignace touché de compaſſion, éleva les yeux au ciel, fit une priére

pour le malade, & luy mit la main ſur la teſte. Baſtida revint à l'heure meſme, & guerit ſi parfaitement de ſon mal, qu'il ne s'en reſſentit jamais.

Mais Dieu qui donne à ſes ſerviteurs le pouvoir de guerir les maladies pour la gloire de ſon nom, permet qu'ils y ſoient eux-meſmes ſujets pour leur humiliation particuliére, & pour l'épreuve de leur patience. Ignace eût alors une grande maladie. Il ne voulut pas eſtre tranſporté à Loyola; mais il ne pût empeſcher ſes parens d'avoir ſoin de luy. Deux femmes de qualité ſes couſines germaines, dont l'une ſe nommoit Marie Doriola, & l'autre Simonne d'Alzaga, le ſervirent, & le veillerent ſans relaſche.

Une nuit qu'elles s'eſtoient retirées en une chambre qui joignoit la ſienne, pour prendre un peu de repos, elles l'entendirent ſoupirer profondément. Eſtant accouruës, elles le trouverent les mains jointes, les yeux élevez au ciel, le viſage enflammé d'une autre ardeur que de celle de la fiévre, & reſplendiſſant d'une lumiére qui les ébloûït. Ignace eût honte d'eſtre ſurpris en cét état-là, & il pria inſtamment ſes deux parentes de luy garder le ſecret.

Dés qu'il fut gueri, il partit d'Azpetia, malgré les larmes de ſa famille & de tout le peuple. Il prit un cheval, de l'argent, & des valets, pour contenter ſon frere en quelque cho-

ſe, ou pour ſe défaire de luy honneſtement: mais à peine eût-il gagné les confins de la Biſcaye & de la Navarre, qu'il ſe déroba des gens qui l'accompagnoient. Il alla par Pampelune au chaſteau de Xavier, pour les affaires de François Xavier; enſuite à Almazan & à Tolede, pour celles de Salmeron & de Laynez.

Ce qui ſe paſſa entre Ignace & un Chartreux.

Aprés avoir terminé toutes ces affaires, il prit le chemin de Valence, où il eſperoit de s'embarquer. En attendant une occaſion favorable, il viſita à Segorbe Dom Jean de Caſtro, qui s'eſtoit fait Chartreux depuis peu dans la Chartreuſe de Val-Chriſt, & qui n'avoit pas encore achevé ſon novitiat. C'eſt l'un de ces trois gentilhommes Eſpagnols, qui à Paris touchez des diſcours & de l'exemple d'Ignace, ſe retirerent dans Saint Jacques de l'hoſpital.

Comme ce novice eſtoit un eſprit meûr, & de plus un homme de Dieu, Ignace luy fit confidence de ſes plus ſecretes penſées; qu'il alloit en Italie pour faire le voyage de la Terre Sainte, & que là, ou ailleurs, il prétendoit établir une Société qui euſt pour but ſa propre perfection & le ſalut du prochain. Il luy dit le plan de cette Société telle qu'il l'imaginoit alors, ſelon ce que Dieu luy en avoit révelé. Il luy déclara les compagnons qu'il avoit choiſis pour l'exécution de ſon deſſein, un Xavier, un Laynez, & les autres qui n'eſtoient pas inconnus à Caſtro; enfin il luy de-

manda des lumiéres ſur une affaire ſi importante.

Caſtro ne s'expliqua point d'abord : mais ayant paſſé toute la nuit en oraiſon, il ſortit au point du jour de ſa cellule avec un tranſport de joye qu'il ne pouvoit moderer, & alla en haſte dire à Ignace, que ſon entrepriſe eſtoit l'ouvrage de Dieu ; qu'elle rëüſſiroit malgré les contradictions des hommes, & que toute la chreſtienté en tireroit de grands avantages. *Au reſte*, dit-il, *pour vous montrer que je ne parle pas en l'air, je m'offre à eſtre voſtre compagnon & voſtre diſciple : auſſi-bien n'eſtant icy que novice, je n'y ay encore nul engagement.*

Ignace receût le témoignage de Caſtro comme un oracle du Saint Eſprit : mais bien-loin de conſentir que ce ſolitaire quittaſt la retraite où Dieu l'avoit appellé, il l'exhorta à perſiſter dans une vocation auſſi ſainte que la ſienne, & luy fit entendre que la ſolitude eſtoit ſon partage. La penſée qu'eût le Novice de changer d'état, fait voir que les perſonnes inſpirées pour les autres, ne le ſont pas toûjours pour elles-meſmes, & que Dieu voulut qu'Ignace redreſſaſt Caſtro, comme Caſtro avoit fortifié Ignace. Les Archives de la Chartreuſe du Val-Chriſt font foy de ce qui ſe paſſa entre l'un & l'autre, ſans parler des atteſtations juridiques de Dom Antoine Martin d'Altarriba & de Dom André Soler Chartreux, qui dé-

poſerent en leur temps avoir ſceû le fait de la bouche meſme de Caſtro.

Il s'embarque pour Veniſe.

Ignace plus affermi que jamais dans ſon deſſein, ſe rendit inceſſamment à Valence, & s'y embarqua ſur un navire marchand qui partoit pour Gennes. Le fameux pirate Barberouſſe, qui avoit chaſſé Muleaſſen du royaume de Tunis, tenoit la mediterranée avec une flote de cent galeres, pillant les coſtes, prenant les navires, & faiſant par tout des eſclaves; mais un mal ſauve quelquefois d'un autre.

La plus furieuſe tempeſte qu'on ait peut-eſtre jamais veûë dans la mer d'Eſpagne, écarta le vaiſſeau marchand, & le mit en deſordre. Le gouvernail fut emporté d'un coup de mer, & la violence du vent rompit tout à la fois le maſt & les voiles; tellement que le pilote & les mariniers ſe crûrent perdus. Parmi les cris de tant de gens qui n'attendoient que leur derniére heure, Ignace demeura tranquile, & ſi ſoumis aux ordres du ciel, qu'il neût pas le moindre chagrin de voir tous ſes projets renverſez: il eût ſeulement une ſenſible douleur, de n'avoir pas répondu aux graces de Dieu avec toute la fidelité qu'il devoit. Mais lors que tout menaçoit du naufrage, la tempeſte s'appaiſa, & le vent pouſſa le navire vers le port de Gennes qui n'eſtoit pas éloigné.

Ce ne fut pas le ſeul peril que courut Ignace en ſon voyage. Allant de Gennes à Boulogne,

logne, il s'égara ſur l'Apennin. Aprés avoir long-temps marché par des routes difficiles, il trouva un chemin large & uni à l'entrée, mais étroit & rompu enſuite, qui aboutiſſoit à une éminence eſcarpée de tous coſtez, au bas de laquelle couloit un torrent impetueux qui tomboit du haut du rocher.

S'eſtant engagé inſenſiblement dans un endroit ſi dangereux, il s'arreſta, un peu effrayé à la veûë des précipices qui l'environnoient. Il ſe raſſeûra néanmoins dés qu'il eût imploré le ſecours du ciel, & ne pouvant plus reculer, il entreprit de paſſer outre. Il ſe traiſna donc le long du roc, s'attachant tantoſt aux broſſailles, tantoſt aux pierres qui avançoient, toûjours en danger de rouller au fond de l'abyſme qu'il voyoit ſous luy. Cette aventure fut la plus perilleuſe de ſa vie, & il avoit couſtume de dire, que ſans une eſpece de miracle, il ne ſe ſeroit jamais tiré d'un ſi grand danger.

Comme les pluyes qui vinrent aprés, noyerent preſque les chemins, il ſouffrit beaucoup, & il arriva à Boulogne tout malade. En y entrant, il tomba d'un petit pont dans un foſſé plein de boûë, d'où il ſortit ſi ſale, qu'il faiſoit peur. Il ne laiſſa pas de ſe montrer par la ville, tout ſale qu'il eſtoit, & d'y demander l'aumoſne: mais ſoit que ſa figure rebutaſt les gens, ou que la charité fuſt refroidie, il ne trouva pas en tout le jour un morceau de pain;

& il ſeroit mort de miſere, ſi les Eſpagnols, qui ont dans la ville un riche college, n'euſſent eû pitié de luy. Il continua ſon voyage quand il eût recouvert ſes forces; & il arriva à Veniſe ſur la fin de l'année 1535.

Il s'employe au ſervice du prochain.

Dés les premiers jours il s'employa au ſervice du prochain, ſuivant l'eſprit de ſa vocation. Deux freres, Gentilhommes de Navarre, dont l'un ſe nommoit Eſtienne, l'autre Jacques d'Eguia, ne faiſoient que de revenir de la Terre Sainte. Ils avoient tous deux des ſentimens de piété, & ils ſongeoient meſme à quitter le monde; mais pluſieurs conſiderations humaines les retenoient. Ignace qui les avoit veûs à Alcala, les engagea aux Exercices ſpirituels, pour leur faire choiſir un genre de vie. Ils connurent pendant leur retraite, que Dieu vouloit qu'ils fuſſent un jour des enfans d'Ignace. Ils promirent de ſuivre en ſon temps la grace qui les appelloit, & ils furent ſi fidelles, que dés que la Compagnie de JESUS fut formée, ils y entrerent tous deux.

Il y avoit dans la ville un autre Eſpagnol de Malaga, & iſſu d'une maiſon ancienne, originaire de Cordoüe. Il s'appelloit Jacques Hozez: il eſtoit bachelier en theologie, fort homme de bien, & ennemi déclaré des nouveautez d'Allemagne. L'amour de ſon profit ſpirituel luy fit rechercher Ignace, dont il entendit parler comme d'un excellent maiſtre dans la ſcien-

ce des Saints : mais ayant appris qu'on l'avoit ſoupçonné d'héreſie en Eſpagne & en France, il n'oſa ſe fier tout-à-fait à ſa conduite. Il réſolut néanmoins un jour de commencer les Exercices ſpirituels, en prenant des préſervatifs contre ce qu'il y pourroit trouver de venin. Il prit donc une Somme de conciles, quelques Saints Peres, & pluſieurs livres de theologie, pour examiner la doctrine des Exercices ſelon des regles certaines.

A peine eût-il fait les premieres méditations, qu'il reconnut un caractere de verité où il craignoit de rencontrer des erreurs. En avançant, il vit clairement que rien n'eſtoit plus orthodoxe que la Foy d'Ignace : mais ce qui l'en convainquit davantage, c'eſt qu'Ignace meſme luy expoſa ſes ſentimens ſur la religion : que les vrais chreſtiens devoient ſe ſoumettre aux déciſions de l'Egliſe avec une ſimplicité d'enfant ; qu'il falloit ſe bien perſuader pour cela, que c'eſt l'eſprit de Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST qui anime l'Egliſe ſon épouſe, & que le meſme Dieu qui donna autrefois les préceptes du décalogue aux Iſraélites, gouverne aujourd'huy la ſocieté des fidelles ; que bien-loin d'improuver ce qui eſt en uſage parmi les catholiques, on devoit avoir toûjours des raiſons preſtes pour le défendre contre les impies & les libertins ; qu'on devoit recevoir avec une profonde ſoumiſſion les ordonnances des ſuperieurs eccleſiaſtiques ;

& quand leur vie ne ſeroit pas auſſi pure qu'elle devroit eſtre, s'abſtenir de parler contre eux, parce que ces ſortes d'invectives cauſoient toûjours du ſcandale, & révoltoient les oüailles contre les paſteurs; qu'on ne pouvoit trop eſtimer la ſcience de theologie, tant la ſcolaſtique que la poſitive; que les anciens Peres avoient eû principalement pour but, d'exciter les cœurs à l'amour de Dieu, mais que Saint Thomas & les autres docteurs des derniers ſiécles s'eſtoient propoſé de réduire les dogmes de la foy en une methode exacte, pour réfuter plus ſeûrement les héreſies; qu'au reſte on ne pouvoit aſſez garder de meſures en parlant de la prédeſtination & de la grace, & que les prédicateurs devoient ſi bien ſe meſnager quand ils traitoient ces myſteres, qu'ils ne ſemblaſſent pas détruire les forces du libre arbitre, & le mérite des bonnes œuvres, en exaltant la prédeſtination & la grace, ni auſſi faire tort à la prédeſtination & à la grace, en faiſant valoir le libre arbitre & les bonnes œuvres; que ſouvent à force de relever l'excellence de la Foy ſans nulle diſtinction, ou ſans nul éclairciſſement, on donnoit ſujet au peuple de négliger la pratique des vertus; enfin que quoy-qu'il fuſt d'un parfait chreſtien de ſervir la Majeſté divine par le principe du pur amour, il ne falloit pas laiſſer de recommander la crainte de Dieu, non ſeulement celle que nous appellons

filiale, & qui eſt tres-ſainte, mais encore celle qu'on nomme ſervile, parce qu'elle peut aider le pecheur à ſortir promptement de ſon peché, & qu'elle diſpoſe à cette autre crainte qui unit l'ame avec Dieu.

Tous ces articles, ou toutes ces regles d'une créance orthodoxe, comme les appelle le Saint dans le livre des Exercices où il les a inſerées, firent que Hozez eût honte de ſes défiances ſur la doctrine d'Ignace. Il les luy découvrit à luy-meſme, en luy montrant les livres dont il s'eſtoit précautionné dans ſa retraite; & ſans rien craindre, il s'attacha tellement à ſon directeur, qu'il prit deſlors la forme de vie qu'Ignace & ſes compagnons s'eſtoient propoſée.

Pluſieurs nobles Venitiens ſe mirent ſous la direction d'Ignace, à l'exemple des trois Gentilshommes Eſpagnols, & entre autres Pierre Contarini, adminiſtrateur de l'hoſpital de Saint Jean & de Saint Paul, depuis Eveſque de Baffo. Il tira beaucoup de fruit des Exercices ſpirituels, & ſi dans la ſuite il n'embraſſa pas l'Inſtitut d'Ignace, comme firent quelques-uns de la nobleſſe Venitienne, ce ne fut, ce ſemble, que pour eſtre le protecteur & le pere de tout l'Ordre.

Le monde qui empoiſonne d'ordinaire les choſes qu'il ne comprend pas, ne pût voir tout le bien que faiſoit Ignace ſans en juger mal.

Il eſt décrié dans Veniſe, & juſtifié enſuite.

On s'imagina que c'estoit un héretique déguisé, qui aprés avoir infecté l'Espagne & la France, venoit gaster l'Italie. Il y en eût qui dirent qu'il avoit un démon familier, qui l'avertissoit de tout, & que quand il estoit découvert en un lieu, il se sauvoit en un autre avant que la justice se saisist de luy.

Dés qu'Ignace sceût ce que l'on disoit publiquement, il alla trouver Jerosme Veralli, Nonce de Paul III. vers la République, pour le prier de luy faire son procés, s'il estoit coupable. Le Nonce ayant bien examiné l'affaire avec Gaspar de Doctis son assesseur, & ne trouvant rien qui pust donner lieu aux bruits qui couroient, porta en faveur d'Ignace une sentence juridique.

L'estime que Jean Pierre Caraffe avoit pour Ignace, ne servit pas peu à confondre la calomnie. C'est ce Caraffe qui fut élevé au souverain Pontificat sous le nom de Paul IV. & qui auparavant, d'Archevesque de Theate s'estant fait compagnon de Caïetan Thyene, avoit fondé l'Ordre des Clercs Réguliers nommez Théatins, du nom de l'Archevesché qu'il quitta par un esprit d'humilité & de penitence. Il estoit en ce temps-là à Venise, & il vivoit dans une pratique exacte de la profession Religieuse. Les liaisons qu'Ignace & Caraffe avoient ensemble, firent croire qu'Ignace s'estoit fait disciple de Caraffe, & delà vint sans

doute que le peuple au commencement appella Ignace & ſes enfans, Theatins.

Cependant la guerre ſe ralluma plus que jamais entre François I. & Charles-Quint, par la mort de François Sforze Duc de Milan. Les deux Princes avoient des prétentions ſur ce Duché. L'Empereur perſuadé qu'en ces rencontres la diligence & la force décident du droit, prit d'abord les armes, & fit une irruption dans la Provence avec l'élite de ſes troupes.

Ses compagnons le vont rejoindre à Veniſe.

Au premier bruit de la guerre, les compagnons d'Ignace qui ne devoient partir de Paris que le 25. de janvier de l'année ſuivante, comme ils en eſtoient convenus, réſolurent d'avancer leur voyage, & de ſortir du Royaume, avant que les paſſages des frontiéres fuſſent fermez. Ils partirent le 15. de novembre de l'année 1536. ſans autre équipage qu'un baſton à la main, & une petite valiſe ſur le dos, où chacun avoit ſes écrits. Ils prirent leur chemin par la Lorraine, pour éviter la Provence.

Toute la troupe marchoit avec beaucoup de recueïllement & de modeſtie, tantoſt faiſant oraiſon, tantoſt s'entretenant des choſes de Dieu, chantant quelquefois des pſeaumes de David, ou des hymnes de l'égliſe. Le Févre, le Jay, & Broûët, qui eſtoient preſtres, diſoient tous les jours la meſſe : les autres communioient tous les jours auſſi, pour ſe fortifier par le pain de vie contre toutes les incommo-

ditez du voyage en une saison tres-fascheuse. Ils traverserent l'Allemagne, ayant tous leur chapelet pendu au col, comme pour faire une publique profession de Foy dans des lieux où l'hérésie commençoit à dominer.

Estant arrivez un soir à un bourg tout hérétique auprés de Constance, le Ministre Lutherien, prestre apostat, & curé du bourg auparavant, les suivit dans l'hostellerie où ils entrerent. Comme ils avoient un air simple, il crût qu'il luy seroit aisé de les confondre en une dispute reglée, & qu'une victoire remportée tout à la fois sur neuf Papistes, ainsi qu'il les appelloit, luy feroit bien de l'honneur. Il commença par les railler de leurs chapelets, & il les défia ensuite. Tout fatiguez qu'ils estoient, ils accepterent le défi, & Laynez fut le premier qui disputa. Il le fit d'une maniére si vive & si forte, que le Ministre ne sçachant que dire, *Soupons*, leur dit-il, *& soupons ensemble, nous en disputerons mieux aprés.* Ils consentirent à renoüër la dispute; mais ils ne voulurent point manger avec l'Héretique. Ils firent en leur particulier un repas fort sobre, selon leur coustume; tandis que l'Allemand de son costé beût & mangea avec excés.

On recommença la dispute aprés le souper, devant un grand monde qui y estoit accouru: mais le Ministre à qui le vin avoit un peu troublé la raison, ne pouvant répondre aux argu-

mens

mens de ses adversaires, se mit à jurer en sa langue, & sortit tout furieux de l'hostellerie.

Le jour suivant ils poursuivirent leur chemin vers Constance, où l'hérésie de Luther avoit esté receûë des magistrats & du peuple. En approchant de la ville, & passant devant l'hospital des pestiferez, ils virent venir à eux une vieille femme, qui paroissoit ravie de les voir, & qui levant les mains au ciel, faisoit le signe de la croix. La veûe de leurs chapelets l'avoit attirée. Elle estoit bonne catholique, & les Lutheriens n'ayant pû ni par promesses, ni par menaces, luy faire quitter sa religion, l'avoient chassée de la ville comme une folle. La pauvre femme baisa plusieurs fois les chapelets de ces étrangers, & ne sçachant point d'autre langue que la sienne, elle les pria par signes de vouloir bien l'attendre un moment. Elle courut à l'hospital où elle demeuroit, & leur apporta les piéces de plusieurs crucifix rompus. Elle leur fit connoistre le mieux qu'elle pût que c'estoit ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus cher. Pour faire une espece de réparation d'honneur à JESUS-CHRIST si maltraité en ses images par les Lutheriens, s'estant tous prosternez sur la neige qui couvroit la terre, ils adorerent les piéces de ces crucifix, & les baiserent dévotement.

Aprés quoy la femme s'en retournant à l'hospital suivie de la troupe catholique, dit aux

gens qu'elle rencontra, *Voyez, malheureux, que ce que vous dites n'est pas vray, que toute la terre croit en vostre Luther, & qu'il n'y a nulle part aucun vestige de la Religion Romaine? D'où viennent ces hommes avec leurs chapelets,* disoit-elle? *ne sont-ils pas de ce monde?*

Les neuf voyageurs sortirent d'Allemagne, malgré toute la rigueur de l'hiver; & aprés de grandes fatigues que l'impatience de revoir Ignace, & la charité qu'ils avoient les uns pour les autres, leur firent supporter gayement, ils arriverent enfin à Venise le 8. de janvier de l'année 1537. Ignace les embrassa tous, & de tendresse pleura sur eux. Il avoit avec luy Jacques Hozez, qui fit l'onziéme de la troupe, & qui n'estoit pas moins docte, ni moins fervent que les autres.

Ignace & ses compagnons s'occupent dans les hospitaux.

Comme rien ne pressoit encore d'aller recevoir la bénediction apostolique pour le voyage de Jerusalem, ils furent d'avis de s'y disposer par des œuvres de misericorde & d'humilité, & ils se partagerent pour cela en deux hospitaux. Les uns allerent à l'hospital des Incurables, les autres à celuy de Saint Jean & de Saint Paul: chacun instruisoit les ignorans, servoit les malades, assistoit les moribonds, enterroit les morts.

Il envoye ses compagnons à Rome.

Ils s'occuperent de la sorte jusques à la my-caresme, que tous partirent pour Rome, hors Ignace, qui ne jugea pas à propos de paroistre

dans un lieu où sa presence pourroit faire tort à ses compagnons ; car Jean Pierre Caraffe, Theatin, qui estoit à Rome, & que Paul III. avoit fait cardinal, sembloit alors fort contraire aux desseins d'Ignace, soit qu'il eust du ressentiment de ce que luy & Hozez n'avoient pas voulu prendre parti avec les Clercs Réguliers qu'il avoit fondez, soit qu'il crust un peu les faux bruits qu'on avoit semez dans Venise.

Les compagnons d'Ignace estant arrivez à Rome, furent presentez au Pape par Pierre Ortiz, ce docteur Espagnol qui avoit eû en France de mauvaises impressions d'Ignace, mais qui depuis en avoit conceû une grande estime. Il estoit député de l'Empereur Charles-Quint, pour soûtenir la validité du mariage de Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre, que Henry VIII. avoit répudiée pour épouser Anne de Boulen. Il reconnut le Févre, Xavier, & les autres qu'il avoit veûs à Paris, & leur rendit toutes sortes de bons offices en considération d'Ignace. Il dit au Saint Pere, que c'estoient des hommes fort sçavans, détachez du monde, amateurs de la pauvreté, tres-zelez sur tout pour la conversion des ames ; & que le seul motif de prescher l'Evangile aux infidelles, leur faisoit demander permission de passer à la Terre Sainte.

Paul III. qui aimoit les gens de lettres, &

qui durant ſes repas avoit couſtume de faire traiter les matiéres les plus curieuſes des ſciences divines & humaines, voulut voir ceux dont Ortiz luy avoit dit tant de bien, & ordonna au Docteur de les luy amener le jour ſuivant. Il leur propoſa luy-meſme un point de theologie, ſur quoy ils parlerent ſi doctement, & d'un air ſi ſage, que charmé de leur entretien, il ſe leva de ſa chaiſe, & dit tout haut, *Nous avons une extréme joye de voir tant d'érudition & tant de modeſtie joint enſemble.* Il leur demanda ce qu'ils deſiroient de luy; & ayant ſceû d'eux qu'ils ne vouloient que ce qu'Ortiz luy avoit dit, il leur donna ſa bénediction avec toutes les marques d'une tendreſſe paternelle, en leur diſant néanmoins, qu'il ne croyoit pas qu'ils puſſent faire le voyage de Jeruſalem, à cauſe de la ligue qui ſe tramoit entre l'Empereur, la République de Veniſe, & le Saint Siége, contre le Turc, & qui devoit éclater au premier jour.

Il leur donna ſoixante eſcus d'or par les mains d'Ortiz, & permit à ceux qui n'eſtoient point preſtres de recevoir les Ordres ſacrez de quelque éveſque que ce fuſt. Ignace fut compris dans la permiſſion, ſur le témoignage qu'Ortiz rendit de luy à ſa Sainteté; & le cardinal Antoine Pucci leur expedia des lettres de la penitencerie, où il y avoit une diſpenſe d'âge pour Alphonſe Salmeron, afin qu'il receuſt l'Ordre

de preſtriſe avec les autres dés qu'il entreroit en ſa vingtiéme année.

Aprés avoir viſité les principales Egliſes de Rome, ils reprirent le chemin de Veniſe, demandant l'aumoſne, & gardant pour leur voyage de la Paleſtine les ſoixante eſcus du Pape, avec cent quarante que diverſes perſonnes charitables leur avoient donnez. Eſtant de retour, ils firent vœu de pauvreté & de chaſteté perpetuelle entre le mains du Nonce Veralli, & recommencerent dans les hoſpitaux les fonctions de charité qu'Ignace avoit continuées en leur abſence.

Le jour de la Nativité de Saint Jean Baptiſte ils furent conſacrez Preſtres par Vincent Nigusanti éveſque d'Arbe, & ils eûrent tous durant la céremonie des ſentimens ſi religieux & ſi dévots, que l'Eveſque touché juſqu'aux larmes, proteſta n'avoir jamais rien veû ni rien ſenti de pareil dans toutes les Ordinations qu'il avoit faites.

Il reçoit l'Ordre de preſtriſe avec ſes compagnons.

Cependant la ligue ſe conclût, & les Venitiens ayant rompu avec le Turc, on ne ſongea de part & d'autre qu'à préparer des armées navales. Quoy-qu'il n'y euſt déja plus de commerce entre les deux Etats, ni meſme preſque aucune eſperance de pouvoir paſſer au Levant, Ignace & ſes compagnons ne ſortirent point des terres de la République, pour garder le vœu qui les obligeoit d'y demeurer une année entiére.

Les nouveaux Preſtres prirent ce temps-là pour ſe diſpoſer à leurs premiéres meſſes ; & afin de le faire réguliérement, ils chercherent hors de Veniſe des lieux écartez du monde, où Dieu ſeul occupaſt toutes leurs penſées, & d'où ils puſſent néanmoins ſe raſſembler aiſément, au cas qu'il ſe preſentaſt une occaſion d'aller à la Terre Sainte.

Il ſe prépare à ſa premiére meſſe.

Ignace choiſit proche de Vicenze une maiſon champeſtre abandonnée, & qui tomboit en ruine. Il veſcut là à peu prés comme les ſolitaires de la Thebaïde vivoient dans leurs grottes, jeuſnant tous les jours, priant Dieu ſans ceſſe, & ne ſortant que pour chercher de quoy vivre : mais il y receût auſſi des conſolations abondantes, & y répandit tant de larmes, qu'il en penſa perdre les yeux.

Néanmoins aprés quarante jours de retraite & de penitence, il n'oſa s'approcher des autels ; & quoy-que les autres diſſent tous leurs meſſes avant la fin du mois de ſeptembre ou du mois d'octobre, il ne dit la ſienne que le jour de Noël de l'année ſuivante ; la remettant de mois en mois, ſelon les veûës que Dieu luy donnoit, & ſe jugeant de jour en jour plus indigne de la dire ; tant la majeſté des ſacrez myſteres le rempliſſoit de frayeur & de réverence.

En attendant la fin de l'année, les nouveaux preſtres animez d'une ferveur toute nou-

velle, ſe diſtribuérent avec les anciens dans les villes & dans les bourgs les plus proches de leurs ſolitudes, pour travailler au ſalut des ames. Ignace, le Févre, & Laynez allerent à Vicenze, Xavier & Salmeron à Montſelice, Codure & Hozez à Tréviſe, le Jay & Rodriguez à Baſſano, Broûët & Bobadilla à Verone. Ils montoient ordinairement ſur une pierre au milieu des places publiques, & invitoient les paſſans à les écouter. Comme ils avoient la mine étrangere, & qu'ils parloient mal italien, le peuple qui les prenoit pour des ſaltimbanques venus de bien loin, s'aſſembloit en foule autour d'eux. Mais Dieu donnoit tant de force à leurs paroles, que ceux qui ne s'eſtoient arreſtez que pour rire, s'en retournoient pleurant leurs pechez.

Auſſi ne preſchoient-ils que la penitence, & à voir leur viſage paſle & mortifié, ils ſembloient eux-meſmes de vrais penitens, qui ne faiſoient que de ſortir du deſert. Aprés avoir travaillé toute la journée ſans autre nourriture qu'un peu de pain mendié de porte en porte, ils paſſoient la nuit dans des mazures & ſous de pauvres cabanes, ſans autre lit que la terre & un peu de paille.

Ils ne pûrent pas réſiſter long-temps à une vie ſi auſtere: la pluſpart tomberent malades, & entre autres Simon Rodriguez, qui penſa mourir. Luy & le Jay ſe retiroient en un her-

mitage basti sur le haut d'une colline prés de Bassano. L'hermite qui se nommoit Antoine, & qui estoit un saint homme, n'épargna rien pour le soulagement de Rodriguez; mais la violence du mal rendit tous les remédes inutiles.

Il va au secours d'un de ses compagnons malade & tenté.

A la premiére nouvelle d'une maladie si dangereuse, Ignace partit de Vicenze, qui n'est éloignée de Bassano que d'une journée. Il avoit alors une fiévre lente, & marchoit cependant si viste, que le Févre sain & robuste qui l'accompagnoit, ne pouvoit le suivre. Comme il avoit toûjours de l'avance sur son compagnon, il s'arrestoit quelquefois, & se mettoit à genoux, pour demander à Dieu la guerison du malade. Il ne pria pas en vain; il connut mesme que Dieu l'avoit exaucé, & asseûra le Févre que Rodriguez n'en mourroit pas: ils le trouverent néantmoins si mal, que le medecin qui estoit venu le voir, & que l'hermite avoit fait venir, desesperoit de sa vie. Ignace ne laissa pas de dire au malade, en l'embrassant, *Vous n'avez rien à craindre, mon Frere, vous guerirez*. Dés ce moment-là Rodriguez commença à se porter mieux, & en peu de jours sa santé se rétablit parfaitement.

Mais le malin esprit tascha d'enlever à Ignace celuy que le Ciel venoit de luy rendre. Rodriguez charmé un jour des douceurs de la solitude, & comparant le repos du Pere Antoine

avec

avec les courſes & les fatigues d'Ignace, fut tenté de ſe faire hermite. *Rien ne nous unit plus à Dieu*, diſoit-il en luy-meſme, *que les exercices de la vie interieure: tous ces emplois du dehors diſſipent toûjours, quelque Saints qu'ils ſoient; le commerce des hommes du monde ne peut eſtre que dangereux pour celuy qui veut travailler à leur ſalut, & le plus ſeûr eſt de ſonger uniquement au ſien.*

Ces raiſons le faiſoient pencher du coſté de la retraite; mais le ſouvenir de ſon vœu, & la conſideration d'Ignace, le tenoient fort en ſuſpens. Ne pouvant ſe déterminer, il luy vint en penſée de conſulter le ſaint homme Antoine, & de ſuivre aveuglément ſon conſeil. S'eſtant dérobé pour cela d'Ignace, de le Févre, & de le Jay, avec leſquels il eſtoit à Baſſano, il prit le chemin de l'hermitage. A peine fut-il ſorti de la ville, qu'un homme d'un aſpect terrible, & d'une taille plus qu'humaine, parut devant luy une épée nuë à la main. La frayeur le ſaiſit d'abord : mais ſe raſſeûrant comme ſi ſes yeux le trompoient, il voulut pourſuivre ſon chemin. Le meſme homme tranſporté de fureur, luy jetta des regards affreux, le menaça de ſon épée, & ſembla vouloir le percer: ſi-bien que Rodriguez tout éperdu & tout tremblant s'enfuit vers la ville de toute ſa force. Ignace luy tendit les bras dés qu'il le revit, & avec un ſouris plein de douceur, *homme de peu de foy*, luy dit-il, *pourquoy avez-vous douté?*

Ces paroles donnerent de la honte à Rodriguez ; mais elles le confirmerent dans ſa vocation, & luy firent connoiſtre en meſme temps que Dieu avoit tout révelé à Ignace.

Les ſoins que l'hermite de Baſſano avoit eû de Rodriguez dans ſa maladie, obligerent Ignace de luy aller dire adieu avant que de retourner à Vicenze. Ils s'eſtoient veûs pluſieurs fois. Le Solitaire qui n'eſtimoit que ſa profeſſion, & à qui Ignace ne s'ouvrit pas, avoit peu d'eſtime pour un homme où il ne voyoit rien que de commun ni dans l'habit ni dans le diſcours. Il le mépriſa encore plus la derniére fois qu'il le vit : mais quand Ignace s'en fut allé, il connut par une lumiére d'enhaut, que celuy dont il faiſoit ſi peu de cas, eſtoit un vaiſſeau d'élection, & un homme rempli de l'eſprit de Dieu.





LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE TROISIEME.

L'ANNÉE estant écoulée, & n'y ayant nulle apparence que la navigation fust de long-temps libre, Ignace qui avoit rassemblé à Vicenze tous ses compagnons, leur fit entendre, que puis que la porte de la Palestine leur estoit fermée, ils ne devoient pas differer d'accomplir l'autre partie de leur vœu, & d'aller offrir leur service au Pape. Il va à Rome pour offrir son service au Pape.

On ne peut trop admirer icy la conduite de la Providence, qui donne quelquefois des pensées aux Saints qu'elle ne veut pas qu'ils exécutent, quoy-qu'elle veuille qu'ils fassent de leur costé toutes les diligences qui sont necessaires pour l'exécution. C'est de plus une chose bien remarquable, que les navires des pelerins de Jerusalem qui avoient fait voile toutes les

années précedentes, manquerent ſeulement l'année 1537. Sans doute que la Sageſſe divine, qui conduiſoit ſes ſerviteurs par des voyes ſecretes à de plus hautes entrepriſes qu'ils ne s'imaginoient eux-meſmes, en diſpoſa ainſi pour ſa gloire.

Il fut réſolu qu'Ignace, le Févre, & Laynez iroient les premiers à Rome, pour expoſer au Saint Pere les intentions de toute la troupe; que les autres cependant ſe diſtribuëroient dans les plus fameuſes Univerſitez d'Italie, pour inſpirer la piété aux jeunes gens qui y étudioient, & pour s'en aſſocier quelques-uns. Avant que de ſe ſeparer, ils s'établirent une maniére de vie uniforme, & s'engagerent à obſerver les regles ſuivantes.

I. Qu'ils logeroient aux hoſpitaux, & ne vivroient que d'aumoſnes. II. Que ceux qui ſeroient enſemble, ſeroient ſuperieurs tour à tour, chacun ſa ſemaine, de crainte que leur ferveur ne les emportaſt trop loin, s'ils ne ſe preſcrivoient des bornes les uns aux autres pour les penitences & pour le travail. III. Qu'ils preſcheroient aux places publiques & en d'autres lieux où on leur permettroit de le faire; que dans leurs prédications ils repreſenteroient la beauté & les récompenſes de la vertu, la laideur & les chaſtimens du vice; mais qu'ils le feroient d'une maniére conforme à la ſimplicité de l'Evangile, & ſans les vains ornemens de l'éloquen-

ce. IV. Qu'ils enseigneroient aux enfans la doctrine chrestienne, & les principes des bonnes mœurs. V. Qu'ils ne prendroient point d'argent pour leurs fonctions, & qu'en servant le prochain, ils ne chercheroient purement que Dieu.

Il donne à sa Société le nom de la Compagnie de Jesus.

Ils convinrent de tous ces articles : mais parce qu'on leur demandoit souvent qui ils estoient, & quel estoit leur institut, Ignace leur déclara en termes précis ce qu'ils avoient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que s'estant tous joints ensemble pour combatre les hérésies & les vices sous la banniére de Jesus-Christ, leur Société n'avoit point d'autre nom à prendre que celuy de la Compagnie de Jesus. Il avoit ce nom en l'esprit depuis sa retraite de Manréze, & on croit que Dieu le luy révela dans la méditation des deux étendarts, où on luy fit voir les premiers traits & le plan général de son Ordre sous des images guerriéres.

Mais ce qui luy arriva en allant à Rome le confirma fort dans la pensée que ce nom venoit du ciel, & qu'ils n'en pouvoient avoir qui leur convint mieux. Il communioit tous les jours dans son voyage, de la main de Laynez, ou de le Févre, & il méditoit toute la journée sur les mysteres de Nostre Seigneur avec une dévotion sensible. Ayant rencontré une chapelle ruinée sur le chemin de Sienne à Rome,

il y entra ſeul, pour recommander à Dieu cette petite Compagnie qu'il alloit offrir au Vicaire de JESUS-CHRIST.

A peine eût-il commencé ſa priére, qu'il fut ravi en eſprit. Il vit le Pere Eternel qui le preſentoit à ſon Fils, & il vit JESUS-CHRIST chargé d'une peſante croix, qui aprés l'avoir receû des mains de ſon Pere, luy dit ces paroles, *Je vous ſeray propice à Rome.* La veûë de la croix l'étonna ; mais la promeſſe de Noſtre Seigneur le remplit de confiance & de force.

Eſtant revenu à luy, il ſortit de la chapelle le viſage tout en feu ; & rejoignant ſes deux compagnons, *Je ne ſçay, mes Freres,* leur dit-il avec un tranſport de joye, *ce qu'on nous prépare à Rome, & ſi nous y ſerons maltraitez ; mais je ſçay bien que quelque traitement qu'on nous faſſe,* JESUS-CHRIST *nous ſera propice.* Enſuite, pour les fortifier contre tout ce qui pourroit leur arriver de faſcheux, il leur raconta ce qu'il avoit veû. Cette viſite celeſte eſt une des plus remarquables qu'ait jamais eû Saint Ignace ; & elle eſt ſi averée, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Le Pere Laynez eſtant Général de la Compagnie en fit un jour le recit, dans une conference domeſtique, à tous les Peres de Rome ; & Ribadeneyra qui l'a écrite le premier, dit qu'il y eſtoit. Quand on en demandoit les particularitez à Saint Ignace, il renvoyoit au Pere

Laynez à qui il les avoit dites en ſon temps : néanmoins lors qu'il faiſoit les conſtitutions de la Compagnie, & qu'il marquoit les ſentimens que Dieu luy inſpiroit à l'autel, il écrivit une fois qu'il s'eſtoit trouvé dans la meſme diſpoſition interieure où il ſe trouva quand le Pere éternel luy apparut, & qu'il l'aſſocia, où le mit avec ſon Fils, pour uſer des termes du Saint.

Quando el Padre Eterno me puſo con ſu Hijo.

Ignace, le Févre, & Laynez arriverent à Rome ſur la fin de l'année 1537. Ils eûrent dés les premiers jours audience du Pape Paul III. par l'entremiſe d'Ortiz. Sa Sainteté receût avec joye les offres que luy fit Ignace, & témoigna meſme eſtre tres-aiſe de le voir. Pour commencer à ſe ſervir de ces nouveaux ouvriers, elle deſira que Laynez & le Févre enſeignaſſent la theologie dans le college de la Sapience; le premier, la Scholaſtique; & l'autre, l'Ecriture Sainte. Ignace entreprit ſous ſon autorité apoſtolique la réformation des mœurs par la voye des Exercices ſpirituels & des inſtructions chreſtiennes. Il rendit auparavant tout l'argent que luy & ſes compagnons avoient receû pour le voyage de Jeruſalem, & il renvoya meſme quatre écus d'or juſqu'à Valence que Marin Perez luy avoit donnez.

Il travaille au ſalut des ames.

Le cardinal Gaſpar Contarini, un des plus ſçavans hommes & des plus beaux eſprits de ſon ſiécle, fut ſi charmé du deſintereſſement &

de la ſageſſe d'Ignace, qu'il diſoit avoir enfin rencontré un directeur tel qu'il le ſouhaitoit depuis long-temps. Il s'abandonna tout à luy, & écrivit de ſa main le livre des Exercices.

Il va au Mont-Caſſin.

Ortiz ſe mit ſous la direction d'Ignace, à l'exemple de Contarini: mais afin de faire les Exercices avec plus de liberté, il ſortit de Rome, & mena Ignace au Mont-Caſſin. Ce lieu également ſolitaire & religieux luy ſembla tres-propre pour le deſſein qu'il avoit d'oublier pendant un mois toutes les affaires du monde, & de ne ſonger qu'à celle de ſon ſalut. Tout avancé en âge qu'il eſtoit, il ſe fit là diſciple d'Ignace; & il dit, aprés ſa retraite, que la theologie qu'il avoit appriſe au Mont-Caſſin dans l'eſpace de quarante jours valoit incomparablement mieux que celle qu'il avoit enſeignée pluſieurs années. Il diſoit auſſi qu'il y avoit bien de la difference entre étudier pour inſtruire les autres, & étudier pour ſe perfectionner ſoy-meſme: qu'en étudiant pour les autres, on ne cherchoit qu'à ſe rendre habile; mais qu'en étudiant pour ſoy, on ne penſoit qu'à devenir ſaint. Enfin il eſtimoit plus une ſeule lumiére de ſa ſolitude que toutes les connoiſſances les plus curieuſes des ſciences humaines.

Cependant Xavier & Bobadilla s'employoient dans Boulogne au ſalut des ames; le Jay & Rodriguez faiſoient le meſme dans Ferrare, Paſquier & Salmeron dans Sienne, Codure &

Hozez

Hozez dans Padoüë. Dés Venise leur réputation s'estoit étenduë par tout, & la Marquise de Pesquaire estant à Ferrare, voulut connoistre les deux qui y travailloient. En ayant rencontré un par hazard, elle luy demanda s'il n'estoit pas de ces Prestres venus en Italie pour aller à la Terre Sainte, & où il logeoit. Elle sceût de luy que leur voyage de Jerusalem estoit rompu, & qu'ils logeoient à l'hospital. Elle y alla le jour mesme, & avant que de voir ni le Jay, ni Rodriguez, elle s'informa de quelle maniére ils vivoient. On luy dit que c'estoient des saints; qu'ils passoient une partie de la nuit à faire oraison, ou à reciter ensemble l'office divin; qu'ils cherchoient tous les jours leur pain dans la ville, ne voulant pas se nourrir aux dépens des pauvres; que quelque mal vestus qu'ils fussent, ils ne s'approchoient point du feu par le grand froid qu'il faisoit; qu'ils ne parloient jamais que de Dieu, & qu'ils s'occupoient continuellement au service du prochain.

La Marquise qui avoit de veritables sentimens de piété, fut ravie de trouver des directeurs de ce caractere. Elle leur rendit compte de son interieur, & les obligea de venir loger pour un temps proche son palais. Ce fut elle qui les produisit à la Cour de Ferrare, & qui porta le Duc Hercule d'Est à mettre sa conscience entre les mains de Claude le Jay.

Dieu exerça la vertu de trois des autres compagnons d'Ignace. Xavier eût une grande maladie à Boulogne, de laquelle il pensa mourir. Codure & Hozez furent arrestez prisonniers à Padoüe par l'ordre du Suffragant de l'Evesque, qui les soupçonna d'avoir de mauvais desseins, & de tramer quelque chose contre l'Etat de Venise. A la verité toute la ville se remua pour eux, & ils ne coucherent qu'une nuit en prison. Mais dés qu'ils eûrent repris leurs emplois, Hozez fut attaqué d'une fiévre tres-violente, qui l'emporta en peu de jours. Le mal luy prit aprés avoir parlé au peuple dans une place publique sur ces paroles de l'Evangile, *Veillez, & priez, parce que vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure.*

Il voît entrer dans le ciel l'ame de Hozez.

Ignace qui apprit au Mont-Cassin la maladie de Hozez, connut qu'elle estoit mortelle; & au moment que le malade rendit l'esprit, il vit son ame toute couronnée de rayons entrer dans le ciel, comme Saint Benoist avoit veû au mesme endroit celle de Saint Germain évesque de Padoüe portée par les anges dans le sein de Dieu, ainsi que raconte Saint Grégoire. Ignace eût le mesme spectacle plus d'une fois : car estant allé entendre la messe, à ces paroles du *Confiteor, & omnibus Sanctis*, il vit le paradis ouvert, & parmi une troupe nombreuse de Bienheureux, son compagnon plus éclatant que les autres; non pas qu'il fust le

plus ſaint ni le plus élevé dans la gloire ; mais parce que Dieu, comme Ignace dit luy-meſme, avoit voulu le luy faire reconnoiſtre par une marque qui le diſtinguaſt. Cette veûë le frapa ſi vivement, qu'il en pleura de joye pluſieurs jours ; & ce qui luy fit voir que ce n'eſtoit pas une illuſion, c'eſt que le corps meſme du défunt ſembla donner quelque aſſeûrance de l'état glorieux de ſon ame : car Hozez, qui eſtoit fort brun & aſſez mal fait de viſage, devint ſi blanc & ſi beau aprés ſa mort, que Codure qui ne le quitta point, ne le reconnoiſſoit preſque plus.

Pour ſurcroiſt de conſolation, Ignace ne fut pas long-temps ſans retrouver un compagnon en la place de celuy qu'il venoit de perdre, ou plûtoſt que Dieu luy avoit oſté ; car il ne comptoit pas pour perdu ce ſaint homme, qui le premier de la Compagnie de JESUS avoit pris poſſeſſion du ciel avant qu'elle fuſt bien établie ſur la terre, & dont il eſperoit plus de protection dans le bienheureux état où il l'avoit veû, qu'il n'en euſt receû de ſecours, ſi ſa vie euſt eſté plus longue. Il gagne un nouveau compagnon.

En revenant du Mont-Caſſin, il rencontra un jeune Eſpagnol de ſa connoiſſance, qui ſe nommoit François Strada, & qui eſtoit venu à Rome pour faire fortune. Le docteur Ortiz l'avoit mis auprés du cardinal Jean Pierre Caraffe : mais Strada qui avoit beaucoup de feu &

d'eſprit, ſe laſſa bientoſt d'une Cour où toutes choſes vont lentement. Il prit l'épée, pour ſe pouſſer par la voye des armes, & il alloit alors chercher de l'employ à Naples. C'eſt la couſtume des malcontens & des malheureux de ſe plaindre. Il ſe plaignit à Ignace de la Cour de Rome, la nomma trompeuſe & ingrate, ſe conſolant toutefois avec luy par l'eſperance d'une vie plus libre, & où il aquerroit au moins de la gloire.

Vous n'avez pas raiſon de vous plaindre, luy dit Ignace; *le monde n'a fait en vous trompant que ce qu'il a couſtume de faire: mais que dis-je, au lieu de vous en plaindre, vous devriez vous en loüer. Ce n'eſt pas vous avoir trompé proprement, que de vous avoir fait connoiſtre d'abord ce que c'eſt que la Cour, & combien les eſperances y ſont mal fondées. Ce monde ingrat, & qui a ſi mal récompensé vos ſervices, vous avertit luy-meſme que vous devez le quitter: mais vous faites comme ceux qui ayant fait naufrage ſur une mer, ſe rembarquent ſur une autre. Vous ſortez de Rome pour aller à Naples, comme ſi la Cour eſtoit plus fidelle & plus reconnoiſſante à Naples qu'à Rome. Pour moy, j'ay pitié de vous, non pas tant à cauſe des eſperances que vous avez perduës, qu'à cauſe de celles qui vous reſtent. Si vous me croyez, vous renoncerez à tous les établiſſemens de la terre, & vous ne chercherez que Dieu, qui ſeul peut vous rendre heureux.*

Ces paroles fraperent ſi fort le jeune ſoldat,

qu'il abandonna ſa nouvelle profeſſion pour ſe faire diſciple d'Ignace. Il retourna avec luy à Rome, & devint dans la ſuite un des plus fameux prédicateurs de l'Europe. D'autres jeunes hommes conſiderables par leurs talens naturels, & par leur piété, ſuivirent preſque en meſme temps l'exemple de Strada.

Dieu donna alors à Ignace & des notions plus diſtinctes de l'Inſtitut dont il devoit eſtre le fondateur, & une forte penſée de l'établir au plûtoſt. Il en communiqua avec le Févre & Laynez, & manda les autres qui eſtoient diſperſez par l'Italie. Ils quitterent tout au premier ordre d'Ignace, & ſe rendirent à Rome ſur la fin du careſme de l'année 1538. Ils ſe logerent tous enſemble chez un Gentilhomme Romain nommé Quirino Garzonio, qu'Ignace avoit gagné à Dieu, & dont il accepta la maiſon, pour traiter plus commodément avec ſes compagnons de l'affaire importante qu'il méditoit.

Il propoſe à ſes compagnons de faire avec eux un nouvel Ordre.

Les ayant aſſemblez un jour, *Penſez-vous, mes Freres*, leur dit-il, *que la Providence nous ait ramaſſez de tant de divers païs, & unis tous par le lien d'une charité ſi étroite, afin qu'aprés de longues études, & de penibles voyages, chacun s'en retourne chez ſoy quand il luy plaira? Non, non*, ajouſta-t-il; *Dieu veut que nous nous engagions dans ſon ſervice pour jamais, & que nous laiſſions meſme aprés nous des imitateurs de noſtre maniére de vie. Le Ciel*

nous a fermé l'entrée de la Paleſtine, & cependant je puis dire à la gloire du Seigneur, que noſtre zele s'eſt augmenté tous les jours de plus en plus. Ne devons-nous pas juger par là que nous ſommes appellez pour gagner à Dieu, non pas une nation & un païs, mais tous les peuples & tous les royaumes du monde.

Le petit nombre que nous eſtions ne ſuffiſoit pas pour une ſi vaſte entrepriſe. Il nous eſt venu du ſecours, & il nous en vient à toute heure. Mais que nous ſerviront les gens qui s'aſſocient avec nous, s'ils vivent dans l'indépendance? Et que ferons-nous nous-meſmes de grand, ſi noſtre Compagnie ne devient une Religion capable de ſe multiplier en tous lieux, & de ſubſiſter juſques à la fin des ſiecles?

Je ne doute pas que ce deſſein ne ſoit traverſé. La contradiction eſt le caractere des œuvres de Dieu: mais ni le monde, ni l'enfer ne peuvent rien contre les ordres de la Sageſſe éternelle. JESUS-CHRIST *nous a promis qu'il nous ſeroit favorable: que ne doit-on pas eſperer ſur ſa parole? & que peut-on craindre avec ſon ſecours? Aprés tout, je ſuis d'avis que vous & moy nous prenions du temps pour nous diſpoſer par la priére à connoiſtre encore davantage la divine volonté, & à l'exécuter fidellement quand nous l'aurons bien connuë.*

Quoy-que le diſcours d'Ignace euſt perſuadé tous ſes compagnons, ils ne laiſſerent pas, pour luy obéïr, de traiter durant quelques jours avec Dieu; & s'eſtant aſſemblez une ſe-

conde fois, tous convinrent d'un commun accord, qu'il falloit ériger leur Société en Religion ; qu'il n'y falloit point perdre de temps ; & que le premier pas qu'ils avoient à faire, estoit de préparer l'esprit du Pape, qui sembloit fort éloigné des nouveaux établissemens.

Lors qu'ils cherchoient des voyes pour cela, Paul III. partit de Rome pour aller à Nice, ville maritime de Provence, où se devoit faire l'entreveûë de François I. & de Charles-Quint. Le dessein du Pape estoit d'accommoder les differends des deux Princes par un traité de paix, ou d'obtenir de l'un & de l'autre une longue tréve ; & ce qui le faisoit agir, c'est qu'il craignoit que la division du Roy & de l'Empereur ne fust un obstacle aux progrés de la ligue qu'on avoit faite contre Soliman.

Ignace ne pût voir sans peine l'affaire de Dieu retardée : il s'en consola avec Dieu mesme, qui permettoit ce retardement, & il s'employa cependant au service du prochain. Ayant obtenu du cardinal Vincent Caraffe, que le Pape avoit fait son Legat dans Rome, la permission de prescher par tout, il distribua ses compagnons en diverses églises de la ville. Il prit pour luy Nostre-Dame de Montserrat, par la dévotion qu'il avoit toûjours conservée envers l'image miraculeuse qui est honorée à Montserrat mesme, & devant laquelle il avoit renoncé à la milice séculiére.

Il continuë ses travaux pour le prochain.

Il preſchoit d'une maniére tres-touchante ; & ſon talent eſtoit de faire entrer dans le cœur les veritez de l'Evangile, en les expoſant ſans nul artifice, telles qu'elles ſont en elles-meſmes, & qu'il les gouſtoit interieurement. Auſſi des perſonnes de piété & de bon ſens qui entendoient ſes ſermons, avoient couſtume de dire, que la parole de Dieu nuë & ſimple, avoit dans la bouche d'Ignace toute ſa majeſté & toute ſa force. Le Févre, Xavier, Laynez, & les autres preſchoient de leur coſté avec beaucoup de ferveur, & n'avoient en veûë que le bien des ames.

Dés les premiers jours on vit un notable changement de mœurs : la frequentation des ſacremens qui n'eſtoit plus en uſage, fut rétablie ſur le modele des premiers ſiécles du chriſtianiſme ; & c'eſt depuis ce temps-là qu'une ſi ſainte couſtume a eſté introduite en tous les païs catholiques auſſi-bien que celle de faire des catechiſmes aux enfans, des ſermons au peuple les dimanches & les feſtes.

Il confere de ſon Inſtitut avec ſes compagnons.

Le miniſtere évangelique n'empeſchoit pas Ignace de traiter ſouvent avec ſes compagnons du projet de ſon Inſtitut : car quoy-qu'il en euſt le plan dans la teſte, il ne vouloit rien regler que de concert avec eux. Comme ils eſtoient occupez tout le jour ou à inſtruire le peuple en public, ou à diriger les conſciences en particulier, ils prenoient, pour déliberer, le

temps

temps de la nuit. Ils résolurent dans une de leurs assemblées, suivant les propositions d'Ignace, qu'outre les vœux de pauvreté & de chastete qu'ils avoient fait à Venise, ils en feroient un d'obéïssance perpetuelle, pour se conformer au Fils de Dieu, qui a esté obéïssant jusqu'à la mort; que pour cela ils éliroient un Superieur général, à qui ils obéïroient tous comme à Dieu mesme; que ce Superieur seroit perpetuel, & qu'il auroit une autorité absoluë.

Ils arresterent une autre fois, que ceux qui feroient profession dans leur Compagnie, ajousteroient aux trois vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance, un vœu exprés d'aller par tout où le Vicaire de JESUS-CHRIST les envoyeroit, pour travailler au salut des ames, mesme d'y aller sans viatique, & en demandant l'aumosne, s'il le jugeoit à propos. Ils eûrent encore d'autres conferences, où ils déterminerent que les profez ne posséderoient rien ni en particulier, ni en commun: mais que dans les Universitez, on pourroit avoir des colleges, avec des revenus & des rentes pour la subsistence de ceux qui étudieroient.

Ils s'employerent de la sorte, en attendant le retour du Pape; & la bénediction que Dieu donnoit à leurs travaux, leur faisoit esperer un heureux succés de leur grand dessein, lors qu'il s'éleva tout-à-coup une tempeste, qui renversa

Il s'oppose à un prédicateur héretique.

presque leurs esperances. Il y avoit à Rome un prédicateur célebre, Piedmontois de nation, & Religieux de l'Ordre des hermites de Saint Augustin, homme réformé en apparence, mais indigne du saint habit qu'il portoit, & Lutherien dans le cœur. L'éloignement de la Cour luy donna lieu d'oser débiter en chaire les erreurs du nouvel Héresiarque. Pour surprendre mieux le peuple, il gémissoit sur le relaschement de la discipline & de la morale ; & il insinuoit ensuite quelque proposition ambiguë, qu'il ne manquoit pas d'appuyer de l'autorité des Saints Peres & de l'exemple des premiers siécles.

Ignace ne pouvoit comprendre qu'un Religieux fust capable de prescher des héresies au milieu de Rome ; & il crût d'abord qu'on donnoit un mauvais sens aux paroles du Prédicateur, ou que les propositions qui faisoient du bruit, luy estoient échapées sans aucun dessein. Néanmoins, pour s'éclaircir de la verité, il voulut que Salmeron & Laynez qui avoient disputé contre les ministres Lutheriens en passant par l'Allemagne, & qui sçavoient le secret du Lutheranisme, allassent entendre l'Augustin, & qu'ils l'entendissent plus d'une fois.

Ayant sceû d'eux que c'estoit un vray héretique, qui enseignoit la pure doctrine de Luther, sous prétexte d'enseigner celle de la pri-

mitive Eglise, il le fit avertir en secret, que ses sermons causoient du scandale; & l'avis luy fut donné avec toutes les précautions que la prudence & la charité demandent.

Mais c'est le propre de l'héresie, d'affecter de la moderation, quand on la laisse en repos; & d'avoir de l'emportement, quand on se déclare contre elle. L'Augustin, que tout Rome écoutoit comme un oracle, fier de sa réputation, & d'autant plus irrité des remontrances qu'on luy avoit faites, qu'elles estoient bien fondées, se déchaisna contre ceux à qui sa doctrine estoit suspecte, & soûtint hardiment toutes les propositions qu'il avoit avancées. Ignace voyant qu'un avis secret avoit esté inutile, & que la douceur ne servoit qu'à aigrir le mal, crût devoir s'opposer publiquement aux entreprises d'un homme, qui ne prétendoit pas moins que d'alterer la pureté de la Foy dans la capitale du monde chrestien.

C'est pourquoy luy & ses compagnons monterent en chaire, & combatirent l'Augustin de toute leur force, en défendant la necessité des bonnes œuvres, les vœux de Religion, l'autorité de l'Eglise, & les autres articles catholiques, que les Lutheriens attaquent. Les dix prédicateurs ne prescherent pas inutilement. L'Augustin devint suspect d'hérefie : mais comme il estoit habile, & homme de cabale, il ne man-

qua ni d'artifice pour se justifier, ni de credit pour se maintenir.

Persécution excitée contre luy dans Rome.

Sa premiére adresse fut de rejetter sur Ignace le soupçon d'héresie, en disant tout haut, que c'estoit la coustume des fins héretiques, d'imputer des erreurs à qui il leur plaisoit, pour les pouvoir enseigner impunément, & sans en estre soupçonnez eux-mesmes. Mais afin d'insinuer mieux ce qu'il vouloit faire croire, il gagna trois Espagnols qui avoient un air de sagesse & de probité tout propre à autoriser une calomnie. L'un s'appelloit Mudarra, l'autre Barrera, & le troisiéme Castilla.

Ils ne se contenterent pas de parler d'Ignace comme d'un Lutherien & d'un scelerat; ils corrompirent par argent Michel Navarre, & l'engagerent à déposer en justice quelque chose de bien atroce. C'est celuy qui à Paris ne pouvant souffrir la conversion de Xavier, avoit voulu attenter sur la vie d'Ignace. Il estoit venu à Rome, aprés avoir couru une partie de l'Europe; & il haïssoit d'autant plus Ignace, qu'ayant voulu estre de ses disciples, il n'en avoit pas esté jugé digne.

Il déclara donc devant le gouverneur de Rome, que le chef de certains prestres étrangers estoit un héretique & un sorcier, qui avoit esté bruslé en effigie à Alcala, à Paris, & à Venise. Il protestoit avec serment que sa conscience seule le forçoit d'accuser un homme de sa

nation : Il n'avançoit rien, disoit-il, qu'il n'eust veû de ses propres yeux, & dont il ne pust produire des preuves incontestables.

Il n'en fallut pas davantage au peuple si inconstant de luy mesme, & prévenu en faveur de l'Augustin, pour changer de sentimens à l'égard d'Ignace. Ces hommes qu'on venoit d'admirer en chaire, & dont la vie sembloit si apostolique, estoient montrez au doigt comme des hypocrites & de faux prophetes. Personne n'osoit plus hanter des miserables qu'on croyoit devoir estre brûlez au premier jour ; & deux prestres que le Cardinal Legat leur avoit donnez pour les aider à confesser, se sauverent de la ville, dans la crainte d'estre confondus avec eux.

L'Augustin & ses confidens s'applaudissoient du succés de leur entreprise. Mais Ignace esperant d'autant plus en Dieu, que tout sembloit desesperé, encourageoit ses compagnons, & s'excitoit luy-mesme à ne rien craindre. *Seigneur*, disoit-il, *voila l'accomplissement de ce que pronostiquoit la croix dont je vous vis chargé en venant à Rome. Accomplissez ce qui reste, & ne nous refusez pas l'assistance que vous nous avez promise.* Le Ciel exauça ses vœux ; & afin qu'il parust que c'estoit Dieu qui appaisoit la tempeste, le calme vint d'où humainement on ne devoit pas l'attendre.

De tous les amis d'Ignace, il n'y eût que

Quirino Garzonio, qui ne l'abandonna pas. Le commerce particulier qu'il avoit eû avec les perſecutez en les logeant chez luy avant la perſecution, luy avoit donné une ſi haute idée de leur vertu, que les bruits de Rome ne firent aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Comme il parloit pour eux en toutes rencontres, le cardinal Jean Dominique de Cupis doyen du ſacré college, ſon ami & ſon parent, l'en reprit un jour, & luy conſeilla ſur tout de fuïr Ignace, non ſeulement pour le deshonneur que la ſocieté des perſonnes infames apporte toûjours, mais pour le danger où l'on expoſe ſon ſalut, en pratiquant des ſcelerats & des impies. *Je vous aſſeûre*, répondit Garzonio, *que ſi vous le connoiſſiez comme moy, au lieu de me défendre ſa compagnie, vous la rechercheriez vous-meſme. Je voy bien*, repliqua aigrement le Cardinal, *que ce malheureux vous a troublé la raiſon, & que vous n'eſtes pas moins enſorcelé que les diſciples qui le ſuivent; car on dit que c'eſt un grand enchanteur.*

La perſecution s'appaiſe peu à peu.

Garzonio rendit compte le jour meſme à Ignace de la converſation qu'il avoit eûë avec le doyen du ſacré college. Ignace loüa le zele du Cardinal, qui ayant mauvaiſe opinion des mœurs & de la doctrine d'un homme, ne vouloit pas qu'on le pratiquaſt. Il dit ſeulement, que s'il pouvoit entretenir le Cardinal, il ne deſeſperoit pas de le détromper. Garzonio s'engagea à luy procurer une audience, &

il l'obtint aisément ; car le Cardinal avoit envie de voir un homme qui faisoit tant de bruit, & de luy reprocher tous ses crimes : si bien qu'en accordant l'audience, *Que vostre Ignace vienne*, dit-il, *je le traiteray selon son mérite.*

Ignace parut devant le Cardinal avec une certaine fierté modeste, que l'innocence seule peut donner. On ne sçait pas précisément ce qu'ils dirent ; mais on sçait bien que l'entretien dura prés de deux heures, & que le Cardinal tout-à-fait desabusé, se jetta aux pieds d'Ignace, pour luy demander pardon ; qu'il le reconduisit avec de grandes marques d'estime & de bienveillance, & que depuis ce jour-là il luy envoya toutes les semaines une grosse aumosne.

Quoy-qu'Ignace vist bien que le Ciel commençoit à luy estre favorable ; il ne laissa pas d'agir de son costé, selon sa grande maxime, que dans les rencontres difficiles, il falloit s'abandonner à Dieu avec une entiére confiance, comme si le bon succés de l'affaire devoit venir d'en-haut par une espece de miracle ; & qu'il falloit néanmoins mettre tout en œuvre pour la faire réüssir, comme si nous ne devions recevoir aucun secours du costé de Dieu.

Sa premiére démarche fut donc de se presenter devant Benoist Conversin, évesque de Bertinoro, gouverneur de Rome, & de solliciter luy-mesme que son procés se jugeast.

Le Gouverneur ayant aſſigné un jour aux parties, Ignace, & Navarre qui l'avoit accuſé, comparurent en Juſtice. L'Accuſateur ſoûtint tout ce qu'il avoit dépoſé, & il en jura tout de nouveau par ce qu'il y a de plus ſacré. Ignace, pour toute réponſe, produiſit une lettre, & demanda à Navarre s'il n'en connoiſſoit point l'écriture. *C'eſt la mienne*, repliqua-t-il ſans ſe douter de rien. Il diſoit vray, & il avoit écrit cette lettre à un homme de ſa connoiſſance quelques mois auparavant : elle portoit qu'Ignace & ſes compagnons menoient une vie irreprochable ; qu'il les avoit connus à Paris & à Veniſe, & que c'eſtoient de vrais hommes apoſtoliques.

La lettre fut leûë, & fit tout l'effet qu'Ignace s'en eſtoit promis. L'Accuſateur qui parloit avec tant d'audace, ſe voyant convaincu de fauſſeté par luy-meſme, demeura muët, ou ne prononça que des paroles confuſes, qui acheverent de prouver ſa mauvaiſe foy.

Mais ce qui détruiſit tout-à-fait la calomnie, c'eſt que les trois juges qui avoient déclaré Ignace innocent dans les trois villes où Navarre ſoûtenoit qu'on l'avoit condamné au feu, ſe trouverent à Rome en ce temps-là. Gaſpar de Doctis aſſeſſeur du Nonce Veralli, y vint de Veniſe ; le Grand-Vicaire Jean Figueroa, d'Alcala ; & l'Inquiſiteur Mathieu Ori, de Paris ; chacun pour ſes intereſts parti-

culiers,

culiers, ou plûtost pour celuy d'Ignace, dont Dieu vouloit que l'innocence fust prouvée authentiquement dans la capitale de la Chrestienté. De juges qu'ils avoient esté, devenus témoins, ils déposerent tous trois la verité contre les impostures de Navarre.

L'imposteur fut condamné à un bannissement perpetuel; & il auroit esté puni plus severement, si Ignace n'avoit demandé sa grace. Pour les trois autres Espagnols, ils se dédirent en presence du Gouverneur de Rome, & du Cardinal Legat.

Il ne restoit plus pour la parfaite justification du maistre, qu'à justifier les disciples. Sur les bruits qui coururent hors de Rome, que les compagnons d'Ignace estoient des gens de mauvaises mœurs, les Grands-vicaires de Padoüë, de Boulogne, de Ferrare, de Sienne, envoyerent aussi-tost d'eux-mesmes des attestations fort amples de leur sainte vie; & Hercule d'Est, Duc de Ferrare, donna ordre à ses ministres qui estoient auprés du Pape, d'interposer son autorité, pour rendre témoignage de la vertu de le Jay & de Rodriguez.

Tant de preuves néanmoins ne satisfirent pas Ignace; il voulut avoir une sentence qui fist foy de tout. Il disoit qu'avec le temps on perdroit le souvenir du bannissement de l'Accusateur, & que n'y ayant nul acte public en faveur des Accusez, on pourroit croire que par

Il poursuit une sentence, qui le justifie, & l'obtient enfin.

leurs intrigues & par leur credit ils auroient arresté le cours de la cause dans la crainte d'un mauvais succés. Ce qui le portoit encore à poursuivre une sentence, c'est qu'il esperoit qu'un seul acte le justifieroit des accusations d'Alcala, de Paris, & de Venise. *Je sçay bien*, écrivit-il alors au Seigneur Pierre Contarini, *que nous ne ferons pas taire les hommes par là; & je ne suis pas si malavisé que de le prétendre : nous voulons seulement sauver l'honneur de la Religion, qui est en quelque sorte attaché au nostre. Il nous importe peu qu'on nous prenne pour des ignorans, ni mesme qu'on nous croye des scelerats : mais que la doctrine que nous preschons passe pour fausse dans l'esprit des peuples, & qu'on regarde la voye par laquelle nous conduisons les ames, comme le chemin de perdition, c'est ce que nous ne pouvons souffrir sans trahir nostre ministere; parce que cette doctrine est celle de* JESUS-CHRIST, *& que cette voye est le chemin du salut.*

Encore que l'affaire qu'Ignace avoit tant à cœur fust tres-juste, & ne parust pas difficile, il y trouva des obstacles de tous costez. Le Gouverneur, homme équitable, mais foible, & qui craignoit de s'attirer des ennemis, s'il se déclaroit trop pour Ignace, n'osant ni luy accorder, ni luy refuser sa demande, traisna la chose en longueur : d'ailleurs le Cardinal Legat ne fut pas d'avis qu'on poussast l'affaire plus loin; & il n'y eût pas jusqu'aux compagnons d'Ignace qui n'eussent sur cela d'autres senti-

mens que luy. Ils diſoient que c'eſtoit aſſez pour eux d'eſtre reconnus innocens, & que le reſte auroit un air de vengeance, qui édifieroit mal le public. Ces oppoſitions ne rebuterent pas Ignace, auſſi jaloux de ſon honneur quand l'intereſt de la religion le demandoit, qu'avide d'opprobres en d'autres rencontres.

Ennuyé des remiſes du Gouverneur, & deſeſperant d'obtenir jamais rien de luy, il crût que le plus court & le plus ſeûr eſtoit de s'adreſſer immediatement au Pape, qui revint à Rome ſur ces entrefaites, & qui alla paſſer une partie de l'automne à Fraſcati, pour ſe délaſſer du voyage de Provence. Ignace l'y alla trouver, & la juſtice de ſa cauſe luy donna tant de confiance, qu'il ne chercha ni patron, ni introducteur.

Le Pape n'eût pas plûtoſt entendu les raiſons d'Ignace, qu'il ordonna au Gouverneur de le contenter. Le Gouverneur obéït; & aprés avoir fait examiner le livre des Exercices ſpirituels, il dreſſa une ſentence dans les formes, qui contenoit l'éloge des Accuſez, & qui les juſtifioit entiérement.

Ignace envoya par tout des copies de la ſentence & juſqu'en Eſpagne : mais la malheureuſe deſtinée de ſes ennemis le diſculpa encore dans la ſuite. Navarre veſcut miſerable, & agité des remords de ſa conſcience. Barrera mourut peu de jours aprés d'un mal tres-vio-

lent. Mudarra & Castilla furent accusez tous deux d'hérefie: on condamna le premier à une prison perpetuelle, & l'autre qui parut plus opiniastre, à estre brûlé. Pour l'Augustin Piedmontois, il s'enfuit de Rome à Geneve, & se déclara ouvertement héretique; il fit mesme un livre sanglant contre l'Eglise Romaine intitulé, *Le sommaire de l'Ecriture.* Enfin les impiétez de cét apostat monterent à un tel excés, qu'estant tombé entre les mains de l'Inquisition, il finit sa vie par le feu.

Il assiste le peuple durant la famine.

Les dix Prestres étrangers ayant recouvert leur honneur, commencerent à paroistre tout de nouveau en public, & il se presenta une occasion de secourir le prochain, qu'ils ne laisserent pas échaper. Outre que l'hiver estoit fort rude, il y avoit une si grande cherté à Rome, que plusieurs de la populace, presque morts de faim, estoient couchez de tous costez dans les ruës, sans avoir seulement la force de demander du secours. Bien qu'Ignace & ses compagnons, qui ne vivoient que d'aumosnes, se ressentissent de la famine, ils entreprirent de soulager ces miserables sur le fonds de la Providence. Ils se mettent donc tous ensemble à les ramasser par les ruës, & il les portent eux-mesmes jusques dans la maison où ils logeoient depuis peu. Ils donnent leurs lits aux plus foibles, accommodent les autres le mieux qu'ils peuvent avec de la paille étenduë à terre. La

Providence ſur laquelle ils avoient compté ne leur manqua pas : ils receûrent tant de vivres & tant d'argent tout à la fois, qu'ils eûrent non-ſeulement de quoy nourrir plus de quatre cens perſonnes ; mais auſſi de quoy couvrir la nudité des plus neceſſiteux, qui mouroient de froid & de faim en meſme temps.

La charité d'Ignace & de ſes compagnons leur attira bien des ſpectateurs. Quelques-uns qui eſtoient venu voir par curioſité ce qui ſe paſſoit chez eux, ſe dépouillerent d'une partie de leurs habits pour reveſtir des pauvres gens demi-nus qu'on n'avoit pas encore habillez ; & pluſieurs perſonnes de qualité firent un fonds pour la ſubſiſtence de trois ou quatre mille hommes, que la famine réduiſoit à une extréme miſere. Mais les ſoins d'Ignace ne ſe bornoient pas au ſoulagement du corps : on inſtruiſoit ces malheureux de tous les devoirs du chriſtianiſme ; on les faiſoit prier Dieu tous enſemble, & on les engageoit à ſe confeſſer.

Il preſente au Pape le projet de ſon Inſtitut.

Cependant Ignace, à qui tout Rome donnoit des benedictions, & que le peuple appelloit ſon pere, crût devoir profiter d'une ſi heureuſe conjoncture pour l'exécution de ſon deſſein. Ayant donc fait un abregé de l'Inſtitut que luy & ſes premiers compagnons avoient concerté enſemble, il le preſenta à Paul III. par l'entremiſe du cardinal Gaſpar Contarini. Le Pape receût cét écrit agréablement, & le

donna auſſitoſt à examiner au maiſtre du ſacré Palais Thomas Badia, qui fut depuis le Cardinal de Saint Sylveſtre. Badia le retint deux mois : aprés quoy il le rendit à ſa Sainteté, en luy proteſtant qu'il n'y trouvoit rien que de tres-loûable. Le Pape le leût luy-meſme, & on dit qu'aprés l'avoir leû, il s'écria, *digitus Dei hic eſt.*

Ignace demanda en meſme temps à ſa Sainteté, qu'il luy pluſt de confirmer authentiquement ce qu'elle auoit approuvé de vive voix. Quoy-que Paul III. s'y ſentiſt porté, il ne voulût rien faire que par l'avis de trois cardinaux. Le premier qui fut chargé de l'affaire ſe nommoit Barthelemi Guidiccioni, homme d'un grand merite, & ſi digne du ſouverain pontificat, que quand il mourut, le Pape dit que ſon ſucceſſeur eſtoit mort; mais d'une vertu auſtere, & ſi ennemi de toutes ſortes de nouveautez, que bien loin d'agréer les nouvelles Religions, il croyoit qu'on devoit éteindre quelques-unes des anciennes, & les réduire toutes à quatre. Son zele alla meſme ſi loin là-deſſus, qu'il compoſa un livre pour faire valoir ſes raiſons, qui eſtoient fondées ſur les decrets des Conciles de Latran & de Lyon ſous Innocent III. & Grégoire X. touchant la multiplication des Ordres Religieux. Avec cette diſpoſition d'eſprit, il ne regarda pas ſeulement le memoire qu'on luy mit entre les mains, & dit pluſieurs

fois, que de quelque nature que fuſt l'Inſtitut dont il s'agiſſoit, l'Egliſe n'en avoit que faire. L'autorité de Guidiccioni, qui eſtoit grand theologien & grand canoniſte, entraiſna les deux autres cardinaux.

Dans le temps que Paul III. nomma les trois commiſſaires, il demanda à Ignace quelques-uns de ſes compagnons pour des beſoins de l'Egliſe fort preſſans, & il les demanda à la priére des Princes, des Eveſques, & d'autres perſonnes illuſtres, qui connoiſſoient les diſciples & le maiſtre. Paſquier Broûët fut envoyé à Sienne, pour réformer un monaſtere de Religieuſes, qui eſtoit dans un grand deſordre; Claude le Jay à Breſſe, pour extirper l'héreſie, que des prédicateurs peu catholiques y avoit ſemée; & Nicolas Bobadilla à l'Iſle d'Iſchia, vers les coſtes de Naples, pour accorder les Principaux du païs, qui ſe haïſſoient mortellement. Jacques Laynez & Pierre le Févre accompagnerent le cardinal de Saint Ange dans ſa légation de Parme: Laynez alla à Plaiſance, & le Févre à Parme, d'où il fut retiré en ſuite, pour aller avec le docteur Ortiz, que Charles-Quint rappella, & qui eût ordre de ſe rendre à Vormes, où ſe devoit tenir un colloque entre les Proteſtans & les Catholiques. Enfin Simon Rodriguez & François Xavier partirent pour les Indes, & voicy l'occaſion de leur voyage.

Quelques-uns de ſes compagnons ſont employez par le Pape.

Jacques Govea, ce Portugais Principal du

college de Sainte Barbe, qui reconnut l'innocence d'Ignace sur le point de le faire chastier publiquement, estant encore à Paris, & entendant parler des merveilles qu'Ignace & ses compagnons faisoient en Italie, jugea que des hommes faits comme eux seroient fort utiles dans les Indes Orientales, qui venoient d'estre conquises par les Portugais. Il en écrivit au Pere Ignace, dont il vouloit sçavoir le sentiment avant que de faire aucune démarche du costé de la Cour de Portugal. Le Pere loûa Dieu de ce que la Providence luy ouvroit la porte d'un nouveau monde, aprés luy avoir fermé celle de la Terre Sainte; & il conceût un desir ardent de porter luy-mesme la Foy à tant de nations idolatres. Il répondit à Govea, que luy & ses compagnons estoient prests d'aller en quelque lieu du monde où il plairoit au Vicaire de JESUS-CHRIST de les envoyer; qu'ils luy avoient voûé leur service pour le regard des missions, & qu'ils ne pouvoient disposer d'eux que sous le bon plaisir de sa Sainteté.

Govea envoya à Jean III. Roy de Portugal la réponse d'Ignace, avec une lettre qu'il luy écrivit touchant la pensée qu'il avoit eû pour la conversion des Indiens. Ce Prince, qui estoit tres-religieux, & qui ne songeoit pas moins à établir le Royaume de JESUS-CHRIST dans les terres nouvellement découvertes, qu'à y étendre la domination des Portugais, donna

ordre

ordre au meſme temps à Dom Pedro Maſcaregnas ſon Ambaſſadeur, d'obtenir du Pape pour le moins ſix de ces ouvriers évangeliques dont luy parloit Govea, & de les amener avec luy.

L'Ambaſſadeur qui connoiſſoit Ignace particuliérement, & qui ſe confeſſoit meſme à luy, luy montra l'ordre de ſon maiſtre. Le Pere dit, Que c'eſtoit au Pape à décider là-deſſus; mais que s'il oſoit dire ſon ſentiment, il ſeroit d'avis qu'on ne donnaſt que deux Peres pour les Indes. Comme Maſcaregnas inſiſtoit ſur le nombre marqué par le Roy, *Mon Dieu*, repartit Ignace, *ſi de dix que nous ſommes, ſix alloient aux Indes, que reſteroit-il pour tous les autres païs du monde?* Le Pape, à qui Maſcaregnas fit toutes les inſtances poſſibles, renvoya l'affaire au Pere Ignace, qui ne ſe relaſcha point: de ſorte que l'Ambaſſadeur de Portugal n'emmena que Simon Rodriguez & François Xavier; petit ſecours à la verité, ſi on regarde ſeulement au nombre, mais tres-conſiderable ſi on peſe le mérite. Il deſtine deux de ſes compagnons aux Indes.

Les deux Miſſionnaires eſtant arrivez à Liſbonne, ſe mirent à y travailler au ſalut des ames, en attendant que partiſt la capitane ſur laquelle ils ſe devoient embarquer avec Martin Alphonſe Soza, qui commandoit la flotte Royale; & leurs travaux dés les premiers jours leur mériterent le ſurnom d'apoſtres, qui eſt demeuré dans ce royaume à leurs ſucceſſeurs.

Quelques Seigneurs de la Cour ravis du zele de Xavier & de Rodriguez, representerent au Roy qu'il seroit peut-estre plus à propos de retenir l'un & l'autre en Portugal, que de les envoyer aux Indes.

Les deux Peres qui avoient leur mission pour le nouveau monde ayant entreveû le dessein des Portugais, écrivirent aussitost à Rome, & conjurerent leur Pere Ignace, de faire parler le Pape en leur faveur. Paul III. ne voulut point s'expliquer, & fut d'avis de laisser les Portugais maistres de l'affaire. Ainsi le Pere Ignace manda aux deux Peres, qu'ils devoient suivre la volonté du Roy de Portugal, qui en cette rencontre leur tenoit la place de Dieu. Mais il ajousta, que si le Roy par hazard vouloit sçavoir son sentiment là-dessus, ils pouvoient luy dire, que sa pensée estoit que François Xavier allast aux Indes, & que Simon Rodriguez demeurast en Portugal. Le Roy receût ce conseil comme un oracle, & la chose s'exécuta selon qu'Ignace l'avoit ajustée; si bien que par cette seule raison on peut luy attribuer en quelque sorte tout ce que Saint Xavier a fait dans les Indes.

Il demande que son Institut soit approuvé du Saint Siege.

La joye qu'eût Ignace de voir ses compagnons engagez dans les emplois de l'apostolat, fut un peu troublée par les oppositions que firent les trois Cardinaux à son grand dessein. Il continua néanmoins ses poursuites auprés du

Pape avec plus de chaleur que jamais. Il redoubla en mesme temps ses priéres auprés de la divine Majesté avec une extréme confiance; & comme s'il eust esté asseûré du succés, il promit un jour à Dieu trois mille messes en reconnoissance de la grace qu'il esperoit obtenir.

Son esperance ne fut pas trompée. Le cardinal Guidiccioni se sentit tout-à-coup changé, sans sçavoir pourquoy; & ce changement subit luy parut à luy-mesme si étrange, qu'il ne douta pas que Dieu n'en fust l'auteur. Il leût l'écrit qu'il n'avoit pas voulu regarder; & aprés l'avoir bien examiné, il dit que son sentiment estoit toûjours en général, qu'on ne devoit point recevoir de nouvelles Religions: mais que pour celle qui se presentoit, il ne pouvoit pas s'y opposer. Il avoûa mesme qu'elle luy sembloit necessaire pour remédier aux maux de la Chrestienté, & sur tout pour arrester le cours des héresies qui se répandoient par toute l'Europe.

En effet, il ne paroissoit presque plus aucune trace de l'ancienne Religion dans l'Allemagne, où les Lutheriens & les Anabaptistes divisez en plusieurs sectes contraires, s'accordoient seulement ensemble, pour ruiner la Foy Catholique. L'Angleterre séparée de Rome suivoit les égaremens d'Henry VIII. qu'elle reconnoissoit pour chef de l'Eglise Anglicane.

La Suiſſe, le Piedmont, la Savoye, & tous les païs circonvoiſins eſtoient infectez des erreurs de Zuingle & d'Oecolampade. La France ſe reſſentoit en pluſieurs endroits de la contagion de Geneve; & il n'y avoit pas juſqu'à l'Italie, où le venin ne ſe fuſt gliſſé. Calvin y avoit porté ſon Inſtitution traduite en François, & s'eſtoit ſi bien inſinué dans l'eſprit de Renée Ducheſſe de Ferrare, fille de Louïs XII. que cette Princeſſe avoit embraſſé l'héreſie avec une partie de ſa Cour.

Le Pape jugea de ſon coſté que l'Egliſe, dans des conjonctures ſi funeſtes, avoit beſoin d'un ſecours extraordinaire. Il apprit en meſme temps que les diſciples d'Ignace, qui eſtoient employez hors de Rome, réveilloient par tout l'eſprit du chriſtianiſme, & que les pecheurs les plus endurcis ne pouvoient réſiſter à la force de leurs paroles. Parmi les converſions qui firent du bruit, celle d'un preſtre de Sienne parut au Pape la plus admirable. Ce preſtre avoit mené une vie tres-libertine : il ne ſe contentoit pas de compoſer des comédies pour réjoûïr le peuple, il les repreſentoit quelquefois luy-meſme; & les gens de bien eſtoient également ſcandaliſez de voir un comédien à l'autel, & un preſtre ſur le theatre. Broûët & ſon compagnon Strada, ce jeune Eſpagnol qu'Ignace gagna au retour du Mont-Caſſin, le toucherent tellement par leurs diſcours, qu'ayant

fait une retraite ſpirituelle, il demanda publiquement pardon au peuple, la corde au col, avec la permiſſion du Grand-vicaire, & ſe retira en ſuite dans un cloiſtre de la Réforme de Saint François, où il fit le reſte de ſes jours une rigoureuſe penitence.

La Compagnie de JESUS eſt approuvée par le Pape.

Paul III. frapé de tant de choſes éclatantes, & pouſſé encore davantage par un mouvement interieur, confirma enfin l'Inſtitut d'Ignace ſous le nom de la Compagnie de JESUS, par la bulle, *Regimini militantis Eccleſiæ.* Cette bulle qui fut expediée le 27. de ſeptembre de l'année 1540. contient l'éloge des dix premiers Peres, & porte en termes formels, qu'il n'y a rien que de bon & de ſaint dans ce nouvel Inſtitut. Le Pape leur permit par la meſme bulle de dreſſer des Conſtitutions telles qu'ils jugeroient les plus propres pour leur perfection particuliére, pour l'utilité du prochain, & pour la gloire de noſtre Seigneur. Il eſt vray qu'il limita le nombre des Profés, & le reſtraignit à ſoixante. Mais il oſta cette reſtriction deux ans aprés par une autre bulle; & ce fut l'intereſt de la Chreſtienté, qui l'obligea d'en uſer ainſi, comme il le déclare luy-meſme.

Dés que le Saint Siége eût approuvé la Compagnie de JESUS, Ignace jugea qu'il falloit commencer par élire un chef; & pour cét effet il rappella à Rome, avec la permiſſion du Pape, ceux de ſes compagnons qui pouvoient

s'y rendre: car Xavier & Rodriguez eſtoient à la Cour de Portugal ; le Févre eſtoit à la Diéte de Vormes, & Bobadilla avoit ordre expreſſément du Souverain Pontiſe, de ne point quitter le royaume de Naples, que les affaires qu'on luy avoit miſes entre les mains ne fuſſent finies. Tellement que ces quatre Peres n'aſſiſterent point à l'élection : les deux premiers laiſſerent leurs ſuffrages en partant ; le Févre envoya le ſien ; & ſi Bobadilla n'en fit pas autant, ou faute de commodité, ou parce qu'il eſperoit de jour en jour retourner à Rome, il confirma à ſon retour le choix que firent les autres.

Ignace eſt élû Général de la Compagnie.

Quand le Jay, Broûët, & Laynez furent venus, on prit trois jours pour examiner devant Dieu qui on éliroit ; & ces jours ſe paſſerent en priére & en ſilence. On s'aſſembla le quatriéme jour, & toutes les voix furent pour Ignace, hors la ſienne, qu'il donna à celuy qui auroit le plus de ſuffrages, en s'exceptant néanmoins luy-meſme. Il ne ſe déclara pour perſonne nommément, ou parce qu'il ne pût décider lequel eſtoit le plus digne, ou parce qu'il voulut les meſnager tous, en tenant ainſi la balance égale.

Comme quelques-uns de ces ſuffrages que chacun donna par écrit ſe ſont conſervez, le lecteur ne ſera pas faſché de les voir tels qu'on les a tirez des originaux. *Je proteſte*, dit Fran-

çois Xavier en sa langue naturelle, *que sans avoir esté sollicité par personne, je juge, selon ma conscience, qu'on doit élire pour chef de nostre Compagnie, nostre ancien superieur & veritable pere Dom Ignace, qui aprés nous avoir tous rassemblez avec tant de peine, sçaura encore mieux nous maintenir, & nous gouverner comme celuy qui nous connoist tous parfaitement.*

Nostre tres-honoré pere Dom Ignace de Loyola, dit Jean Codure en latin, *est celuy à qui je donne ma voix, comme l'ayant toûjours reconnu pour un homme embrasé du zele de la gloire de Dieu, & du salut des ames. Je croy aussi qu'il doit estre le superieur des autres, parce qu'il s'est fait toûjours le plus petit, & qu'il a esté le serviteur de tous.*

Le suffrage de Salmeron est le plus raisonné, & le plus ample. *Au nom de* JESUS-CHRIST, dit-il, *moy Alphonse Salmeron, tres-indigne de cette Compagnie, aprés avoir prié Dieu, & examiné meûrement la chose dont il s'agit autant que j'en suis capable, j'élis & je déclare Dom Ignace de Loyola mon superieur Général & celuy de toute la Compagnie. Comme selon la sagesse qui luy a esté communiquée d'enhaut, il nous a tous engendrez en* JESUS-CHRIST, *& nourris de lait dans nostre enfance spirituelle; maintenant que nous sommes plus grands & plus forts en nostre Seigneur, il nous donnera la solide nourriture de l'obéïssance; il nous conduira dans les pasturages celestes, & à la fontaine de la vie; afin que quand il aura rendu ce petit trou-*

peau au grand Paſteur JESUS-CHRIST, *nous puiſſions dire veritablement,* nous ſommes ſon peuple, & les brebis que ſa main conduit, *& que luy-meſme diſe avec joye,* Seigneur, je n'ay perdu aucun de ceux que vous m'avez donné. *Le bon Paſteur* JESUS *nous faſſe à tous cette grace. Ainſi ſoit-il.*

Il refuſe la charge de Général.

Ignace affligé, & meſme ſurpris de ſe voir élû Général, *Mes freres,* leur dit-il d'abord, *je ne ſuis point digne de cét employ, & je vous aſſeûre que je ne pourray pas m'en aquiter: car comment conduire les autres, quand on ne ſçait pas ſe conduire ſoy-meſme? C'eſt avec toute la ſincerité poſſible que je vous parle,* ajouſta-t-il. *Quand je conſidere les deſordres de ma vie paſſée, & les foibleſſes de ma vie preſente, je ne puis me réſoudre d'accepter la charge de Général. Ainſi je vous conjure au nom de Dieu de ne pas trouver mauvais que je la refuſe, & d'implorer tout de nouveau, durant trois ou quatre jours, les lumiéres divines, afin que nous éliſions pour noſtre ſuperieur & pour noſtre pere, celuy qui eſt le plus capable de bien gouverner noſtre Compagnie.*

Quoy-que ce refus ne ſervift qu'à les confirmer dans leur ſentiment, le reſpect qu'ils avoient pour leur pere commun les fit condeſcendre à recommencer l'élection aprés quatre jours de priére & de penitence. Il fut élû une ſeconde fois; mais il fit un ſecond effort, pour ne point recevoir la charge. Il dit, qu'il mettroit l'affaire entre les mains de ſon confeſſeur; & que ſi celuy qui connoiſſoit toutes ſes mauvaiſes inclina-

tions,

tions, luy ordonnoit au nom de JESUS-CHRIST de ſe ſoumettre, il obéïroit aveuglément.

Les Peres eûrent de la peine à l'écouter là-deſſus. Ils diſoient que la volonté de Dieu n'eſtoit que trop manifeſte, & que c'eſtoit s'y oppoſer, que de balancer davantage. Ils ſe relaſcherent néanmoins; & le Pere Ignace alla trouver un Religieux de Saint François nommé le Pere Theodoſe, auquel il ſe confeſſoit ordinairement, & qu'il quitta dés que le Saint Siége eût confirmé l'Inſtitut. Aprés luy avoir expoſé dans l'entretien ſes infirmitez ſpirituelles & corporelles tout enſemble, il luy fit une confeſſion de toute ſa vie durant les trois derniers jours de la Semaine Sainte. Le Pere Theodoſe luy déclara nettement qu'il réſiſtoit au Saint Eſprit en réſiſtant à ſon élection, & luy commanda de la part de Dieu, d'accepter la charge de Général.

Ignace & ſes compagnons font leur profeſſion.

Le Pere Ignace ſe rendit alors, & prit enfin par obéïſſance le gouvernement de la Compagnie de JESUS, le jour de Paſques de l'année 1541. ils convinrent tous ce jour-là, de faire leur profeſſion ſolennelle la meſme ſemaine; & ils la firent en effet le vendredy ſuivant, qui eſtoit le vingt-deuxiéme d'avril. Voicy comme ſe fit la cérémonie. Ils allerent viſiter les ſept égliſes, qui ſont les principales ſtations de Rome. Eſtant arrivez à Saint Paul, qui eſt hors des murailles de la ville, le Pere Ignace dit la meſſe

à l'autel de la Vierge. Avant que de communier, il se tourna vers le peuple, & tenant d'une main le corps de Nostre Seigneur, de l'autre la formule de ses vœux écrite, il la prononça à haute voix, aprés quoy il communia. Ensuite se retournant vers ses compagnons qui estoient à genoux au pied de l'autel, & tenant cinq hosties sur la patene, il receût leurs professions, & les communia aprés. Ils s'engagerent tous comme luy à garder une pauvreté, une chasteté, & une obéïssance perpetuelle selon la forme de vivre contenuë dans la bulle de leur Institution. Ils promirent de plus une obéïssance speciale au souverain Pontife pour le regard des missions marquées dans la mesme bulle, & ils s'obligerent à enseigner aux enfans la doctrine chrestienne.

Il n'y eût qu'une difference entre la profession du Pere Ignace & celle des autres, c'est qu'il fit sa promesse immédiatement au Vicaire de JESUS-CHRIST, & que ses compagnons luy firent la leur à luy-mesme comme à leur Général & à leur Chef.

La messe estant dite, ils allerent tous ensemble au grand autel, où reposent les ossemens des bien-heureux Apostres Saint Pierre & Saint Paul, & là embrassant leur pere commun, ils luy baiserent humblement la main pour marque de leur soumission & de leur obéïssance.

Le Général commença sa charge par faire le catechisme dans l'église de Sainte Marie de Strata, que Pierre Codace, officier du Pape, & puissant dans Rome, fit donner aux Peres, lors qu'ils n'avoient encore qu'une maison de loûage. C'est luy qui charmé de leur sainte vie, quitta de gros benefices par un esprit de retraite, & se rangea parmi eux, sans autre veûë que de vaquer au temporel, & de leur procurer des aumosnes.

Il fait le catechisme avec beaucoup de fruit.

Quoy-que le nouveau Superieur ne fit proprement ces instructions chrestiennes que pour les enfans, suivant l'obligation de son vœu; toutes sortes de personnes y venoient, mesme des hommes & des femmes de qualité, des theologiens & des canonistes. Il expliquoit en Italien les mysteres de la Foy, & les commandemens de Dieu d'une maniére facile & proportionnée à l'intelligence du peuple. Il mettoit dans cette explication des traits de morale vifs & touchans; & bien que son langage fust assez barbare, il faisoit tant d'impression sur les esprits, qu'aprés l'avoir entendu on se retiroit en silence les larmes aux yeux & la componction dans le cœur: la douleur estoit quelquefois si sensible, que ceux qui vouloient se confesser à la fin du catechisme, ne pouvoient pas presque prononcer une parole. Il continua cét exercice durant quarante-six jours dans la mesme église; & c'est à son exem-

ple que les ſuperieurs de la Compagnie font quarante jours le catechiſme quand ils entrent en charge.

Mais comme rien n'eſtoit plus eſſentiel que de regler la conduite des particuliers de cette petite Société naiſſante; avant que de faire des conſtitutions dans les formes, il dreſſa quelques réglemens généraux.

Les premiéres regles qu'il preſcrivit à la Compagnie naiſſante.

I. Qu'autant qu'il leur ſeroit poſſible, ils euſſent toûjours Dieu devant les yeux, & qu'ils ſe propoſaſſent la vie de JESUS-CHRIST pour le modele de la leur.

II. Qu'ils regardaſſent Dieu dans les Superieurs, pour exécuter leurs ordres, & pour honorer leur dignité; & qu'ils fuſſent perſuadez que l'obéïſſance eſt un guide qui n'égare point, un oracle qui ne peut tromper; qu'ils découvriſſent à leur Superieur le fonds de leur ame, pour en eſtre bien gouvernez; qu'ils ne craigniſſent rien tant que de ſe conduire eux-meſmes, & qu'ils ſe défiaſſent pour cela de l'amour propre d'autant plus aveugle qu'il penſe eſtre plus éclairé.

III. Que dans le commerce du monde ils euſſent la circonſpection de ceux qui ſecourent des gens qui ſe noyent, & qu'ils priſſent bien garde de ſe perdre en taſchant de ſauver les autres; que non ſeulement ils s'aimaſſent tous comme freres, mais que chacun aimaſt ſon frere comme un autre luy-meſme; qu'ils ne diſ-

putassent jamais de paroles avec ces entestemens opiniastres qui refroidissent la charité s'ils ne l'éteignent, & que quand ils seroient de divers avis, l'amour de la verité reglast leurs contestations, & non pas le vain desir d'avoir l'avantage.

IV. Que le silence se gardast exactement parmi eux, si ce n'est quand la necessité obligeroit de le rompre; & que lors qu'ils auroient à parler, ils le fissent d'une maniére modeste & Religieuse. Que quelque grandes choses qu'il plust à Dieu d'operer par leur ministere, ils ne se crûssent pas de grands hommes; & ne s'attribuassent pas la gloire de l'action, l'instrument estant de luy-mesme quelquefois peu propre à ce qui se fait par luy, & tirant toute sa vertu du bras qui le met en œuvre; qu'ils comptassent pour peu de chose, & mesme pour rien, l'esprit, l'éloquence, le sçavoir, en comparaison de la vertu; & qu'ils ne se tinssent jamais mieux payez de ce qu'ils auroient fait pour le prochain, que quand ils en recevroient des affronts & des outrages, la seule récompense dont le monde a payé les travaux de Jesus-Christ.

V. Que s'ils tomboient en quelque faute qui éclatast au dehors, & qui semblast les deshonorer, bien loin de perdre courage, ils rendissent graces à Dieu de ce qu'ayant permis leur faute, il avoit fait connoistre la foiblesse de

leur vertu, & détrompé le monde, qui les estimoit plus saints qu'ils n'estoient; qu'au reste ceux qui estoient tombez n'oubliassent jamais leur cheûte, pour estre plus humbles & marcher plus droit, & que les autres apprissent de là à craindre de tomber, lors qu'ils se croiroient le moins en peril.

VI. Qu'aux heures qu'on prend aprés le repas pour relascher son esprit, ils se souvinssent de la modestie que l'Apostre veut qui reluise en nous, & qu'ils n'y fussent ni excessivement gais, ni sombres & mélancoliques; que dans les fonctions exterieures, ils ne laissassent pas échaper les occasions d'un bien present & asseûré, éblouïs par l'esperance d'un plus grand bien à venir mal fondé & incertain. Enfin qu'ils se tinssent fermes dans leur vocation, & incessamment sur leurs gardes contre les ruses du malin esprit, qui porte les solitaires aux emplois de la vie commune, & les hommes apostoliques au repos de la solitude.

Ignace & ses compagnons employez au service de l'Eglise.

François Xavier, à qui le Roy de Portugal avoit procuré, sans qu'il le sceust, un bref de legat apostolique dans les Indes, partit de Lisbonne en ce temps-là, & y laissa Simon Rodriguez. Le Pape envoya la mesme année en Irlande Alphonse Salmeron & Pasquier Broûët avec le caractere de nonces, pour maintenir la Foy catholique parmi ces peuples, qui nonobstant les édits d'Henry VIII. estoient de-

meurez fidelles au Saint Siége. La République de Venise demanda Jacques Laynez; le docteur Ortis mena avec luy Pierre le Févre à Madrid; Nicolas Bobadilla & Claude le Jay allerent prendre la place de le Févre à Vienne & à Ratisbonne.

Tandis que ces ouvriers évangeliques animez de l'esprit d'Ignace, travailloient au bien des ames en tant de lieux differens, Ignace faisoit luy-mesme dans Rome plusieurs bonnes œuvres. En assistant les malades dans les hospitaux & ailleurs, il reconnut que la pluspart ne se confessoient qu'aux derniers momens de leur vie, & lorsque la penitence est presque inutile. Il representa ce desordre au Pape, & le supplia d'abord de renouveller la Decretale d'Innocent III. qui ordonne que le medecin ne verra point les malades qu'aprés qu'ils se seront confessez. Il jugea néanmoins ensuite, qu'afin de faire observer mieux ce decret, il y falloit apporter un peu de moderation, c'est-à-dire, qu'il falloit permettre deux visites du medecin avant la confession du malade, & défendre la troisiéme sous des peines rigoureuses. Le Pape suivit le conseil du Pere Ignace; & une pratique si chrestienne se garde encore aujourd'huy en Italie tres-exactement.

Il fait des établissemés pour les Juifs & pour les courtisanes qui se convertissent.

Rome estoit alors pleine de Juifs, & il y en avoit qui ouvroient les yeux à la verité depuis que la nouvelle Compagnie expliquoit publi-

quement les mysteres la Foy : mais la crainte de la pauvreté les empeschoit de se déclarer. Le Pere Ignace offrit sa maison à ceux qui voudroient se faire chrestiens, & il y en eût plusieurs qui abjurerent le judaïsme. Le nombre des convertis venant à croistre de jour en jour par la conversion des premiers de la Synagogue qui desabusoient les autres, il entreprit de fonder une maison, où l'on instruiroit tous les Juifs qui demanderoient le baptesme, & il engagea diverses personnes de pieté à faire un si saint établissement. Il obtint du Pape, que les Juifs qui se convertiroient ne perdroient rien de leurs biens legitimement acquis ; que les biens gagnez par usure, & dont la restitution ne se pouvoit faire, faute de sçavoir à qui ils appartenoient, seroient employez en faveur des nouveaux fidelles ; & que les enfans qui embrasseroient le christianisme contre la volonté de leurs peres, en heriteroient comme s'ils n'avoient point changé de Religion.

Il y avoit encore dans la ville plusieurs filles & plusieurs femmes que la necessité avoit jettées dans le desordre ; quelques-unes moins libertines, & touchées de Dieu, avoient horreur de leur vie infame ; elles la continuoient néanmoins, ne sçachant où se retirer, ni quel parti prendre. A la verité le monastere des Repenties estoit dés ce temps-là établi sous le titre de Sainte Marie Magdeleine ; mais on n'y

recevoit

recevoit que celles qui vouloient eſtre Religieuſes, & paſſer le reſte de leurs jours en ſolitude & en penitence. Le Pere Ignace conſiderant que la grace qui excite les pechereſſes à quitter le vice, ne les porte pas toûjours à quitter le monde, & que l'eſtat du mariage ne s'accorde pas avec celuy de la Religion, forma le deſſein d'une autre maiſon où des filles ſeculiéres & des femmes mariées fuſſent admiſes indifferemment. Il s'en ouvrit aux plus grands Seigneurs de Rome, qui tous approuverent ſa penſée, & promirent de contribuër à un établiſſement ſi utile, pourveû que quelqu'un ſe fiſt le chef de l'ouvrage. Le Pere voyant que perſonne ne vouloit s'embarquer le premier, commença hardiment luy-meſme.

Le pere Codace procureur de la maiſon profeſſe faiſoit tirer de grandes pierres des ruines de quelques anciens baſtimens dans une place qui appartenoit aux Peres de la Compagnie, & qui eſtoit devant leur égliſe. Le pere Ignace luy ordonna d'en vendre pour cent ducats; & ayant receû l'argent, il le porta aux Seigneurs Romains, qui n'oſoient entreprendre la bonne œuvre qu'il leur avoit propoſée. *Si perſonne ne veut eſtre le premier*, leur dit-il en ſoûriant, *qu'on me ſeconde du moins, & qu'on me ſuive.* Ils fournirent tous de groſſes ſommes, & en peu de mois on baſtit une maiſon pour les filles & pour les femmes penitentes, ſous le nom du

monaſtere de Sainte Marthe. Il les y menoit luy-meſme, & n'avoit pas honte de paroiſtre dans la ville avec des pechereſſes publiques. On luy diſoit quelquefois qu'il perdoit ſon temps, & que ces malheureuſes ne ſe convertiſſoient jamais de bon cœur. *Quand je ne les empeſcherois que d'offenſer Dieu une nuit,* répondoit-il, *je croirois ma peine bien employée.*

Il fait d'autres œuvres de charité.

Il eût ſoin encore des jeunes filles qui ſont expoſées à de grands perils, ou faute d'éducation, ou faute de bien; & il fit fonder pour elles un autre monaſtere ſous le nom de Sainte Catherine. La conduite qu'il gardoit dans ces ſortes de bonnes œuvres eſtoit d'y engager le plus qu'il pouvoit de perſonnes riches & dévotes, de choiſir un cardinal fort homme de bien qui en fuſt le protecteur, d'établir des adminiſtrateurs pour le temporel & des directeurs pour le ſpirituel, qui gouvernaſſent ſagement les maiſons ſelon les ſtatuts dont il convenoit avec eux. Mais quand la choſe eſtoit une fois bien cimentée, & que tout alloit de ſoy-meſme, il avoit couſtume de ſe retirer, pour ne donner jalouſie à perſonne, & pour entreprendre quelque autre choſe utile au public.

Une des principales affaires à quoy il travailla enſuite, fut de chercher un fonds pour la ſubſiſtence des orphelins: il le trouva, & on établit deux maiſons dans Rome, l'une pour

les garçons, l'autre pour les filles, & ces deux établiſſemens qu'il regla luy-meſme, ont toûjours ſubſiſté depuis. Enfin il taſcha de purger la ville des vices énormes que la corruption du ſiécle avoit introduits, & que la couſtume autoriſoit en quelque maniére.

Toutes ces actions de charité ne l'occupoient pas tellement, qu'il ne s'appliquaſt déſlors à tracer le plan des conſtitutions de ſon Ordre. Il y employoit tous les jours pluſieurs heures; il y paſſoit meſme une partie de la nuit, & voicy la methode qu'il tenoit. Il examinoit d'abord chaque article ſelon les regles du bon ſens, & ſe propoſoit toûjours les raiſons du pour & du contre. Ces raiſons n'eſtoient ni legeres, ni en petit nombre; & ſur un ſeul point qui n'eſt pas des plus importans, on a trouvé dans les papiers écrits de ſa main huit raiſons pour un parti, & quinze pour l'autre, chacune de poids, & capable de faire balancer l'eſprit. Enſuite ſe dépouïllant de tout amour propre & de tout intereſt particulier, il peſoit meûrement toutes les raiſons, en les oppoſant les unes aux autres, pour mieux voir celles qui eſtoient ou plus foibles ou plus fortes.

Il commence à écrire les conſtitutions de ſon Ordre.

Aprés avoir fait tout ce que la prudence demandoit, il conſultoit Dieu avec une ſimplicité d'enfant, comme s'il n'euſt eû rien à faire qu'à écrire ce que Dieu meſme luy dicteroit. Conſiderant donc les choſes tout de nouveau

à la lumiére des veritez éternelles, il ſupplioit JESUS-CHRIST, par l'entremiſe de la Sainte Vierge, de luy faire voir ce qui ſeroit à propos pour le ſervice de ſa divine Majeſté & pour le bien de la Compagnie.

Quoy-qu'il ſe ſentiſt quelquefois déterminé à un parti, & d'une maniére qui ſembloit luy oſter tout ſujet de doute; il ne laiſſoit pas de continuer ſes priéres, pour connoiſtre plus clairement ce qui eſtoit le meilleur : de-ſorte qu'ayant pris une fois ſa derniére réſolution ſur un point particulier aprés dix jours de communication avec Dieu, il fit oraiſon ſur le meſme article, & y repenſa encore trente jours entiers. Cependant la choſe n'eſtoit pas fort conſiderable, & il s'agiſſoit ſeulement de regler, ſi les égliſes des maiſons profeſſes auroient du revenu, ou ſi elles ne ſeroient entretenuës que de la charité des fidelles.

Outre cela, quand il avoit écrit une conſtitution, il la mettoit ſur l'autel, en diſant la meſſe, & l'offroit à Dieu avec le divin ſacrifice, afin que le Pere des lumiéres y jettaſt les yeux, & luy fiſt connoiſtre ſi tout y eſtoit conforme aux regles de la perfection évangelique. Il en uſoit ainſi, à l'exemple du Pape Saint Leon, qui avant que d'envoyer à l'Eveſque Flavien la lettre dogmatique qu'il avoit écrite contre l'héreſie d'Eutiches, la mit ſur l'autel de l'Apoſtre Saint Pierre, & l'y tint quarante jours, jeuſ-

nant tout ce temps-là, & priant ſans ceſſe le Prince des Apoſtres de la corriger luy-meſme, & d'effacer de ſa main ce qui ne ſeroit pas orthodoxe.

Les réponſes interieures que le Saint Eſprit rendoit au Pere Ignace, l'aſſeûroient enfin, & luy mettoient l'eſprit en repos ſur le parti où il s'attachoit. Auſſi ayant demandé un jour au pere Laynez, s'il ne luy ſembloit pas que Dieu euſt révelé aux Fondateurs des Religions la forme de leur Inſtitut; & le Pere Laynez luy ayant dit, que cela luy ſembloit tres-probable, du moins pour le regard des choſes eſſentielles; *Je ſuis de voſtre ſentiment*, repliqua le Saint, & c'eſt ſans doute ſa propre experience qui le luy fit juger de la ſorte.

Il commença le plan dont je parle, en donnant pour fin à ſon Ordre, non-ſeulement de vaquer avec la grace de Dieu au ſalut & à la perfection de ſon ame, mais encore de s'employer de toutes ſes forces avec la meſme grace au ſalut & à la perfection du prochain: car il voulut que ces deux fins n'en fiſſent qu'une dans la Compagnie, & dépendiſſent également l'une de l'autre, eſtant perſuadé que comme rien ne contribuë davantage à noſtre propre ſanctification, que de nous dévoûër tout entiers au ſalut des ames; rien auſſi ne nous rend plus propres à ſauver les ames, que de nous ſanctifier nous-meſmes. La fin de la Compagnie de JESUS.

Les moyens dont la Compagnie se sert pour parvenir à sa fin.

Ayant établi la fin, il pensa aux moyens qui estoient necessaires pour y parvenir, & il se remit devant les yeux les deux formes de vie si differentes, dont l'une, sur le modelle de Marthe, est toute occupée au service du prochain; & l'autre, à l'exemple de Magdeleine, n'a point d'autre employ que le repos de la contemplation. Il reconnut aisément que les fonctions de ces deux états prises à part & dans toute leur étenduë, ne convenoient pas à son dessein: qu'il falloit choisir ce que l'un & l'autre avoit de meilleur, & joindre ces deux vies ensemble dans un temperament juste, pour faire en sorte qu'elles s'aidassent, au lieu de se nuire. Car enfin quelque peu de ressemblance qu'il y ait entre Marthe & Magdeleine, elles sont sœurs, & ne sont pas ennemies.

Il prit donc de la vie contemplative l'oraison mentale, les examens de conscience, la lecture des saintes Lettres, la frequentation des sacremens, les retraites spirituelles, l'exercice de la presence de Dieu, & d'autres semblables pratiques de piété.

Il tira de la vie active tout ce qui peut contribuër au salut & à la perfection du prochain; les prédications, les catechismes, les missions parmi les fidelles & les idolastres, les disputes de controverse avec les héretiques, les entretiens de dévotion avec les personnes du monde, la visite des prisons & des hospitaux, la direction

des consciences, & l'instruction de la jeunesse. Mais il embrassa particuliérement ce dernier moyen; car dans la corruption générale qui regnoit alors, il crût ne pouvoir réformer le monde qu'en inspirant aux enfans l'amour de la vertu avant qu'ils eussent contracté de mauvaises habitudes. Il esperoit que ces jeunes plantes venant à croistre avec des impressions chrestiennes, feroient refleurir l'innocence dans tous les états de la vie civile; & il ne doutoit pas que les premiéres semences de piété ne se conservassent toute la vie, quand mesme elles seroient étoufées pour un temps par les passions que la chaleur de l'âge pourroit exciter.

Peut-estre aussi qu'ayant sceû que les nouveaux Héresiarques avoient commencé par pervertir les enfans, & qu'un des faux docteurs de Geneve leur apprenoit des chansons contre l'Eglise Romaine, il voulut, pour maintenir la Religion, employer les mesmes moyens dont ils se servoient pour la ruiner.

Mais prévoyant qu'il n'y auroit pas un grand concours aux écoles de la Compagnie, si on n'y instruisoit la jeunesse que dans la piété; & considerant d'ailleurs que les Universitez s'inféctoient de jour en jour du venin de l'hérésie, il pensa que pour attirer les écoliers, & les garantir de l'erreur, il falloit tenir des classes publiques, où l'on enseignast gratuitement les sciences que des Religieux peuvent enseigner.

A la verité les quatre ou cinq premiéres années, aprés la confirmation de l'Ordre, toute l'inſtruction des enfans ſe réduiſit aux catechiſmes. Les premiers Peres avoient des emplois qui ne leur permettoient pas de faire des claſſes, & ceux que l'on aſſocia n'en eſtoient pas encore capables. Le Général voulut qu'ils étudiaſſent à loiſir, avant que d'enſeigner les belles lettres, la philoſophie, la theologie, l'Ecriture ſainte. Et de là vient que les premiers colleges de la Compagnie n'eſtoient au commencement que pour élever les jeunes gens de la Compagnie meſme.

La Compagnie n'a point d'habit particulier.

C'eſt pour faciliter l'uſage de tous ces moyens ſi proportionnez à la fin d'une vocation apoſtolique, que le pere Ignace choiſit une vie commune ſur le modelle de JESUS-CHRIST. Comme il eſtoit preſtre, & que ſon Ordre n'eſtoit qu'une ſociété de preſtres, ou de clercs Réguliers, il ne donna point d'autre habit à ſes Religieux que celuy des Eccleſiaſtiques, encore ne s'y attacha-t-il pas de ſorte, qu'il s'en fiſt un habit particulier; tel qu'en ont les autres Sociétez Réguliéres: il ordonna ſeulement en général, que le leur ſeroit honneſte, & ſelon l'uſage du païs, ſans avoir rien néanmoins qui fuſt contraire à la pauvreté Religieuſe.

Le deſſein qu'il avoit de convertir tous les hommes, s'il eſtoit poſſible, luy fit juger que la Compagnie ayant à traiter ſouvent avec les héreti-

héretiques & les libertins qui se moquent du saint habit des autres Religions, elle n'en devoit point prendre de remarquable & de singulier, pour avoir plus d'accés par tout.

Il regla le logement, la nourriture, & le reste, conformément à l'habit, selon les loix de la bienséance & de la pauvreté. Ce principe de la vie commune le détermina encore à ne prescrire dans sa regle nulle austerité d'obligation. Il sçavoit bien que les sociétez Religieuses sont composées de personnes qui n'ont ni le mesme temperament, ni le mesme âge; que quand les austeritez sont reglées, il faut recourir à la dispense en faveur des personnes infirmes ou âgées; & que la dispense, quelque legitime qu'elle soit, a presque toûjours des consequences dangereuses.

La Compagnie n'a point d'austeritez d'obligation.

Il n'ignoroit pas d'ailleurs, que les macerations de la chair établies par les anciens fondateurs d'Ordre selon la forme de leur Institut, pouvoient estre des obstacles aux fonctions du sien. Au reste, en ne mettant point dans la Compagnie une mesure égale de penitences pour tous, il ne prétend pas en exclure les austeritez; au contraire, il veut que chacun maltraite son corps autant que sa santé & son employ le pourront permettre. Mais de peur que l'amour propre ne retienne, ou que la ferveur n'emporte, il prétend que les Superieurs jugent de tout ce qu'on fait en cela, & que conside-

rant d'un costé la fin de l'Institut à laquelle tous les moyens doivent estre subordonnez, & de l'autre les forces des particuliers, ils gardent le milieu entre le relaschement qui nuit à l'ame, & l'excés qui ruine le corps.

Pourquoy Saint Ignace n'a point mis le chœur dans son Ordre.

Quelque dévotion qu'il sentist à entendre chanter les loûanges de Dieu, & quelque véneration qu'il eust pour les Religieux qui les chantent jour & nuit, il ne mit point le chœur parmi les siens, quand il eût fait réflexion que ce pieux exercice estoit incompatible avec les emplois de son Institut, & n'estoit pas essentiel à la profession Religieuse; puis que les Religions militaires, & celles qui sont employées aux œuvres de misericorde n'ont point de chœur; que l'Ordre de Saint Dominique n'en a point eû au commencement; & que dans les Religions les plus réformées on en dispense les maistres de theologie, les prédicateurs, & les missionnaires. L'autorité de Saint Grégoire Pape, qui en un Concile de Rome défend de chanter aux diacres qui preschent ordinairement; & celle de Saint Thomas, qui enseigne qu'il vaut bien mieux élever les cœurs à l'amour des choses divines par le ministere de la parole de Dieu, que par le chant & par la musique, ne servirent pas peu à déterminer Saint Ignace; & on peut dire qu'en se réservant tout entier pour les fonctions évangeliques, il se regla sur l'exemple de Saint Paul, qui dit de

luy-mesme, que JESUS-CHRIST ne l'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prescher; non que ce ne fust une action sainte & loüable de baptiser, mais parce qu'il avoit esté choisi pour publier l'Evangile, & qu'il s'en trouvoit assez d'autres pour conferer le Baptesme.

Le choix qu'on fait des personnes; & ce qui empesche d'estre receû en la Compagnie.

Comme les divers emplois d'une Société dévoûée au salut des ames, demandoient des ouvriers excellens, le Fondateur imagina tout ce qui estoit necessaire pour cela. Car en premier lieu il ordonne qu'on choisisse bien ceux qu'on recevra, & il marque luy-mesme les qualitez principales qu'ils doivent avoir, entre autres un beau naturel, un bon esprit, une santé forte, un corps bien fait, & un air honneste: il compte pour rien la noblesse, & tous les avantages de la fortune, si le reste manque. Il veut néanmoins qu'on y ait égard, quand ils se rencontrent avec les talens requis; & sa raison est que les hommes d'une naissance illustre, ou qui ont tenu un rang considérable dans le monde, sont tres-propres à se faire écouter du peuple, à parler aux grands, & à soûtenir les interests de l'Eglise.

Il exclut ceux qui estant nez chrestiens, auroient abjuré la Foy parmi les infidelles, ou qui auroient tenu publiquement des opinions héretiques. A quoy il ajouste les gens infâmes, & convaincus de crimes énormes; les personnes sujetes à des foiblesses d'esprit, & à des

égaremens de raiſon; enfin ceux qui ont porté l'habit d'hermite, ou de Religieux, meſme un ſeul jour; & toutes ces excluſions ſont fondées ſur ce que Saint Ignace demandoit pour ſon Inſtitut, des principes de religion bien établis dans le cœur, une réputation nette, un jugement ſain, & une volonté conſtante dans le bien qu'on a une fois embraſſé.

Outre ces empeſchemens, qui ne ſont pas tous ſi eſſentiels, que le Saint Siége n'en puiſſe diſpenſer pour de juſtes cauſes & en des cas extraordinaires, il y en a d'autres de moindre conſequence, dont les Superieurs peuvent diſpenſer eux-meſmes prudemment; avoir, par exemple, moins de quinze ans, ou plus de cinquante; avoir de violentes paſſions, de mauvaiſes habitudes, des dévotions indiſcretes, &c.

Pour connoiſtre parfaitement ceux qui ſe preſentent, le Fondateur deſcend dans un grand détail, juſqu'à vouloir que l'on ſçache s'ils ſont nez d'un legitime mariage, s'ils ſont fils uniques, quelle eſt leur famille, s'ils n'ont point d'engagement ou par les ordres ſacrez, ou par une promeſſe de mariage, ou par un vœu.

Il recommande ſur tout qu'on étudie leurs diſpoſitions interieures, & qu'on examine principalement leur vocation; ſi depuis qu'ils ſont appellez, ils n'ont point changé de penſée, ou laiſſé refroidir leurs ſaints deſirs; ſi quel-

qu'un de la Compagnie ne les a point attirez ; & en cas que cela soit, quoy-qu'on l'ait pû faire avec de bonnes intentions, il déclare qu'il faut leur donner un temps raisonnable pour penser tout de nouveau à une affaire si importante, par la seule veûë de la plus grande gloire de Dieu, & comme si personne ne leur en avoit jamais parlé.

Mais pour tirer de cét examen tout le fruit qu'il en espere, il exige de ceux qu'on interroge, beaucoup de franchise, & prescrit aux Superieurs un profond secret. Enfin, quand aprés toutes ces interrogations les gens sont jugez propres pour l'Institut, il veut qu'avant que de les recevoir, on leur fasse bien entendre que s'ils desirent sincérement estre receûs, ils doivent estre prests de se consacrer tout entiers à Dieu. Il veut encore qu'on leur propose tout ce que la profession Religieuse a de plus humiliant & de plus penible, & qu'on leur demande mesme s'ils seront bien-aises non seulement qu'on les avertisse de tous les defauts qui seront remarquez en eux, mais que quiconque sçaura leurs defauts par une autre voye que celle de la confession, en informe le Superieur, afin qu'il les en corrige ; & s'ils sont disposez eux-mesmes à l'informer, avec un esprit de charité, des fautes d'autruy, quand il les en interrogera, à la plus grande gloire de Dieu.

De quelle maniére on éprouve & on cultive les novices.

Le choix eſtant fait de cette maniére, le Saint prétend qu'on faſſe l'épreuve des perſonnes qu'on a choiſies. Voicy ce qu'il a établi pour cét effet. Qu'en les recevant dans la maiſon, on les mettroit aux Exercices ſpirituels; & qu'aprés un mois de retraite ſans nul commerce avec qui que ce ſoit de dehors, ils feroient une confeſſion générale de toute leur vie.

Qu'enſuite ils prendroient l'habit ordinaire de la Compagnie, ſi ce n'eſt qu'on jugeaſt à propos de leur laiſſer leur habit du ſiécle, comme il fit luy-meſme à Antoine Araos ſon parent, & à un cavalier Néapolitain qui avoit eſté capitaine du chaſteau Saint Elme. Que le novitiat ſeroit de deux ans, parce qu'une ſeule année ne ſuffit pas pour des gens, qui eſtant deſtinez à des emplois exterieurs, ont beſoin d'un tres-grand fonds de vertu.

Que durant le novitiat, hors qu'ils apprendroient tous les jours quelque choſe par cœur, pour cultiver la memoire qui s'affoiblit & ſe perd faute d'exercice, ils n'étudieroient nullement.

Qu'ils ſerviroient les malades l'eſpace d'un mois dans un hoſpital, & que pendant un autre mois ils feroient un pelerinage de dévotion à pied, ſans viatique, demandant l'aumoſne. Mais qu'on s'informeroit des adminiſtrateurs de l'hoſpital comment les novices ſe

ſeroient comportez, & qu'on ſçauroit auſſi des lieux par où ils auroient paſſé, de quelle maniére ils auroient veſcu.

Qu'eſtant bien inſtruits des veritez de la Foy, ils enſeigneroient la doctrine chreſtienne aux enfans & aux perſonnes groſſiéres, pour s'y accouſtumer de bonne heure. Enfin, qu'ils ne ſeroient occupez que des pratiques de la vie ſpirituelle, & que tout leur ſoin ſeroit d'aquerir les vertus ſolides, particuliérement l'humilité & l'abnegation de ſoy-meſme.

Comme la piété ne ſuffit pas toute ſeule dans les fonctions évangeliques, & que la doctrine y eſt abſolument neceſſaire, il ordonne qu'aprés les deux années de novitiat, les jeunes gens de la Compagnie ſoient appliquez aux études; il détermine les ſciences qu'ils étudieront, & il marque en général la connoiſſance des langues, la poëſie, la rhetorique, la philoſophie, la theologie, l'hiſtoire eccleſiaſtique, l'Ecriture Sainte : mais il laiſſe à la prudence des Superieurs de regler les études en particulier ſelon l'âge & le talent de chacun, en ſorte que les eſprits capables de tout ſoient exercez dans toutes les ſciences; & que ceux qui ne ſont pas ſi univerſels, excellent au moins dans quelqu'une.

L'ordre des études pour ceux qui ont achevé leur novitiat.

Il fait néanmoins luy-meſme divers réglemens. Il veut qu'on ſoit bien inſtruit de la langue latine, & des belles lettres, avant que de

commencer la philoſophie; qu'on n'étudie la theologie ſcholaſtique qu'aprés la logique, la metaphyſique, & la morale; & qu'on ne s'attache à la poſitive, que quand on ſçaura déja quelque choſe de la ſcholaſtique. Que d'une ſcience on ne paſſe point à une autre ſans avoir ſubi un examen rigoureux; qu'en chaque faculté on ſuive la doctrine la plus ſeûre & les Auteurs les plus approuvez; qu'en étudiant les langues ſaintes, on n'ait pas ſeulement en veûë l'intelligence de l'Ecriture ſainte, mais qu'on penſe à défendre la verſion qui eſt autoriſée par l'Egliſe. Le peu de methode que tint Ignace, lors qu'il étudioit à Alcala, & le danger où l'expoſa la lecture d'un Auteur ſuſpect, luy firent prendre ces précautions.

Il ſe ſouvint en meſme temps que des exercices de charité & de dévotion mal entendus, l'avoient empeſché de profiter dans les lettres; & il ordonna que les jeunes gens de la Compagnie ne ſeroient point employez au dehors, que le temps de leurs priéres ſeroit déterminé, & meſme qu'ils ne recevroient les ordres ſacrez que ſur la fin de leurs études.

Le ſoin qu'a Saint Ignace de la ſanté & de l'avancement de ceux qui étudient.

D'ailleurs, comme ſes indiſpoſitions & ſes maladies avoient beaucoup nui à ſon avancement dans les ſciences, il jugea qu'on devoit avoir ſoin de leur ſanté, & prendre bien garde qu'ils ne s'appliquaſſent pas trop; qu'ils ne perdiſſent rien de leur ſommeil; qu'ils n'étudiaſſent

n'étudiaſſent pas à des heures du jour incommodes; qu'ils ne continuaſſent pas leur travail plus de deux heures de ſuite ſans l'interrompre. Il établît en leur faveur des jours de relaſche, & penſa déſlors à leur procurer des maiſons de campagne, où ils puſſent aller une fois toutes les ſemaines pour ſe délaſſer l'eſprit.

Mais parce que l'extréme pauvreté où il avoit eſté réduit dans l'Univerſité de Paris fut un des plus grands obſtacles à ſes études, il ne crût pas devoir obliger ceux qui étudient, à vivre d'aumoſnes, & il voulut que les colleges de la Compagnie fuſſent fondez.

Que ſi d'un coſté il a tant d'égards & tant d'indulgence pour la Jeuneſſe de ſon Ordre, d'un autre il ne la meſnage point du tout. Il luy recommande d'aimer le travail, & de s'éxercer ſans ceſſe, ſoit en des conferences particuliéres, ſoit en des diſputes publiques. Il charge les Recteurs des colleges d'exciter les eſprits peſans ou pareſſeux, & de retirer des ſciences celuy qui n'y feroit point de profit, manque d'intelligence, ou d'application; enfin d'avoir l'œil ſur eux à toute heure, & d'obſerver meſme ſi leurs maiſtres font bien leur devoir.

La piété jointe à l'étude dans la Compagnie.

Mais dans la crainte qu'il eût que l'amour de la ſcience n'affoibliſt peu à peu l'eſprit de piété, il ne manqua pas de preſcrire diverſes pratiques qui puſſent l'entretenir, ou le réveil-

ler. Les principales consistent à s'approcher des sacremens tous les huit jours, à examiner sa conscience deux fois le jour, à faire tous les ans les Exercices spirituels, & à renouveller ses vœux deux fois l'année avec de grands préparatifs, tels que sont durant trois jours de retraite des méditations, & des penitences extraordinaires, une déclaration sincere de l'état de son ame au Superieur, & une confession générale.

Mais jugeant qu'il estoit presque impossible qu'avec le temps des sciences profanes ou abstraites ne dissipassent l'esprit, & ne dessechassent le cœur en quelque façon, il s'avisa d'un expedient tout nouveau, pour réformer l'homme interieur quand les études sont achevées. Ce fut d'établir un troisiéme an de novitiat, où l'on ne seroit appliqué qu'aux exercices de la vie spirituelle, sans songer nullement aux lettres humaines.

Comme ce second novitiat est la derniére épreuve des jeunes gens de la Compagnie, le Saint entend qu'ils soient exercez plus que jamais en tout ce qui peut les avancer dans le mépris du monde & d'eux-mesmes : qu'ayant vaqué à l'oraison & à la lecture des livres qui peuvent les rendre plus dévots, & non pas plus doctes, ils s'employent à enseigner la doctrine chrestienne, & à faire des missions dans les villes & dans les villages.

Ce ſont-là les voyes par leſquelles le Général de la Compagnie naiſſante prétendoit former des hommes apoſtoliques, éminens en ſcience & en vertu. Ainſi ſa premiére intention fut de faire des ouvriers accomplis : mais la nature qui tend à la perfection en tous ſes ouvrages, n'y arrive pas toûjours. Il reconnut donc que de pluſieurs perſonnes qu'on recevroit, il y en auroit ſans doute quelques-uns, qui faute de talens naturels, ou de qualitez acquiſes, ne parviendroient pas au comble de perfection que demande l'Inſtitut : & il comprit en meſme temps que les productions de la nature qui ne ſont pas les plus parfaites, ne laiſſent pas d'eſtre utiles ; qu'un talent médiocre bien meſnagé peut ſervir à de grandes choſes ; & que les ouvriers qui ne ſont pas excellens, peuvent aider les maiſtres de l'art.

Il mit pour cela deux differens degrez dans ſon Ordre ; l'un de Profés, & l'autre de Coadjuteurs ſpirituels. Les Profés font publiquement les trois vœux ſolennels de Religion, & y ajouſtent celuy d'une obéïſſance ſpeciale au Chef de l'Egliſe pour le regard des miſſions parmi les fidelles & les idolaſtres. Les Coadjuteurs font auſſi en public les vœux de chaſteté, de pauvreté, & d'obéïſſance ; mais ils ne font pas le quatriéme qui regarde les miſſions. Les divers degrez qui ſont dans la Compagnie.

Il s'enſuit de ce réglement touchant les degrez, qu'il y a trois états en la Compagnie, ſans

parler des ſimples Freres, qui s'appellent Coadjuteurs temporels. Le premier eſt des Ecoliers approuvez, ainſi qu'on les nomme, qui ſont dans la voye durant leurs études; le ſecond eſt des Coadjuteurs ſpirituels; & le troiſiéme des Profés, qui ſont les uns & les autres dans le terme.

Comme l'état d'épreuve ne dit pas une ſituation fixe & certaine, Saint Ignace jugea que la Compagnie ſe propoſant d'éprouver les Ecoliers, ne devoit s'obliger à eux que ſous condition: mais comme il n'y avoit pas d'apparence que de jeunes gens demeuraſſent libres, & maiſtres d'eux-meſmes, il jugea que pour leur bien particulier, & pour celuy de tout le corps, ils devoient de leur coſté s'engager abſolument à la Compagnie, en promettant d'y vivre & d'y mourir dans l'obſervation des vœux de pauvreté, de chaſteté, & d'obéïſſance; & en s'obligeant, par un vœu exprés, d'accepter le degré qu'on trouveroit dans la ſuite leur eſtre le plus convenable.

Par les vœux de chaſteté, de pauvreté, & d'obéïſſance, le Fondateur les unit à la Compagnie, & les fait veritablement Religieux, puiſque l'eſſence de la Religion conſiſte dans la promeſſe qu'on fait à Dieu de garder perpetuellement les conſeils évangeliques autant qu'il dépend de nous. Mais en établiſſant que les vœux des Ecoliers ſeroient des vœux ſimples ſous le bon plaiſir du Pape, il laiſſe à la

Compagnie le droit d'en diſpenſer pour de juſtes cauſes. Il laiſſe par là aux Ecoliers meſmes, le domaine & la propriété de leurs biens, quoy-qu'il leur oſte le pouvoir d'en joûïr & d'en diſpoſer indépendamment des Superieurs ; & c'eſt un uſage receû en Eſpagne, en Italie, en Flandres, & en tous les autres païs, excepté en France, où les Parlemens n'ont pas jugé à propos de permettre ce que le Saint Siége & le Concile de Trente ont accordé en approuvant l'Inſtitut.

Pour les Profés qui font l'eſſentiel de la Compagnie, le Saint les oblige à une obſervation exacte de la pauvreté évangelique, & il veut que les maiſons profeſſes n'ayent nul revenu, quoy-que les novitiats & les colleges doivent en avoir, par la raiſon, qu'il n'eſt pas juſte que les Novices & les Ecoliers ſoient à charge au public, avant que de le ſervir; ſans parler des empeſchemens que le ſoin du vivre pourroit apporter aux dévotions des uns, & aux études des autres.

D'ailleurs, cônſiderant que la pauvreté eſt comme le rempart de la Religion, & que les Ordres les plus floriſſans ſont preſque tombez en ruine pour ne l'avoir pas bien gardée; il ordonne que les Profés faſſent un vœu particulier, de ne conſentir jamais qu'on change rien dans la Compagnie, pour le regard de la pauvreté, ſi ce n'eſt qu'on veuïlle la reſſerrer davantage.

Le Général de la Compagnie perpetuel & absolu.

Aprés qu'il eût fait tant d'ordonnances qui regardent la disposition & la forme de tout le corps, il en fit d'autres touchant le chef & les membres. Il arresta en premier lieu que le Général seroit perpetuel & absolu, ainsi qu'il en estoit convenu avec ses compagnons, avant que le Saint Siége eust approuvé la Compagnie, & plusieurs raisons l'y déterminerent.

Pour ce qui est de la perpetuité, il pensa que la premiére charge estant une fois remplie, & ne devant vaquer que par la mort de celuy qui en seroit revestu, les particuliers n'auroient lieu d'y prétendre de long-temps; qu'il seroit moins difficile de trouver un homme capable de cette place, que d'en trouver plusieurs; qu'un Général qui n'est point perpetuel, ne peut entreprendre rien de grand, parce que les grandes entreprises demandent un temps considerable pour estre bien exécutées; enfin, que la perpetuité attire la révérence & la soûmission des inferieurs, en donnant au Superieur un caractere qui ne s'efface jamais.

Pour ce qui regarde l'autorité, il rend le Général maistre de tout, & veut mesme que ce soit luy qui fasse les Provinciaux, les Superieurs des maisons professes, les Recteurs des colleges & des novitiats. La veûë du Saint fut de tenir tous les membres dans une dépendance continuelle de leur chef, d'exempter le corps de la Compagnie, autant qu'on pourroit, des

mouvemens qui précedent, & qui accompagnent presque toûjours les élections capitulaires, & de faire en sorte que ce premier Superieur estant éloigné de la plus grande partie de ses sujets, gouvernast sans passion & sans nul autre interest que celuy de l'Ordre.

Mais afin que le Général connoisse tant de gens qu'il ne voit point, outre que les Superieurs subalternes luy rendent compte en général de leurs inferieurs toutes les années, on luy envoye de trois en trois ans les catalogues de chaque province, dans lesquels on marque l'âge de chacun, ses forces, ses talens naturels, son avancement dans les lettres & dans la vertu, en un mot toutes ses qualitez bonnes ou mauvaises : & de peur que des mémoires si fidelles ne se perdent, ou ne tombent entre des mains étrangéres, un député élû par la congrégation provinciale qui se tient tous les trois ans en toutes sortes de païs, & qui est composée de tous les Recteurs & des plus anciens Profés, porte ces catalogues à Rome, avec ordre d'informer le Général de l'état & des particularitez de la province qui le députe.

De plus, il y a des occasions extraordinaires, où l'on fait des informations de la vie & de la capacité des particuliers, pour en instruire davantage le Général, & c'est quand il s'agit de les admettre aux degrez ou aux superioritez de la Compagnie. Mais afin que ces in-

formations ſoient veritables, ou du moins que le Général y démeſle la verité, elles ſe font dans un grand ſecret par trois perſonnes differentes, qui à cét égard ne ſe connoiſſent point, & qui n'ont nulle communication là-deſſus: de ſorte que le Général joignant toutes ces lumiéres enſemble, & confrontant les informations particuliéres avec les catalogues communs, peut connoiſtre aſſez aiſément de quoy ſes inferieurs ſont capables.

Ce premier Superieur ne ſçauroit remplir ſes devoirs, s'il n'a les talens qui conviennent à ſa charge. C'eſt pourquoy Saint Ignace fait dans les Conſtitutions le caractere du Général, en marquant toutes les qualitez que demande le Généralat. On peut dire qu'il s'eſt peint luy-meſme, ſans y penſer: mais parce que l'idée qu'il avoit de luy, eſtoit bien éloignee de celle qu'il avoit du chef de la Compagnie, on ne doit pas s'étonner qu'il ſe jugeaſt ſi incapable de l'eſtre.

Il faut donc, ſelon l'idée du Saint, que le Général ait une étroite union avec Dieu dans ſes exercices de piété & dans toutes les actions de ſa vie, pour attirer ſur tout le corps de la Société l'abondance des graces celeſtes, & pour obtenir que la bonté divine beniſſe tous les moyens qu'il employera au ſalut des ames. Il faut que ſon exemple anime les autres à la pratique de toutes ſortes de vertus; que la charité

envers le prochain éclate en luy principalement avec une vraye humilité, qui le rende aimable à Dieu & aux hommes; qu'il n'ait aucune passion mal reglée; & qu'il soit si composé en son exterieur, si circonspect en ses paroles, qu'on ne remarque rien que d'édifiant ni dans sa personne ni dans sa conduite.

Il doit si bien mesler la sévérité avec la douceur, qu'il ne se relasche jamais de ce qu'il jugera estre le plus agréable à Dieu; & qu'il compatisse de telle maniére à ses Enfans, que ceux qu'il reprend ou qu'il punit, reconnoissent en son procedé, de la charité & de la droiture, quelque peine que leur fasse la réprimande ou la punition.

Il a besoin d'une force, d'une grandeur d'ame au dessus du commun, pour supporter les foiblesses de ses inferieurs, pour entreprendre, & pour exécuter de grandes choses dans le service de Dieu, malgré les menaces ou les priéres des Puissances de la terre; en sorte qu'il ne soit ni abbatu par la mauvaise fortune, ni élevé par la bonne; toûjours maistre de luy-mesme & des affaires, & toûjours prest à souffrir la mort pour le bien de la Compagnie, quand l'honneur de JESUS-CHRIST le demandera.

Il est necessaire de plus, qu'il joigne ensemble un esprit tres-éclairé & un jugement tres-solide, afin de se conduire également bien en

ce qui regarde la ſpeculation & la pratique. Quoy-que le chef de tant d'hommes doctes doive eſtre ſçavant, la ſcience des Saints eſt celle qui luy convient davantage, pour diſcerner les divers eſprits interieurs, & pour guerir les maladies ſpirituelles de ceux qu'il gouverne.

Il eſt à propos néanmoins qu'il ſoit tres-habile, pour le maniment de tant d'affaires differentes qu'il y a à traiter au dedans & au dehors : mais il faut que cette habileté ſoit accompagnée & d'une vigilance qui ne laiſſe pas échaper l'occaſion des entrepriſes honorables à la Compagnie, & d'une vigueur qui les pourſuive, & qui les acheve.

Pour ce qui eſt de l'âge, de l'exterieur, & de la ſanté du Général, on doit avoir égard d'un coſté à l'autorité & à la bienſéance, de l'autre aux forces que ſa charge exige, afin qu'il en rempliſſe dignement tous les devoirs à la plus grande gloire de Dieu. On ne doit pas meſme négliger la ſplendeur de la naiſſance, les titres d'honneur, & les richeſſes qu'un homme a poſſedé dans le monde : mais il faut particuliérement prendre garde que celuy qui eſt élû, ait une réputation ſans tache, & qu'on ne puiſſe luy rien reprocher ſur ſa conduite paſſée.

Enfin, il faut qu'il ſoit du nombre de ces Profés dont nous avons parlé ; & que s'il n'a pas tous les talens qu'il ſeroit à ſouhaiter, il

ait au moins une probité exacte, un bon jugement, une capacité proportionnée à ſon employ, & un amour tendre pour la Compagnie.

Mais Saint Ignace jugeant que l'homme le plus accompli ne peut pas ſeul ſuffire à tout dans un gouvernement fort étendu, donne au Général quatre ou cinq perſonnes d'une experience conſommée, & d'une application infatigable, qui ſont comme ſes miniſtres: il les nomme Aſſiſtens, & ils portent le nom des Royaumes ou des païs dont ils ſont originaires, par exemple, d'Italie, d'Eſpagne, d'Allemagne, de France, & de Portugal. Chacun d'eux a ſoin de préparer les affaires de ſon Aſſiſtence, & de les mettre dans un ordre qui en facilite l'expedition. C'eſt par eux que les inferieurs & les ſuperieurs qu'ils connoiſſent la pluſpart, vont réguliérement au Général; je dis reguliérement, car dés que les Aſſiſtens ſont un peu ſuſpects, on s'adreſſe immédiatement à luy ſeul.

Le Fondateur au reſte faiſant réflexion que le Général pourroit peut-eſtre mal uſer de ſon autorité ſouveraine, tempere le Généralat par des contrepoids & des correctifs de plus d'une ſorte. En effet, ces Aſſiſtens dont nous venons de parler, ne ſont pas choiſis par le Général, mais par toute la Compagnie aſſemblée, qui élit le Général; & quoy-qu'ils ſoient établis Comment l'autorité du Général eſt temperée.

particuliérement pour le ſoulager dans ſa charge, ils ne laiſſent pas de l'eſtre en quelque façon, pour obſerver ſa conduite : tellement qu'au cas qu'il commette une faute ſcandaleuſe, qu'il diſſipe le revenu des colleges en des uſages profanes, qu'il s'écarte de la ſaine doctrine des fidelles, ils peuvent convoquer, malgré luy, une congregation générale, qui le dépoſe dans les formes; ou ſi le mal preſſe, & ne ſouffre point de remiſe, ils ont droit de le dépoſer eux-meſmes, aprés avoir pris par lettres les ſuffrages des provinces.

Ainſi, quelque puiſſant que ſoit le Général de la Compagnie, ſon pouvoir n'eſt aſſeûré qu'autant que ſa conduite eſt réguliére; & c'eſt pour le tenir en bride de ce coſté-là, que Saint Ignace a voulu que les congregations provinciales qui ſe font tous les trois ans, commençaſſent par déliberer, s'il eſtoit néceſſaire d'aſſembler la congrégation génerale; que les députez de chaque province eſtant arrivez à Rome, communicaſſent les uns avec les autres ſur un point ſi délicat, ſans la participation du Général; & que dans l'aſſemblée qui ſe tient pour ce ſujet, chacun donnaſt ſa voix par écrit, afin que le ſecret rendiſt les ſuffrages libres.

Outre cela, le Général a auprés de luy, comme tous les autres Superieurs, un homme ſage & vertueux, de qui il reçoit des avis dans les occaſions. Cét homme que la Congregation

générale doit élire, eſt en droit de repreſenter au Général ce que luy ou les Aſſiſtens auroient remarqué d'irrégulier en ſon gouvernement, ou en ſa perſonne; mais il le doit faire avec tout le reſpect & toute la moderation poſſible.

L'union des membres avec leur chef & entre eux.

Aprés toutes ces précautions & tous ces préſervatifs contre les mauvais effets que le gouvernement d'un ſeul peut produire dans une ſociété Religieuſe, le Saint chercha des moyens pour entretenir l'union que les membres doivent avoir avec leur chef & entre eux, ſans laquelle nul corps naturel ni politique ne peut ſubſiſter, & il en trouva pluſieurs. 1. Que le Général auroit une demeure fixe, & que ſa réſidence ordinaire ſeroit à Rome, afin qu'on puſt aiſément communiquer avec luy de tous les endroits du monde. 2. Que les Provinciaux & les Recteurs luy écriroient tres-ſouvent, c'eſt à dire toutes les ſemaines ſi cela ſe pouvoit, ou pour le moins tous les mois. 3. Que tous les particuliers s'adreſſeroient à luy quand il leur plairoit, comme des enfans à leur pere, pour luy expoſer leurs beſoins, ou pour luy faire leurs plaintes, & qu'il traiteroit auſſi avec eux d'une maniére tendre & paternelle. 4. Que l'obéïſſance eſtant le lien qui attache le plus les membres au chef, elle ſeroit conſervée en ſa vigueur; qu'on éxigeroit des Superieurs ſubalternes une parfaite dépendance à l'égard de

ceux qui occupent un rang plus élevé ; & que ſuivant les regles de la ſubordination, les Recteurs ne ſeroient pas moins ſoumis aux Provinciaux, & les Provinciaux au Général, que les particuliers le ſont aux uns & aux autres. 5. Que nonobſtant la diverſité des climats & l'antipathie des nations, on garderoit par tout le meſme genre de vie; que chacun prévien-droit ſon Frere par de bons offices, & le traiteroit honneſtement en toutes rencontres; qu'on témoigneroit une affection particuliére aux étrangers, & enfin que ceux qui bleſſeroient la charité fraternelle ſeroient rigoureuſement punis.

Moyens inventez par Saint Ignace pour la conſervation de la Compagnie.

Mais pour empeſcher que le corps ne s'alteraſt, & ne s'affoibliſt avec le temps, il imagina deux moyens tres-efficaces. Le premier conſiſte à chaſſer les ſcandaleux, les incorrigibles, ceux qui troublent la paix domeſtique, ou qui trament quelque choſe contre l'Ordre. Et le Saint ordonne, qu'on n'ait nul égard ni à leur nobleſſe ni à leur ſçavoir, & qu'on n'épargne pas meſme le Général, ſi ſes fautes ſont de nature à meriter une telle peine.

Il veut qu'on ſe défaſſe encore des gens qui ſont tout-à-fait inutiles par leur pareſſe, & de ceux en qui on découvre des empeſchemens eſſentiels qu'ils n'ont pas déclarez d'abord. Mais il veut que l'on obſerve des regles, en renvoyant toutes ces ſortes de perſonnes; qu'au-

cun ne ſoit mis dehors ſans une cauſe manifeſte, & qu'aprés une meûre déliberation; que les Ecoliers approuvez, & les Coadjuteurs ſpirituels, ſoient diſpenſez de leurs vœux, qui n'eſtant que ſimples, ne ſont pas indiſpenſables; & au cas qu'ils ayent donné quelque choſe à la Compagnie, on le leur rende fidellement; qu'en faiſant ſortir qui que ce ſoit, on meſnage ſon honneur autant qu'on pourra; & que ſi la faute pour laquelle on le chaſſe, n'a point éclaté, on la tienne fort ſecrete.

Il ne veut pas qu'on renvoye préciſément pour des infirmitez corporelles, ſur tout ſi le mal s'eſt contracté dans la Compagnie. Enfin il ordonne que quand il faut renvoyer quelqu'un, les Superieurs prennent les meſmes précautions que les ſages chirurgiens ont accouſtumé de prendre, quand ils ont à couper un bras ou une jambe.

Le ſecond moyen extraordinaire que Saint Ignace a imaginé pour conſerver & faire fleurir ſon Ordre, eſt d'en exclure l'ambition, & d'y retenir les meilleurs ſujets, en obligeant les Profés à faire vœu, non-ſeulement de ne briguer aucune ſuperiorité dans la Compagnie, ni aucune prélature dans l'Egliſe; mais de déclarer au Général ceux qu'ils ſçauroient avoir fait quelques démarches pour cela.

Le Saint non content de charger la conſcience de celuy qui brigueroit une charge, le

rend incapable d'en posseder jamais aucune, dés qu'on peut avoir des preuves contre luy touchant les brigues que son vœu condamne. Pour le regard des dignitez ecclesiastiques, outre qu'il est défendu de les poursuivre ni directement ni indirectement, il n'est pas permis de les accepter; à moins que le Souverain Pontife n'y oblige par un commandement exprés, & sous peine de peché mortel. Ainsi le Fondateur des Jesuites prétend que ses Religieux, en consumant leur vie au service du prochain, ne se proposent pour le prix de leurs travaux que la gloire de JESUS-CHRIST; & c'est afin de rendre leur desinteressement plus parfait, qu'il veut que semblables à l'Apostre Saint Paul, qui témoigne aimer mieux mourir que de prescher par interest, ils ne reçoivent rien par forme de salaire ou de récompense pour toutes leurs fonctions. Voilà le veritable plan d'un Institut, dont il s'est fait tant de faux portraits, qui ont imposé presque également aux sages & aux simples.

Les Constitutions de la Compagnie divisées en dix parties.

Aprés que le Pere Ignace eût tracé ses Constitutions en la maniére que je viens de dire, il leur donna dans la suite une nouvelle forme, & les divisa en dix parties qui ont une liaison essentielle. La premiére partie comprend les qualitez qui sont necessaires pour estre receû, & qui empeschent la réception, ou la rendent nulle.

Mais

Mais parce que tous ceux qu'on reçoit ne répondent pas toûjours aux esperances qu'on en a, & qu'il faut se défaire de quelques-uns, la seconde partie marque les raisons pourquoy on les renvoye, & la maniére dont cela se fait. Comme ceux qui demeurent, & qu'on éprouve jusqu'à ce qu'ils soient incorporez à la Compagnie, ont besoin d'aides pour devenir de bons ouvriers, la troisiéme partie & la quatriéme traitent de la dévotion, de la santé, & des études. Ces quatre parties contiennent ce qui dispose à la profession des quatre vœux : c'est pourquoy la cinquiéme explique les conditions de ce degré éminent, & aussi celles du degré inferieur. La sixiéme & la septiéme prescrivent des regles aux Profés & aux Coadjuteurs spirituels pour se bien conduire dans l'usage des emplois de l'Institut. Ces sept parties regardent tout le corps de la Religion; les deux suivantes en regardent le chef de plus prés, marquent son caractere, la forme de son élection, son autorité, & tout ce qui luy appartient. Enfin la dixiéme assigne plusieurs moyens pour la conservation & pour l'accroissement de la Compagnie.

Il écrivit toutes les Constitutions en Espagnol, & le Pere Jean Polanque son Secretaire les traduisit en Latin. Elles sont remplies d'une onction de grace, qui se fait sentir pour peu qu'on les lise, & le zele apostolique y est tel-

lement répandu par tout, qu'on y trouve à chaque page, & presque à chaque ligne, les paroles suivantes : *Pour le salut des ames, pour le service du prochain, pour l'honneur de la Majesté divine, pour la plus grande gloire de Dieu.*

Comme les loix ne descendent pas toûjours dans le détail, & qu'elles ont besoin d'estre quelquefois interpretées, le Saint ajouste aux siennes, en forme de glose, chapitre par chapitre, certaines déclarations qui ont la mesme autorité que les Constitutions, & qui ont aussi le mesme esprit.

Quoy-qu'avant que de les écrire il eust leû les regles & les histoires des Ordres Religieux, en les écrivant il n'avoit dans sa chambre que le Nouveau Testament & l'Imitation de JESUS-CHRIST. Durant ce temps-là on vit plusieurs fois une flamme sur sa teste de mesme à peu prés qu'il parut des langues de feu sur les Apostres lors que le Saint Esprit descendit du ciel ; & ce ne furent que larmes de dévotion, que saintes ardeurs, que ravissemens, & qu'apparitions celestes, comme nous lisons dans un cayer écrit de sa main, que la Providence ne permit pas qu'on brûlast avec d'autres papiers tout semblables, qu'il fit jetter au feu peu de jours avant sa mort.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE QUATRIE'ME.

PENDANT que le Pere Ignace s'employoit dans Rome, & à faire les bonnes œuvres dont nous avons parlé, & à écrire les Conſtitutions de ſon Ordre, pluſieurs villes d'Italie, d'Eſpagne, d'Allemagne, & des Païs-Bas luy demanderent des ouvriers formez de ſa main, & luy offrirent des colleges pour en former d'autres. Elles ſuivirent en cela l'exemple de Jean III. Roy de Portugal, qui ayant envoyé aux Indes le Pere Xavier, & voulant y envoyer de temps en temps des gens qui le ſecondaſſent dans ſes travaux apoſtoliques, fonda le premier college de la Compagnie en l'Univerſité de Conimbre, pour eſtre le ſeminaire des prédicateurs & des apoſtres du nouveau monde. La Compagnie s'étend dans l'Europe.

Alcala, Valence, Gandie, Cologne, Louvain, & Padoüe furent les premiéres villes qui voulu-

rent avoir des Enfans d'Ignace. On les appella en peu de temps de tous les païs Catholiques, horſmis de la France, où la Compagnie qui y eſtoit née eût moins de progrés qu'ailleurs, ſoit que les héretiques qui commençoient à s'établir dans le Royaume, la rendiſſent odieuſe; ſoit que la guerre s'eſtant renouvellée entre Charles-Quint & François I. on n'aimaſt pas une Société dont le chef & les principaux eſtoient Eſpagnols naturels: de-ſorte que bien loin d'eſtre recherchez des villes de France, ceux de la Compagnie qui étudioient à Paris, & qui n'eſtoient pas François, furent contraints de ſortir du Royaume, pour obéïr à l'édit qui banniſſoit les ſujets de l'Empereur.

Le Général reçoit & chaſſe Guillaume Poſtel.

En ce meſme temps pluſieurs ſçavans perſonnages de toutes ſortes de nations, & meſme François, embraſſerent l'Inſtitut d'Ignace. Ils venoient à Rome, pour ſe mettre ſous la direction du Saint, & pour apprendre de luy la ſcience du ſalut. Un des plus illuſtres fut Guillaume Poſtel, né à Barenton en Normandie, & Profeſſeur Royal dans l'Univerſité de Paris.

C'eſtoit en matiére de doctrine le plus grand eſprit de ſon ſiécle; une vivacité, une penétration, & une memoire qui alloient juſqu'au prodige; un génie univerſel, qui n'ignoroit rien, & qui excelloit particuliérement dans la connoiſſance des langues: outre la latine, la greque, l'hébraïque, la chaldaïque, & la ſy-

riaque, il ſçavoit ſi bien celles qui ſe parlent, & qui ſont vivantes, qu'il ſe vantoit de pouvoir faire le tour de la terre ſans truchement. François I. qui aimoit les lettres, & la Reine de Navarre ſa ſœur qui eſtoit ſçavante, regardoient Poſtel comme la merveille du monde. Les plus grands Seigneurs, & entre autres les Cardinaux de Tournon, de Lorraine, & d'Armagnac recherchoient ſon entretien, & luy faiſoient en quelque façon la cour. Les plus doctes l'admiroient, & on diſoit communément en parlant de luy, qu'il ſortoit de ſa bouche autant d'oracles que de paroles.

Le bruit que la Compagnie de JESUS faiſoit déja dans l'Europe donna envie à Poſtel de voir le Fondateur de ce nouvel Ordre qui faiſoit profeſſion des lettres. Eſtant venu à Rome pour ce ſujet, & ayant veû le Pere Ignace plus d'une fois, il fut ſi charmé de ſa maniére d'agir, de ſes maximes, & du caractere de ſon Inſtitut, que viſitant les ſept Egliſes, il fit vœu de prendre parti avec luy. Il preſſa en ſuite ſa réception ſi ardemment, & témoigna tant de zele pour la converſion des Juifs & des Idolaſtres, que le Pere Ignace, à qui le nom de Poſtel eſtoit fort connu, ne pût ſe diſpenſer de le recevoir.

Mais le Saint reconnut bientoſt que l'apparence l'avoit ébloüi. Comme il ſçavoit que la ſcience enfle, & que ſans une humilité pro-

fonde les plus grands eſprits ſont les moins propres aux grandes choſes dans le ſervice de Dieu, il s'appliqua luy-meſme à la conduite de Poſtel. Ce novice qui avoit prés de quarante ans, & qui avant ſon voyage d'Italie, à force de lire les Rabins, & de contempler les aſtres, s'eſtoit mis des viſions en teſte ſur un nouvel avénement de JESUS-CHRIST, ne pût ſi bien ſe contraindre, qu'il ne luy échapaſt des propoſitions extravagantes. Le Pere qui connut d'abord que le Rabiniſme & l'aſtrologie judiciaire luy avoient gaſté l'eſprit, n'oublia rien pendant plus de deux années pour le ramener au bon ſens. Aprés avoir uſé envers luy de remontrances charitables, & de réprehenſions ſeveres, il le mit entre les mains de Laynez & de Salmeron, qui taſcherent de le détromper par des raiſonnemens ſolides, & qui luy conſeillerent de ne lire que Saint Thomas.

Il l'adreſſa meſme au Vicaire du Pape, homme docte, ſage, & tout-à-fait propre à guerir un eſprit malade. Mais voyant que tous ces remédes eſtoient inutiles, & que Poſtel devenu de jour en jour plus viſionnaire, faiſoit le prophete, il le chaſſa de ſon Ordre, & défendit à tous ceux de la Compagnie d'avoir aucun commerce avec luy.

L'évenement autoriſa la conduite du Pere Ignace. Dés que Poſtel fut ſorti, il ſe mit à

dogmatiser dans Rome, disant, pour justifier sa sortie, qu'on ne devoit pas s'étonner, qu'il n'eust pû s'accorder avec le saint homme Ignace, puis que Saint Paul & Saint Barnabé n'avoient pû s'accorder ensemble. S'estant retiré en suite à Venise, où il crût devoir estre plus en seûreté, il fut si infatué d'une certaine Religieuse appellée la Mere Jeanne, qu'il osa dire que dans cét avénement de JESUS-CHRIST, qui, selon ses prédictions, devoit arriver avant peu d'années, elle seroit la Rédemptrice des femmes, ainsi que JESUS-CHRIST avoit esté le Rédempteur des hommes, & il composa sur ce sujet un livre intitulé, *de Virgine Veneta*.

Comme on s'égare à l'infini, pour peu qu'on s'écarte de la verité, & que l'esprit d'erreur est un esprit de vertige, Postel publia dans d'autres livres que toutes les sectes seroient sauvées par JESUS-CHRIST ; que la pluspart des mystéres du Christianisme n'estoient que des fables ; que l'Ange Raziel luy avoit révelé les secrets divins, & que ses écrits estoient les écrits de JESUS-CHRIST mesme.

Tant d'impiétez luy auroient peut-estre cousté la vie, si on ne l'eust crû un peu fou. Il fut enfermé pour ses réveries, & demeura plusieurs années en prison. Il s'échapa néanmoins je ne sçay comment, & aprés avoir couru beaucoup de païs, il retourna en France par Genéve, plus libertin & plus extravagant que jamais. Dieu

luy fit pourtant la grace de se reconnoistre en son extréme vieillesse, & de mourir dans la communion de l'Eglise. On dit qu'il vescut cent ans, & que sur la fin de ses jours il rajeunit en quelque façon, jusques-là que ses cheveux blancs devinrent tout noirs.

Il choisit Laynez & Salmeron pour le Concile de Trente.

Dans le temps que le Pere Ignace chassa le Docteur Postel, le Pape Paul III. qui depuis son Exaltation ne songeoit qu'à remédier aux maux de la Chrestienté, & qui depuis peu avoit fait la paix entre l'Empereur & le Roy de France, demanda deux theologiens de la Compagnie qui assistassent en son nom avec ses Legats au Concile œcuménique qui devoit se tenir à Trente. Le Pere choisit Jacques Laynez & Alphonse Salmeron, tous deux encore jeunes à la verité, le premier n'ayant que trente-quatre ans, & l'autre que trente & un ; mais tous deux si doctes, & si instruits des affaires de la Religion, que les vieux theologiens les regardoient comme leurs maistres.

Laynez, que les Venitiens obtinrent dés que le Saint Siége eût approuvé la Compagnie, avoit esté occupé trois ou quatre années en tout l'Estat de la Seigneurie; & le principal de ses soins fut de préserver Venise, Padoûë, & les autres villes des erreurs de l'Allemagne, qui s'y glissoient insensiblement. Salmeron avoit fait le mesme à Modéne, où depuis son retour d'Hibernie le Cardinal Jean Moron Evesque de

la

la ville l'avoit appellé, & où les nouvelles hé resies avoient trouvé moyen de s'introduire.

Les avertissemens qu'il donne à Laynez & à Salmeron.

Quoy-que le Pere Ignace fist grand fonds sur la vertu de l'un & de l'autre, la crainte qu'il eût que le titre de theologiens du Pape dans la plus auguste assemblée du monde n'éblouïst un peu de jeunes hommes comme eux, l'obligea de leur donner avant leur départ des avertissemens & des instructions pour leur conduite. Outre qu'il leur recommanda en général de chercher dans le Concile la plus grande gloire de Dieu & le bien commun de l'Eglise, sans negliger ni le salut du prochain, ni leur propre perfection, il leur prescrivit en particulier les regles suivantes: de dire toûjours leurs avis modestement, & d'une maniére qui marquast encore plus d'humilité que de sçavoir; d'observer avec toute l'attention possible les pensées & les sentimens de ceux qui parleroient les premiers, afin de parler ensuite, ou de se taire à propos; dans les disputes qui s'éleveroient sur les matiéres proposées, d'apporter toûjours les raisons des deux partis, pour ne sembler point attachez à leur jugement, & de ne citer nul auteur vivant comme garant des opinions qu'ils avanceroient, pour ne point paroistre dévoûëz à qui que ce soit; de visiter les hospitaux au moins de quatre en quatre jours, d'enseigner la doctrine chrestienne aux enfans, d'exciter le peuple à la penitence, sans

toucher néanmoins dans leurs ſermons aucun article de controverſe qui puſt troubler les eſprits, ſe contentant de porter leurs auditeurs à ſe ſoumettre aux déciſions de l'Egliſe; d'exhorter enfin les fidelles à prier ſans ceſſe pour l'heureux ſuccés du Concile, & de ſe ſouvenir que comme au regard des aſſemblées où ſe traiteroient les queſtions de la Foy, un diſcours moderé & précis leur ſieroit bien, il leur en faudroit dans la chaire un qui fuſt plus ardent & plus étendu.

Il leur déclara en ſuite que ces conſeils regardoient auſſi Claude le Jay, qui eſtoit en Allemagne fort employé à combatre les hérétiques, & que le Cardinal Othon éveſque d'Auſbourg envoyoit à Trente en qualité de ſon theologien & de ſon legat. Il ajouſta que quand ils ſeroient tous trois enſemble, ils veſcuſſent dans une parfaite intelligence, ſans avoir ni opinions, ni jugemens contraires; que tous les ſoirs ils conferaſſent ſur ce qui ſe ſeroit paſſé durant la journée, & qu'ils déliberaſſent tous les matins ſur ce qu'ils auroient à faire le reſte du jour; qu'ils ne laiſſaſſent eſchaper aucune occaſion de rendre de bons offices à tout le monde, & qu'ils s'en rendiſſent à eux-meſmes, en ſe reprenant l'un l'autre de leurs defauts, en ne ſe pardonnant rien, & s'animant mutuellement à mener une vie irreprochable.

La ſatisfaction qu'eût le Pere Ignace de voir qu'aprés tant de retardemens on alloit enfin ouvrir le Concile, fut traverſée par la mauvaiſe intelligence du ſouverain Pontife & du Roy de Portugal : ils s'eſtoient brouïllez au ſujet du fameux Michel de Silva. Ce Portugais iſſu de l'illuſtre maiſon des Comtes de Portalegre, & fils de Dom Diegue de Silva, qui avoit eſté gouverneur du Roy Dom Emanuel, ayant réſidé long-temps auprés des Papes Leon X. Adrien VI. & Clement VII. fut rappellé de ſon ambaſſade d'Italie par Dom Jean III. ſucceſſeur de Dom Emanuel, & pourveû à ſon retour, non ſeulement de l'éveſché de Viſeu, mais auſſi de l'office de Protonotaire ou de Secretaire du Royaume. Il fut enſuite nommé cardinal par Paul III. qui l'avoit connu ſous les pontificats précedens.

Il reconcilie le Roy de Portugal avec le Pape.

Comme ſa promotion eſtoit proprement l'ouvrage du Cardinal Alexandre Farneze ſon ami, neveu du Pape ; & que le Portugal n'y eût nulle part, elle choqua le Roy qui ne vouloit pas que ſes ſujets deuſſent leur élevation à d'autres qu'à luy ; ſi bien que ce Prince ne put jamais ſe réſoudre à permettre que l'Eveſque de Viſeu receuſt le Chapeau.

L'Eveſque perſuadé que les Princes ne reviennent pas aiſément, & qu'ayant perdu les bonnes graces de ſon maiſtre, il devoit tout craindre, ſortit ſecretement de Portugal, & ſe

retira en Italie, où la fortune l'appelloit. Estant arrivé à Rome, il fut revestu publiquement de la pourpre, & sa disgrace jointe à son mérite luy fit rendre des honneurs extraordinaires.

Le Roy de Portugal irrité & de la fuite & de la réception de l'Evesque, commença par le priver du revenu de sō evesché, & interdit aux Portugais, sous de griéves peines, tout commerce de lettres avec luy. Il se plaignit hautement de la Cour de Rome, & sur tout du Cardinal Farneze, qui employoit le Cardinal de Viseu dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Ce qui le fascha davantage, c'est que le Cardinal Contarini, legat de Paul III. auprés de l'Empereur Charles-Quint, estant mort dans sa légation d'Espagne, on envoya Michel de Silva en sa place, avec le caractere & tout le pouvoir de legat Apostolique.

Le Pape mal content de son costé, condamnoit le procedé du Roy de Portugal, & en faisoit quelquefois des plaintes au Pere Ignace, qui luy parloit de ce Prince comme du plus religieux qu'il y eust au monde. Leur division faisoit de l'éclat, & commençoit à produire des mauvais effets pour la Religion, lors que le Pere entreprit de les accorder. Il eût d'abord recours à Dieu, qui tient en sa main le cœur des Grands de la terre, & il ordonna des priéres dans la Compagnie, pour attirer la benediction

du Ciel ſur l'ouvrage qu'il entreprenoit. Il écrivit au meſme temps à Liſbonne, où ſes conſeils eſtoient bien receûs. Il traita avec le Cardinal Farneze, & avec le Pape, qui avoient confiance en luy; & il ménagea ſi bien les eſprits de part & d'autre, qu'une affaire ſi diffile s'accommoda aiſément. Pour marque d'une réconciliation ſincére, le Roy remit le Cardinal de Viſeu en poſſeſſion des revenus de ſon éveſché, & le Pape accorda au Roy des privileges conſiderables en faveur du tribunal de l'Inquiſition établi dans le Royaume.

Son gouvernement domeſtique.

Ces occupations du dehors n'empeſchoient pas le Pere Ignace de s'aquiter au dedans de tous les devoirs de ſa charge. Il faiſoit divers réglemens ſelon les diverſes occurrences; il donnoit tous les ordres neceſſaires; mais la maniére dont il les donnoit, eſtoit plus d'un homme qui prie, que d'un homme qui commande. En diſtribuant les emplois, il avoit égard aux inclinations de ceux qu'il employoit, quoy qu'il vouluſt que de leur coſté ils fuſſent diſpoſez à tout.

Sa couſtume eſtoit de mettre dans les charges de la Compagnie des perſonnes d'une grande experience: il ne laiſſoit pas de choiſir des gens peu expérimentez qui gouvernaſſent ſous luy à Rome; il ne laiſſoit pas, dis-je, de les choiſir pour voir leur talent, & pour les former luy-meſme, en obſervant toutes leurs

démarches. Il n'envoyoit aux miſſions laborieuſes que des hommes d'une vertu éprouvée. Il ménageoit les foibles & les imparfaits, quelquefois pour leur faire ſentir leur foibleſſe, & afin que la honte les excitaſt à devenir plus vertueux ; ou s'il leur donnoit des occupations un peu fortes, ce n'eſtoit que quand ils les demandoient, & à condition que s'ils ſe trouvoient accablez, il le luy déclareroient franchement.

Néanmoins s'il rencontroit de ces eſprits emportez & indociles, en qui un naturel rude eſt ſouſtenu d'une conſtitution robuſte, il les chargeoit de travail plus que les autres ; & ſi par hazard ils tomboient malades, il n'en eſtoit pas trop faſché, dans la penſée que l'infirmité du corps ſerviroit peut-eſtre au ſalut de l'ame.

Quand on luy demandoit quelque choſe de conſequence, il diſoit d'ordinaire les raiſons qu'il avoit de le refuſer, afin que celuy qui n'obtenoit rien fuſt moins mal content, & que celuy qui recevoit une grace, fuſt plus réſervé à en demander de nouvelles. Du reſte, il ne refuſoit gueres que ce que ſa conſcience ne luy permettoit pas d'accorder ; encore adouciſſoit-il le refus par des paroles ſi obligeantes, qu'on eſtoit toûjours ſatisfait de luy.

Il aſſaiſonnoit auſſi les réprimandes de termes doux & honneſtes ; ou du moins il les temperoit de telle façon, qu'elles eſtoient vives & ſeveres ſans eſtre dures ni piquantes.

Il avoit ſi bonne opinion des ſiens, qu'il ne pouvoit croire ce qu'on luy diſoit contre leur honneur ; & il les aimoit tous de-ſorte, que chacun penſoit eſtre le plus aimé : il s'accommodoit meſme tellement à l'humeur des uns & des autres, qu'il ſembloit ſe transformer tout en eux, & cela d'un air ſi ſimple & ſi naturel, qu'on euſt dit qu'il eſtoit né ce qu'il paroiſſoit.

Sa conduite envers les Novices.

Quoy-qu'il vouluſt qu'on éprouvaſt bien les novices, il les traitoit comme des plantes tendres qui ne font que d'eſtre tranſplantées, & qui ſe ſentent encore du terroir d'où elles viennent. Un homme riche qui fut receû en la Compagnie, avoit un crucifix tres-bien fait & de grand prix, auquel il eſtoit fort attaché : le Général le luy laiſſa. Cependant le Novice fit de grands progrés dans la vertu, & travailla particuliérement à ſe vaincre. Dés que le Général s'en apperceût, *Cela va bien*, dit-il ; *puis que ce Frere eſt détaché non-ſeulement du monde, mais de luy-meſme, on peut luy oſter des mains l'image de* JESUS-CHRIST *crucifié qu'il a dans le cœur.* Il luy oſta en effet ſon crucifix, & le Novice qui n'y avoit plus d'attache, s'en défit ſans peine.

La conduite qu'il gardoit envers des perſonnes illuſtres par leur naiſſance ou par leur ſçavoir, qui embraſſoient l'Inſtitut, eſt tres-remarquable. Il avoit de grands égards pour

eux au commencement; il les appelloit comtes, marquis, docteurs, jusqu'à ce qu'ils eussent honte d'estre appellez par ces noms, & qu'ils priassent eux-mesmes qu'on ne les distinguast pas. Mais quand il voyoit qu'ils goustoient les maximes de l'Evangile, & qu'ils marchoient dans la voye de la perfection, il n'y en avoit point qu'il mortifiast davantage. Il prenoit plaisir à rabaisser un homme de qualité, à humilier un docteur, & il ne discontinuoit point qu'ils n'eussent oublié ce qu'ils estoient. Il en usoit de la sorte, premiérement afin que le monde sceust qu'on comptoit pour rien parmi les Jesuites, les avantages de la naissance & de l'esprit sans l'humilité, & que pour y estre grand, il falloit estre petit devant ses yeux. En second lieu, parce qu'une Société Religieuse reçoit toûjours de ces sortes de personnes beaucoup de gloire ou de confusion.

Il n'y a rien qu'il ne mist en œuvre pour fortifier ceux qui se lassoient de porter le joug du Seigneur, & dont la vocation estoit ébranlée. Il alla une fois la nuit trouver un Pere qui vouloit retourner au siécle; & usant de priéres & de menaces tout ensemble, il fit tant d'impression sur son cœur, que ce Pere se jetta aux pieds du Général, & s'offrit à subir la peine qu'on voudroit luy imposer. *Une partie de vostre penitence*, luy dit le Pere Ignace en l'embrassant, *sera de ne vous repentir plus jamais d'avoir*

d'avoir servi Dieu. Pour l'autre partie, je m'en charge, & je la feray moy-mesme.

Un jeune Allemand qui avoit de beaux talens naturels, fut tenté de quitter la Religion. Le Pere Ignace qui l'avoit receû, & qui le jugeoit propre au ministére de l'évangile, fit ce qu'il pût pour le conserver; mais l'Allemand n'écoutoit rien, tant la tentation estoit forte. Le Pere faisant semblant de se rendre, pria le Novice de demeurer encore quelques jours dans la maison, & d'y vivre comme il luy plairoit, sans s'assujetir à aucune regle. Il accepta le parti, & vescut d'abord avec toute la licence d'un homme qui a secoûé le joug de la discipline. Il eût honte aprés de la vie qu'il menoit, en considerant les autres si modestes, & si réguliers, & il se repentit enfin de son inconstance.

Si le Général découvroit que ces sortes de tentations venoient d'un peché secret, ou d'une vitieuse habitude, il taschoit de penetrer la cause du mal, & il exhortoit les coupables à faire une confession exacte. Pour les y engager, il usoit souvent de l'industrie dont il s'estoit servi autrefois à l'égard d'un Religieux libertin, & il leur racontoit fort au long les desordres de sa vie mondaine. Au reste il ne les laissoit jamais seuls; & comme la nuit est le temps où le démon & la mélancolie tourmentent le plus ceux qui sont tentez, il vouloit

qu'on fiſt coucher auprés d'eux un compagnon ſage & agréable qui les entretint dés qu'ils ſeroient éveillez, pour diſſiper peu à peu les noires imaginations qui les occupoient.

Enfin ſi tout cela eſtoit inutile, il aſſembloit tous les Peres, & prioit celuy qui vouloit ſortir, de leur expliquer ſes raiſons, eſperant qu'une déclaration publique feroit connoiſtre à ce miſérable ſon égarement, ou que Dieu inſpireroit aux Peres des penſées capables de le faire rentrer en luy-meſme.

Ses ſoins pour les malades.

Le Général n'eſtoit gueres moins appliqué aux infirmitez du corps qu'à celles de l'ame, dans le gouvernement de ſes inferieurs. Il avoit ordonné au commencement de ſon Généralat, que dés que quelqu'un ſe porteroit mal, on l'en avertiſt, & que deux fois le jour on vint luy dire ſi le Frere qui avoit ſoin de la dépenſe ne négligeoit point les malades. Il vouloit qu'on n'épargnaſt rien en leur faveur, & que ſi l'argent manquoit, on vendiſt les meubles pour les ſoulager.

Le medecin ayant un jour ordonné quelque choſe de délicat à un Frere coadjuteur qui eſtoit fort dégouſté, comme le Général ſceût qu'il n'y avoit que trois jules dans la maiſon, *Qu'on les employe*, dit-il, *pour ce Frere; nous qui ſommes en bonne ſanté & qui avons de l'appetit, nous nous contenterons aujourd'huy de pain.* Deux autres Freres deſtinez aux ſervices domeſtiques, l'un

François, & l'autre Eſpagnol, à peine furent entrez au novitiat, que la fiévre leur prit. Il y avoit pluſieurs malades dans la maiſon, & toutes les chambres eſtoient pleines; d'ailleurs on n'avoit pas trop alors de quoy vivre. Quelqu'un conſeilla au Pere Ignace d'envoyer les deux Freres à l'hoſpital: *Je m'en donneray bien de garde*, dit-il, *& ce ſeroit grand pitié qu'il n'y euſt point de place parmi nous pour ceux qui ont tout quitté pour Dieu.*

Toutes ſes affaires ne l'empeſchoient pas de viſiter ſouvent les malades; & quand le mal eſtoit dangereux, ou tres-ſenſible, il ſe levoit la nuit pluſieurs fois pour obſerver la diſpoſition du malade, & pour luy adoucir ſes douleurs par des diſcours conſolans. Il avoit meſme ſur cela des inquiétudes charitables; & un jeune Frere ayant eſté ſaigné la nuit, pour je ne ſçay quelle incommodité preſſante, le Général non content de l'avoir veû, & d'avoir laiſſé quelqu'un auprés de luy, envoya deux ou trois fois viſiter ſon bras.

Ceux qui ignorent à quel point la charité eſt tendre & condeſcendante, ſeront peut-eſtre ſurpris, de ce qu'un Pere eſtant tourmenté d'une bile noire qui le rendoit inſuportable & à luy-meſme & aux autres, le Pere Ignace pour le réjoûïr fit venir autour de ſon lit des novices qui ſçavoient joûër des inſtrumens, & qui chantoient bien.

Mais quelque tendresse qu'il eust pour ses enfans, il vouloit qu'ils eussent dans la maladie une soumission parfaite, & qu'ils regardassent leur mal comme un don de Dieu. Que s'ils s'échapoient en des paroles d'impatience, ou qu'ils fussent d'une humeur fâcheuse, il ne manquoit pas de les punir dés que leur santé estoit rétablie.

A parler en général, quand quelqu'un avoit commis une faute qui méritoit punition, la premiére chose que faisoit le Saint, c'estoit de faire en sorte que le coupable connust bien sa faute, & il l'engageoit aprés à se prescrire luy-mesme une penitence, qu'il moderoit néanmoins si elle estoit trop rigoureuse.

Quand ceux qui avoient failli, se corrigeoient, il les traittoit dans la suite de la mesme maniére que s'ils n'eussent jamais failli : il n'oublioit pas seulement la faute, mais par son procédé il faisoit que celuy qui l'avoit commise, l'oublioit en quelque façon, & perdoit une partie de la honte qui demeure aprés une cheûte, & qui décourage quelquefois dans le chemin de la vertu.

Son zele pour la discipline réguliére.

Il donnoit souvent de tres-rudes penitences pour des fautes assez legéres contre la discipline Religieuse, persuadé que si on ne la maintenoit par là dans une Religion naissante, elle s'y perdroit bientost tout-à-fait. Il disoit que ce qui ne paroissoit rien en soy-mesme, pouvoit estre

la ſource des plus grands deſordres, & que les petites fautes publiques eſtoient du moins de mauvais exemples qui portoient au relaſchement.

Il ne ſouffroit pas non plus qu'on introduiſiſt rien de nouveau en la Compagnie : il s'y oppoſoit avec toute la vigueur poſſible, juſqu'à traiter de rebelles & d'ennemis ceux qui vouloient changer quelque choſe à l'Inſtitut, ſous prétexte de le rendre plus parfait. Sa penſée n'eſtoit pas pourtant que ſes inferieurs ſe contentaſſent d'une ſainteté commune ; il vouloit que chacun acquiſt toute la perfection de ſon état, & il les y excitoit ſans ceſſe, en leur propoſant ce que Dieu demandoit d'eux, ſuivant l'eſprit de leur vocation. Mais ces ſoins n'eſtoient pas renfermez dans Rome, ni dans l'Italie. Il veilloit ſur tout le corps qui s'étendoit tous les jours de plus en plus, & ſa principale application eſtoit d'en bannir l'eſprit profane du monde.

Ayant ſceû qu'Antoine Araos, qui travailloit tres-utilement à la Cour d'Eſpagne, ſembloit rechercher un peu trop la converſation & les bonnes graces des perſonnes de qualité, ſous ombre d'avoir du credit dans ſon miniſtére, il luy en fit des reproches, & l'avertit que l'autorité neceſſaire aux miniſtres de la parole de Dieu s'acquerroit bien plus par les exercices de l'humilité chrétienne que par le commerce des grands.

Ce qui paroiſt plus étrange, c'eſt que voyant Simon Rodriguez fort engagé dans la Cour de Portugal, il prit la penſée de rappeller ce ſaint homme en Italie, de peur que le monde ne le gaſtaſt inſenſiblement. Et cela ſe ſeroit fait, ſi le Roy de Portugal ne s'y fuſt oppoſé luy-meſme, en priant le Pere Ignace de luy laiſſer Rodriguez, pour inſtruire & pour élever le Prince ſon fils.

Un jeune gentilhomme Portugais, nommé Antoine Monis, qui avoit eſté receû en la Compagnie depuis trois ou quatre ans, s'enfuit alors du college de Conimbre par un pur eſprit de libertinage. Aprés avoir demeuré quelque temps à Liſbonne ſans oſer paroiſtre, il courut toute l'Eſpagne, & ſa curioſité le porta à Montſerrat. Ce ſaint lieu luy inſpira de bons ſentimens: il reconnut ſon égarement à la veûë de l'épée d'Ignace qui eſtoit encore penduë proche l'Autel de la Vierge; & touché de Dieu, il dit en luy-meſme avec l'enfant prodigue, *J'iray à mon Pere.* Il y alla en effet; mais s'eſtant rendu à Rome, il n'oſa jamais ſe preſenter devant le Pere Ignace qui ſçavoit ſon apoſtaſie: il luy écrivit de l'hoſpital de Saint Antoine des Portugais, où la neceſſité l'avoit contraint de ſe retirer.

Le Pere le tira de l'hoſpital au meſme inſtant, & pourveût à tous ſes beſoins; mais il ne voulut pas le recevoir dans la maiſon de la

Compagnie ; il le fit loger tout auprés, & le tint dehors douze jours. Monis passa tout ce temps à pleurer son crime, & la ferveur de sa penitence alla si loin, qu'il visita les sept églises de Rome, en faisant des disciplines sanglantes. Le Pere Ignace le receût enfin parmi ses enfans, & luy fit connoistre, par diverses marques de bonté, qu'il ne le regardoit plus comme un apostat. Ce traitement charitable n'empescha pas que le Portugais penétré du regret de son peché, ne tombast malade d'une fiévre lente qui le consuma peu-à-peu. Il eût néanmoins une grande joye de mourir entre les bras de son bon Pere, & il ne cessa, en mourant, de loûër la misericorde divine qui l'avoit rappellé à la Compagnie.

Cependant le Pere Ignace eût nouvelle que les trois Théologiens qui s'estoient rendus à Trente, pour assister au Concile, dont on avoit fait l'ouverture, y soûtenoient dignement l'honneur de la Compagnie, & les interests de l'Eglise. Le Jay qui arriva le premier, gagna d'abord la bienveillance & l'estime du Cardinal de Trente, qui le consulta sur des affaires épineuses. Salmeron prononça devant les Peres du Concile, un discours latin tres-éloquent, qui mérita les applaudissemens de l'assemblée. Laynez se fit admirer dés la premiére fois qu'il parla, & tous trois firent paroistre une érudition si profonde, que les Legats du Pape les

Le Jay, Laynez, & Salmeron au Concile de Trente.

chargerent de recueïllir toutes les erreurs des hérétiques anciens & modernes, avec les autoritez de l'Ecriture, des Peres, des Conciles, & des Docteurs qui y sont directement opposées.

Mais en quoy le Pere Ignace fut plus content d'eux, c'est qu'au sortir des assemblées, ou avant que d'y entrer, ils visitoient les hospitaux, faisoient le catechisme, demandoient l'aumosne, non seulement pour de pauvres soldats catholiques qui avoient servi en Allemagne, & dont la ville estoit pleine, mais encore pour eux-mesmes.

Les Legats Apostoliques leur voyant des soutanes toutes usées, leur en firent faire de neuves, afin qu'ils parussent au Concile avec plus de bienséance; mais ils reprenoient leurs vieilles soutanes dés que les séances estoient finies.

Ils rendoient compte de tout à leur Général, & le consultoient dans les affaires difficiles. S'estant une fois adressé à luy pour sçavoir comment ils devoient se conduire au sujet de certaines opinions nouvelles que des Prélats avoient proposées, & qui approchoient tant soit peu des sentimens de Luther, quoyqu'elles parussent assez raisonnables, il leur recommanda expressément de ne s'y point laisser aller, en leur déclarant qu'au regard de la Religion les nouveautez les plus plausibles estoient souvent les plus dangereuses; que les raisons

qui

qui appuyoient une doctrine, ne la rendoient pas catholique ; & que jusqu'à ce que l'Eglise eust décidé ce qu'on devoit croire de ces sortes d'opinions suspectes, il falloit se donner de garde ni d'en juger, ni d'en parler favorablement. Ils s'attachoient à ses réponses comme à des oracles ; & Laynez avoit coustume de dire, que si le Pere Ignace estoit au Concile, il y serviroit bien l'Eglise.

Sur ces entrefaites, l'Empereur ne pouvant plus résister à la priére des Catholiques, déclara la guerre aux Protestans, qui ne vouloient pas reconnoistre le Concile. Fréderic Duc de Saxe, & Guillaume Lantgrave de Hesse, qui se mirent à leur teste, marcherent contre les troupes Impériales avec une armée de plus de quatre-vingts mille hommes. Comme les troubles d'Allemagne interrompirent le Concile pour un temps, le Pere Ignace qui avoit besoin de Laynez à Florence, voulut le retirer de Trente durant cette interruption. Mais le Cardinal de Sainte Croix legat du Pape l'y arresta ; il ne le fit pas pourtant d'autorité absoluë, ni sans en écrire au Pere Ignace. Aprés luy avoir representé qu'on ne pouvoit se passer de Laynez à Trente, parce qu'on l'avoit chargé de faire un recueïl exact des erreurs qui regardent les Sacremens, il le prioit de ne trouver pas mauvais qu'il retinst ce Pere, du moins jusqu'à ce que le recueïl fust achevé ; ajoustant néanmoins

que si ces raisons ne luy sembloient pas assez fortes, il le feroit partir dés qu'il auroit receû sa réponse.

Le Jay nommé à l'Evesché de Trieste.

L'Evesque de Trieste estant mort en ce temps-là, Ferdinand Roy des Romains, qui avoit du zele pour la Religion, & à qui Trieste appartenoit avec toutes ses dépendances, comme une ville du ressort de l'Istrie, dont les Archiducs d'Austriche sont Seigneurs, jugea que ce diocese si voisin de l'Allemagne ne pouvoit avoir un pasteur trop catholique, ni trop vigilant. Il jetta les yeux sur Claude le Jay, qui estoit à Trente, & il luy en écrivit d'abord. Le Prince sçavoit par le bruit commun tout ce que ce missionnaire de la Compagnie avoit fait à Ratisbonne, à Ingolstad, & à Nuremberg, pour la conversion des hérétiques; & il avoit esté luy-mesme témoin des fruits merveilleux que ses prédications avoient operez à Vormes parmi les fidelles.

Le Jay refuse l'Evesché de Trieste.

La nomination de le Jay fut un coup de foudre pour luy, & on dit qu'il en pensa mourir de douleur : c'estoit un homme tres-modeste, & qui s'estoit proposé de fuïr toute sa vie les honneurs, selon l'esprit de son Pere Ignace. Il répondit au Roy des Romains, qu'une charge si pesante surpassoit ses forces; que les dignitez ne convenoient pas à la Compagnie de JESUS, & qu'il falloit chercher ailleurs des évesques. Il informa en mesme temps le

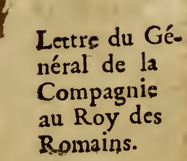
Pere Ignace du deſſein de Ferdinand, le ſupplia d'agir fortement auprés du Pape pour rompre le coup, & luy proteſta que ſi l'obéïſſance ne le retenoit au Concile, il ſe cacheroit de ſorte qu'on ne le trouveroit pas.

Le refus de l'Eveſché ne ſervit qu'à confirmer Ferdinand dans le choix qu'il avoit fait. Il envoya à Veniſe l'Eveſque de Labac ſon Confeſſeur, pour gagner le Jay que les Legats Apoſtoliques y firent aller malgré luy. Mais ayant ſceû que l'Eveſque n'avoit pû rien faire ſur un eſprit, que des principes de conſcience rendoient infléxible, il pria le Pape inſtamment de commander au Pere le Jay d'accepter l'éveſché de Trieſte, & il ordonna à ſon Ambaſſadeur de pourſuivre cette affaire avec toute la chaleur poſſible.

Le Pere Ignace qui avoit eſté fort allarmé, quand il apprit la nomination de le Jay, le fut bien plus quand il vit que le Pape & les Cardinaux l'approuvoient. Comme il eſtoit perſuadé que le veritable intereſt de l'Egliſe demandoit que la Compagnie ne receuſt aucune dignité eccleſiaſtique, il n'épargna rien pour en perſuader le ſacré College. Mais voyant qu'on n'entroit point dans ſes penſées, & que Ferdinand perſiſtoit toûjours dans la ſienne, il prit la voye qui luy parut la plus naturelle, & ce fut d'écrire à Ferdinand meſme. Ayant donc, ſelon ſa couſtume, imploré le ſecours du Ciel,

Saint Ignace s'oppoſe à la promotion de le Jay.

& fait retarder l'affaire du costé de Rome, par l'entremise de Marguerite d'Austriche, dont il gouvernoit la conscience depuis la mort du Pere Jean Codure, il écrivit en ces termes au Roy des Romains.



Lettre du Général de la Compagnie au Roy des Romains.

Nous sçavons, grand Prince, quel est le zele de V. M. pour le salut de ses peuples, & combien Elle a d'affection pour nostre Compagnie. Nous loûons Dieu de l'un & de l'autre, & nous prions la bonté divine de vous inspirer les moyens d'accomplir heureusement tout ce que vostre pieté vous fait entreprendre.

Mais en vous rendant de tres-humbles actions de graces pour les faveurs dont vous nous comblez, nous osons vous dire que vous ne pouvez nous en faire une plus insigne, que de nous aider à marcher dans la voye de nostre Institut. Les honneurs ecclesiastiques luy sont si contraires, que selon l'idée que nous en avons, rien n'est plus capable de l'alterer, & de le détruire. Car ceux qui ont formé cette Societé, se sont proposé pour but d'aller prescher l'Evangile en tous les païs du monde; & son vray esprit est de chercher par tout le salut des ames, & l'honneur de Dieu, sans se borner ni aux emplois, ni aux lieux. Or les Societez Religieuses ne subsistent qu'autant qu'elles conservent leur premier esprit: & comment la Compagnie se maintiendra-t-elle en perdant le sien? Nous ne sommes pas encore plus de neuf Profez, & quatre ou cinq ont déja refusé des prélatures. Mais si un de nous accepte maintenant un éveſché, les autres ne croiront-ils pas estre en droit de faire le mesme? & si

les membres se separent, que deviendra peu-à-peu le corps? Ce petit Ordre a fait depuis sa naissance d'assez grands progrés par la voye de l'humilité & de la pauvreté: si les peuples venoient à nous voir en des postes éclatans, ne seroient-ils pas scandalisez du changement de nostre conduite? & ne prendroient ils pas des impressions, qui rendroient tous nos travaux inutiles? Mais qu'est-il besoin, tres-illustre Prince, de vous exposer nos raisons? Nous implorons vostre bonté & vostre sagesse: nous nous mettons sous vostre protection Royale. Nous vous supplions par le Sang de JESUS-CHRIST, *& par le salut des ames, de maintenir, pour l'honneur de la Majesté Divine, cette petite Société naissante. Qu'il plaise au Seigneur de conserver vostre Personne sacrée, & de répandre sur Elle abondamment toutes sortes de benédictions.*

La lettre du Général de la Compagnie eût tout l'effet qu'il en pouvoit esperer. Ferdinand ne pensa plus au Pere le Jay pour l'évesché de Trieste, & il chargea son Ambassadeur de le dire au Pape. L'occasion sembla favorable au Pere Ignace, pour instruire à fonds Sa Sainteté là-dessus. Il luy representa donc un jour, qu'outre que cette petite Société, qui n'estoit alors composée de gueres plus de deux cens personnes, s'affoibliroit en peu de temps, & se dissiperoit tout-à-fait, si on en tiroit les gens de mérite, l'élevation d'un seul pourroit causer de tres-grands desordres, en réveillant l'ambi- Il fait entendre ses raisons au Pape touchant le refus des dignitez Ecclesiastiques.

tion des autres; que quand les Religieux ont une fois des prétentions de grandeur, ils deviennent plus mondains que les gens du monde; que ceux qui avoient embraſſé l'Inſtitut de la Compagnie par un eſprit de charité & de zele, ſe relaſcheroient aiſément dans leurs emplois laborieux par l'eſperance d'une dignité eccleſiaſtique, ou qu'ils n'y auroient pas des motifs ſi purs, ni des intentions ſi droites; que la jalouſie ne manqueroit pas de ſe mettre parmi divers concurrens; & que ſi tous n'aſpiroient pas aux honneurs, il y auroit du moins peu d'union entre des gens qui n'agiroient pas par les meſmes mouvemens, ni par les meſmes principes.

Il ajouſta que les Profez eſtant dévoûëz au ſervice du Saint Siége, pour le regard des miſſions, & ayant par là plus d'accés à la Cour de Rome que les autres Religieux, ils auroient plus d'occaſion de briguer les éveſchez, & plus de facilité de les obtenir; que travaillant à la Cour des Princes, ils ſeroient moins libres dans leurs miniſtéres, s'ils eſperoient quelque choſe; & que les Princes de leur coſté ſe ſerviroient peut-eſtre moins d'eux, ſi leurs ſervices devoient eſtre récompenſez: qu'au reſte il ne prétendoit pas condamner par là les dignitez eccleſiaſtiques, ni les Religieux qui y ſont élevez pour le bien de la chreſtienté, & qui les poſſedent avec l'édification des fidelles; qu'il y avoit

une grande difference entre la Compagnie & les autres Religions; que celles-cy, par leur antiquité, & par leur durée, avoient acquis des forces pour porter les fardeaux les plus pesans; & que celle-là qui ne faisoit que de naistre, estoit encore foible. *Saint Pere*, luy dit-il en rappellant ses anciennes idées de guerre, *je considere toutes les autres Religions en l'armée de l'Eglise militante comme des escadrons de gens d'armes, qui demeurent dans le poste qu'on leur a assigné, qui gardent leurs rangs, & qui font face aux ennemis en tenant toûjours le mesme ordre, & la mesme maniére de combatre. Mais pour nous*, continua-t-il, *nous sommes comme des chevaux legers, qui doivent toûjours estre prests dans les temps d'alarmes & de surprises; qui attaquent, ou qui soustiennent selon les differentes conjonctures; qui vont par tout, & qui escarmouchent de tous costez.*

Il conclut que des missionnaires comme eux, qui devoient non seulement aller de ville en ville & de province en province, mais voler d'un pole à l'autre au premier signe du Vicaire de JESUS-CHRIST, ne devoient estre fixez nulle part.

Le Pape gousta toutes ces raisons, & fut enfin persuadé que le refus des dignitez ecclesiastiques ne seroit pas moins utile à l'Eglise qu'à la Compagnie. Quelques-uns ont crû que l'affaire de Trieste avoit donné occasion au Général d'obliger les Profez, par vœu,

à ne point briguer les prélatures, & à les refuser quand on les leur offriroit. Mais il est certain qu'il avoit pris son parti là-dessus auparavant, & dés le temps mesme qu'il vint la premiére fois à Rome avec le Févre & Laynez. Car un jour estant allé voir avec eux le Marquis d'Aquilar pour lors Ambassadeur de Charles-Quint auprés de Paul III. & la conversation s'estant tournée sur les bruits qui couroient déja contre la nouvelle Société, le Marquis luy fit entendre qu'on le soupçonnoit de cacher une grande ambition sous un exterieur modeste, & qu'on disoit publiquement qu'un chapeau ou une mitre estoit le motif de son voyage. Le Pere fut si surpris de ce discours, qu'il ne répondit d'abord que par un signe de croix. En suite, comme s'il eust esté tout-à-coup inspiré de Dieu, il fit vœu devant le Marquis de n'accepter nulle dignité ecclesiastique, à moins que d'y estre obligé, sous peine de peché, par le Vicaire de JESUS-CHRIST; & il renouvella son vœu quelque temps aprés en presence d'un Cardinal.

La Compagnie commence à instruire la jeunesse dans les lettres.

Les affaires de la Compagnie estoient en ces termes, quand le Pere Ignace crût qu'il estoit temps qu'elle s'employast à l'instruction de la jeunesse. Le zele de François de Borgia Duc de Gandie, que la veûë du cadavre de l'Imperatrice avoit dégousté des choses du monde, & qui depuis la mort de la Duchesse

sa

ſa femme s'eſtoit donné tout à Dieu, fit naiſtre l'occaſion de commencer un exercice ſi utile. Comme il y avoit ſur ſes terres grand nombre de Maures baptiſez, dont la pluſpart n'avoient pas renoncé de bon cœur au mahometiſme, il jugea que pour aſſeûrer le ſalut des jeunes Moriſques, il falloit pourvoir à leur éducation, & il eût au meſme temps la penſée de fonder en la ville de Gandie un college de la Compagnie de JESUS, où les enfans de tous ſes vaſſaux ſeroient élevez dans la vertu & dans les ſciences.

Le Pere Ignace, à qui le Duc de Gandie communiqua ſon deſſein, & demanda des lumiéres pour l'exécution, donna ordre au Pere le Févre qui eſtoit à Valladolid, de ſe tendre en diligence auprés du Duc, & de travailler à l'établiſſement de ce college avant que de venir au Concile de Trente, où le Pape Paul III. l'appelloit, pour y aſſiſter de ſa part avec Salmeron & Laynez. Dés que le Duc & le Pere le Févre eûrent reglé toutes choſes, ſelon les veûës & les intentions du Général de la Compagnie, il vint auſſitoſt des Profeſſeurs de cinq ou ſix nations differentes, tous ſçavans, & choiſis de la main du Général meſme; & ils firent chacun à l'ouverture des claſſes une harangue latine devant le Duc & toute ſa Cour.

Ce fut donc l'année 1546. & ſix ans aprés la confirmation de l'Inſtitut, que les Jeſuites com-

mencerent à enseigner dans l'Europe: je dis dans l'Europe, car l'année précédente les compagnons que le Pere Ignace avoit envoyez d'Italie & de Portugal au Pere Xavier, ayant esté mis en possession du Seminaire de Goa, établi peu d'années auparavant par le Roy Jean III. pour l'éducation de la jeunesse Indienne, Nicolas Lancillotti Italien avoit commencé à enseigner aux enfans les principes de la langue Latine.

Réglemens du Général pour le bon ordre des colleges.

On ne se contenta pas à Gandie de ces premiers élemens des sciences, on joignit à la grammaire la poësie, la rhetorique, la philosophie, & la théologie: mais afin que le college fust plus célebre, le Duc obtint du Pape & de l'Empereur qu'on l'érigeroit en Université, & que les écoliers qui y prendroient les degrez, auroient tous les privileges dont joüissoient les graduez d'Alcala & de Salamanque. Le Pere Ignace ordonna, pour le bon ordre du college, que les Professeurs tinssent la meilleure méthode qui se pourroit imaginer, & qu'ils suivissent en chaque faculté les auteurs les plus solides, en philosophie Aristote, & en théologie Saint Thomas: il recommanda qu'on exerçast fort la mémoire des écoliers qui n'auroient pas encore le jugement fait, & qu'en leur faisant reciter ce qu'ils apprendroient par cœur, on les accoustumast de bonne heure à prononcer bien; qu'on éveillast ces jeunes esprits par

des disputes continuelles, en les piquant d'émulation, & opposant quelquefois les plus avancez & les plus capables à ceux qui le seroient moins, pour animer les uns par la gloire, & les autres par la honte; qu'on punist les paresseux & les libertins, mais que les maistres ne chastiassent pas eux-mesmes leurs écoliers; & il fit ce dernier ordre, tant pour garder la bienséance que l'état Religieux demande, qu'afin qu'il ne se meslast point de chaleur dans la correction.

Outre cela, parce que son but principal estoit de former les mœurs de la jeunesse, il défendit expressément qu'on leust dans les classes aucun auteur ni Latin, ni Grec capable de corrompre l'innocence, à moins que d'en avoir retranché auparavant tout ce qui n'estoit pas honneste. Il ordonna que les écoliers entendissent tous les jours la messe, qu'ils se confessassent tous les mois; qu'à l'entrée des classes ils recitassent tous ensemble une priére dévote, pour demander à Dieu la grace de profiter dans leurs études, & qu'un jour de la semaine on leur fist un catechisme pour les instruire des veritez de la Foy, & pour les exciter à la vertu: il prescrivit mesme aux Regens de leur parler des choses du ciel toutes les fois que l'occasion s'en presenteroit, ou durant la classe, ou hors de la classe, dans les entretiens familiers. L'observation de ces réglemens fit fleurir la do-

ctrine & la piété à Gandie, ſous la conduite du Pere André Oujedo, Recteur du college.

Ce fut environ ce temps-là qu'Iſabelle Rozel eſtant venuë à Rome pour voir le Pere Ignace, forma le deſſein de ſe retirer du monde, & de vivre ſelon les conſeils évangeliques ſous l'obéïſſance de la Compagnie. Elle ſe joignit avec deux dames Romaines tres-vertueuſes, & obtint du Pape pour elle & pour ſes compagnes, la permiſſion d'embraſſer ce genre de vie. Quoy-que le Pere Ignace viſt bien que ces ſortes de directions ne convenoient gueres à ſon Inſtitut, la reconnoiſſance qu'il avoit pour ſa bienfactrice, & le petit nombre de ces nouvelles Religieuſes le déterminerent à prendre ſoin d'elles. Il s'en repentit bientoſt, & il dit une fois que le gouvernement de trois dévotes luy donnoit plus de peine que toute la Compagnie: car enfin ce n'eſtoit jamais fait avec elles, & il falloit à toute heure réſoudre leurs queſtions, guerir leurs ſcrupules, écouter leurs plaintes, & meſme terminer leurs differends.

Il delivre la Compagnie du gouvernement des Religieuſes.

Cela l'obligea de repreſenter au Pape combien une telle charge nuiroit à la Compagnie, & de quelle importance il eſtoit que Sa Sainteté l'en delivraſt; car il jugea que cette petite communauté de Filles, qui n'eſtoit que de trois perſonnes, deviendroit nombreuſe avec le temps, & ſe multiplieroit dans les autres villes: mais la conſidération qu'il eût toûjours pour

la Dame Catelane dont il avoit receû tant de bons offices, & qui le supplioit de ne la pas abandonner, luy fit garder des mesures avec elle. Voicy la copie d'une lettre qu'il écrivit à cette Dame, pour se défaire d'elle honnestement.

VENERABLE DAME ISABELLE ROZEL, MA MERE ET MA SOEUR EN JESUS-CHRIST.

A La verité je voudrois bien, pour la plus grande gloire de Dieu, contenter vos bons desirs, & procurer vostre avancement spirituel, en vous tenant sous mon obéïssance; comme vous y avez esté quelque temps: mais les indispositions continuelles, à quoy je suis sujet, & toutes mes occupations qui regardent le service de nostre Seigneur, ou de son Vicaire en terre, ne me le permettent plus. D'ailleurs estant persuadé, selon la lumiére de ma conscience, que cette petite Compagnie ne doit point se charger en particulier de la conduite d'aucunes femmes qui nous soient engagées par des vœux d'obéïssance, comme je l'ay déclaré amplement à nostre Saint Pere le Pape; il m'a semblé que pour la plus grande gloire de Dieu, je ne devois plus vous regarder comme ma fille spirituelle, mais seulement comme ma bonne mere, ainsi que vous l'avez esté plusieurs années à la plus grande gloire de Dieu. Tellement que pour le plus grand service & le plus grand honneur de la bonté éternelle, je vous re-

mets, autant que je puis, entre les mains du Souverain Pontife, afin que prenant ſon jugement, & ſa volonté pour regle, vous trouviez du repos & de la conſolation à la plus grande gloire de la Majeſté divine. A Rome le 1. d'Octobre 1549.

Cette lettre qui eſt pleine de l'eſprit du Saint, & où les paroles qu'il avoit ſi ſouvent à la bouche ſont répetées tant de fois, diſpoſa la Dame à recevoir avec ſoumiſſion ce que le Pape détermina là-deſſus. Car Paul III. ayant bien conſideré que des Miſſionnaires deſtinez pour tout le monde, ne devoient avoir nul engagement, il fit expedier des lettres apoſtoliques, par leſquelles il exempta les Jeſuites du gouvernement des femmes qui voudroient vivre en communauté, ou ſeules, ſous l'obéïſſance de la Compagnie.

Le Général ne ſe contenta pas de ces lettres: pour affermir davantage un réglement ſi eſſentiel, il obtint du Pape l'année ſuivante, que la Compagnie ne ſeroit point obligée à ſe charger de la direction des Religieuſes, quand meſme elles obtiendroient des bulles pour ſe mettre ſous la conduite de qui il leur plairoit, à moins que ces bulles ne fiſſent une mention expreſſe de la Compagnie.

C'eſt en vertu de ces exemptions octroyées par le Souverain Pontife, que dans les Conſtitutions Ignace défend à ſon Ordre de gouver-

ner des Religieuſes, ou d'autres perſonnes avec l'autorité qu'ont les confeſſeurs ordinaires & les ſuperieurs eccléſiaſtiques. Il adoucit néanmoins la défenſe, par la permiſſion qu'il donne de les aider dans leur avancement ſpirituel & d'entendre quelquefois leurs confeſſions pour des cauſes ſpeciales.

Mais rien ne fait mieux voir la diſpoſition de ſon eſprit à l'égard du gouvernement & de la direction dont nous venons de parler, que la maniére dont il en uſa deux ou trois ans aprés envers Hercule d'Eſt Duc de Ferrare, le protecteur déclaré & l'ami fidelle de la Compagnie. Ce Prince faiſant baſtir le college de Ferrare, déſira que les Jeſuites gouvernaſſent un couvent de Filles dont la Princeſſe ſa mere eſtoit fondatrice. Mais le Pere Ignace n'y pût conſentir ; & quelques priéres que luy fiſt le Duc, il tint toûjours ferme. Il commanda par le meſme principe aux Peres de Valladolid de quitter la conduite d'un monaſtere, de laquelle ils s'eſtoient chargez à la ſollicitation de pluſieurs perſonnes conſidérables de la ville.

Sa conduite avec le Duc de Ferrare Hercule d'Eſt.

Le procedé du Général des Jeſuites n'empeſcha pas qu'Hercule d'Eſt ayant formé le deſſein d'une vie chreſtienne, ne voulut avoir un Jeſuite prés de ſa perſonne. Le Saint Archidiacre de Modéne Guidoni, auquel il s'en déclara, approuva fort ſa penſée, & luy conſeilla de prendre le Pere le Jay. Le refus de l'E-

veſché de Trieſte l'avoit rendu tres-célebre: il eſtoit connu du Prince qui l'avoit veû à Ferrare quelques années auparavant, & qui prit déſlors confiance en luy. D'ailleurs il eſtoit François, & par là moins odieux à la Ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII. qui eſtoit engagée dans l'héréſie, ainſi que nous avons dit. Le Duc demanda donc le Pere le Jay au Général de la Compagnie & au Pape. Il l'obtint ſans peine, parce que les troubles d'Italie excitez par le meurtre de Pierre Louis Farneſe Duc de Parme firent ceſſer le Concile que la maladie contagieuſe avoit fait transferer de Trente à Boulogne.

Le Jay avant que de partir pour Ferrare conſulta le Pere Ignace ſur la maniére dont il devoit ſe gouverner avec le Duc. Le Pere luy dit, qu'eſtant deſtiné par le Vicaire de JESUS-CHRIST au ſervice d'un des plus inſignes bienfacteurs de la Compagnie, il falloit qu'il s'y conſacraſt entiérement, juſqu'à ne faire au dehors nulles bonnes œuvres ſans la participation ni ſans l'agrément du Prince qui devoit luy tenir lieu en quelque façon de Superieur & de Général.

Le Duc de Ferrare fit d'abord les Exercices ſpirituels ſous la conduite du Pere le Jay, comme le Duc de Gandie les avoit faits ſous celle du Pere le Févre. C'eſtoit le moyen ordinaire que les Jeſuites employoient par tout pour la

réforma-

réformation des mœurs, & l'uſage de ces retraites devint tres-commun parmi les perſonnes de la premiére qualité, depuis que pluſieurs des Peres du Concile de Trente eûrent fait eux-meſmes les Exercices de la Compagnie entre les mains de Laynez, de le Jay, & de Salmeron.

A la verité Dom Juan Martinez Siliceo Archeveſque de Toléde voulut en abolir la pratique dans l'Eſpagne, ſous prétexte que le livre des Exercices contenoit une doctrine dangereuſe. Mais outre que les Docteurs qui l'examinerent de ſa part, n'y trouverent rien que de catholique & d'édifiant, le Saint Siége l'approuva l'année ſuivante par une bulle expreſſe, à la priére de Dom François de Borgia Duc de Gandie. La bulle mérite d'eſtre rapportée, & le lecteur ne ſera pas faſché de la voir.

Les Exercices ſpirituels approuvez par le Saint Siége.

PAUL PAPE III.

pour une memoire perpétuelle.

Comme le devoir de Paſteur univerſel du troupeau de JESUS-CHRIST, *& le zele de la gloire de Dieu, nous obligent d'embraſſer tout ce qui regarde le ſalut des ames, & leur avancement ſpirituel: Nous ne pouvons nous diſpenſer d'exaucer les priéres de ceux qui nous demandent quelque choſe qui puiſſe entretenir la piété & la ferveur des fidelles.*

Nostre tres-cher fils François de Borgia, Duc de Gandie, Nous a representé depuis peu, qu'Ignace de Loyola, Général de la Compagnie de JESUS *establie par Nous dans nostre ville de Rome, & confirmée par nostre autorité apostolique, a escrit certains enseignemens, ou Exercices spirituels tirez des saintes Lettres, & des experiences de la vie spirituelle, avec une méthode, & dans une forme toute propre à toucher les cœurs. Il nous a déclaré encore qu'il ne sçait pas seulement par le bruit commun que ces Exercices sont tres-utiles pour le profit & pour la consolation des ames; mais qu'il en est persuadé par ce qu'il a veû luy-mesme à Barcelonne & à Gandie. Il nous a supplié ensuite de les faire examiner, & de les approuver, si nous les trouvions dignes d'approbation & de loûange, afin que le fruit s'en étendist davantage, & que les fidelles les pratiquassent avec plus d'ardeur.*

Nous les avons fait examiner, & sur le témoignage qui nous en a esté rendu par nostre cher fils Jean du titre de Saint Clement, Prestre Cardinal, Evesque de Burgos, & Inquisiteur de la Foy, par nostre venérable frere Philippe Evesque de Salusses, nostre Vicaire Général au spirituel dans Rome, & par nostre cher fils Gilles Foscarari Maistre du Sacré Palais : Nous avons trouvé ces Exercices remplis de l'esprit de Dieu, & tres-utiles pour l'édification & pour le profit spirituel des fidelles.

Ayant aussi égard, comme nous devons l'avoir, aux grands biens qu'Ignace & la Compagnie qu'il a fondée ne cessent de faire dans l'Eglise, parmi toutes

sortes de nations, & considerant d'ailleurs combien le livre des Exercices leur sert pour cela : de nostre science certaine, nous approuvons par l'écrit present, nous loûons, & nous confirmons avec l'autorité apostolique tout ce qui est contenu dans ce livre. Nous exhortons mesme tous les fidelles de l'un & de l'autre sexe, en quelque lieu du monde qu'ils soient, à pratiquer dévotement des Exercices si chrestiens, & nous permettons que le livre soit imprimé par quel libraire il plaira à l'Auteur de choisir, en sorte néanmoins qu'aprés la premiére édition, ni le libraire qui aura esté choisi d'abord, ni aucun autre, ne puisse l'imprimer une seconde fois sans le consentement d'Ignace, ou de ses successeurs, &c. Donné à Rome dans le Palais de Saint Marc, sous l'Anneau du Pescheur, le dernier de Juillet, l'an de Nostre Seigneur 1548. & le 14. de nostre Pontificat.

L'approbation & l'impression du livre des Exercices qu'on avoit traduit de Castillan en Latin, le rendirent plus célebre que jamais, & augmenterent de beaucoup la réputation du Fondateur de la Compagnie.

Il estoit toûjours demeuré à Rome depuis l'établissement de son Ordre, suivant son principe, que le Général devoit estre fixe : il en sortit néanmoins pour peu de temps, par un motif de charité, & sa sortie eût d'heureux succés. Les habitans de Sant' Angelo, & ceux de Tivoli leurs voisins, estant fort brouïllez, jus-

Il sort de Rome pour une œuvre de charité.

qu'à se faire une guerre ouverte, le Pere Ignace se transporta sur les lieux à la priére du Pape. Ayant traité avec Marguerite d'Austriche femme d'Octave Duc de Parme, Seigneur de Sant' Angelo, & avec les Magistrats de Tivoli, il fit aggréer aux deux villes le Cardinal de la Cuéva, pour arbitre de leurs differends, & les engagea cependant à quitter les armes.

Ce fut en cette occasion que le Seigneur Louïs Mendozze qui avoit logé le Pere à Tivoli, luy offrit avec une maison commode & des jardins agréables, une chapelle de la Vierge qu'on avoit bastie hors des murailles de la ville, prés des magnifiques ruines de la maison de campagne de Mecenas. Ce nouvel établissement que le Pere Ignace fit luy-mesme le jour de la Nativité de nostre Dame n'approcha pas toutefois de ceux qui se firent en Sicile.

Dom Juan de Vega Vice-Roy de Sicile, qui avoit fort pratiqué le Général de la Compagnie estant Ambassadeur de Charles-Quint à la Cour de Rome, & qui ne faisoit rien d'important sans le consulter selon l'ordre qu'il en avoit, ne fut pas plûtost à Messine, qu'il prit la pensée d'y établir un college de la Compagnie. Palerme suivit aussitost l'exemple de Messine, & ces deux colleges, où le Général envoya des hommes tres-vertueux & tres-habiles, furent, aprés celuy de Gandie, les premiers où l'on enseigna.

En faiſant partir ces excellens ouvriers, dont les principaux eſtoient Pierre Caniſius Allemand, André Fruſis François, & Jeroſme Nadal Eſpagnol, il leur dit ce qu'il diſoit d'ordinaire, quand il envoyoit aux miſſions: *Allez, mes freres, enflammez & embraſez tout du feu que* JESUS-CHRIST *eſt venu apporter en terre.* Il voulut avant leur départ que ceux qui eſtoient deſtinez aux claſſes fiſſent devant luy un eſſay de la methode qu'ils y tiendroient : il voulut auſſi que tous priſſent congé du Pape, & il les y mena luy-meſme. Le Pape leur témoigna beaucoup de bonté, & les exhorta à s'oppoſer toûjours fortement aux nouvelles héréſies.

Au reſte, le Pere Ignace avant que de choiſir les douze qu'il envoya en Sicile, prit plaiſir à ſonder le fond de l'ame, & à éprouver l'obéïſſance de ſes inferieurs de Rome, en ordonnant à chacun d'eux de luy dire par écrit, aprés trois jours de priéres, 1. S'ils eſtoient indifferens à aller en Sicile, ou à demeurer à Rome, & ſi ce que détermineroit le Général qui leur tenoit la place de Dieu, leur ſeroit le plus agréable. 2. Si eſtant envoyez en Sicile, ils ſeroient preſts à enſeigner & à faire d'autres fonctions qui demandent de l'eſprit & du ſçavoir, ou à eſtre employez dans les offices domeſtiques. 3. Si au cas qu'ils fuſſent occupez à l'étude & à la régence, ils ſeroient diſpoſez à étudier quelle ſcience on voudroit, & à régenter quelle

Il éprouve l'obéïſſance de ſes inferieurs.

classe il plairoit au Superieur. Enfin s'ils croyoient que tout ce que l'obéïssance leur prescriroit, seroit le meilleur pour eux, & le plus convenable à leur salut.

Tous apporterent leur écrit au jour marqué : il n'y en eût pas un, de plus de trente-six qu'ils estoient, qui ne déclarast sincérement qu'il iroit non seulement en Sicile, mais aux Indes ; & qu'il s'employeroit volontiers toute sa vie aux ministéres les plus bas, dés que leur bon Pere & leur venérable maistre en JESUS-CHRIST leur feroit le moindre signe.

La Compagnie entre dãs l'Affrique & dans l'Amérique.

Ce n'estoit pas assez pour un homme qui vouloit faire du bien à toute la terre, qu'on travaillast en Europe & en Asie au service du prochain. Jean Nugnes & Louis Gonzales furent envoyez presque au mesme temps dans les Royaumes de Fez & de Maroc, à la priére du Roy de Portugal, qui touché de la captivité d'un grand nombre de chrestiens, demanda des Peres de la Compagnie, pour ménager la delivrance des esclaves, & pour les affermir dans la Foy.

Peu de temps aprés le Vice-Roy de Sicile ayant ordre de Charles-Quint de passer en Affrique avec une puissante armée pour faire la guerre au fameux corsaire Dragut, qui s'estoit emparé d'une place forte sur les costes de Barbarie, d'où il faisoit des courses jusques à Naples, le Pere Ignace voulut bien que Lay-

nez quittast la Sicile, où il l'avoit établi Superieur, & suivist Dom Juan de Vega dans son expedition contre les Maures, pour avoir soin de l'hospital de l'armée.

Quatre autres Jesuites estoient allez auparavant dans l'Ethiopie Occidentale, au Royaume de Congo, où il ne restoit presque plus aucune trace de l'Evangile que Dom Emanuel Roy de Portugal y avoit fait prescher autrefois; & ce fut encore à la priére de Jean III. successeur & fils d'Emanuel, que le Pere Simon Rodriguez envoya ces ouvriers évangeliques au nom de leur commun Pere Ignace. Enfin sous les auspices du mesme Prince la Compagnie entra dans l'Amérique méridionale, lors que Dom Soza capitaine de la flotte Portugaise aborda au Brazil pour bastir une nouvelle ville en ce nouveau monde.

La Compagnie maltraitée en Allemagne.

Dieu ne permit pas que des progrés si heureux fussent sans mélange, & le Ciel voulut que la Compagnie eust de fascheuses affaires dans le temps qu'elle s'étendoit par tout le monde. Aprés la bataille que perdirent les Protestans d'Allemagne, & où le Duc de Saxe fut fait prisonnier, l'Empereur voyant que l'assemblée de Boulogne estoit rompuë, & que selon toutes les apparences elle ne se renoûëroit de long-temps, entreprit de regler luy-mesme la créance de ses peuples, jusques à ce que le Concile eust tout décidé.

Il fit donc publier en la diéte d'Ausbourg une formule de Foy qui s'appella l'*Interim*, & qui contenoit des articles tout-à-fait contraires à la doctrine & à la discipline de l'Eglise, par exemple le mariage des prestres, & la communion sous les deux espéces. De tous les docteurs qui s'opposerent à ce libelle Impérial, Nicolas Bobadilla, que le Pere Ignace avoit toûjours laissé en Allemagne, fut le plus zelé & le plus ardent. Il estoit alors à la Cour de Charles-Quint, cheri des seigneurs catholiques, dont il gouvernoit la conscience; craint des Protestans ausquels il faisoit la guerre sans relasche. Son humeur vive & ennemie des ménagemens, fit qu'en combatant le libelle de toute sa force, il s'échapa en des paroles un peu aigres, qui tomboient sur la personne de l'Empereur: il blasma hautement la condescendance qu'on avoit pour les hérétiques, & soustint avec chaleur en presence de Charles-Quint mesme, que rien n'estoit plus capable d'entretenir les divisions qu'une fausse paix.

Charles-Quint qui se faisoit un honneur de maintenir son ouvrage, & qui regardoit comme des rebelles tous ceux qui n'estoient pas de son sentiment, ne pût souffrir la liberté de Bobadilla. Il le chassa de sa Cour, & luy fit faire commandement de sortir des terres de l'Empire. Bobadilla obeït, tout glorieux d'estre banni pour la querelle de Dieu, & ne manqua

pas

pas de ſe rendre à Rome, où l'on n'avoit garde d'approuver la Concorde d'Auſbourg. Mais le Pere Ignace ne jugea pas à propos de recevoir d'abord dans la maiſon de la Compagnie, un homme que le zele avoit emporté trop loin, & qui en défendant l'Egliſe Romaine, n'avoit pas aſſez ménagé la Majeſté Imperiale. Le Saint voulut faire par là une ſatisfaction publique à l'Empereur, & apprendre aux Religieux de ſon Ordre, combien on doit reſpecter les Princes, quand meſme leur conduite n'eſt pas réguliére.

L'indignation de Charles-Quint donna lieu en Eſpagne, aux ennemis de la Compagnie, d'éclater contre elle. Melchior Cano, Religieux de Saint Dominique, & docteur de Salamanque, s'eſtant mis, je ne ſçay comment, dans l'eſprit que la fin du monde approchoit, & que l'Antechriſt paroiſtroit bientoſt, il s'imagina que les Jeſuites eſtoient les précurſeurs de l'Antechriſt. Le peuple les appelloit Inigiſtes, du nom d'Inigo, qui en Eſpagnol ſignifie Ignace. Quelques-uns leur donnoient le nom de Théatins, par la raiſon que j'ay dite au commencement, & ce nom leur demeura dans la ſuite, comme remarque Palafox ſur une lettre de ſainte Thereſe. *Les Théatins dont elle parle*, dit-il, *ſont les Peres de la Compagnie de* JESUS; *& il paroiſt bien que l'eſprit avec lequel ils agiſſoient, eſtoit grand &*

Melchior Cano ſe déclare cõtre la Compagnie.

Los Teatinos que nombra ſon los Padres de la Compañia de JESUS, y bien ſe ve el eſpiri-

tu grande y santo con que obravan, pues los puso en una misma linea con el Beato San Pedro de Alcantara.
Not. sur la lettre 29. art. 12.

saint, puis qu'elle les joint au Bienheureux Pierre d'Alcantara.

Cano fondoit sa pensée sur la nouveauté d'un Institut qui n'avoit rien des anciennes Religions. L'habit commun que portoient les gens de ce nouvel Ordre, luy sembloit tout propre à couvrir leur libertinage : le commerce qu'ils avoient avec les personnes du monde, & aux Cours des Princes, luy faisoit croire qu'ils ne vivoient que selon les maximes profanes du siécle: enfin ces retraites qu'ils faisoient faire suivant la méthode & l'esprit de leur fondateur, n'estoient pas moins que des mystéres abominables au sentiment de Cano.

Il publia tout ce qu'il pensoit, & sa réputation donna tant de credit à ses paroles, que le peuple traita d'imposteurs & de scelerats ceux qui luy paroissoient auparavant des hommes descendus du ciel.

La conduite d'Ignace dans la persecution excitée par Cano.

Le Pere Ignace estant averti de la persecution, loûa Dieu d'abord que la Compagnie fut jugée digne de souffrir des opprobres pour le nom de JESUS-CHRIST. Il ordonna ensuite aux Peres d'Espagne, de faire voir à Cano la bulle qui confirmoit leur Institut, & de luy representer modestement que le Royaume de Dieu seroit divisé, si le Vicaire de JESUS-CHRIST approuvoit une Société opposée à JESUS-CHRIST; que de ces prétendus avant-coureurs de l'Antechrist, Paul III. en avoit

choisi deux pour estre ses théologiens au Concile de Trente, & que Sa Sainteté en avoit nommé un autre pour estre son legat Apostolique dans les Indes. Il envoya au mesme temps en Espagne une nouvelle copie de la sentence que le Gouverneur de Rome Benoist Conversin avoit prononcée en faveur de la Compagnie contre de fausses accusations, & il y joignit un Bref du Pape qui établissoit l'Evesque de Salamanque protecteur de la réputation d'un Ordre confirmé par le Saint Siége. Le Général des Dominicains écrivit mesme une lettre circulaire, où aprés avoir rélevé les grands fruits que faisoient dans l'Eglise les Prestres Réguliers établis sous le titre du Nom de JESUS, il commandoit à ses Religieux d'aimer ce Saint Ordre, & leur défendoit, en vertu de la sainte obéïssance, d'en parler mal sous quelque prétexte que ce fust.

Cano estoit trop entesté de ses idées pour en prendre d'autres; il n'eût égard ni à la bulle du Pape, ni à la lettre de son Général, & il continua ses invectives avec une animosité qui tenoit de la fureur. Mais ce nouvel emportement ne servit qu'à ramener les esprits que son autorité avoit entraisnez. Tout le monde prit l'interest de la Compagnie, & il n'y eût pas jusques aux Religieux de Saint Dominique, qui ne se déclarassent pour elle contre un de leurs Freres. Le Pere Jean Penna docteur de Salaman-

que, homme illustre pour sa vertu & pour son sçavoir, fut celuy qui se signala davantage : car non content de réfuter en chaire les visions de Melchior Cano, il composa un manifeste apologétique pour le nouvel Ordre, & son écrit ferma la bouche à la calomnie.

Oviedo porté à la vie solitaire.

Dom François de Borgia protegeoit de son costé, & favorisoit en tout les enfans d'Ignace. Mais quelque affection qu'il eust pour eux, il ne laissoit pas d'avoir confiance en un Religieux de Saint François nommé Jean Texeda, qu'il avoit connu à Barcelonne, & qu'il avoit amené à Gandie. C'estoit un hommed'une vie austere, & d'une haute contemplation, qui n'aimoit que la retraite, & qui vivoit à la Cour comme les anciens anachoretes vivoient au desert. Le Pere André Oviedo Recteur du college de Gandie, qui pratiquoit fort ce saint Religieux, dont le Duc luy donna la connoissance, entra peu-à-peu dans ses maximes, & s'affectionna tellement à la solitude, que se dérobant quelquefois de la compagnie de ses Freres, il cherchoit le silence des forests pour vaquer aux exercices de la vie interieure. Ce nouvel esprit l'emporta si loin, qu'il demanda permission à son Général de quitter le gouvernement du college, & d'aller pour cinq ou six ans en quelque lieu solitaire. Son motif estoit d'acquerir la perfection évangelique par la fuite de tant d'occasions dangereu-

ſes qui ſont inévitables dans le commerce du monde.

Le Pere Ignace avoit trop de diſcernement des eſprits, & trop d'experience en la vie ſpirituelle, pour ne pas reconnoiſtre l'illuſion où eſtoit Oviedo. Il luy découvrit à luy-meſme ſon erreur, en luy déclarant, que quand Dieu nous avoit marqué une voye, il falloit la ſuivre fidellement, & ſe garder bien d'en prendre une autre, ſous prétexte qu'elle ſembloit plus droite & plus ſeûre; que la vie retirée avoit ſes dangers auſſi-bien que la vie apoſtolique; qu'à la verité on ne devoit pas commettre la moindre faute de propos déliberé pour quoy que ce fuſt, mais qu'on ne devoit pas renoncer aux emplois de la charité par la crainte des fautes legéres, dont la foibleſſe humaine ne ſe peut défendre; qu'au reſte il n'y avoit rien de plus généreux, ni de plus divin, que de ſacrifier ſon repos & tous ſes intereſts au ſalut des ames.

Oviedo remis dans la bonne voye.

Quelque épris que fuſt Oviedo de ſa ſeconde vocation, il en perdit la penſée dés qu'il eût receû la réponſe du Pere Ignace. Dom François de Borgia, à qui Oviedo avoit communiqué ſes veûës de retraite, ne profita gueres moins que luy des avis du Saint.

Ce Duc avoit fait vœu à Grenade d'embraſſer l'eſtat Religieux, s'il vivoit plus que la Ducheſſe ſa femme. Néanmoins en faiſant ce vœu, il ne ſe détermina à aucune Religion

François de Borgia appellé à la Compagnie.

particuliére, & ce ne fut que depuis que le Saint Siége eût approuvé le livre des Exercices, qu'il tourna ses pensées du costé de la Compagnie, contre son inclination naturelle qui le portoit à la solitude. Il s'en expliqua par lettres avec le Pere Ignace, & il n'eût pas de peine à luy faire entendre que sa vocation estoit bonne; car Dieu avoit fait connoistre au Pere, quand Pierre le Févre mourut à Rome, qu'un Grand d'Espagne rempliroit sa place, & que ce Grand estoit le Duc de Gandie. Le Pere approuva donc le dessein du Duc, & il luy écrivit en ces termes.

TRES-ILLUSTRE SEIGNEUR,

La résolution que vous avez prise, & que la bonté divine vous a inspirée, me donne beaucoup de joye. Que les Anges, & toutes les ames Bienheureuses en rendent à Dieu d'éternelles actions de graces dans le ciel, car nous ne pouvons bien reconnoistre sur la terre l'insigne faveur qu'il fait à sa petite Compagnie en vous y appellant.

J'espere que sa divine providence tirera de vostre entrée des avantages considérables & pour vostre avancement spirituel, & pour celuy d'une infinité d'autres personnes qui profiteront de cét exemple. Pour nous qui sommes déja dans la Compagnie de JESUS, *excitez par vostre ferveur nous commencerons tout de nouveau à servir le divin Pere de famille qui nous*

donne un tel Frere, & qui a choisi un tel ouvrier pour cette nouvelle vigne, dont il a voulu que j'eusse le soin tout indigne que j'en suis.

C'est pourquoy je vous reçois dés maintenant au nom du Seigneur, pour nostre Frere, & en cette qualité vous me serez toûjours tres-cher, comme le doit estre celuy qui entre dans la maison de Dieu avec autant de générosité que vous faites, & pour le servir parfaitement.

Au regard de ce que vous desirez sçavoir de moy, touchant le temps & la maniére de vostre réception publique; aprés avoir fort recommandé la chose à Dieu, & la luy avoir fait recommander par d'autres, il me semble qu'afin que vous vous acquitiez mieux de toutes vos obligations, ce changement se doit faire à loisir, & avec beaucoup de circonspection, à la plus grande gloire de nostre Seigneur. Ainsi vous pourrez peu-à-peu regler vos affaires de telle sorte, que sans vous ouvrir à aucune personne séculiére, vous vous trouviez en peu de temps dégagé de tout ce qui peut retarder l'accomplissement de vos saints desirs.

Pour m'expliquer encore davantage, & venir plus au détail, je suis d'avis que puis que vos filles sont en âge d'estre mariées, vous songiez à les pourvoir selon leur qualité, & que vous mariiez aussi le Marquis s'il se presente un parti qui luy convienne. Pour vos autres fils, il ne leur suffit pas d'avoir l'appuy de leur frere aisné à qui le duché demeurera : il faut que vous leur laissiez de quoy achever leurs études dans une des principales Universitez, & de quoy vi-

vre honneſtement dans le monde. Il eſt à croire au reſte, que s'ils ſont ce qu'ils doivent eſtre, & ce que j'eſpere qu'ils ſeront, l'Empereur leur fera des graces à proportion de vos ſervices, & ſuivant la bienveillance qu'il a toûjours eûë pour vous.

Il eſt encore à propos de faire avancer les baſtimens que vous avez commencez. Car enfin je ſouhaite que toutes les affaires de voſtre maiſon ſoient terminées, quand on publiera voſtre changement. Cependant comme vous avez de ſi bons principes dans les lettres, je voudrois bien que vous appliquaſſiez tout de bon à l'étude de la théologie, & j'eſpere que cette ſcience vous ſera utile pour le ſervice de Dieu. Je deſirerois meſme que ſi cela ſe peut, vous priſſiez le degré de docteur dans voſtre Univerſité de Gandie. Mais parce que le monde n'eſt pas capable d'une nouvelle de cette nature, je voudrois que cela ſe fiſt ſans éclat, & qu'on en gardaſt le ſecret juſques à ce que le temps & les occaſions nous donnaſſent, avec la grace de Dieu, une entiére liberté d'agir.

Comme nous pourrons éclaircir les autres choſes de jour en jour, ſelon les diverſes occurrences, & que je vous écriray réguliérement, je ne vous diray rien davantage. J'attends voſtre réponſe au plûtoſt, & je ſupplie la ſouveraine bonté qu'il luy plaiſe répandre ſur vous de plus en plus ſes divines miſéricordes.

Quoy-que Dom François fuſt tres-diſpoſé à ſuivre les Conſeils du Pere Ignace, il ne laiſſoit pas de jetter quelquefois les yeux du coſté de

de la ſolitude, tant la grace trouve de réſiſtance dans les ames les plus ſaintes, quand elle ne s'accommode pas au temperament. Mais ce que le Pere manda à Oviedo pour l'affermir dans ſa vocation, frappa tellement le Duc, qu'il luy prit une ſainte impatience d'entrer en la Compagnie avant l'exécution des choſes qui luy avoient eſté preſcrites. Il écrivit pour cela à Rome, & le fit avec tant d'ardeur, que le Pere Ignace luy ayant obtenu permiſſion du Saint Siége de faire les vœux des Profés ſans quitter le monde, conſentit qu'il uſaſt alors de ſa permiſſion.

Le Duc de Gandie ſe conſacra donc à Dieu par les vœux ſolennels de la Compagnie dans la chapelle de ſon palais, en preſence de peu de perſonnes, eſtant encore reveſtu de ſa grandeur, & ayant pouvoir de garder ſes biens durant trois années, ainſi qu'on peut voir plus au long dans la vie qui en a eſté compoſée par un de nos meilleurs écrivains, & qui eſt écrite d'une maniére ſi polie & ſi touchante.

Il regle la ferveur de Borgia & celle des autres.

Le Pere Ignace, qui déſlors appella Dom François de Borgia, le Pere François, & qui ne le regarda plus que comme un de ſes enfans, commença à le diriger dans les voyes de Dieu, & à exercer meſme ſur luy ſon autorité de Général. Le Duc qui vivoit en Religieux avant que d'avoir fait les vœux de Religion, ſe crût obligé, aprés ſon engagement, à redou-

bler ses pratiques de piété & de penitence. Mais sa ferveur le jetta dans des excés qui ne convenoient ni à un homme du monde, ni à un homme de la Compagnie. Le Pere Ignace n'eût garde de l'abandonner aux ardeurs de sa dévotion : il luy fit entendre que quand on estoit destiné du Ciel à instruire les ignorans, & à combatre les hérétiques, on ne devoit pas estre toûjours au pied des autels, & qu'il falloit quelquefois laisser la priére pour l'étude. Le Pere luy déclara encore qu'une personne comme luy qui avoit l'estomach foible, & la complexion délicate, devoit moderer ses jeûnes, & se nourrir raisonnablement pour entretenir ses forces. *Vous avez receû de Dieu le corps aussi-bien que l'ame*, luy dit-il en termes formels, *& vous devez rendre compte à Dieu également de l'un & de l'autre*. Mais parce que le Duc faisoit tous les jours la discipline jusques au sang en l'honneur de la flagellation du Fils de Dieu, il luy défendit d'en venir à ces extrémitez qui pourroient le rendre incapable des ministeres de la Compagnie.

C'estoit un des principaux soins du Pere Ignace de regler la ferveur de ses enfans, & il estoit souvent obligé d'user de tout son pouvoir pour les retenir, comme il fit envers Simon Rodriguez, à qui le Roy de Portugal avoit confié l'éducation du Prince Dom Juan. Rodriguez qui ne respiroit que les missions étran-

géres, cherchoit toutes les occaſions de ſe retirer de la Cour. Il voulut accompagner les miſſionnaires qui partirent de Portugal pour l'Ethiopie : il eût envie aprés d'aller au Braſil ; il fut pluſieurs fois ſur le point de s'embarquer pour les Indes ; & il auroit ſans doute ſatisfait ſon zele, ſi le Général, à qui il communiquoit ſes deſſeins, ne luy euſt défendu de quitter ſon poſte, aprés luy avoir fait connoiſtre que c'eſtoit procurer le ſalut des peuples, que d'élever dans la crainte de Dieu les enfans des Rois, & que la Cour valoit mieux pour nous que l'Ethiopie & le Braſil, quand l'obéïſſance nous y arreſtoit.

La maiſon Profeſſe fut réduite en ce temps-là à une extréme neceſſité par la mort de Paul III. qui faiſoit réglément de groſſes aumoſnes, & par celle du Pere Codace qui avoit ſoin du temporel. Le Général ne laiſſa pas de recevoir les novices qui ſe preſenterent, & Dieu voulut, ce ſemble, récompenſer ſa confiance par des eſpeces de miracles. Car outre que les Cardinaux ſe ſouvinrent de luy dans le conclave, & luy envoyerent une bonne ſomme d'argent ; le Frere Jean de la Croix qui eſtoit chargé de la dépenſe domeſtique, revenant un ſoir de Saint Jean de Latran, & paſſant par le Colizée, rencontra un homme qui, ſans luy dire un ſeul mot, luy donna cent écus d'or.

Sa confiance en Dieu récompenſée.

Une autre fois le mesme Frere estant sorti de grand matin, receût d'un inconnu une bourse pleine de piéces d'or toutes neuves. Comme il n'estoit pas encore bien jour, & qu'il eût peine à distinguer le visage de la personne qui luy mit la bourse entre les mains, il craignit que ce ne fust une illusion. Les Peres crûrent de leur costé que les piéces estoient fausses, & qu'on avoit voulu se moquer d'eux, mais à la fin ils trouverent que c'estoit de tres-bon or. Presque au mesme temps & dans une necessité pressannte, le Pere Polanque secretaire de la Compagnie, cherchant des papiers dans un coffre tout ouvert, y trouva quantité d'escus d'or qui sembloient faits tout nouvellement.

Ces secours tout miraculeux animerent plus que jamais la confiance du Pere Ignace, & ne diminuérent rien pourtant des soins raisonnables qu'il prenoit pour la subsistence des siens. Il mit les affaires de la maison entre les mains du Pere Ponce Gogordan, homme tres-habile; sans néanmoins luy en abandonner la conduite entiérement: il s'y appliquoit luy-mesme, & pour observer les démarches du Procureur, & pour le soulager dans un employ si penible.

Mais parce que le Pere Codace avoit fait subsister la maison en des temps fascheux, & qu'il s'estoit consumé au service de ses Freres, il luy fit rendre aprés la mort les honneurs qu'il vouloit qu'on rendist aux bienfacteurs de

la Compagnie, & il fit mettre un marbre ſur ſa ſépulture avec une inſcription honorable.

Son application à faire fleurir les ſciẽces dans la Compagnie.

Le ſoin que le Pere Ignace avoit des affaires temporelles, ne l'empeſchoit pas d'entretenir l'eſprit de l'étude, & de faire fleurir les ſciences dans ſon Ordre. Il obligeoit les Profeſſeurs de Meſſine & de Palerme à luy rendre compte de leur travail toutes les ſemaines, & il vouloit qu'on luy envoyaſt du fonds de l'Eſpagne les theſes de philoſophie & de théologie avec les compoſitions des jeunes Regens, en proſe & en vers. Il ordonna meſme expreſſément que ces compoſitions luy fuſſent envoyées telles qu'elles ſortoient de leurs mains, & avant que perſonne les euſt veûës. Parmi tous les embarras de ſa charge, il ſe donnoit la peine de les lire, & de les faire examiner en ſa preſence par des perſonnes qui s'y connoiſſoient. Il s'informoit ſur tout du profit que faiſoient les Ecoliers de la Compagnie qui étudioient à Paris, parce qu'il regardoit l'Univerſité de Paris comme le principal Séminaire de ſon Ordre.

Mais s'il apprenoit que quelques-uns des Profeſſeurs d'Eſpagne, d'Italie, & de Sicile ſuiviſſent des opinions particuliéres écartées de celles qui ſont communément receûës dans l'école, il les retiroit des études, quelque bons eſprits que ce fuſſent; & il diſoit que s'il vivoit mille ans, il ne ceſſeroit de crier contre les nouveautez qui s'introduiſent dans la théolo-

gie, dans la philosophie, & dans la grammaire. Il traitoit de la mesme sorte ceux que la science rendoit orgueïlleux ou peu dévots, & il avoit coustume de dire que celuy qui abusoit des sciences, n'y estoit pas propre. Par la dévotion il n'entendoit pas des gousts spirituels & des consolations interieures, mais une pratique fidelle des exercices de piété & des vertus Religieuses : car il sçavoit bien que le temps des études n'est pas tout-à-fait le temps de ces faveurs célestes qui demandent un esprit fort recueïlli; & nous lisons dans une de ses lettres, qu'on ne doit pas s'étonner que des sciences ou purement speculatives, ou toutes humaines diminuënt en nous la sensibilité de la dévotion; que pourveû qu'en étudiant nous cherchions uniquement Dieu, nos études sont de bonnes dévotions; & que si nous donnons à la priére le temps qui est prescrit par la regle, nous devons peu nous soucier si nous y avons des douceurs ou des sécheresses.

Aussi ne recommandoit-il rien davantage aux Professeurs & aux Ecoliers de son Ordre, que de rapporter leur travail à la plus grande gloire de Dieu, & de se persuader que l'étude avec une intention si noble, estoit plus agréable au Ciel, que ne seroit une oraison continuelle.

Il envoye trois théologiens à Ingolstad.

Le zele de Guillaume Duc de Baviére fournît alors au Pere Ignace une belle occasion de faire paroistre le merite de trois sçavans hom-

mes. Ce Prince tres-catholique, & qui fut l'appuy de l'ancienne Religion en Allemagne, demanda au Général de la Compagnie, des théologiens capables de relever l'honneur de la théologie dans l'Université d'Ingolstad, où les hérétiques avoient rendu les sciences divines fort méprisables. Le Pere choisit Salmeron & Canisius, ausquels il joignit le Jay, que le Duc de Baviére avoit demandé nommément, & dont le Duc de Ferrare voulut bien se passer pour un temps à la priére du Cardinal Farneze.

Mais afin que ces trois théologiens eussent un caractére qui autorisast leur doctrine, il voulut qu'en passant par Boulogne ils receussent le bonnet de docteur aprés les examens accoustumez; & cela se fit solennellement par l'ordre du Cardinal Jean Marie du Mont, qui estoit nonce Apostolique, & qui fut ensuite élevé au souverain Pontificat sous le nom de Jules III. Avec le titre de docteurs, dont les Allemans sont jaloux, & que les Protestans faisoient tant valoir en la personne de Luther, le Jay, Canisius, & Salmeron furent bien receûs à Ingolstad. Salmeron entreprit d'expliquer les Epitres de Saint Paul, le Jay les Pseaumes de David, & Canisius le Maistre des Sentences. Chacun d'eux fit ses leçons avec tant d'éclat & tant de fruit, que le Duc Guillaume résolut de leur bastir un magnifique college. La mort l'en empescha: mais il témoigna en mourant le

déplaiſir qu'il avoit de n'exécuter pas ſon deſſein, & il recommanda à ſon fils Albert d'aimer les enfans d'Ignace.

La Compagnie fait peu de progrés en France.

Bien que le Saint ſouhaitaſt extrémement que la Compagnie qui eſtoit née en France y euſt la réputation & les accroiſſemens qu'elle avoit en Allemagne & ailleurs, elle y demeuroit aſſez obſcure, & n'y faiſoit nul progrés. Les Jeſuites de Paris eſtoient renfermez dans le college des Lombards, où ils logeoient, ne s'appliquant qu'à l'étude & aux bonnes œuvres. A la verité Guillaume du Prat Eveſque de Clermont, qui avoit connu la nouvelle Société au Concile de Trente, les favoriſoit en tout : mais l'Eveſque de Paris, à qui on en avoit donné des ombrages, leur eſtoit contraire ; & un docteur ami de l'Eveſque leur déclara hautement la guerre, en diſant par tout que la Société qui venoit de naiſtre, avoit quelque choſe de monſtrueux, & qu'elle ne dureroit pas ; que celuy qui l'avoit établie, eſtoit un petit Eſpagnol viſionnaire ; qu'il valoit mieux faire du bien aux gueux & aux vagabonds, qu'aux Jeſuites, & qu'on ne feroit pas mal de les chaſſer du Royaume.

Avila & Grenade favorables à la Compagnie.

Tandis que ce docteur s'emportoit ainſi à Paris contre Ignace & contre ſon Ordre, le Pere maiſtre Jean Avila, ce prédicateur ſi fervent, ce directeur ſi éclairé, publioit en Eſpagne que la Compagnie de JESUS eſtoit une œuvre de Dieu ; & que ſi ſon âge le luy permettoit,

mettoit, il embrasseroit l'Institut d'Ignace. Il ajoustoit qu'il ne connoissoit pas d'homme plus interieur, ni plus rempli d'une sagesse surnaturelle; qu'il avoit eû le mesme dessein que le Fondateur de ce nouvel Ordre; mais qu'il estoit à l'égard d'Ignace, ce qu'est un enfant à l'égard d'un géant, ou d'un homme tres-robuste qui porte sans peine un fardeau que l'enfant ne peut soulever.

Il approuva fort au reste ce que le Pere Ignace luy avoit mandé à l'occasion des emportemens de Melchior Cano; que suivant le témoignage des Peres & des Docteurs de l'Eglise, il ne falloit pas laisser flestrir la réputation des ministres évangeliques; & que quand des personnes mal intentionnées, ou prévenuës vouloient les rendre suspects, il estoit à propos d'implorer l'assistance du Saint Siége, pour arrester le cours de la calomnie, ou du moins pour en faire voir l'injustice.

D'un autre costé Loüïs de Grenade, si fameux par sa piété & par ses écrits, & un des plus grands ornemens de l'Ordre de Saint Dominique, exaltoit la Compagnie en Portugal; & preschant un jour dans la ville d'Ebora devant le Cardinal Henri, il dît que la nouvelle Société estoit une assemblée d'hommes apostoliques, choisis de Dieu pour renouveller dans les derniers temps la sainteté des premiers siécles. Il dit en une autre occasion, qu'il avoit

tiré tant de lumiéres des Exercices ſpirituels du Pere Ignace, que toute ſa vie ne ſuffiroit pas pour écrire ce que Dieu luy avoit communiqué dans la pratique de ces Exercices.

L'Ordre des Chartreux affectionné à la Compagnie.

L'affection que les Chartreux témoignoient par tout à la Compagnie, luy faiſoit encore beaucoup d'honneur. Ce ſaint Ordre qui a toûjours conſervé ſon premier eſprit, & qui repreſente ſur la terre la vie que les Anges menent au ciel, non content de favoriſer les Jeſuites en toutes rencontres, voulut contracter une alliance étroite avec eux, en les faiſant participans de ſes priéres, de ſes ſacrifices, de ſes abſtinences ; & leur demandant que de leur coſté ils luy fiſſent part de leurs bonnes œuvres.

Tout l'Ordre écrivit pour cét effet au Pere Ignace durant un Chapitre général ; & la lettre qui eſtoit ſignée de Dom Pierre de Sardis, Prieur de la grand' Chartreuſe, portoit que luy & ſes Religieux édifiez des mœurs innocentes, de la ſaine doctrine, & des travaux apoſtoliques de la Compagnie de JESUS, avoient remercié noſtre Seigneur de ce qu'il l'avoit ſuſcitée dans un ſiécle ſi corrompu ; & qu'ils deſiroient l'aider, ſelon leur pouvoir, à continuer ſes miniſtéres, malgré les traverſes & les perſécutions qui ſont inſéparables de la vie des parfaits chreſtiens. Ainſi les deux Religions qui paroiſſoient avoir le moins de rapport dans leur Inſtitut, s'unirent le plus dans l'eſprit de la

charité; & il ne faut pas s'étonner aprés cela, que les Jesuites d'aujourd'huy ayent une amitié & une venération particuliére pour les Chartreux : ils ont hérité de leurs premiers Peres ces sentimens, & ils sont bien-aises d'avoir occasion de le publier.

Mais ce qui fit valoir davantage la Compagnie, c'est que le Pape Jules III. qui l'avoit connuë particuliérement au Concile de Trente, & qui venoit d'estre élû en la place de Paul III. donna au Pere Ignace des marques publiques de sa bienveillance. C'estoit au commencement de l'année sainte 1550. Le Pere alla se jetter aux pieds du souverain Pontife, pour demander à Sa Sainteté, que les ouvriers de la Compagnie qui travailloient dans l'Afrique, dans le Brasil, dans les Indes, & dans le Japon, pussent gagner le grand jubilé avec leurs neophites, sans venir à Rome.

Jules III. accorde diverses graces au Général de la Compagnie.

Le Pape l'embrassa; & aprés luy avoir témoigné combien il aimoit son Ordre, *Pour ce qui regarde la grace que vous me demandez*, luy dit-il en souriant, *je vous l'accorde avec une restriction, que vous aurez tout mon pouvoir à cét égard; & que pour faire gagner à vos Freres les indulgences de l'année sainte, vous leur prescrirez ce qu'il vous plaira.* Il luy accorda la mesme faveur, non seulement pour plusieurs personnes de Messine, de Venise, & de Paris; mais encore pour les troupes que Dom Juan de Vega Vice-Roy

de Sicile avoit menées en Afrique, & pour la ville de Gandie, que la consideration de Dom François de Borgia fit distinguer de toutes les autres villes du monde.

Outre cela Jules III. permit au Pere Ignace & à tous les Prestres de la Compagnie, d'user pendant l'année Sainte des privileges que Paul III. leur avoit donnez, quoy-que, selon la pratique de l'Eglise, les Ordres Religieux, qui ont pouvoir du Saint Siége d'absoudre des cas réservez, ne fassent aucun exercice de leur pouvoir dans le temps du grand jubilé. Pour comble de graces, il confirma l'Institut tout de nouveau, & par une bulle expresse, où les choses sont fort éclaircies. Il fit mesme des liberalitez considerables aux Jesuites de Rome; & ce qui est à remarquer, il commanda au Général, en vertu de la sainte obéïssance, de le venir trouver toutes les fois que la maison Professe seroit dans le besoin.

Il soumet les Constitutions à la censure des principaux Peres.

Cependant le Pere Ignace, qui avoit achevé les Constitutions, eût la pensée de les faire imprimer; mais il voulut les soumettre auparavant à la censure des principaux de la Compagnie, & l'occasion de l'année Sainte luy parut favorable pour son dessein. Il rappella donc à Rome les Peres qui avoient le plus de mérite & d'autorité, & tous y vinrent, hors Simon Rodriguez, que le Roy de Portugal retint à Lisbonne.

Il leur mit les Conſtitutions entre les mains, les pria de les examiner à la rigueur, & de luy dire franchement ce qu'il faudroit y changer. Comme il prétendoit que l'eſprit de la Compagnie fuſt uniforme par tout, & que les regles du gouvernement convinſſent à toutes ſortes de nations & d'humeurs, il fut bien-aiſe que les Peres qui eſtoient la pluſpart de divers païs & de differente complexion jugeâſſent eux-meſmes de ces regles. Il envoya une copie des Conſtitutions à Rodriguez, dont il voulut ſçavoir le ſentiment : il en envoya une auſſi pour la meſme raiſon à quelques Coadjuteurs ſpirituels, qui eſtoient fort ſages, quoy-qu'ils ne fuſſent pas ſi doctes.

Aprés avoir écouté les avis, & receû les réponſes des uns & des autres, il retoucha ſon ouvrage, & profitant de leurs lumiéres, il y mit la derniére main. Néanmoins eſtant perſuadé qu'il n'y avoit que le temps & l'uſage qui puſſent rectifier les loix, il ne voulut pas qu'on fuſt obligé dans la Compagnie à ſuivre les Conſtitutions, que quand toute la Compagnie aſſemblée les auroit approuvées elle-meſme ; & cela n'arriva qu'aprés ſa mort, ſous le Généralat de Laynez. Elles furent non ſeulement reveûës & autoriſées par la premiére Congrégation générale, mais auſſi confirmées par le Saint Siége Apoſtolique, aprés la diſcuſſion exacte qu'en firent quatre Cardinaux ſans y changer un ſeul mot.

Il tasche de quitter le Généralat de son Ordre.

Comme l'année du Jubilé avoit semblé tres-propre au Pere Ignace pour faire venir les Peres à Rome, l'occasion de leur venuë luy parut tres-favorable pour exécuter un dessein qu'il méditoit. Il ne s'estoit chargé du gouvernement de la Compagnie qu'avec répugnance, ainsi que nous avons veû ; & en le prenant malgré luy, il fit bien son compte qu'il le quitteroit un jour pour avoir le plaisir d'obéïr, & le mérite de l'obéïssance. Il crût que ce bienheureux jour estoit venu, & ses infirmitez continuelles dans un âge déja avancé semblerent luy promettre ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Pour cét effet, il fit assembler les Peres : mais se souvenant des oppositions qu'ils luy avoient faites, quand il ne voulut pas recevoir la charge de Général ; au lieu de se trouver à l'assemblée, il y envoya une lettre écrite de sa main, & conceûë en ces termes.

A mes tres-chers Freres en Nostre Seigneur, les Freres de la Compagnie de Jesus.

APrés diverses refléxions que j'ay faites à loisir, sans qu'aucune passion m'ait obligé de les faire, je vous diray sincérement devant mon Créateur & mon Dieu qui doit me juger pour une éternité, ce que je crois devoir estre à la plus grande gloire de Sa Majesté divine.

En considerant mes pechez, mes defauts, toutes mes infirmitez & corporelles & spirituelles, j'ay pensé plusieurs fois que j'estois bien éloigné d'avoir les qualitez qui sont necessaires pour soustenir le fardeau que vous m'avez mis sur les épaules. Je desire donc, au nom de nostre Seigneur, qu'on cherche, & qu'on élise quelqu'un qui s'aquite mieux, ou plûtost qui ne s'aquite pas si mal que moy de cette charge; mais quand un autre ne devroit pas mieux faire que moy, je souhaite que l'on remplisse ma place.

Ayant consideré cela meûrement, au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, je me dépose, & renonce simplement & absolument au Généralat. Je conjure en nostre Seigneur, & de toute mon ame, les Profés, & ceux avec qui il leur plaira déliberer là-dessus; je les conjure, dis-je, tous de recevoir ma démission, que je fais devant Dieu pour de si justes raisons. Mais s'il y avoit quelque diversité d'avis parmi eux; je les supplie, par l'amour de nostre Seigneur JESUS-CHRIST, *de recommander bien la chose à Dieu, afin que l'on fasse en tout sa tres-sainte volonté, à sa plus grande gloire, & au plus grand bien des ames, & de toute la Compagnie.*

La lecture de cette lettre fit de grands mouvemens dans l'assemblée: les uns jettoient des cris d'admiration, & loûoient à haute voix l'humilité de leur Pere; les autres plus étonnez & plus attendris gardoient un profond silence; tous s'opposerent à sa démission, hors le seul

Pere Oviedo, qui eſtoit un homme d'une ſimplicité & d'une candeur des premiers ſiécles. Car quand ce fut à luy à parler, il dit qu'il luy ſembloit qu'on ne devoit pas réſiſter au Pere Ignace ; & lors que les Peres luy en demanderent la raiſon, *C'eſt*, leur repliqua-t-il, *que luy qui eſt un Saint, a des lumiéres que nous n'avons pas.* Mais ouvrant auſſitoſt les yeux, & reconnoiſſant que les ſaints ſont quelquefois injuſtes envers eux-meſmes, il condamna ſa premiére penſée, & revint à l'avis commun. On envoya déclarer au Général la réſolution de l'aſſemblée. Les Peres luy firent dire en termes exprés, que tandis que Dieu le conſerveroit, ils n'auroient point d'autre ſuperieur, ni d'autre chef que luy.

Quelques remontrances qu'il ſe miſt en devoir de faire, on ne voulut pas l'écouter, & il fut contraint de ſe ſoumettre. Sa ſoumiſſion ne l'empeſcha pas de ſentir dans le fond de l'ame une veritable douleur, ni meſme de tomber malade. Le mal luy prit le jour de Noël, aprés avoir dit deux meſſes de ſuite. Comme ſa maladie fut tres-dangereuſe, il crût que Dieu vouloit luy oſter avec la vie le fardeau dont les hommes ne vouloient pas le décharger. Cette penſée luy rendit ſa joye ; & l'eſperance d'eſtre bientoſt dégagé des liens du corps remplit ſon ame des plus ſenſibles douceurs que les Saints puiſſent gouſter en ce monde. Il ne

deſiroit

desiroit plus rien que de voir son Dieu ; & les approches de l'éternité redoubloient si fort ses desirs, qu'il en estoit tout hors de luy-mesme. Les medecins luy ordonnerent de se moderer, & de se contraindre là - dessus, s'il ne vouloit se faire mourir. Soit qu'il leur obéïst, ou qu'ils se trompassent dans leurs conjectures, il guerit peu-à-peu, & reprit ensuite l'exercice de sa charge.

Dom François de Borgia, qui estoit Profés de la Compagnie, sous les dehors d'un grand Seigneur, & que le Pere Ignace avoit invité à Rome, estoit venu avec les Peres d'Espagne & de Portugal, aprés avoir marié son fils aisné & ses filles. Il logeoit dans un appartement de la maison Professe, séparé de celuy des Peres ; & tout son plaisir estoit d'entretenir le Pere Ignace. Il luy rendit un compte exact de son interieur, & il confera avec luy plusieurs fois sur sa maniére d'oraison, sur ses penitences, & sur toute la conduite de sa vie. Il traite à Rome avec le Duc de Gandie.

Dans ces entretiens il vint en pensée au Duc de Gandie de faire quelque chose à Rome qui y rendist la Compagnie encore plus florissante qu'elle n'y estoit, & ce fut d'y établir un college. Il donna six mille écus d'or pour commencer l'établissement ; & sur ce que le Pere Ignace luy offrit le titre de fondateur, il dit, en le refusant, qu'il falloit réserver cét honneur pour quelqu'un qui feroit une fondation

digne de la capitale du monde : comme s'il eust préveû que le Pape Grégoire XIII. devoit bastir un jour magnifiquement le college Romain.

La Compagnie maltraitée à Paris.

La Compagnie n'estoit pas à Paris dans la mesme situation qu'à Rome. Plusieurs de l'Université & du Parlement sembloient entreprendre de la ruiner dans l'esprit des peuples. On luy disputoit tout, jusques à son nom ; & un Religieux de l'Ordre des Carmes preschant dans Saint Severin, s'emporta contre la nouvelle Société, à l'occasion de ces paroles de Saint Paul, *Freres en* JESUS-CHRIST. Il trouvoit mauvais qu'elle se fist appeller la Compagnie de JESUS, sans considerer que les Souverains Pontifes & les Peres du Concile de Trente la nommoient ainsi.

En mesme temps un homme de la robe, d'une grande réputation, & d'un grand credit, l'attaqua dans ses mœurs & dans sa doctrine. C'estoit un ennemi d'autant plus à craindre, que sous les apparences d'une vie sainte, il cachoit des sentimens hérétiques, comme il déclara luy-mesme en se retirant à Francfort, où il professa publiquement l'hérésie.

Ces nouvelles persécutions firent esperer au Pere Ignace d'heureux succés dans la suite, selon la parole de David, que Dieu vivifie aprés avoir mortifié. Son esperance ne le trompa pas ; mais aussi les difficultez ne le rebuterent

point. L'Evesque de Clermont continuoit ses bons offices envers les Jesuites de Paris, qui logeoient toûjours au college des Lombards; & il ne tint pas à luy qu'il ne leur donnast l'hostel de Clermont pour leur demeure avec des rentes annuelles pour leur subsistence. Il n'y avoit point de Profés parmi eux qui pust prendre possession de l'hostel, & accepter la fondation au nom du Général. D'ailleurs il leur falloit avoir des lettres du Roy pour estre receûs dans le Royaume comme Religieux; & leurs ennemis qui estoient puissans à la Cour, empeschoient qu'ils n'en eussent.

Le premier obstacle fut levé sans peine par le Pere Ignace. Il ordonna à Jean Baptiste Viole de faire les vœux de Profés, selon la formule qu'il luy envoya de Rome, & il supplia l'Evesque de Clermont de les recevoir. Pour les lettres du Roy, on desesperoit de les obtenir quand le Général prit une voye qui eût son effet.

Le Général travaille à établir la Compagnie en France.

Le Cardinal de Guise, qu'on nomma le Cardinal de Lorraine aprés la mort de son oncle, estant venu à Rome pour ménager une ligue avec le Pape, les Venitiens & le Duc de Ferrare contre l'Empereur, le Pere Ignace l'alla voir, & dans l'entretien il luy fit comprendre ce que c'estoit que les Jesuites, dont les François avoient tant d'ombrages. Le Cardinal promit de servir la Compagnie à la Cour, &

pria le Pere de ne chercher point d'autre intercesseur ni d'autre patron. Il tint sa parole: car estant de retour en France, la premiére chose qu'il fit, fut de faire connoistre Ignace & ses enfans à Henri II. & de leur obtenir les lettres de réception qu'on leur avoit refusées.

Mais ces lettres n'ayant pû estre enregistrées au Parlement où les Jesuites avoient encore plus d'ennemis qu'à la Cour, toute la protection du Cardinal n'aboutit presque qu'à leur faire changer de demeure. Jean Baptiste Viole qui avoit esté élû Proviseur du college des Lombards, & qui eût ordre du Général de quitter un titre peu convenable à un Profés de la Compagnie, alla loger avec tous ses Freres dans l'hostel de Clermont, dont l'Evesque leur donna l'usage, ne pouvant pas leur en donner la propriété faute de l'enregistrement de leurs lettres. Et c'est cét hostel qu'on peut appeller l'origine, & comme le berceau du college de Clermont, qui ne s'ouvrit que quelques années aprés; mais qui fut célebre d'abord par les grands hommes qui y vinrent enseigner, & qui l'est plus que jamais aujourd'huy par le nombre d'enfans de qualité qu'on y éleve avec tant de soin, & qui ont à leur teste un jeune Prince du Sang, le plus spirituel & le plus aimable du monde.

Bien que l'affaire de l'enregistrement fust

échoûée en apparence, le Pere Ignace ne douta pas qu'elle ne réüssist un jour, par la raison que les entreprises qui regardent le salut des ames sont toûjours traversées au commencement, & qu'en matiére d'affaires, quand les premiéres difficultez sont applanies, le temps amene le reste.

Les nouvelles qu'il receût des Indes la mesme année le consolerent de celles de France. Le Pere Xavier, qui luy rendoit compte réguliérement de sa conduite, comme à son Superieur, luy mandoit les progrés de l'Evangile, & combien le Ciel benissoit les travaux des ouvriers de la Compagnie. Il apprit en mesme temps par d'autres lettres, qu'on précipitoit un peu trop le baptesme des payens qui se convertissoient, & qu'il arrivoit souvent que ces nouveaux fidelles retournoient au paganisme, ou ne vivoient pas trop chrétiennement, faute d'une instruction suffisante. Pour remédier à ce desordre, il recommanda qu'on établist dans les Indes des maisons de catechumenes, où les idolastres qui voudroient embrasser la Foy, fussent bien éprouvez, & bien instruits avant que de recevoir le Baptesme; & c'est suivant son conseil qu'on en fit une ensuite dans Goa, qui fut si utile à toutes les Indes, & d'où quelques jeunes Indiens sortirent si fervens, qu'estant pris par les Turcs, ils exhortoient les esclaves chrétiens à la constance.

Il fait établir aux Indes une maison de catechumenes.

Ces sortes de maisons estoient tout-à-fait selon l'esprit du Pere Ignace, aussi-bien que celles des Eccésiastiques qu'on destinoit aux Ordres sacrez. Dés le temps qu'il envoya Claude le Jay en Allemagne, il luy ordonna de conseiller aux Evesques qui voudroient avoir de bons prestres & de bons curez, d'établir dans leurs diocefes des féminaires, où de jeunes catholiques bien choisis apprissent parfaitement la vraye Religion, & tous les devoirs des personnes consacrées aux autels. Plusieurs Evesques, entre autres ceux d'Ausbourg & de Salsbourg, firent des séminaires dans leurs villes; & si on eust crû le Pere Ignace, chaque diocese auroit eû le sien.

Artifices des hététiques pour pervertir les Jesuites de Rome.

Tandis qu'il travalloit de la sorte à réformer toute la terre, les hérétiques, que les Jesuites combatoient en Allemagne & en France, ne sçachant comment se venger, entreprirent de le pervertir luy-mesme avec ses enfans, & ils s'aviserent pour cela d'une invention que l'esprit seul du mensonge pouvoit suggerer. Philippe Melancton, qui depuis la mort de Luther estoit le chef des Protestans, & un autre héresiarque, envoyerent à Rome un de leurs disciples nommé Michel, avec ordre de contrefaire bien le catholique, & de se presenter au Général des Jesuites pour estre receû parmi eux.

C'estoit un homme en la fleur de son âge,

ſpirituel, modeſte, bien fait, & qui avoit une phyſionomie heureuſe. Le Pere Ignace ne balança pas à le recevoir ſur de ſi belles apparences. Le faux Novice ſe déguiſa admirablement: on ne vit jamais tant de régularité, ni tant de ferveur: il eſtoit le premier à tout; il ſe confeſſoit, & il communioit pluſieurs fois durant la ſemaine; il chaſtioit meſme ſon corps avec beaucoup de rigueur; & ce qui eſt plus étrange, il ne paroiſſoit en luy ni amour propre, ni orgueïl.

Quand Michel ſe crût aſſez établi, il commença à répandre ſon venin, & il le fit tres-ſubtilement. On luy avoit donné le ſoin du réfectoir, & pour compagnon Olivier Manar. Ayant occaſion de luy parler ſeul, il entreprit de le corrompre peu à peu, aprés s'eſtre inſinué dans ſon eſprit par des maniéres agréables & édifiantes tout enſemble. Il y avoit dans le réfectoir des tableaux de Saints en divers endroits: il demanda un jour à Manar, par forme de diſcours, & d'un air ſimple, à quoy ſervoient ces images, & ſi ce n'eſtoit point mal fait que de ſe découvrir, ou de faire la genuflexion devant elles.

Manar qui eſtoit ſçavant, & qui venoit d'achever ſa théologie, répondit ce que devoit répondre non ſeulement un bon catholique, mais un bon théologien. Voyez un peu, reprit « l'Hypocrite, combien les opinions ſont differen- «

» tes ſur un meſme point. J'ay connu en Allema-
» gne de fameux docteurs qui faiſoient ſcrupule
» d'honorer ces ſortes d'images, & qui citoient
» pour cela le paſſage de Saint Jean, *Cuſtodite vos*
» *à ſimulacris.* Ces docteurs-là, repartit Manar,
» eſtoient un peu hérétiques, ou n'eſtoient pas ſi
» habiles que vous penſez. Le paſſage de Saint
» Jean ne regarde que les ſimulacres des faux
» Dieux, & il ne faut que lire les paroles préce-
» dentes, pour eſtre convaincu de ce que je dis;
» car Saint Jean oppoſe les faux Dieux au vray
» Dieu, en diſant de JESUS-CHRIST, *C'eſt*
» *luy qui eſt le vray Dieu & la vie éternelle, gardez-vous des idoles.*

Michel témoigna ſe rendre à une explication ſi nette, & ne pouſſa pas la difficulté plus loin. Mais une autre fois il pria ſon compagnon de luy expliquer ces paroles de Saint Pierre, *Salutant vos fratres qui ſunt in Babylone.* Manar dit que l'Apoſtre parloit là de Rome, qui méritoit bien alors d'eſtre nommée Babylone, à cauſe de cette confuſion d'erreurs dont elle eſtoit pleine. *Les théologiens d'Allemagne entendent ce paſſage de la meſme ſorte,* repliqua Michel en ſouriant, *mais ils ajouſtent, & je ne ſçay s'ils ont raiſon, que Saint Pierre donna principalement ce nom à Rome, parce que l'Antechriſt devoit un jour y planter le ſiége que David appelle la chaire de contagion.* Manar fut ſurpris d'un tel diſcours: il ne fit pourtant ſemblant de rien, pour découvrir mieux

mieux ce qu'il ne faiſoit qu'entrevoir, & ce qu'il n'oſoit preſque croire. Mais il informa de tout le Pere Ignace ; & il eût ordre de luy d'entrer en apparence dans les ſentimens de Michel, de les combatre néanmoins quelquefois, afin de le faire parler, & de voir le fond de ſon ame.

Dés le premier entretien Manar reconnut Michel pour hérétique, & en peu de jours il entendit de ſa bouche plus de vingt propoſitions Lutheriennes. Il le chicana ſur trois qui n'eſtoient pas des plus impies, & l'ayant engagé à les mettre par écrit, il le pria de vouloir bien qu'ils priſſent un juge de leur differend, & il luy nomma Everard Mercurien, leur ami commun. Michel qui crût Manar à demi gagné, & qui eſpera de pervertir Mercurien, conſentit à tout en preſence de Mercurien meſme, que Manar avoit prévenu ; & il mit les propoſitions entre leurs mains, afin qu'ils les examinaſſent à loiſir : mais au lieu de les examiner, ils les porterent au Pere Ignace avec les autres que Manar avoit écrites luy-meſme. Le Pere ne doutant plus ni de la doctrine, ni des intentions de Michel, en donna avis au grand Inquiſiteur Jean-Pierre Caraffe, qui fut depuis Souverain Pontife, & il chaſſa l'Impoſteur en meſme temps. L'Inquiſiteur le fit arreſter, & aprés l'avoir tenu quelques mois en une étroite priſon, qui l'obligea de confeſſer la verité malgré luy, il le condamna aux galeres.

Cét artifice n'ayant pas réüssi aux Protestans, ils eûrent recours à un autre, qui fut d'envoyer aux Peres de Rome deux grandes caisses de livres, dont la pluspart estoient tout propres à empoisonner la jeunesse. Olivier Manar qui ouvrit les caisses, trouva que les livres de dessus estoient Catholiques, & les autres Lutheriens, & il en avertit aussitost le Pere Ignace. Le Pere devina d'abord d'où venoit une telle aumosne, & ordonna que l'on brûlast tous ces livres : il en fit mesme jetter les cendres au vent, comme s'il eust eû peur qu'elles n'infectassent la maison; & il n'avoit garde de faire autrement, estant persuadé que tout ce qui vient des hérétiques doit estre suspect, & ne voulant pas qu'on leust dans la Compagnie aucûns de leurs livres, quelque bons qu'ils fussent. *Car*, disoit-il, *quand on lit un bon livre d'un méchant homme, aprés avoir pris goust au livre, on s'affectionne insensiblement à l'Auteur, jusques à croire quelquefois que tout ce qu'un tel Auteur a écrit, est raisonnable.* Il pensoit cela particuliérement d'Erasme, & d'autres écrivains semblables, long-temps avant que leurs ouvrages fussent condamnez; & il appuyoit sa pensée de l'autorité de Saint Basile, qui dit en termes formels, qu'un Religieux doit non seulement avoir en horreur la doctrine des hérétiques, mais aussi ne lire que des livres qui partent d'un esprit orthodoxe

& qui ſont approuvez de l'Egliſe, parce que les paroles des impies, ſelon le ſentiment de l'Apoſtre, ſont comme la gangrene, qui gaſte & qui corrompt peu à peu ce qui eſt ſain.

Mais le Pere Ignace eût bien d'autres affaires du coſté des Catholiques, & meſme avec un des premiers Prélats de l'égliſe. L'Archeveſque de Tolede ſe déclara tout de nouveau contre la Compagnie, nonobſtant les bulles qui approuvoient l'Inſtitut & les Exercices. Son prétexte eſtoit que les Jeſuites, qu'on appelloit Théatins, entreprenoient ſur les droits de l'Epiſcopat, par la liberté qu'ils ſe donnoient d'adminiſtrer les ſacremens en tous lieux, ſous ombre de leurs privileges prétendus. Il n'y avoit dans ſon dioceſe qu'un college des Peres, qui eſtoit celuy d'Alcala. Il les interdit tous un jour, & fulmina une ſentence d'excommunication contre toutes les perſonnes qui ſe confeſſeroient à eux. Il ordonna en meſme temps & aux Religieux & aux Curez de ſon dioceſe, de ne laiſſer ni preſcher, ni dire la meſſe dans leurs égliſes à aucun de la Compagnie; & ce qui paſſe l'imagination, il défendit de confeſſer à tous les Preſtres de Tolede qui avoient fait les Exercices ſpirituels.

L'Archeveſque de Tolede oppoſé à la Compagnie.

Le Général, bien loin de s'affliger d'une perſécution ſi violente, s'en réjoüit en quelque ſorte. *Cette nouvelle tempeſte*, dit-il à Ribadeneyra,

est d'un bon augure; & c'est, si je ne me trompe, un signe évident, que Dieu veut se servir de nous dans Tolede. Car enfin l'experience nous apprend, que les contradictions préparent par tout les voyes à la Compagnie, & que plus elle est traversée en un lieu, plus elle y fait de fruit. Cependant il écrivit en Espagne qu'on n'épargnast rien pour satisfaire l'Archevesque. Villeneuve, qui estoit Recteur du college d'Alcala, homme moderé & prudent, luy rendit toutes sortes de soumissions. Mais l'Archevesque devint d'autant plus fier & plus inflexible, que le Recteur estoit plus soumis. On chercha d'autres voyes pour l'appaiser, ou pour l'adoucir. Les amis des Peres mirent tout en œuvre, & le Cardinal Francisque Mendozze qui songeoit à établir un college de la Compagnie dans la ville de Burgos, dont il estoit évesque, agit fort pour eux.

Quand le Pere Ignace sceût que toutes ces avances ne servoient de rien, il informa Jules III. de ce qui se passoit à Tolede, & il fut d'avis que les Peres d'Alcala fissent leurs plaintes au Conseil Royal d'Espagne. Le Pape fit écrire à l'Archevesque; & la lettre qui estoit du Cardinal Maffée Secretaire d'Etat, portoit expressément, qu'on s'estonnoit à Rome que la Compagnie de JESUS fust maltraitée à Tolede, tandis qu'elle estoit si estimée & si bien receûë en tous les païs du monde.

D'un autre costé le Conseil Royal ayant

examiné les bulles & les privileges de l'Ordre, & jugeant que la conduite de l'Archevesque estoit directement opposée au Saint Siége, il fit une déclaration en faveur des Peres. La lettre de Rome & la déclaration du Conseil firent revenir le Prélat. Il cassa luy-mesme ses ordonnances, & rétablit les Jesuites dans tous leurs droits. Dés que le Pere Ignace en eût nouvelle, il luy en rendit de tres-humbles actions de graces par une lettre pleine de reconnoissance & de soumission, jusques-là que pour le gagner tout-à-fait, il luy promit que les Peres d'Alcala n'useroient point de leurs privileges, & ne recevroient mesme personne parmi eux sans son agrément.

La Compagnie fit deux grandes pertes en ce temps-là. Claude le Jay mourut à Vienne en Austriche, & François Xavier dans l'Isle de Sancian proche de la Chine. Elle pensa perdre la mesme année le Pere François de Borgia, mais d'une autre maniére ; & elle l'eust perdu effectivement, si le Pere Ignace ne le luy eust conservé de la façon que je vas dire.

Borgia s'estoit retiré dans la Biscaye à son retour d'Italie, & avoit choisi le college d'Ognate pour y achever son sacrifice, en quittant le Duché de Gandie & les restes de sa grandeur. Il fut attiré en ce lieu par le voisinage de Loyola, où sa dévotion le portoit : si bien qu'avant que de se rendre à Ognate, il

Le Général empesche la promotion de Borgia.

voulut visiter le chasteau de Loyola ; & on dit qu'estant entré dans la chambre où le Pere Ignace estoit né, il se mit à genoux, baisa la terre avec un respect religieux ; & aprés avoir remercié la bonté divine d'avoir donné un tel homme au monde, il la conjura que puis qu'il avoit pris le grand Ignace pour guide & pour maistre, elle luy fist la grace de suivre exactement ses conseils & ses exemples.

Il sortit de Loyola animé d'un esprit nouveau, & vescut si saintement, qu'on admira en luy dés les premiers jours une sainteté consommée. Quand l'Empereur Charles-Quint eût appris le changement de Dom François de Borgia & la sainte vie que menoit ce Grand d'Espagne transformé en Jesuite, il demanda pour luy au Pape un Chapeau de cardinal. Le Pape n'eût pas besoin d'estre fort sollicité. Il avoit veû le Pere François l'année précedente, & avoit esté si touché de sa vertu, qu'il fut sur le point de le faire dés-lors cardinal : ainsi il entra de luy-mesme dans la pensée de l'Empereur, & la chose fut résoluë avec l'approbation générale du sacré College.

Le Pere Ignace ne sceût pas plûtost la résolution du Pape, qu'il crût devoir s'y opposer & pour l'interest de la Compagnie, & pour l'honneur du Pere François, à qui le monde ne manqueroit pas de reprocher qu'un Chapeau de cardinal luy avoit fait remettre le

Duché de Gandie entre les mains de ſon fils. Néanmoins pour connoiſtre mieux la volonté du Ciel ſur une affaire ſi délicate & ſi importante, il s'enferma trois jours entiers, & ne fit que traiter avec Dieu tout ce temps-là.

Le premier jour il ſe trouva indifferent, ſans pancher plus d'un coſté que d'un autre. Le ſecond il ſe ſentit plus porté à rompre l'affaire qu'à la laiſſer aller ſon train. Mais le troiſiéme jour il ne balança pas, & il fut ſi convaincu, que Dieu ne vouloit point le Pere François cardinal, qu'il dit à une perſonne de confiance, *Quand tout le monde ſe mettroit à mes pieds pour me prier de ne me point oppoſer au Chapeau du Pere François, je ne me relaſcherois pas.*

En effet, quelques priéres que luy fiſſent là-deſſus les miniſtres de l'Empereur, & les partiſans de la maiſon de Borgia, il ne ſe relaſcha jamais. Il commença par faire agir les Cardinaux les mieux inſtruits de ſon Inſtitut : mais voyant qu'ils avoient plus en veûë l'honneur du ſacré College que l'utilité de la Compagnie, & la réputation du Pere François, il agit luy-meſme auprés du Pape, & le preſſa par de ſi fortes raiſons, que Sa Sainteté fut contrainte de ſe rendre.

A la verité il trouva le moyen de contenter la Cour de Rome, & la Cour d'Eſpagne; & meſme de faire honneur au Pere François, ſans faire tort à la Compagnie. L'expedient fut donc

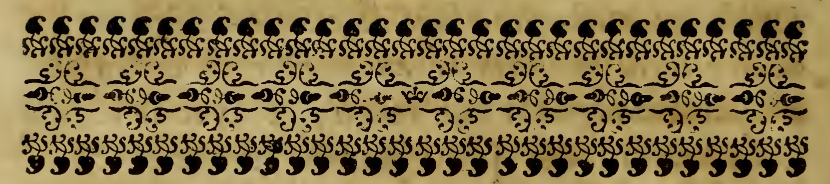
que le Pape luy offriroit le Chapeau ; mais que ſi le Pere le refuſoit, Sa Sainteté ne luy commanderoit point de l'accepter. La choſe ſe fit comme le Pere Ignace l'avoit reglée ; & le Chapeau qu'on envoya offrir au Pere François dans ſa ſolitude d'Ognate ne luy plût que par l'occaſion que cela luy donna de ſacrifier à Dieu les dignitez de l'Egliſe, aprés le ſacrifice qu'il venoit de faire des grandeurs du monde.

Dom Antoine de Cordoûë receû en la Compagnie.

La conduite du Pere Ignace & celle du Pere François déterminerent Dom Antoine de Cordoûë à entrer dans la Compagnie. Il eſtoit fils de Laurent Suarez de Figueroa, Comte de Feria, & de Catherine Fernandez de Cordoûë. C'eſtoit un jeune homme tres-accompli, & qui avoit pris la profeſſion eccleſiaſtique par un pur mouvement de piété. Le Prince d'Eſpagne Philippe qui l'aimoit beaucoup, pria l'Empereur de luy procurer un Chapeau de cardinal. Charles-Quint fit ce que le Prince deſiroit. Mais Dom Antoine dégouſté du monde par l'exemple de Borgia ſon couſin, crût que la voye la plus ſeûre pour fuir l'honneur qu'on luy préparoit, eſtoit de ſe ſauver dans la Compagnie de JESUS comme dans un aſile. Il écrivit ſur cela au Pere Ignace une longue lettre, où aprés luy avoir expoſé les motifs de ſa vocation, & les ſentimens de ſon ame, *Mon Pere*, luy dit-il, *puis que Dieu vous a établi dans ſon Egliſe*,

Eglise, pour estre le refuge de ceux qui s'égarent, je vous prie de me recevoir au nombre de vos enfans. Le jeune Seigneur fut receû, & avec le temps il devint un des plus grands hommes de la Compagnie.





LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Fondation du college Germanique.

COMME le Pere Ignace n'éloignoit de ſon Ordre les dignitez Eccleſiaſtiques, que pour mieux ſervir l'Egliſe; il avoit toûjours les yeux ouverts aux beſoins de la chreſtienté, & ſes veûës s'étendoient juſqu'au bout du monde. Mais ſa principale attention eſtoit pour les Provinces du Nort, que l'héréſie avoit deſolées. La plus grande partie de l'Allemagne ne retenoit preſque plus rien de la veritable piété: les livres des hérétiques s'y liſoient impunément, & la jeuneſſe puiſoit en ces ſources corrompuës les premiers principes de la religion. La pluſpart des catholiques ne pouvant ſouffrir le nom de Papiſtes que les Proteſtans leur donnoient, avoient honte de leur créance. Les Preſtres & les Religieux eſtoient dans le deſordre; & quelque zele qu'euſſent les Eveſ-

ques pour la réformation de leurs diocefes, ils ne trouvoient point de miniſtres à qui ils puſſent confier le ſalut des ames.

Le Pere Ignace s'entretenant un jour là-deſſus avec le Cardinal Moron, ils convinrent enſemble que l'unique voye pour remédier à tant de maux, eſtoit de mettre en toutes les égliſes des Paſteurs d'une doctrine ſaine, & d'une vie pure, qui fuſſent Allemands de nation ; mais qu'il falloit les former auparavant, & que cela ne ſe pouvoit faire qu'en fondant un college où de jeunes hommes du païs fuſſent élevez dans les lettres & dans la pieté : Que l'Allemagne eſtant pervertie, il n'y avoit point de ſeûreté à y établir ce college ; & qu'on ne pouvoit choiſir de ville plus propre que Rome, où ſans parler de la ſainteté du lieu qui inſpireroit des ſentimens catholiques, la preſence & la liberalité des ſouverains Pontifes ſerviroient beaucoup à ſouſtenir une ſi bonne œuvre.

Le Pape à qui le Cardinal Moron & le Cardinal de Sainte Croix en parlerent les premiers, approuva fort ce deſſein qui luy eſtoit venu autrefois en l'eſprit, & commença par aſſigner un fonds pour l'entretien du college ; aprés quoy il chargea le Pere Ignace non ſeulement de chercher & de choiſir ces jeunes hommes Allemands, mais auſſi de les gouverner, & de les inſtruire. Le Pere d'abord en fit venir vingt-

quatre de diverſes contrées d'Allemagne, tous de bon eſprit & de bonnes mœurs. Il dreſſa enſuite, par l'ordre du Pape, des ſtatuts & des réglemens pour eux: il leur donna des Peres de la maiſon Profeſſe & du college Romain, pour leurs directeurs & pour leurs maiſtres. Il n'y eût que le temporel dont il ne voulut point ſe meſler: il diſoit que ces ſortes d'adminiſtrations, outre les fatigues & les embarras qu'elles cauſent, donnent lieu ſouvent à des ſoupçons & à des murmures.

Il ſouſtient le college Germanique dans des temps faſcheux.

Le principal revenu du college Germanique ayant manqué peu de temps aprés par la mort de Jules III. dans la crainte qu'eût le Pere qu'on ne rompiſt le college pendant la cherté qui eſtoit à Rome, & les mouvemens qui agitoient l'Italie ſous le Pontificat de Paul IV. il diſtribua une partie de ces jeunes Etrangers en divers colleges de la Compagnie : il entretint l'autre dans Rome aux dépens des perſonnes charitables, de qui il tiroit des aumoſnes; ou en empruntant de l'argent, quand les aumoſnes ne venoient point, & en s'obligeant luy-meſme. Il les fit ſubſiſter ainſi juſques à ce que les mauvaiſes années fuſſent paſſées, & que le bruit de la guerre s'évanoüiſt.

Au reſte dans les temps les plus faſcheux, & lors que la diſette eſtoit extrême par tout, il ne perdit jamais cœur, & il dît pluſieurs fois que le college Germanique auroit un jour de

gros revenus. Il fit mesme dire au Cardinal d'Ausbourg, qui s'estoit fait le Protecteur de ce college, & qui en craignoit la ruine, que l'ouvrage ne manqueroit pas, pourveû que ceux qui l'entreprenoient ne manquassent point de courage ni de confiance en Dieu: mais que si les Cardinaux & les Princes ne vouloient pas l'achever, luy tout pauvre qu'il estoit, en prendroit le soin, & en viendroit à bout, quand il devroit se vendre luy-mesme.

L'évenement verifia les paroles du Pere Ignace. Car les aumosnes vinrent de tous costez au college Germanique, & le mesme esprit qui avoit porté Jules III. à le fonder, excita quelques années aprés Grégoire XIII. à en augmenter la fondation, & à en rétablir les bastimens avec une liberalité digne du Chef de l'Eglise; comme si Dieu qui s'estoit servi des autres Pontifes de ce nom pour planter & pour étendre la Foy dans l'Allemagne, eust voulu employer un Gregoire pour l'y faire refleurir.

Il se presenta sur la fin de l'année 1552. une occasion importante, qui obligea le Pere Ignace de sortir de Rome, & d'aller dans le Royaume de Naples. Le Duc Ascagne Colonne & Jeanne d'Arragon sa femme se broüillerent pour des sujets assez frivoles, selon la coustume des Grands; & leur division vint à un

Il fait une réconciliation & d'autres bonnes œuvres.

tel point, qu'ils se séparerent avec éclat. Le Pere qui les connoissoit particuliérement, ne pût souffrir ce scandale, & entreprit de les raccommoder. Jeanne d'Arragon s'estoit déja retirée sur la frontiére du Royaume de Naples: il l'y suivit tout infirme qu'il estoit, & quelque rude que fust la saison; car il jugea à propos de commencer sa négociation par la Duchesse, ne doutant pas que quand elle seroit gagnée, la paix ne fust bientost faite. Il la gagna, & il n'eût pas de peine ensuite à gagner le Duc; de sorte que s'estant remis ensemble, ils vescurent plus doucement que jamais.

Durant ce petit voyage, qui ne fut que de dix jours, le Pere Ignace fit d'autres bonnes œuvres avec son Compagnon Jean Polanque sous l'autorité du Cardinal de Burgos qui estoit sur les lieux. Ils confessoient les pauvres gens de la campagne en passant par les villages; & ils établirent parmi le peuple dans deux ou trois villes du Royaume de Naples, la coustume de se confesser, & de communier tous les mois: mais afin qu'une pratique si chrestienne ne s'abolist point avec le temps, ils engagerent les Pasteurs à y exciter souvent les fidelles, & ils porterent les principales personnes des villes à servir aux autres d'exemple.

Il empesche qu'on n'unisse les Barnabites, les Somasques, & les Théatins

Estant de retour à Rome, il receût des lettres de l'Archevesque de Gennes, qui souhaitoit fort d'unir la Congrégation des Barnabites

de Milan à la Compagnie de JESUS. Ce Prélat bien intentionné, mais aſſez mal inſtruit de l'Inſtitut des Jeſuites, repreſentoit au Pere Ignace que ces deux Sociétez de Clercs Réguliers ne faiſant qu'un corps, ſerviroient beaucoup mieux l'Egliſe, & il l'exhortoit ardemment à faciliter cette union. Le Pere avoit une haute idée de la vertu des Barnabites; & il leur eſtoit tres-obligé des offices de charité qu'ils avoient rendu au Pere Emanuel Miona, qui tomba malade à Milan en venant de Paris à Rome. Néanmoins il ne pût écouter la propoſition de l'Archeveſque, & il luy répondit que ſelon toutes les apparences, la plus grande gloire de Dieu demandoit qu'on laiſſaſt chaque Ordre en ſon eſtat naturel; que pour eſtre tous Clercs Réguliers, & porter preſque le meſme habit les uns & les autres, ils n'avoient pas tous la meſme fin, ni la meſme regle; & qu'ils ne pouvoient rien faire de plus utile à l'Egliſe, que de marcher conſtamment dans l'eſprit de leur vocation. Il avoit fait la meſme réponſe quelques années auparavant ſur le ſujet des Somaſques & des Théatins qu'on vouloit auſſi unir à la Compagnie, & rien n'avoit pû le faire changer de ſentiment.

au corps de la Compagnie.

C'eſt ſuivant ces veûës qu'il n'approuva pas la conduite de deux des plus illuſtres Peres de ſon Ordre. L'un eſtoit le Pere Jacques Miron de Valence, & qui fut le premier Recteur du

Il n'approuve pas la conduite de Miron & de Gonzalez.

college de Conimbre, mesme avant que d'avoir receû l'ordre de prestrise ; l'autre le Pere Loûïs Gonzalez fils du Gouverneur de l'Isle de Madere, & qui estoit revenu d'Afrique en Portugal pour traiter avec le Roy de la délivrance des esclaves, & du moyen d'avancer la religion parmi les Maures. Ils demeuroient tous deux à Lisbonne, & y menoient une vie tres-sainte.

Le Roy de Portugal Jean III. dont nous avons si souvent parlé, s'estant confessé une fois ou deux au Pere Gonzalez, voulut le prendre pour son confesseur ordinaire, parce qu'il n'en avoit point alors. Mais ayant remarqué en luy une extréme horreur de la Cour, & un grand desir de retourner en Afrique, il ne voulut pas le contraindre. Il jetta les yeux sur le Pere Miron, & l'ayant fait appeller le jour de l'octave du Saint Sacrement, il luy déclara à luy-mesme qu'il l'avoit choisi pour son confesseur.

Le Pere fut si surpris & si troublé d'une telle déclaration, qu'il ne répondit rien d'abord : mais estant revenu à soy, il se jetta aux pieds du Prince ; & aprés luy avoir rendu graces du jugement avantageux que son Altesse faisoit des Jesuites, il luy protesta que si elle le connoissoit, elle ne l'auroit jamais choisi. *Je n'ay*, luy dit-il, *ni les talens, ni l'âge que demande un tel ministére, & outre cela je suis étranger.*

Personne de vostre Corps n'est étranger pour moy, repartit le Prince, *& je ne vois pas d'ailleurs qu'il vous*

vous faille des qualitez extraordinaires pour me confeſſer; car enfin vous me trouverez toûjours preſt avec la grace de Dieu à ſuivre tous vos bons avis. Je m'eſtonne au reſte que vous autres qui eſtes les confeſſeurs de tout le monde, faſſiez difficulté d'eſtre le mien.

Ce n'eſt pas, grand Roy, que nous ayions de la peine à vous confeſſer, repliqua le Pere; *mais c'eſt que des emplois ſi éclatans ne nous conviennent pas. Noſtre vocation eſt de viſiter les hoſpitaux, d'inſtruire les pauvres, & d'exercer les miniſtéres les plus abjects pour ſauver les ames. Nous ne devons rien craindre davantage que l'éclat, & on ne nous reproche déja que trop que nous recherchons la faveur des Princes. C'eſt pourquoy je ſupplie tres-humblement Voſtre Alteſſe de moderer en cette rencontre l'affection dont elle nous honore.*

Le Roy répondit qu'il ne vouloit rien faire contre leur Inſtitut, & que ſon deſſein n'eſtoit pas de les détourner de leurs fonctions évangeliques; qu'il leur donnoit un jour pour déliberer, & qu'ils vinſſent le lendemain luy rendre une réponſe préciſe. Ils n'y manquerent pas; & ce fut le Pere Gonzalez qu'on députa pour dire reſpectueuſement au Roy, que l'humilité dont la Compagnie faiſoit profeſſion, ne s'accordoit pas avec l'honneur qu'il vouloit leur faire, & qu'il euſt la bonté de prendre un autre confeſſeur que le Pere Miron.

Le Roy les avoit ſi fort preſſé de ſe déter-

miner, qu'ils ne pûrent écrire à Rome avant que de luy répondre ; mais ils manderent leur réponſe au Pere Ignace. Il la condamna abſolument, bien que le principe luy en paruſt bon, & leur fit entendre à l'un & à l'autre que l'humilité des hommes apoſtoliques eſtoit plus généreuſe qu'ils ne penſoient ; Que ces ſortes de miniſtéres honorables n'eſtoient pas incompatibles avec une vocation qui oblige d'annoncer les veritez de l'Evangile aux petits & aux grands, de porter le Nom de JESUS-CHRIST devant les peuples & devant les Rois ; Que la Compagnie ne devoit ni mépriſer les fonctions les plus baſſes, ni craindre les plus ſublimes, quand la Providence les preſentoit, ſans qu'on les euſt recherchées ; Qu'ils n'eſtoient pas des ſolitaires renfermez dans un cloiſtre ; Qu'à la verité ils devoient chercher dans les hoſpitaux, dans les cabanes, dans les galeres, & dans les priſons de quoy exercer leur zele ; mais qu'ils ne devoient pas fuïr les palais des Princes, & qu'eſtant engagez par leur Inſtitut à ſanctifier toutes les conditions du monde, ils ſeroient coupables d'abandonner celles qui ſont les plus éloignées du Royaume de Dieu.

C'eſt ainſi que le Pere Ignace inſtruiſoit ſes enfans dans les rencontres. Il les reprenoit meſme ſévérement, quelque mérite qu'ils euſſent, quand il croyoit que la répréhenſion eſtoit

neceſſaire, & nous en avons un exemple mémorable au regard du Pere Laynez. Ce Pere aſſiſta pour la ſeconde fois au Concile de Trente, que Jules III. rétablît immédiatement aprés ſon exaltation, ſuivant l'un des articles du Conclave ; & il s'y fit tellement eſtimer, qu'ayant la fiévre quarte, les congrégations des théologiens & des cardinaux ne ſe tenoient point les jours de ſa fiévre.

Comme la guerre d'Allemagne, que la détention du Lantgrave de Heſſe ſuſcita à l'Empereur, & qui troubla toutes les affaires de l'Empire, ſuſpendit le Concile pour deux ans, le Pere Ignace rappella Laynez à Padoüë, & le nomma Provincial d'Italie en la place de Paſquier Broûët, qu'il avoit envoyé en France où les affaires de la Compagnie prenoient un bon train. Laynez refuſa le Provincialat ; & la principale cauſe de ſon refus, c'eſt, diſoit-il, qu'il ne ſçavoit pas encore aſſez obéïr pour bien commander. Mais on luy déclara que c'eſtoit la volonté de Dieu, & il fut contraint de ceder. Dés qu'il eût pris le gouvernement de la Province d'Italie, il trouva étrange qu'on fiſt venir à Rome tous les meilleurs ouvriers, & il ſe plaignit par lettres, que les colleges d'Italie eſtoient un peu dénuez.

Le Pere Ignace luy répondit que la capitale du monde devoit eſtre plus conſiderée que les autres villes ; & ſur ce que Laynez rechargea

Il reprend Laynez, & comment Laynez reçoit la réprimande.

ſans avoir ce ſemble égard à la réponſe qu'on luy avoit faite, *J'ay du déplaiſir*, luy manda le Pere Ignace, *que vous continuyiez de m'écrire touchant le meſme ſujet, aprés ce que je vous ay répondu, qu'on doit préferer le bien commun au particulier, & un plus grand intereſt à un plus petit. Faites réfléxion ſur voſtre procedé*, ajouſta-t-il; *mandez moy enſuite ſi vous reconnoiſſez avoir failli, & au cas que vous vous trouviez coupable, faites moy ſçavoir quelle peine vous eſtes preſt de ſubir pour voſtre faute.*

Laýnez récrivit de Florence au Pere Ignace, qu'il avoit leû pluſieurs fois ſa derniére lettre, & qu'il y avoit trouvé d'un coſté de quoy admirer ſa charité paternelle, & loûër la miſericorde de Dieu; d'un autre, de quoy s'humilier & avoir honte de luy-meſme. Il le prioit de ne luy point épargner de ſi ſalutaires réprimandes, & luy déclaroit en meſme temps qu'il reconnoiſſoit pluſieurs fautes notables dans la conduite qu'il avoit tenuë. 1. D'avoir eſté aſſez imprudent & aſſez vain pour oppoſer des lumiéres auſſi foibles que les ſiennes à celles d'un homme ſi ſage & ſi éclairé. 2. D'avoir cauſé du déplaiſir à ſon Général. 3. D'avoir voulu troubler l'ordre de la Providence, en ſe retirant des voyes par leſquelles Dieu le conduiſoit.

Pour ce qui regarde le chaſtiment que je mérite, diſoit-il, *conſiderant ces jours paſſez qu'il y avoit plus de vingt ans que j'avois entrepris de ſervir Dieu,*

ſelon les conſeils évangeliques, que j'avois eû pour cela tant de ſecours, que j'en avois ſi mal profité, & que la fin de ma vie n'eſtoit peut-eſtre pas éloignée: je fus épris d'un deſir ardent de mourir entiérement à moy-meſme, pour vivre à Dieu ſeul; & il me vint en penſée que ſi les hommes me faiſoient juſtice, ils me traiteroient comme un miſerable, & comme un néant.

C'eſt pourquoy, mon Pere, quand la lettre de V. R. me fut renduë, je me mis à prier Dieu; & ayant fait ma priére avec beaucoup de larmes, ce qui m'arrive rarement, voicy le parti que je pris, & que je prens encore aujourd'huy les larmes aux yeux. Je ſouhaite que V. R. entre les mains de laquelle je me remets, & je m'abandonne tout-à-fait; je ſouhaite, dis-je, & je demande par les entrailles de Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, *que pour punir mes pechez, & pour dompter mes paſſions mal reglées qui en ſont la ſource, elle me retire du gouvernement, de la prédication, de l'étude, juſqu'à ne me laiſſer pour tout livre que mon breviaire; qu'elle me faſſe venir à Rome demandant l'aumoſne, & que là elle m'occupe juſques à la mort dans les plus bas offices de la maiſon; ou ſi je n'y ſuis point propre, qu'elle me commande de paſſer le reſte de mes jours à enſeigner les premiers élemens de la grammaire, n'ayant nul égard à moy, & ne me regardant jamais que comme l'ordure du monde. C'eſt là ce que je choiſis en premier lieu pour ma penitence.*

Dans la crainte qu'eût Laynez, que le Pere

Ignace n'acceptaſt point toutes ces demandes, il diſoit en ſecond lieu, qu'il ſe ſoumettoit aux meſmes peines; mais pour un temps limité, pour deux ou trois ans, par exemple, & autant qu'il plairoit à ſon Général. Enfin de peur que cette ſeconde offre ne fuſt point receûë, il marquoit en troiſiéme lieu pluſieurs diſciplines, un jeuſne de quatre ſemaines, & que toutes les fois qu'il auroit à écrire au Général, il feroit oraiſon auparavant, qu'il méditeroit bien ſa lettre, & qu'aprés l'avoir écrite il la reliroit avec attention, prenant garde de ne rien dire qui puſt cauſer le moindre chagrin à ſon bon Pere, & taſchant meſme de n'uſer que d'expreſſions qui fuſſent capables de luy donner de la joye.

Ce ſeul exemple fait voir l'autorité que le Pere Ignace avoit dans ſon Ordre, & de quelle maniére il vouloit que les Superieurs y fuſſent ſoumis au Général. Mais on peut auſſi juger par là quelle eſtoit l'humilité d'un homme qu'on avoit admiré au Concile de Trente, & combien les grands eſprits ſont dociles, quand ils ont veritablement l'eſprit de Dieu.

Le Pere Ignace fut tres-édifié du procedé de Laynez, & une ſoumiſſion ſi Religieuſe luy tint lieu d'une ſatisfaction parfaite. Bien loin d'interdire l'étude à Laynez, ou de le rabaiſſer à une claſſe de grammaire, il luy ordonna de compoſer une ſomme de théologie pour ſervir

de contrepoiſon aux livres des théologiens hérétiques ; & afin que ſa charge de Provincial luy permiſt de travailler à cét ouvrage, il nomma deux Peres pour le ſoulager dans la viſite des colleges d'Italie: l'un eſtoit le docteur Martin Olave, qui avoit connu Laynez au Concile de Trente avant que de ſe faire Jeſuite, & que le Pere Ignace fit Recteur du college Romain peu de temps aprés ſa Profeſſion; l'autre Jean Baptiſte Viole, homme prudent & zelé, qui avoit gouverné les jeunes Jeſuites de Paris dans le college des Lombards & dans l'hoſtel de Clermont.

Ce dernier que ſon zele devoroit, & qui pour épargner de la peine au Provincal s'en donnoit beaucoup, juſques à s'inquiéter quand les choſes n'alloient pas ſelon ſes idées, fut averti une fois par le Général de ſe tenir en repos, aprés avoir fait ſon devoir, & d'imiter les Anges gardiens qui veillent ſans ceſſe au ſalut des ames que Dieu leur a confiées; mais qui ne perdent rien de leur tranquilité & de leur bonheur, quand leurs ſoins ſont inutiles.

Oviedo que le Pere Ignace avoit retiré de Gandie, gouvernoit alors le college de Naples en qualité de Recteur, & Bobadilla y avoit la charge de Surintendant, ou de Surveillant, ſelon ce qui ſe pratiquoit au commencement de la Compagnie. Ces deux hommes tout ſaints qu'ils eſtoient, chacun en leur genre, ne s'ac-

Il maintient la diſcipline réguliére dans le college de Naples.

cordoient gueres bien ensemble pour ce qui regardoit la conduite du college : car le dernier, facile & condescendant, laschoit ce que serroit l'autre plus exact & un peu rigide. Bobadilla trouvoit je ne sçay quelle bassesse à regler la sainteté par de petites observances exterieures ; & pourveû qu'on s'adonnast sérieusement aux vertus solides, il ne se soucioit pas trop du reste. Oviedo au contraire croyoit qu'il n'y avoit rien de petit dans le service de Dieu, & que la vertu la mieux établie ne pouvoit pas subsister long-temps sans ces dehors, qui ne paroissent pas considerables.

Quand le Pere Ignace sceût ce qui se passoit dans Naples, il osta la charge de Surintendant à Bobadilla, & luy défendit de troubler le gouvernement d'Oviedo, auquel il donna toute l'autorité, pour maintenir la discipline domestique qui se relaschoit de jour en jour, & dont le relaschement pouvoit avoir des suites funestes. Car c'estoit la pensée du Général, qu'il y a souvent moins de danger à violer les grandes regles, qu'à negliger les petites, par la raison que le mal qu'apporte l'infraction des premiéres, est évident & sensible ; au lieu que celuy qui vient du mépris des secondes ne se voit & ne se sent d'ordinaire que quand il est incurable.

Troubles de la Province de Portugal, & ce

Les affaires de Portugal luy donnerent bien d'autres inquiétudes & d'autres embarras que celles

celles de Naples. Le college de Conimbre estoit florissant par le nombre des Jesuites, & par le succés des études. Plus de cent jeunes hommes d'esprit, presque tous de qualité, que le Pere Simon Rodriguez avoit receûs, s'exerçoient dans les belles lettres & dans les autres sciences avec une ardeur & une émulation incroyable. Quelques-uns d'entre eux trop entestez de l'étude, & pas assez morts au monde, négligerent insensiblement les exercices de piété, & prirent peu à peu des maniéres toutes mondaines. La douceur du gouvernement de Rodriguez estoit la principale cause du mal. Ce saint homme qui avoit gueri autrefois un lepreux, en le faisant coucher avec luy, & qui depuis peu avoit rendu la santé à d'autres malades en les embrassant, édifioit tous ses inferieurs par la régularité de sa vie. Mais sa bonté naturelle les laissoit vivre selon leurs inclinations; & s'il les reprenoit quelquefois, il le faisoit mollement : si bien que cela ne servoit qu'à fortifier leurs mauvaises habitudes.

que fait le Général pour les appaiser.

Avant que ces desordres éclatassent, le Pere Ignace avoit songé à retirer Rodriguez de Portugal, où ce Pere estoit Superieur depuis douze ans; & il avoit pris cette pensée, pour commencer à mettre en pratique les Constitutions touchant le temps limité du gouvernement des superieurs subalternes, & pour apprendre

aux Provinciaux qu'ils n'eſtoient pas perpetuels, quoy-que le Général puſt le continuer tout le temps qu'il luy plairoit.

Les mauvais effets que produiſit l'indulgence de Rodriguez, déterminerent le Pere Ignace à ce changement; & ce qui l'obligea de le faire au-plûtoſt, c'eſt que les Jeſuites Portugais eſtoient ſi attachez à leur Provincial, qu'ils ſembloient ne connoiſtre point d'autre ſuperieur. Sa facilité plaiſoit aux tiédes, & l'éminence de ſa vertu charmoit les fervens. Le Pere Ignace jugea que cét extréme attachement eſtoit contre la perfection de l'obéïſſance, qui ne doit pas tant regarder la perſonne du ſuperieur que celle de JESUS-CHRIST dans le ſuperieur.

Il réſolut donc de luy oſter ſa charge de Provincial, & de le faire meſme ſortir de Portugal ; non ſeulement afin que ſon ſucceſſeur euſt une entiére liberté dans le gouvernement de la Province, mais auſſi afin que les malcontens n'euſſent point recours à leur ancien Superieur, & que tous eſtant privez de ſa preſence, leur obéïſſance fuſt plus pure & plus dégagée.

Néanmoins pour ſauver la réputation de Rodriguez, il jugea à propos de luy donner une charge ailleurs; car il crût que n'ayant plus de Portugais à gouverner, ſa conduite ne ſeroit plus ſi douce, ni ſi molle. Comme le Gé-

néral sçavoit bien que les Peres Espagnols n'avoient pas trop d'inclination pour les Peres Portugais, par l'antipathie naturelle qui est entre ces deux nations, & qu'il ne souhaitoit rien davantage que de les unir en JESUS-CHRIST, il destina Rodriguez à la Province d'Arragon, & Miron à celle de Portugal. Mais il trouva de grands obstacles dans l'exécution de son projet.

Le Roy de Portugal qui n'avoit pas voulu que Rodriguez fist le voyage de Rome pour l'assemblée de l'année Sainte, & le Prince Dom Juan qui l'honoroit toûjours comme son maistre, ne pouvoient se résoudre à le perdre, non plus que Dom Antoine d'Alencastre, Duc d'Aveiro, neveu du Roy Jean II. & Dom Antoine d'Ataïde Comte de Castanheira ses amis particuliers, sans parler des autres Seigneurs Portugais qui avoient tous confiance en luy. Au premier bruit du changement que le Général de la Compagnie vouloit faire, toute la Cour se remua. Les uns disoient que le Roy devoit commander au Pere Rodriguez de ne point sortir du Royaume : les autres s'offroient de le luy faire commander par le Général : il y en avoit qui prétendoient qu'on fist venir un bref de Rome pour le retenir ; & quelques-uns mesme pressoient le Roy de luy faire accepter l'évesché de Conimbre qu'on luy avoit déja offert plusieurs fois, & qui estoit alors vacant. Le Général surmonte de grandes oppositions.

D'un autre costé les jeunes Jesuites disoient tout haut qu'ils ne pouvoient obéïr qu'au Pere Simon, & parloient déja d'abandonner tout, si on le leur ostoit. Mais le Pere Ignace ayant préveû tous ces mouvemens, écrivit au Roy, à la Reine, & au Prince de Portugal, pour leur faire entendre ses raisons. Il écrivit en mesme temps au Pere Leon Henriquez, & au Pere Loûïs Gonzalez, qui avoient beaucoup de credit à la Cour. Il les conjuroit, & leur ordonnoit tout à la fois, de faciliter l'affaire. Il ne manqua pas aussi d'écrire au Pere Rodriguez, & il le fit en des termes également forts & honnestes.

Toutes ces lettres firent leur effet. Il n'est pas croyable avec quelle révérence Rodriguez receût l'ordre de son Général : il baisa plusieurs fois la lettre, & on dit que dans le transport de joye où il estoit, il la mettoit tantost sur sa teste, tantost sur son cœur, comme s'il eust esté hors de luy. Il sollicita luy-mesme son congé auprés des Princes, que les raisons du Pere Ignace avoient persuadez, mais que l'affection qu'ils avoient pour Rodriguez retenoit encore.

Dés qu'il eût obtenu ce qu'il desiroit, il se retira à l'extrémité du Portugal, vers la Galice, dans une maison champestre qui appartenoit au college de Conimbre nommée Saint Felix, & située proche Valença de Miño, en-

tre des rochers & des montagnes : il ſe retira, dis-je, aprés avoir remis le gouvernement de la Province au Pere Miron, & s'eſtre excuſé, par lettres, du Provincialat d'Arragon ; tant il ſouhaitoit de ne plus vivre qu'à luy & à Dieu.

Miron eſtoit un homme clairvoyant, exact, ferme, d'une vertu un peu dure, & tout propre à rétablir la diſcipline en peu de temps, s'il euſt ménagé davantage la foibleſſe humaine. Comme il avoit de hautes idées de la perfection Religieuſe, & en particulier de celle des Jeſuites, il vouloit que ſes inferieurs fuſſent tous des hommes parfaits, ſans conſiderer que la pratique ne peut pas toûjours répondre à la ſpeculation, & qu'il faut quelquefois ajuſter les choſes non pas de la maniére qu'elles ſeroient le mieux, mais de la maniére qu'elles peuvent eſtre.

Une conduite ſi ſevére & ſi oppoſée à celle de Rodriguez qu'ils avoient encore devant les yeux, révolta bientoſt les eſprits. D'ailleurs, parce que Miron naturellement actif & inquiet, vouloit tout voir par ſes yeux, & preſque tout faire luy-meſme ; les officiers domeſtiques & les ſuperieurs ſubalternes ſe plaignoient de ce qu'on ne ſe fioit pas à eux, & ſe negligeoient enſuite dans leurs emplois.

Le Pere Ignace, que le Provincial informa de l'état des choſes, & à qui les autres

Il envoye un Viſiteur en Portugal.

firent des plaintes du Provincial, fut ſur le point de paſſer en Portugal, pour mettre ordre à tout en perſonne. Mais aprés diverſes réflexions, il ſe contenta d'y envoyer un Viſiteur; & il choiſit pour une commiſſion ſi importante, le Pere Michel de Torrez, Recteur du college de Salamanque, & Docteur en théologie dans l'Univerſité d'Alcala, homme d'autorité, de bon ſens, qui joignoit enſemble la douceur de Rodriguez & la fermeté de Miron.

Le Viſiteur, ſuivant ſes inſtructions, commença par rendre au Roy de Portugal de treshumbles actions de graces, comme au premier protecteur & au bienfacteur inſigne de la Compagnie. Aprés quoy il le ſupplia de permettre que le Pere Rodriguez qui eſtoit deſtiné au gouvernement de la Province d'Arragon, & dont l'éloignement ſembloit neceſſaire pour le repos du college de Conimbre, ne demeuraſt pas inutile dans un deſert, & ſortiſt du Royaume au-plûtoſt.

Le Roy y conſentit avec peine: mais il y conſentit enfin, & écrivit ſur ce ſujet au Pere Ignace par le Pere Gonzalez, qui fut rappellé à Rome, quand le Pere Rodriguez, qui obéït aveuglément, eût quitté ſa ſolitude pour prendre le chemin d'Arragon. Voicy la copie de la lettre du Roy.

PERE MAISTRE IGNACE, J'ay receû vos lettres, & avec elles beaucoup de ſatisfaction. J'ay crû qu'il eſtoit du ſervice de Noſtre Seigneur, de vous accorder ce que vous m'avez demandé touchant le changement du Pere Maiſtre Simon, & que la choſe ſe fiſt de la maniére que vous dira le Pere Loûïs Gonzalez. Vous pouvez tenir pour tres-aſſeûré, que je prendray toûjours plaiſir à favoriſer voſtre Compagnie, en conſideration des grands biens que Noſtre Seigneur fait par elle dans tous mes Etats. Et parce que j'ay dit au Pere Loûïs Gonzalez, ce qui regarde en particulier l'affection que j'ay pour vous, & les affaires de voſtre Ordre dans mon Royaume de Portugal, je m'en remets à luy, & vous aurez une entiére créance à tout ce qu'il vous dira de ma part. A Liſbonne le 30. de Janvier 1553.

Le départ de Rodriguez ne ſervit pas peu au Viſiteur, pour ramener les eſprits que la preſence de leur ancien Superieur rendoit moins dociles. Mais ce qui contribua encore beaucoup à remettre le calme dans la Province, c'eſt que le nouveau Provincial changea de conduite, ſuivant les avis qu'il receût de Rome.

Le Général l'avertit qu'une nouvelle adminiſtration ne réüſſit jamais au commencement par la rigueur; qu'il faut d'abord diſſimuler quelques fautes, ou les pardonner; que les jeunes

Il donne des avis au nouveau Provincial.

gens ne peuvent pas eſtre parfaits tout d'un coup, & qu'on ne parvient au comble de la vertu & du vice que par degrez.

Mais ſur ce que Miron ſe donnoit trop de mouvement, & vouloit faire trop de choſes, il luy manda, pour temperer ſon activité, qu'il n'appartenoit pas à ceux qui tenoient les premiéres places de deſcendre dans tous les petits détails; qu'on rendoit les gens fidelles, en les croyant fidelles; qu'il valoit mieux eſtre trompé en de certaines occaſions, que de paroiſtre avoir de la défiance; & enfin que les premiers ſuperieurs devoient reſſembler au premier mobile, qui par un mouvement toûjours égal, remuë les autres globes céleſtes. *Sçachez tout, ordonnez tout,* luy diſoit-il, *mais gardez-vous bien de vouloir faire tout vous-meſme. En agiſſant de la maniére que je vous dis, vous ne ferez rien contre voſtre dignité, & vous aurez un avantage, c'eſt que ſi vos ordres s'exécutent mal, vous pourrez rectifier ce qui aura eſté fait de travers; au lieu que ſi vous n'aviez pas réüſſi d'abord, il ſeroit peu honorable pour vous, que vos inferieurs raccommodaſſent vos fautes.*

Il modere la ferveur des Portugais.

Aprés que tout fut rétabi de la ſorte, il arriva, par une révolution étrange, qu'on paſſa d'une extrémité à une autre, ſuivant la nature des choſes humaines, qui ne peuvent gueres demeurer dans de juſtes bornes. La ferveur qui ſe mit dans le college de Conimbre s'augmenta ſi fort avec le temps, qu'à la fin elle ne garda

da point de meſures. Chacun croyoit eſtre en droit de ſe gouverner luy-meſme au regard de la mortification & de la piété, ſans conſulter que ſon propre eſprit, & ſans ſuivre que l'ardeur de ſa dévotion. Les uns ſe conſumoient d'auſteritez, juſques à en eſtre tout décharnez & tout mourans ; les autres charmez par les douceurs de la contemplation, paſſoient les jours & les nuits dans des entretiens avec Dieu, ſans ſonger preſque à l'étude.

Le Pere Ignace, pour remédier à ce ſecond mal d'autant plus dangereux, qu'il ne venoit que d'un excés de vertu, donna des avis aux Portugais ſur l'illuſion où ils eſtoient. Mais reconnoiſſant que ces avis ne faiſoient pas aſſez d'effet, & qu'une ferveur ſi indiſcrette ſe répandoit du Portugal dans l'Eſpagne, il compoſa un long diſcours en forme d'épiſtre, pour remettre dans la bonne voye ceux qu'une fauſſe dévotion avoit égarez.

L'Epiſtre de l'obéïſſance.

Cette Epiſtre intitulée, *de la vertu d'obéïſſance*, & adreſſée aux Portugais, commence par faire entendre que l'obéïſſance eſt la vertu ſeule qui fait naiſtre, & qui entretient les autres vertus ; que c'eſt à proprement parler la vertu de la Compagnie de JESUS, & le caractere qui en diſtingue les enfans : qu'ainſi nous devons ſouffrir que les autres Religions nous ſurpaſſent en jeuſnes, en veilles, & en pluſieurs autres pratiques auſtéres, que cha-

cune d'elles obſerve ſaintement ſuivant l'eſprit de leur vocation; mais que pour le regard de l'obéïſſance, nous ne devons point leur ceder, & que noſtre vocation nous oblige à nous y rendre parfaits.

Le Saint établit enſuite, ſur des raiſons tirées de l'Ecriture & des Peres, trois degrez d'obéïſſance. Le premier & le plus bas conſiſte à faire ce qu'on nous commande. Le ſecond eſt non ſeulement d'exécuter les ordres du ſuperieur, mais de conformer noſtre volonté à la ſienne. Le troiſiéme, de juger que ce qu'on nous ordonne, eſt le plus raiſonnable & le meilleur, par la raiſon ſeule que le ſuperieur le juge ainſi. Pour parvenir à ce degré ſi élevé, qui ſe nomme l'obéïſſance de l'entendement, il dit que nous ne devons point prendre garde ſi celuy qui nous gouverne eſt ſage ou imprudent, ſaint ou imparfait; mais conſiderer en luy uniquement la perſonne de JESUS-CHRIST, qui luy a mis ſon autorité entre les mains pour nous conduire, & qui eſtant la ſageſſe meſme ne permettra pas que ſon miniſtre nous trompe.

Toute la Lettre, qu'on peut appeller un chef-d'œuvre en ſon genre, roulle ſur ces grands principes que le Pere appuye de raiſonnemens tres-ſolides, & qu'il éclaircit par divers exemples. Il prouve particuliérement pour le deſſein qu'il avoit, que c'eſt une illuſion étrange

de croire qu'on puiſſe ne pas ſuivre la volonté du ſuperieur dans les choſes bonnes d'elles-meſmes, telles que ſont les priéres & les jeuſnes; & il déclare que ſuivant la doctrine des anciens maiſtres de la vie ſpirituelle, ce n'eſt pas une moindre faute d'enfraindre les loix de la Religion pour veiller que pour dormir, pour travailler que pour ne rien faire.

Le Pere Ignace ne ſe contenta pas d'envoyer l'Epiſtre de l'obéiſſance en Portugal & en Eſpagne, il la répandit de tous coſtez, juſques dans les Indes & dans le Japon. La Compagnie eſtoit entrée l'année précedente dans l'Iſle de Corſe, & les deux ouvriers qu'il y envoya de la part du Pape, à la priére de la République de Gennes, avoient bien trouvé de quoy travailler en cette nouvelle miſſion. L'un ſe nommoit Silveſtre Landin, & l'autre Emanuel de Monte-Mayor.

Toute l'Iſle tenoit quelque choſe de la barbarie des terres ſauvages; & quoy-qu'elle fuſt chreſtienne depuis pluſieurs ſiécles, elle n'avoit preſque rien qui ſentiſt le chriſtianiſme. Les preſtres y eſtoient habillez comme les ſéculiers, & menoient la pluſpart une vie non ſeulement ſéculiére, mais libertine. Il y en avoit parmi eux qui ne ſçavoient pas dire la meſſe, ni adminiſtrer le ſacrement de penitence. Le peuple vivoit de ſon coſté dans une ignorance groſſiére, & pluſieurs gens de la campagne fort âgez

ne ſçavoient pas faire le ſigne de la croix. L'ignorance eſtoit accompagnée de tous les vices qui en ſont inſéparables ; la ſuperſtition, la ſorcellerie, l'inceſte, la polygamie regnoient par tout, & ſe pratiquoient ſans aucun ſcrupule.

Deux ouvriers de la Compagnie accuſez, & juſtifiez.

A peine les deux miſſionnaires de la Compagnie eûrent-ils parcouru l'Iſle, qu'elle changea de face, tant le Ciel donna de benédiction à leurs travaux : mais ce changement leur attira une perſecution terrible. Un Eccleſiaſtique conſidérable par ſon office de Grand-Vicaire, & encore plus célebre par le deſordre de ſes mœurs, ne put ſouffrir ni le zele, ni les ſuccés de Landin & de Monte-Mayor. Outre qu'il eſtoit de luy-meſme animé contre ces Preſtres étrangers, dont la vie condamnoit la ſienne, & dont le caractere de Viſiteurs Apoſtoliques luy ſembloit bleſſer ſon autorité ; il fut tellement aigri par des apoſtats qui s'eſtoient réfugiez dans l'Iſle, qu'il écrivit à Rome contre les deux Peres. Il y députa en meſme temps un de ſes amis, capable de ſouſtenir ce que ſa lettre contenoit ; que Landin & Monte-Mayor eſtoient des hommes inſuportables, d'une arrogance extréme, d'une ſevérité outrée, qui traitoient les Religieux de Saint François avec le dernier mépris, & qui abuſoient viſiblement de l'autorité du Saint Siége.

Ce député qui ne manquoit ni d'adreſſe ni

d'audace, perſuada pluſieurs Cardinaux ſur la conduite prétenduë des Viſiteurs Apoſtoliques; tellement que le Cardinal de Sainte Croix en fit des plaintes au Pere Ignace. Le Pere qui connoiſſoit parfaitement Landin & Monte-Mayor eût de la peine à croire ce qu'on en diſoit, & s'imagina que ce pourroit bien eſtre une calomnie. Pour s'en éclaircir, & ſçavoir la choſe à fonds, il envoye dans l'Iſle de Corſe un des ſiens en qui il avoit beaucoup de confiance, qui ſe nommoit Sebaſtien Romé, & qui n'eſtoit pas encore preſtre. Il luy ordonna de ſe déguiſer en cavalier, & d'obſerver de prés les deux Peres ſans ſe faire connoiſtre à eux.

Romé demeura dans l'Iſle tout le temps qu'il falloit pour s'aquiter bien de ſa commiſſion. Aprés avôir veû luy-meſme la conduite de Landin & de Monte-Mayor, & s'eſtre informé exactement de quelle maniére ils avoient veſcu, il revint à Rome avec des lettres du Gouverneur de l'Iſle, des magiſtrats, du peuple, & du Provincial des Religieux de Saint François, ſi avantageuſes & ſi honorables aux deux accuſez, que les Cardinaux qu'on avoit ſurpris, firent des excuſes au Pere Ignace d'avoir crû legerement un faux bruit.

Il fut accuſé luy-meſme en Eſpagne tout de nouveau, d'enſeigner une doctrine hérétique dans ſes Exercices ſpirituels; & ſon accuſateur eſtoit un Eccleſiaſtique ſuſcité par Mel- Nouvelle perſecution en Eſpagne.

chior Cano, qui avoit toûjours le cœur envenimé contre la Compagnie; mais qui se cachoit par politique, & pour ne pas s'attirer de méchantes affaires du costé de la Cour, où les Jesuites avoient du credit.

Quoy-que le livre des Exercices qui estoit imprimé avec la Bulle de Paul III. deust estre à couvert de la calomnie par la Bulle mesme, on ne laissa pas de le mettre entre les mains des Inquisiteurs, & d'en poursuivre la censure. Les gens de bien trouverent ce procedé peu équitable & peu catholique. Les Docteurs de Salamanque qui furent consultez là-dessus, prirent tout à la fois la défense du Saint Siége & du Pere Ignace, entre autres Barthelemi Torrez, si recommandable pour son sçavoir & par sa vertu. C'est luy qui a composé un livre tres-docte sur le mystére de la Trinité, & qui fut fait évesque de Canarie à son retour d'Angleterre, où Philippe Prince d'Espagne allant épouser la Reine Marie, le mena avec d'autres théologiens pour établir solidement parmi les Anglois la Foy catholique.

Torrez fit divers écrits touchant l'affaire des Exercices; & voicy le principal traduit en François.

Témoignage rendu en faveur des Exercices du Pere Ignace.

» Dieu m'est témoin qu'on ne pouvoit me de-
» mander rien plus selon mon gré, que de dire
» mon avis des Exercices spirituels de la Com-
» pagnie de JESUS. Car je desire faire sçavoir

à toute la terre ce que j'en penſe devant Dieu «
dans la ſincerité de mon cœur; & d'abord, «
de peur qu'on ne s'imagine que c'eſt un inte- «
reſt propre qui me fait parler, je déclare que «
je ne ſuis point Jeſuite, quoy-que je deuſſe «
eſtre de cette Société, ou de quelque autre «
ſainte Religion, ſi j'avois un vray zele pour le «
ſalut de mon ame. Je déclare enſuite, que bien «
que je ſois peut-eſtre le moins capable de tous «
les docteurs, j'ay aſſez de lumieres pour ré- «
pondre à la queſtion que l'on m'a faite: ou- «
tre que j'ay receû autrefois Ignace dans Sala- «
manque, j'y ay connu depuis familiérement «
ſes diſciples; d'ailleurs j'ay examiné avec at- «
tention, où alloit l'eſprit de cét Ordre, ayant «
obſervé ſans ceſſe toutes ſes démarches, & ju- «
gé de l'Inſtitut par les actions qui ne peuvent «
pas tromper long-temps. «

Je dis donc que depuis que je connois la «
Compagnie de JESUS, je n'ay jamais apperceû «
ni erreur, ni crime dans aucun particulier qui en «
fuſt veritablement. Je dis de plus pour le re- «
gard des Exercices ſpirituels, que perſonne ne «
peut les eſtimer parfaitement, qu'il ne les ait «
faits. Car comme ils n'ont pour fin que d'éta- «
blir les vertus dans l'ame, & d'en retrancher «
les vices, on ne ſçauroit les gouſter, ni les bien «
connoiſtre que par la pratique. J'ay veû moy- «
meſme des hommes ſçavans, qui ne pouvoient «
les comprendre, quoy-que tout y ſoit clair & «

» orthodoxe, tiré de l'Evangile & des ſaints Do-
» ɛteurs, & que ceux qui s'y exercent, les enten-
» dent ſans nulle peine. Auſſi y a-t-il bien à
» dire entre les ſciences qu'on apprend dans l'é-
» cole, & la ſcience des Saints, qui outre les
» connoiſſances aquiſes, demande l'uſage de l'o-
» raiſon & des vertus interieures.

» J'avoûë que j'ay fait ces Exercices de piété
» à Alcala, & je proteſte devant Dieu, que dans
» l'eſpace de trente ans qu'il y a que j'étudie les
» ſciences divines, & durant pluſieurs années que
» j'enſeigne la théologie, je n'ay jamais tant ap-
» pris pour mon avancement, que j'ay fait en
» peu de jours pendant ma retraite. Que ſi cela
» ſemble étrange à quelque docteur qui ne ſoit
» pas de mon ſentiment, je le prie d'experimen-
» ter ce qui en eſt: qu'il faſſe ce que j'ay fait, &
» il penſera ce que je penſe. La raiſon de ce que
» je viens de dire de moy eſt aſſez claire: je n'é-
» tudiois la théologie que pour bien enſeigner,
» & je ne faiſois les Exercices que pour bien
» vivre. Or il y a beaucoup de difference, entre
» ſçavoir expliquer une queſtion, & ſçavoir pra-
» tiquer une vertu.

» J'ajouſte que j'ay connu pluſieurs perſonnes
» qui ont fait ces Exercices, & que j'ay engagé
» pluſieurs de mes écoliers, tant Religieux que
» Séculiers, à les faire; ſans en avoir néanmoins
» connu un ſeul qui n'en tiraſt de grands avan-
» tages pour ſon profit ſpirituel, & qui ne pu-
bliaſt

bliaſt que ce petit livre luy eſtoit infiniment « prétieux. Pluſt à Dieu qu'un tel treſor fuſt auſſi « eſtimé des hommes, qu'il le mérite ! Car enfin « l'oraiſon & la méditation eſtant d'un ſi haut « prix, on y avance plus en peu de temps par la « méthode que les Exercices preſcrivent, qu'on « ne fait en pluſieurs années & avec beaucoup « de travail par d'autres voyes. «

Au reſte, ſi quelqu'un deſire ſçavoir ce que « c'eſt préciſément que les Exercices, je l'avertis « que c'eſt conſiderer attentivement & en repos « les veritez de la Foy, les bienfaits & les com- « mandemens de Dieu, la vie & la mort de « JESUS-CHRIST; que c'eſt encore faire une « reveûë de toute ſa vie paſſée, & bien regler ſa « conſcience pour l'avenir. Aprés quoy il ne « faut pas s'étonner, que l'ennemi du genre hu- « main faſſe tant d'efforts pour abolir une ſi « ſainte pratique ; & on peut juger par toutes ces « contradictions que le livre eſt un ouvrage tout « divin. «

Je déclare en meſme temps que le Saint « Siége ayant approuvé les Exercices, & le Sou- « verain Pontife exhortant dans ſa Bulle les fi- « delles à les faire ; il eſt indigne d'un homme « ſage d'oſer ſouſtenir qu'ils contiennent des er- « reurs : & je ne doute pas que ſi la Compa- « gnie, qui ſouffre avec joye les opprobres pour « l'amour de JESUS-CHRIST, déferoit ſes en- « nemis au tribunal de l'Inquiſition, ils n'y fuſ- «

» ſent punis ſéverement. Enfin je ſouſtiens de
» mon coſté, qu'il n'eſt permis à perſonne de con-
» damner d'héreſie un livre imprimé par l'auto-
» rité Apoſtolique, ni d'en pourſuivre la corre-
» ction & la cenſure. Que ſi par hazard il s'y
» trouvoit quelque choſe d'obſcur & de diffici-
» le, ce qui n'eſt pas toutefois en celuy-cy, il
» faudroit ſeulement en demander l'éclairciſſe-
» ment & l'explication. Mais pour ce qui regar-
» de la doctrine, il n'y a rien dans les Exercices
» qui ne ſoit veritable & orthodoxe, & les pro-
» poſitions contraires à celles du livre ſont au-
» tant d'erreurs.

Le témoignage de Torrez fut d'un grand poids, & arreſta le cours de l'affaire; mais la mauvaiſe foy de Cano la termina heureuſement. Cét ennemi autrefois déclaré, maintenant couvert, voyant que les docteurs de Salamanque ruinoient ſes deſſeins, taſcha de gagner Mancio, un des plus célebres perſonnages de ſon Ordre, qui enſeignoit la Théologie dans l'Univerſité d'Alcala. Pour avoir ſeûrement le ſuffrage de ce Théologien contre les Exercices de la Compagnie, il luy en fit voir une copie manuſcrite, où il y avoit quelque choſe qui n'eſtoit point dans les livres imprimez. Le Théologien leût le manuſcrit exactement, & déclara qu'il n'y trouvoit rien qui ne fuſt tres-catholique, hors un endroit qu'on ne pouvoit ſauver d'héreſie. On examina l'en-

droit, & on reconnut par la confrontation du manuſcrit avec l'imprimé, que c'eſtoit une ſupercherie de Cano. Ainſi la verité l'emporta ſur le menſonge, & les Inquiſiteurs devinrent eux-meſmes les apologiſtes des Exercices ſpirituels.

Le Roy de Portugal demande au Pere Ignace un Patriarche, & des Eveſques pour l'Ethiopie.

Tandis qu'un Eccleſiaſtique & un Religieux s'efforçoient inutilement de noircir la réputation du Pere Ignace, & d'anéantir ſon Ordre; le Roy de Portugal preſſoit le Pape de choiſir pour l'Ethiopie un Patriarche & des Eveſques dans la Compagnie de JESUS. Le choix qui ſe fit, & l'occaſion qu'on eût de le faire, ne ſe peuvent bien entendre, ſi nous ne reprenons les choſes de plus haut.

Les peuples d'Ethiopie qui ſe nomment aujourd'huy Abyſſins, ſont des plus anciens fidelles qu'il y ait dans la Chreſtienté. Ils receûrent la Foy dés les premiers temps & de l'Apoſtre Saint Mathieu & de l'Eunuque de la Reine Candace, qui fut baptiſé par Philippe le Diacre, ainſi qu'il eſt rapporté dans les Actes des Apoſtres. Mais avec le temps ils quitterent la loy de JESUS-CHRIST pour celle de Moyſe, ou plûtoſt ils confondirent ces deux loix enſemble, juſqu'à ſe faire circoncire & baptiſer; de-ſorte que voulant eſtre Chreſtiens & Juifs tout à la fois, ils n'eſtoient veritablement ni l'un ni l'autre. Ils reconnoiſſoient le Patriarche d'Alexandrie pour leur chef

en matiére de Religion, & c'eſt de ſa main qu'ils recevoient leur Abuna, ou leur Grand-preſtre. Ils embraſſerent avec les Cophtes d'Egypte les héreſies de Dioſcore & d'Eutyches. D'ailleurs eſtant meſlez parmi les Mahometans & les Idolaſtres, ils prenoient tous les jours quelque choſe du mahometiſme & du paganiſme; & on peut dire que leur Religion eſtoit un mélange de toutes les ſectes. Ils n'avoient au reſte nulle communication avec Rome, & à cauſe de la diſtance des lieux, & à cauſe que les Grecs leur inſpiroient beaucoup de haine contre l'Egliſe Latine.

Quand les Portugais, dans la navigation qu'ils firent aux Indes Orientales, découvrirent la partie de l'Ethiopie qui eſt ſous l'obéïſſance du Preſte-Jean, ou plûtoſt le Royaume des Abyſſins, dont nous appellons le Roy Preſte-Jean, par une erreur populaire qui s'eſt établie en Europe, & qui attribuë aujourd'huy à un des Potentats de l'Afrique le nom que portoient anciennement les Monarques des Tartares de l'Aſie, celuy qui regnoit chez les Abyſſins eſtoit un jeune Prince appellé David, naturellement ſage & vertueux. Il fut inſtruit par les Portugais des myſteres de la Foy; & il ouvrit tellement les yeux à la verité, que ne voulant plus reconnoiſtre le Patriarche d'Alexandrie, il écrivit au Souverain Pontife de Rome Clement VII. qui gouvernoit l'Egliſe

en ce temps-là, & il luy rendit obéïſſance, par une ambaſſade ſolennelle, dans l'Aſſemblée de Boulogne, en preſence de Charles-Quint, qui venoit d'eſtre couronné Empereur.

David eſtant mort, ſon fils & ſon ſucceſſeur nommé Claude, qui avoit eſté élevé dans la Religion Romaine, & qui eſtoit homme de bon ſens, crût que la Foy ne pourroit s'étendre ni s'affermir en ſon Royaume, ſi le Pape n'y envoyoit un Patriarche & des Eveſques. Comme il avoit fait amitié avec Jean III. Roy de Portugal, qui l'avoit aſſiſté de troupes & d'argent contre le Roy de Zeilan Gradamete, il le pria de luy procurer ces ſecours ſpirituels du coſté de Rome. Jean III. entreprit l'affaire avec beaucoup de chaleur: mais les troubles de l'Egliſe en retarderent toûjours l'exécution, & ce ne fut que ſous le Pontificat de Jules III. que la choſe ſe fit enfin de la maniére que je vas dire.

Le Roy de Portugal écrivit au Pere Ignace, & luy demanda des hommes qu'il puſt propoſer au Pape pour le Patriarcat & pour les Eveſchez d'Ethiopie. Le ſeul titre de Patriarche & d'Eveſque fit trembler le Pere : mais ayant fait réflexion qu'un Patriarcat & des Eveſchez de cette nature eſtoient plûtoſt des croix que des dignitez, & que cela n'avoit point de conſequence, il ſe raſſeûra, & conſentit meſme à tout ce que le Prince voulut.

Il luy nomma trois Peres d'une capacité profonde, & d'une vertu éminente, Jean Nugnez, André Oviedo, & Melchior Carnero, ſans déterminer néanmoins lequel ſeroit Patriarche, quoy-qu'il euſt envie que ce fuſt Nugnez, & qu'il le fiſt ce ſemble un peu plus valoir que les deux autres: il ſe déclara ſeulement ſur un article, & c'eſt qu'il eſtoit à-propos que ceux qui ſeroient Eveſques ſuccedaſſent au Patriarche en cas de beſoin.

Les Peres nómez par le Général s'oppoſent à leur promotion.

Nugnez qui avoit travaillé pluſieurs années en Afrique à la delivrance des eſclaves & à la converſion des renegats, eſtoit à Liſbonne, où il avoit fait un voyage, pour chercher de quoy racheter les Chreſtiens que le Roy d'Alger avoit enlevez au Roy de Fez en le chaſſant de ſon Royaume. Dés qu'il ſceût la nouvelle qui le regardoit, il écrivit fortement à Rome, pour rompre les meſures qu'on avoit priſes ſans le conſulter. Il mandoit au Pere Ignace, qu'il ne refuſoit pas la miſſion d'Ethiopie, mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre d'y aller avec une mitre, & qu'il aimeroit beaucoup mieux eſtre le reſte de ſes jours à la chaiſne parmi les eſclaves de Barbarie.

Il le conjuroit en ſuite par les playes de JESUS-CHRIST crucifié, deménager ſa foibleſſe, & de ne le pas charger d'un fardeau qui ſeroit peut-eſtre la cauſe de ſa damnation. Nugnez ajouſtoit que ſi ſon bon Pere ne vou-

loit point se relascher, il luy envoyast du moins sa volonté par écrit ; afin qu'un ordre signé de sa main le consolast & le soustint dans les rencontres.

Carnero qui estoit à Rome, & Oviedo qu'on y appella de Naples, ne firent pas moins de résistance. Ils voulurent plaider eux-mesmes leur cause devant le Pape. Quelque penibles que fussent les dignitez qu'on leur destinoit, elles leur paroissoient encore plus éclatantes que penibles, & l'éclat leur en donnoit de l'horreur. Quoy-que le Pere Ignace eust d'autres pensées, il ne laissa pas de loüër leur modestie, & il fut bien-aise de voir que tous trois eussent besoin en cette occasion d'un commandement absolu du Vicaire de JESUS-CHRIST.

Il leur fit néanmoins entendre, que tout l'honneur, tout le revenu de ces prélatures consistoit dans de grands travaux, dans des perils continuels par terre & par mer, dans la pauvreté, & peut-estre dans le martyre. Jules III. fut si touché de la conduite du Pere & de celle des enfans, qu'il dît publiquement devant tous les Cardinaux, Qu'on voyoit enfin ce que les Jesuites prétendoient en ce monde, puis que d'un costé ils renonçoient aux mitres qui estoient plus éclatantes qu'onereuses ; & que d'un autre ils acceptoient celles qui n'avoient pour appanage que le travail & la souffrance.

Le Général engage les trois Peres à se soumettre.

Bien que le Pere Ignace ne cruſt aucun des trois Peres capables d'abuſer de l'autorité Patriarcale, il luy ſembla que pour engager celuy qui ſeroit Patriarche à faire mieux ſon devoir, il falloit qu'un Commiſſaire Apoſtolique réſidaſt à Goa, & qu'il viſitaſt le Patriarche de temps en temps, pour obſerver ſa conduite de plus prés.

Dom Alphonſe d'Alencaſtre, Grand-Commandeur de l'Ordre de CHRIST, & Ambaſſadeur de Portugal, avoit receû une lettre du Roy ſon Maiſtre, par laquelle il eſtoit chargé de favoriſer auprés du Pape tous les deſſeins du Général des Jeſuites, & ce fut le Pere Loüis Gonzalez qui apporta cette lettre en venant à Rome. Le Roy déclaroit à Dom Alphonſe par la meſme lettre combien il avoit de confiance en ce Pere. Comme le Général s'apperceût que l'Ambaſſadeur négligeoit un peu l'affaire de la miſſion d'Ethiopie, il ordonna au Pere Loüis Gonzalez de le preſſer, & meſme de luy rendre pour cela viſite de trois en trois jours : ce que ce Pere fit ſi réguliérement durant trois mois, qu'on diſoit dans Rome par raillerie, que Gonzalez revenoit à l'Ambaſſadeur de Portugal comme une fiévre tierce.

Ces empreſſemens du coſté des Peres ne furent pas inutiles. Dom Alphonſe pouſſa l'affaire vivement, & la termina en peu de temps, malgré les longueurs de la Cour de Rome.

Le

Le Pape nomma Nugnez Patriarche d'Ethiopie, ſuivant la demande du Roy de Portugal, qui avoit découvert l'inclination du Pere Ignace. Il luy envoya peu de temps aprés le *Pallium*, avec des droits & des pouvoirs abſolus non ſeulement dans l'Ethiopie, mais auſſi dans toutes les provinces circonvoiſines. Il fit Oviédo Eveſque de Nicée, Carnero Eveſque d'Hierapolis, & déclara l'un & l'autre ſucceſſeurs du Patriarche. Enfin il donna le titre & l'autorité de Commiſſaire Apoſtolique au Pere Gaſpar Barzée, que le Pere Ignace avoit nommé à l'Ambaſſadeur, & qui eſtoit alors Recteur du College de Goa. Le Pere Ignace donna au Patriarche & aux deux Eveſques dix compagnons bien choiſis; & quand ils partirent tous pour l'Ethiopie, il écrivit au Roy des Abyſſins la lettre ſuivante.

MON SEIGNEUR EN NOSTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Lettre du General au Roy des Abyſſins.

Je ſouhaite à V. Alteſſe la grace, le ſalut, & l'abondance des dons ſpirituels. Le « ſéréniſſime Roy de Portugal pouſſé par le zele « de la gloire du ſaint nom de Dieu & du ſa- « lut des ames que JESUS-CHRIST à rachetées « de ſon ſang, m'a témoigné plus d'une fois « qu'il ſeroit bien-aiſe que je nommaſſe douze « Religieux de noſtre petite Compagnie qu'on «

» appelle de JESUS, pour passer dans les Etats
» de Vostre Altesse, & entre lesquels il y eust
» un Patriarche & deux Evesques. J'ay exécuté
» les ordres de ce Prince par la reconnoissance
» que nous luy devons pour toutes les graces
» dont il a comblé nostre Compagnie, & par
» la vénération que nous avons tous pour un si
» grand Roy.

» J'ay suivi exprés le nombre qui represente
» la Société de Nostre Seigneur & de ses Apostres,
» en choisissant outre le Patriarche douze
» Prestres de nostre corps qui sacrifiassent leurs
» vies pour le salut de vos sujets; & je l'ay fait
» d'autant plus volontiers, que moy & les miens
» nous nous sentons plus portez au service d'un
» Prince comme vous, qui parmi tant de Nations
» ennemies du nom chrestien qui vous environnent,
» vous vous efforcez, à l'exemple de
» vos Ancestres, de maintenir & d'augmenter dans
» vostre Empire la Religion de JESUS-CHRIST.

» Ces bonnes intentions & ces loüables efforts
» de V. A. avoient besoin en effet du secours
» des Peres & des Pasteurs spirituels, par
» le ministere desquels l'Eglise d'Ethiopie receust
» & la puissance legitime dérivée du Saint Siége
» Apostolique, & la pure doctrine de la Foy
» Chrestienne. Car ce sont-là les deux clefs du
» Royaume du ciel, que Nostre Seigneur JESUS-CHRIST
» promit d'abord à Saint Pierre, &
» qu'il luy confia ensuite.

Il les luy promit seulement, quand il luy « dit, ainsi que nous lisons dans l'Evangeliste « Saint Mathieu : *Je vous dis que vous estes Pierre,* « *& sur cette pierre je bastiray mon Eglise, & je* « *vous donneray les clefs du Royaume du ciel; & tout* « *ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; &* « *tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans* « *le ciel.* Il les luy donna effectivement, lors qu'a- « prés estre ressuscité, & avant que de monter au « ciel, il luy dit, comme asseûre l'Evangeliste « Saint Jean, *Paissez mes brebis.* Par ces paroles le « Fils de Dieu luy commit non une partie du « troupeau, mais le troupeau tout entier, avec « une plenitude de puissance beaucoup plus ample « que celle qu'il communiqua aux autres Apos- « tres. Ce que le Seigneur semble avoir figuré par « le Prophete Isaye, lors que parlant du grand « Prestre Eliacim, *Je vous donneray*, dit-il, *la* « *clef de la maison de David ; elle ouvrira, & il* « *n'y aura personne qui ferme : elle fermera, & il* « *n'y aura personne qui ouvre.* Ce symbole est la « figure de Saint Pierre & de ses successeurs ; & « les clefs qui sont le signe d'un domaine plein « & absolu, marquent la puissance du siége de « Rome. «

Cela estant ainsi, vostre Altesse doit bien « rendre graces au Ciel de ce que sous son regne « nostre Seigneur a voulu envoyer à des nations « égarées de veritables pasteurs qui dépendent « du souverain Pasteur des fidelles, & qui ont «

„ receû du Vicaire de JESUS-CHRIST, tout ce „ qu'ils ont de pouvoir. Et ce n'est pas sans sujet „ que vostre pere & vostre ayeul avoient de la „ peine à prendre un Patriarche de la main du „ Patriarche d'Alexandrie: un membre séparé „ du corps n'en reçoit ni vie, ni mouvement; „ ainsi le Patriarche d'Egypte, soit qu'il fasse „ sa résidence dans Alexandrie, ou dans le Caire, „ estant schismatique séparé du Saint Siége „ Apostolique & du Souverain Pontife Chef de „ toute l'Eglise, ne peut ni recevoir pour luy-„ mesme, ni communiquer à personne la vie „ de la grace & l'autorité pastorale.

„ Car enfin il n'y a qu'une Eglise Catholique, „ & il ne se peut pas faire qu'une Eglise dépende „ du Pontife de Rome, & l'autre de celuy „ d'Alexandrie. Comme l'époux est unique, l'épouse „ est unique aussi; & c'est d'elle que Salomon „ representant la personne de JESUS-CHRIST, „ a dit dans les Cantiques, *Ma colombe est une.* „ Le Prophete Osée en a parlé au mesme „ sens: *Les enfans d'Israël & de Juda s'assembleront,* „ *& n'auront qu'un chef.* Saint Jean a dit „ long-temps aprés dans le mesme esprit: *Il n'y* „ *qu'une bergerie & qu'un Pasteur.* Il n'y avoit qu'u-„ ne Arche de Noé hors de laquelle personne ne „ se sauva du deluge, ainsi que nous lisons dans „ la Genese. Il n'y avoit qu'un tabernacle basti „ par Moïse, qu'un temple à Jerusalem cons-„ truit par Salomon, où l'on sacrifioit, & l'on

adoroit ; qu'une synagogue, dont les jugemens fussent legitimes. «
Toutes ces choses figuroient l'unité de l'Eglise, hors de laquelle il n'y a rien de bon : car quiconque ne sera pas uni à ce corps mystique, ne recevra point du Chef, qui est JESUS-CHRIST, la grace divine qui vivifie l'ame, & qui la dispose à la felicité éternelle. C'est pour déclarer cette unité qu'on chante dans le symbole contre quelques hérétiques : *Je crois l'Eglise, Une, Sainte, Catholique, & Apostolique* ; & les saints Conciles ont condamné d'erreur l'opinion de ceux qui soustenoient que les Eglises particulieres d'Alexandrie ou de Constantinople, estoient de vrayes Eglises sans estre unies au Pontife Romain le commun Chef de l'Eglise Catholique, & d'où sont descendus successivement tous les Papes depuis Saint Pierre, qui, au rapport de Saint Marcel martyr, choisit le Siége de Rome par l'ordre de JESUS-CHRIST, & le cimenta de son propre Sang. «
Ces Papes ont esté tenus sans controverse pour les Vicaires de JESUS-CHRIST, par tant de saints Docteurs Grecs, Latins, & de toutes nations ; ils ont esté reconnus par des Anachoretes, par des Evesques, & par d'autres Confesseurs illustres en Sainteté ; enfin ils ont esté autorisez par une infinité de miracles, & par le sang d'un nombre incroyable de Martyrs «

» morts dans l'union & pour la Foy de la sainte
» Eglise Romaine.
» Ce fut donc avec raison que dans le Concile de Calcedoine tous les Evesques s'écrierent, d'une commune voix, en saluant le Pape Leon, *Tres-Saint, Apostolique, Universel*; & que dans celuy de Constance on fulmina anatheme contre ceux qui nioient la Primatie & l'éminence du Pontife de Rome sur toutes les Eglises du monde. Ces decrets si formels & si autentiques sont encore confirmez par l'autorité du Concile de Florence, qui se célebra sous Eugene IV. & où les Grecs, les Arméniens, les Jacobites, & d'autres nations assisterent. *Nous définissons*, disent les Peres de ce Concile, *que le Saint Siége Apostolique, & le Pontife de Rome tient la Primatie sur toutes les Eglises de l'univers; qu'il est le successeur de Saint Pierre, le veritable Vicaire de* JESUS-CHRIST, *le Chef de toute l'Eglise, le Pere & le Docteur de tous les fidelles, & que nostre Seigneur* JESUS-CHRIST *luy a donné en la personne de Saint Pierre, un plein pouvoir d'instruire, de diriger, & de gouverner l'Eglise universelle.*
» C'est donc à bon droit que le sérénissime Roy David, pere de V. A. reconnut autrefois par une ambassade solennelle l'Eglise Romaine pour la mere & pour la maistresse de toutes les Eglises. Entre plusieurs belles actions que vous avez faites l'un & l'autre, il y en a deux tres-illustres,

dont la memoire sera immortelle, & dont vos « peuples doivent rendre à Dieu d'éternelles « actions de graces. Vostre pere est le premier « Roy des Abyssins, qui s'est mis pour toûjours « sous l'obéïssance de celuy qui tient la place de « JESUS-CHRIST sur la terre ; & vous estes le « premier qui avez attiré en vos Etats un verita- « ble Patriarche fils legitime du Saint Siége, & « nommé par le Vicaire de JESUS-CHRIST. «

Car si on doit compter pour une insigne « faveur, comme c'en est une en effet, d'estre « uni au corps mystique de l'Eglise catholi- « que, qui est vivifiée & dirigée par le Saint « Esprit, & à laquelle le mesme Esprit ensei- « gne toutes les veritez selon le témoignage de « l'Evangeliste ; si c'est un grand bien que d'es- « tre éclairé de la lumiére d'une saine doctrine, « & de s'appuyer sur les fondemens de l'Eglise « que l'Apostre Saint Paul écrivant à Thimo- « thée, appelle la maison de Dieu, la colomne « & la base de la verité, & à laquelle nostre Sei- « gneur JESUS-CHRIST promit une assistance « éternelle, quand il dît à ses Apostres, *Je suis « avec vous jusques à la consommation des siécles*; com- « me nous lisons dans l'Evangile de Saint Ma- « thieu ; ces nations ont sans doute de quoy bien « remercier Dieu nostre Seigneur & nostre Créa- « teur, dont la Providence s'est servi de vostre « pere & de vous, pour leur faire une telle gra- « ce ; & leur reconnoissance doit d'autant plus «

» éclater, qu'ayant lieu de ſe promettre que les
» avantages temporels ſuivront les benedictions
» ſpirituelles, on verra bientoſt vos ennemis ab-
» batus, & voſtre empire augmenté par cette
» réünion à l'Egliſe.
» Les Preſtres que l'on vous envoye ſont tous
» à la verité, mais principalement le Patriarche
» & les deux Eveſques, d'une vertu reconnuë,
» éprouvez dans noſtre Compagnie en toutes
» choſes, & choiſis pour une ſi importante fon-
» ction, tant à cauſe de leur doctrine orthodoxe,
» que de leur parfaite charité. Ils ne manquent
» pas auſſi de courage ni d'ardeur pour s'aquiter
» bien de leur miniſtere, dans l'eſperance qu'ils
» ont de travailler utilement pour la gloire de
» Dieu, pour la converſion des ames, & pour le
» ſervice de V. A. car ils ſont épris de l'amour
» du ſalut des hommes, & du deſir d'imiter en
» quelque maniére le Fils de Dieu qui a ſouffert
» volontairement la mort pour racheter le genre
» humain de la damnation éternelle, & qui dit
» par la bouche de l'Evangeliſte, *Je ſuis le bon*
» *Paſteur; le bon Paſteur donne la vie pour ſes brebis.*
» Le Patriarche & les autres, que l'exemple
» du Sauveur anime, viennent tout diſpoſez à
» ſecourir les ames par leurs conſeils, par leurs
» travaux, & meſme par leur mort s'il en eſt
» beſoin. Plus V. A. leur communiquera le
» fonds de ſon cœur, & traitera familiérement
» avec eux, plus elle en tirera, comme j'eſ-
pere,

pere, de consolation interieure. Au reste, «
pour ce qui regarde la créance que l'on doit «
à ce qu'ils diront en particulier ou en pu- «
blic, V. A. n'ignore pas que les paroles de «
ces Missionnaires envoyez du Saint Siége, & «
sur tout celles du Patriarche, ont l'autorité «
Apostolique, & qu'il faut en quelque sorte «
les croire tous comme l'Eglise dont ils sont les «
interprétes. «

Et parce que tous les fidelles de JESUS- «
CHRIST doivent s'attacher aux sentimens de «
l'Eglise, obéïr à ses ordonnances, & la con- «
sulter s'il se rencontre quelque chose d'am- «
bigu ou d'obscur: je ne doute pas que vostre «
piété ne vous porte à faire un édit, qui o- «
blige tous vos sujets de suivre, sans aucu- «
ne résistance, les ordres & les réponses tant «
du Patriarche que de ceux qu'il substituëra en «
sa place. Le Deuteronome nous apprend que «
c'estoit la coustume chez les Juifs dans les «
controverses & les difficultez qui survenoient, «
d'avoir recours à la Synagogue qui estoit la «
figure & l'avantcouriére de l'Eglise Chrestien- «
ne. C'est pour cela que JESUS-CHRIST dit «
dans l'Evangile: *Les Scribes & les Pharisiens sont* «
assis sur la chaire de Moyse. Le Sage enseigne le «
mesme dans les Proverbes: *Ne négligez pas les* «
préceptes de vostre mere; cette mere c'est l'Eglise. «
Et ailleurs: *Ne passez point les bornes que vos pe-* «
res vous ont prescrites. Ces peres, ce sont les Pré- «

» lats de l'Eglise. Enfin JESUS-CHRIST veut » qu'on défere tant à son Eglise, qu'il dit nette- » ment par l'Evangeliste Saint Luc : *Celuy qui » vous écoute, m'écoute ; & celuy qui vous méprise, me » méprise :* & par Saint Mathieu : *S'il n'écoute pas » l'Eglise, qu'il soit à vostre égard comme un Payen » & un Publicain.*

» D'où il s'ensuit qu'il ne faut pas écouter » ceux qui disent quelque chose qui n'est pas » conforme au sens & à l'interprétation de l'E- » glise Catholique, puis que Saint Paul nous en » avertit dans l'Epitre aux Galates par ces paro- » les : *Mais quand nous vous annoncerions nous-mes- » mes, ou qu'un Ange du ciel vous annonceroit un » Evangile different de celuy que nous vous avons déja » annoncé, qu'il soit anatheme.* Enfin le témoigna- » ge des saints Docteurs, les canons des Con- » ciles, le consentement & la pratique de tous » les fidelles, prouvent évidemment cette ve- » rité.

» Le Patriarche & ses compagnons sont dans » le dessein de rendre à V. A. tous les hon- » neurs & toutes les soumissions qu'on luy doit, » & d'avoir mesme pour elle toute l'indulgen- » ce que la piété leur pourra permettre. Pour » nous, qui demeurons en ces païs de l'Europe, » V. A. peut s'asseûrer que tout ce que nous » sommes de nostre Compagnie, nous serons » toûjours prests à la servir en tout selon Dieu. » Nous continuërons nos priéres & nos sacrifi-

ces, afin que le Ciel conſerve voſtre perſonne «
Royale, & tout voſtre Empire dans le ſaint «
ſervice de JESUS-CHRIST, & qu'il vous «
faſſe la grace de paſſer de telle ſorte par les «
biens du temps, que vous ne perdiez pas les «
biens de l'éternité. Le meſme Seigneur nous «
donne à nous tous des lumiéres pour con- «
noiſtre clairement ſa tres-ſainte volonté, & «
des forces pour l'éxécuter comme il faut. De «
Rome le 28. de Février 1555. «

Comment le Général traite Rodriguez.

Avant que les Miſſionnaires allaſſent joindre le Patriarche Nugnez en Portugal, Simon Rodriguez, qui en obéïſſant à l'ordre de ſon Général touchant le Provincialat d'Arragon, avoit fait de nouvelles inſtances pour en eſtre déchargé, & dont on avoit enfin receû les excuſes, vint à Rome où il avoit eſté appellé. Comme les plus gens de bien s'oublient quelquefois, & que Dieu le permet ainſi pour leur humiliation, Rodriguez eût un peu de reſſentiment de ce qu'on ne l'avoit pas renvoyé en Portugal. Il ſe plaignit meſme de ce qu'on l'accuſoit des deſordres & des troubles de la Province qu'il avoit gouvernée douze ans, & ſon chagrin le porta à demander juſtice au Général. Le Pere Ignace, pour contenter Rodriguez, nomma des Profés d'une vie irreprochable & d'une prudence conſommée, qui jugeaſſent de ſon affaire dans les formes d'un tribu-

nal Religieux, se réservant néanmoins à luy seul la punition en cas de besoin. Les juges nommez, dont Rodriguez approuva le choix, aprés avoir examiné meûrement la chose sur les mémoires qu'on avoit receûs, & sur les réponses qu'il fit luy-mesme, protesterent avec serment qu'ils le trouvoient coupable en deux chefs. 1. De s'estre peu soucié d'établir en Portugal les maniéres de vivre que leur commun Pere Ignace avoit prescrites pour toute la Compagnie. 2. D'avoir eû trop de douceur & trop d'indulgence dans son gouvernement. Rodriguez qu'ils firent venir en leur presence pour luy signifier son jugement, s'y soumit avec une humilité profonde, & se jettant à leurs pieds, demanda qu'on luy imposast une penitence conforme au scandale qu'il avoit donné.

Le Pere Ignace satisfait de la soumission de Rodriguez, qu'il aimoit comme son frere & comme son enfant bien-aimé en JESUS-CHRIST, ne voulut point le punir. Il luy défendit seulement de retourner en Portugal, de-peur que sa presence ne renouvellast les troubles que son éloignement avoit appaisez, & il aima mieux luy permettre d'aller à la Terre Sainte, où son inclination l'avoit porté dés ses premiéres études, & où l'on pensoit à établir un college de la Compagnie. Ainsi Rodriguez sortit de Rome, & prit le chemin de Venise.

Mais ſa mauvaiſe ſanté l'empeſcha de s'embarquer, & l'arreſta en Italie, juſqu'à ce qu'on luy permit de ſe retirer en Eſpagne, où il veſcut ſaintement.

Le ſoin que le Pere Ignace avoit de conſerver la vertu & la réputation de ſes enfans parmi tant d'emplois divers où les engageoit le ſalut des ames, luy fit faire alors un réglement qu'on publia dans tout l'Ordre, & ce fut que perſonne n'allaſt voir les femmes tout ſeul, meſme celles qui ſeroient de la premiére qualité, ou qui ſeroient fort malades ; que s'entretenant avec elles, & les confeſſant, on ménageaſt ſi bien les choſes, que le compagnon viſt tout ce qui ſe paſſeroit, ſans rien oüir néanmoins de ce qui devoit eſtre ſecret. Et afin que tout le monde ſceuſt combien il avoit cette régle à cœur, ayant appris qu'un Pere avancé en âge, & d'une ancienne probité, ne l'avoit pas gardée dans une rencontre, il fit aſſembler huit preſtres en un meſme lieu, & voulut que le coupable ſe donnaſt la diſcipline au milieu d'eux, juſqu'à ce que chacun des preſtres euſt recité un des ſept Pſeaumes de penitence. Il fait un réglement pour les viſites des femmes.

Comme le Général penſoit à tout, & qu'il ſçavoit bien que la modeſtie des Religieux ne ſert pas ſeulement à édifier & à gagner les ſéculiers, mais auſſi à tenir les Religieux meſmes dans leur devoir, il avoit composé auparavant Il fait publier les regles de la modeſtie.

des regles particuliéres touchant la bienſéance exterieure. Ces regles qui ſont intitulées *de la modeſtie*, & qui contiennent treize articles, deſcendent dans un grand détail, juſqu'à preſcrire comment il faut porter la teſte & tenir les yeux. Il ordonna en ce temps-là au Pere Louïs Gonzalez de les publier dans la maiſon Profeſſe, & d'en recommander bien l'obſervation à tout le monde. Ce Pere qui avoit ſoin de la diſcipline domeſtique n'ayant pas exécuté promptement ce qu'on luy avoit ordonné, le Général luy reprocha publiquement ſa négligence en ces termes : *Nous nous donnons beaucoup de peine à faire des loix, & nos miniſtres negligent ſouvent de les faire obſerver comme ſi elles ne nous avoient rien couſté. Cependant*, ajouſta-t-il, *celles dont je parle m'ont couſté bien cher. J'ay conſulté Dieu pluſieurs fois en les écrivant, & mes priéres ont eſté accompagnées de beaucoup de larmes.*

Il eſtimoit tant ces regles de modeſtie, que pour en établir la pratique, il commanda un jour à Laynez de les expliquer devant tous les Peres de la maiſon, & de leur en faire bien comprendre l'importance. Cela ſe fit au ſortir de table. Tandis que Laynez parloit, & que tous l'écoutoient attentivement, on entendit un grand bruit comme ſi la terre euſt tremblé. Ce fracas, qui étonna celuy qui parloit & ceux qui écoutoient, ne rompit pas néanmoins la conference. Mais dés qu'elle fut finie, chacun

eût la curioſité de ſçavoir ce que c'eſtoit qu'ils avoient oûï. A peine furent-ils ſortis du lieu où ils eſtoient aſſemblez, qu'ils virent de leurs yeux la cauſe du bruit. Une galerie qui donnoit ſur le jardin, & où les anciens Peres s'entretenoient tous les jours aprés le repas, eſtoit tombée tout-à-coup : de ſorte que ſi le Général n'euſt obligé tous les Peres d'aſſiſter à la conference, quelques-uns euſſent eſté accablez ſous les ruines de la galerie. Le Pere Ignace adora la Providence divine ſur ſes ſerviteurs, & profitant d'un évenement ſi étrange, *Il paroiſt bien, mes Freres,* leur dit-il, *que les regles qu'on vient de vous expliquer ne déplaiſent pas à Dieu.*

Ces regles ne furent pas inutiles : chacun les obſerva ſi exactement, qu'on reconnoiſſoit ceux de la Compagnie à leur air modeſte ; & le Général ayant ſceû que quelques perſonnes du monde traitoient d'hypocrites ſes enfans à cauſe de cette extréme modeſtie qu'on voyoit ſur leur viſage & en tout leur exterieur : *Pluſt à Dieu,* dit-il, *qu'une telle hypocriſie cruſt chaque jour parmi nous ! Pour moy,* ajouſta-t-il en ſouriant, *je ne connois d'hypocrites dans la Compagnie que ces deux-là.* Il montra en meſme temps Bobadilla & Salmeron qui eſtoient preſens ; & il fit entendre, que quelque vertueux que l'un & l'autre paruſſent, ils avoient encore plus de vertu qu'ils n'en faiſoient paroiſtre.

Peu de jours aprés s'entretenant familiérement avec le Pere Louïs Gonzalez, & à l'occasion des nouvelles qui estoient venuës des Indes, le discours estant tombé sur les progrés heureux que la Compagnie faisoit par tout, il dit que ces prosperitez luy causoient plus de frayeur que de joye; que quand les persecutions cessoient, il apprehendoit que la Compagnie ne fist pas son devoir en quelque lieu; qu'il ne falloit pas se fier à la bonne fortune, & qu'on ne devoit jamais tant craindre que lors que tout alloit selon nos desirs. Mais le calme qu'il craignoit ne dura pas; & il s'éleva une tempeste d'autant plus terrible, qu'elle vint de la part du Pape Jules III. qui aimoit tendrement Ignace.

Le Pape irrité contre la Compagnie.

Charles-Quint avoit ordonné en Espagne, suivant un decret du Concile de Trente, que les prestres & les beneficiers ne s'absentassent point de leurs diocéses, ni de leurs Eglises. Les Ecclesiastiques Espagnols qui estoient à Rome, & que cét Edit regardoit directement, se plaignirent au Pape du procedé de l'Empereur, comme d'une entreprise sur les droits du Saint Siége; & ils firent tant de bruit, que sa Sainteté se plaignit elle-mesme à l'Empereur. Il répondit assez fiérement, que l'ordonnance n'estoit point de luy, mais du Concile national, qui vouloit faire observer les decrets du Concile de Trente, & que sa Sain-

teté

teté qui avoit aſſiſté au Concile en qualité de Legat, devoit appuyer ces ſortes d'ordonnances, au lieu de s'y oppoſer.

Le Pape plus irrité de la réponſe de Charles-Quint, que de l'affaire dont il s'agiſſoit, éclata fort contre luy ; & parce que le bruit courut que les Jeſuites qui eſtoient à la Cour de Caſtille avoient fabriqué l'Edit, ou du moins qu'ils y avoient bonne part, il changea tellement d'eſprit pour eux, que les Peres n'eûrent plus d'accés au palais Apoſtolique, & que perſonne n'oſa dire un mot en leur faveur, pas meſme le Cardinal de Carpi, qui avoit beaucoup de credit auprés du Pape, & qui eſtoit protecteur de la Compagnie.

Ce qui fut le plus déplorable, c'eſt que le Pere Ignace, qui auroit peut-eſtre trouvé le ſecret d'appaiſer le Souverain Pontife, tomba malade, & penſa mourir dans une ſi faſcheuſe conjoncture. Mais tout ſe raccommoda, lors que tout ſembloit perdu. Ferdinand Roy des Romains écrivant au Pape touchant des affaires tres-importantes, le pria de prendre créance au Général des Jeſuites qui avoit ſon ſecret, & à qui il avoit ordonné de ne s'ouvrir qu'à ſa Sainteté. Le Pape qui n'avoit gueres moins d'intereſt aux affaires dont Ferdinand luy écrivoit que Ferdinand meſme, fit appeller le Pere Ignace au moment qu'il receût les lettres d'Allemagne. Mais le Pere eſtoit encore malade,

& dans un eſtat qui ne luy permettoit pas ſeulement d'entendre parler d'affaires.

Le Général appaiſe le Pape.

Dés qu'il commença à ſe porter mieux, & qu'il pût ſortir, il alla au Vatican ſans qu'on ſceuſt ce qui l'y menoit. Tous les Peres s'étonnoient comment il ne craignoit pas davantage l'indignation du Souverain Pontife, & perſonne ne pouvoit deviner par quel principe il s'y expoſoit. Il eût audience en arrivant, & le Pape le voyant tres-foible, ne voulut pas permettre qu'il luy parlaſt à genoux ni découvert. Le Pere communica au Pape ce qu'il avoit ordre de luy dire de la part du Roy des Romains: aprés quoy prenant occaſion de luy parler de l'édit d'Eſpagne, il juſtifia ſi-bien la Compagnie ſur les bruits qui avoient couru, que ſa Sainteté changeant tout-d'un-coup de ſentimens, ou plûtoſt reprenant ſa premiére affection pour les Jeſuites, dit au Pere Ignace qu'elle ne croiroit jamais ce qu'on luy diroit contre eux, & luy promit ſur le champ, pour le college Romain, deux mille écus d'or toutes les années, ou la premiére abbaye vacante.

Le Pape demanda en ſuite au Pere, ſi la maiſon Profeſſe avoit ce qu'il luy falloit pour vivre: à quoy le Pere répondit qu'elle ne manquoit de rien, quoy-qu'elle ne veſcuſt que d'aumoſnes; & qu'elle n'avoit beſoin que des bonnes graces de ſa Sainteté. Avant que le Pere ſe retiraſt, le Pape fit appeller ſon maiſtre

de chambre, & en presence d'Ignace, *Je vous ordonne*, luy dit-il, *que toutes les fois que le Pere se presentera, on le fasse entrer aussitost, & qu'on m'avertisse, quand mesme je serois avec des Cardinaux, ou avec d'autres personnes de qualité.* Le jour suivant il envoya à la maison Professe cinq cens écus d'or par aumosne.

Ce retour du Pape, ou plûtost ce redoublement d'affection pour les Jesuites, donna lieu au Pere Ignace de mettre ordre à une chose qui pouvoit avoir de fascheuses consequences. Un jeune homme Néapolitain nommé Octave César, & qui estoit fils du secretaire du Duc de Montleon, avoit esté receû en la Compagnie avec le consentement de son pere, & on l'avoit envoyé aprés son novitiat au college de Messine. Il fut appellé à Rome par le Général: son pere y estant venu en mesme temps pour des affaires d'importance, s'avisa de le redemander au Général, sous prétexte qu'on le luy avoit ravi; & il sollicita si bien auprés du Pape par l'entremise du Cardinal Caraffe Archevesque de Naples, qui estoit de ses amis, & qui n'aimoit pas trop les Jesuites, que sa Sainteté commit cette affaire au Cardinal mesme.

La mere vint exprés de Naples pour agir de son costé; & comme Octave luy estoit extrémement cher, elle mit en usage tout ce que la tendresse & la douleur peuvent inspirer à une femme. On la voyoit courir dans la ville toute

hors d'elle-mesme fondant en larmes, & implorant la justice de Dieu & celle des hommes contre les ravisseurs de son fils. Le Cardinal ou mal instruit de l'affaire, ou touché des plaintes d'une mere desolée, porta une sentence, qui ordonnoit au Général de rendre Octave, & qui le menaçoit des censures ecclesiastiques, s'il n'obéïssoit promptement. Le Pere Ignace, qui sçavoit ce que saint Jerosme prescrit aux enfans appellez de Dieu, & qu'on ne doit pas déferer à des ordres qui blessent les maximes de l'Evangile, informa luy-mesme le Pape. Sa Sainteté cassa la sentence du Cardinal Caraffe, & déclara les prétentions du pere & de la mere tres-injustes : mais parce que le mesme cas pouvoit revenir plus d'une fois, pour affermir la vocation des jeunes Jesuites contre la chair & le sang qui voudroient y donner atteinte, elle établit une congrégation de cardinaux qui jugeroient ces sortes de causes.

Affection des Papes envers la Compagnie.

Jules III. continua jusqu'à sa mort de proteger la Compagnie en toutes rencontres. Le Cardinal de Sainte Croix Marcel Cervin, homme d'une vertu rare, & d'une prudence singuliére, qui succeda à Jules, & qui prit le nom de Marcel II. n'eût pas moins de bienveillance pour elle, ni moins de considération pour son fondateur. Aussi la premiére fois que le Pere Ignace alla baiser les pieds au nouveau Pape,

ſa Sainteté l'ayant embraſſé tendrement, confera long-temps avec luy des moyens qu'on pouvoit prendre pour rétablir l'ancienne diſcipline des mœurs, & pour éteindre les nouvelles héréſies. Elle le chargea de donner de ſa part la benediction Apoſtolique à tous les Peres de Rome, & luy déclara qu'elle vouloit les voir tous en particulier, quand la foule des premiers complimens ſeroit paſſée. Mais ce qui fut le plus remarquable, c'eſt que le Pape l'exhortant à augmenter la Compagnie de nouvelles troupes, pour avoir de quoy combatre tous les ennemis de l'Egliſe, *Choiſiſſez-nous ſeulement des ouvriers formez de voſtre main*, luy dit-il, *& nous leur donnerons de l'employ.*

Outre cela, il luy demanda deux théologiens qu'il puſt conſulter ſeûrement dans les affaires difficiles, & qui luy aidaſſent en quelque façon à porter une charge auſſi peſante que la ſienne. *Cependant*, ajouſta-t-il par un ſentiment modeſte, *je ne vous demande ce ſecours qu'à condition que vous ne le croirez point neceſſaire ailleurs.* Le Pere Ignace charmé & confus également des bontez du Pape, choiſit les deux hommes de la Compagnie qui convenoient le mieux à ſa Sainteté, & qui eſtoient les plus capables de remplir ce poſte. Le premier eſtoit le Pere Jacques Laynez, avec qui Marcel avoit lié une étroite amitié au Concile de Trente, & auquel il s'eſtoit confeſſé plu-

ſieurs fois. Le ſecond, le Pere Martin Olave que le Pape eſtant encore cardinal avoit mené à ſon éveſché d'Eugubio l'année précedente, & qu'il appelloit ordinairement ſon maiſtre.

Mais ces beaux projets de Marcel II. s'évanoûïrent bientoſt avec luy. Il mourut peu de jours aprés ſon exaltation, & le Cardinal Jean Pierre Caraffe, qui fut élû en ſa place, ne fit pas eſperer un gouvernement ſi heureux, au moins pour la Compagnie. Il eſtoit le doyen du ſacré college, & avoit prés de quatre-vingts ans. On le croyoit ennemi des Jeſuites; & parce qu'Ignace n'avoit pas voulu unir ſon Ordre à celuy des Théatins, dont Caraffe eſtoit fondateur, & parce que Jules III. avoit caſſé la ſentence que porta Caraffe en faveur de la mere du Jeſuite Néapolitain. Les Peres de Rome furent tous alarmez de ſon élection, hors le Général, qui ayant fait oraiſon, connut clairement que Paul IV. ne ſeroit que trop favorable à la Compagnie.

En effet, outre que le Pape traita dés la premiére fois le Pere Ignace avec beaucoup de bonté, qu'il luy donna enſuite pluſieurs audiences particuliéres ſur les affaires de ſon Ordre, & ſur celles de Ferdinand, ſans le vouloir jamais ſouffrir ni à genoux ni la teſte nuë, il penſa dés les premiers jours de ſon Pontificat à faire Laynez cardinal. Il s'en déclara hautement dans le Conſiſtoire, & s'expliqua là-

deſſus en des termes ſi forts au Pere Ignace, que le Pere deſeſperant preſque de pouvoir rompre le coup, dit un jour, *Si Dieu n'y met la main, nous verrons dans peu de mois Laynez reveſtu de la pourpre. Mais ce qui me conſole*, ajouſta-t-il, *c'eſt que ſi ſa Sainteté ne change point de ſentiment, le monde verra bien par la maniére dont Laynez recevra le Chapeau, ſi la Compagnie recherche les honneurs eccleſiaſtiques.*

Le Pere Ignace ne ſe trompa pas : il offrit de ſon coſté pluſieurs vœux à Dieu, & répandit bien des larmes au pied des autels pour conjurer la tempeſte. Mais Laynez ne ſceût pas plûtoſt le deſſein du Pape, que non content d'implorer jour & nuit le ſecours du Ciel contre ſa promotion, il ſupplia humblement tous ſes amis du ſacré College de s'y oppoſer ; & il le fit d'un air qui leur donna de l'admiration pour luy. Il empeſche que Laynez ne ſoit nommé Cardinal.

Le Pape ſçachant la peine où eſtoit Laynez, pour l'apprivoiſer en quelque ſorte avant que de le nommer cardinal, l'appella au Vatican, & l'y fit loger ſous prétexte de l'employer à réformer la Daterie, où depuis quelques années il s'eſtoit gliſſé beaucoup d'abus. A peine Laynez eût-il demeuré un jour au Vatican, qu'il retourna à la maiſon Profeſſe ſous prétexte de voir pluſieurs livres, & de conſulter des hommes habiles ſur les affaires de la Daterie; mais en effet dans le deſſein de ſe dérober

aux yeux de la Cour, & de se jetter entre les bras de son Pere pour se sauver du peril. Aussi ce fut selon les principes & par le conseil du Général, qu'il fit une protestation solennelle écrite & signée de sa main, pour faire entendre à toute la Compagnie & à tout le monde combien son cœur estoit éloigné du Cardinalat.

Toutes ces démarches eûrent leur effet : & soit que Dieu exauçast les priéres de ses serviteurs en changeant l'esprit du Pape ; soit que le Pape persuadé par les raisons de Laynez se relascha de luy-mesme, il ne se parla plus de la promotion de ce Pere.

On ne sçauroit exprimer la joye qu'eût le Pere Ignace de voir la Compagnie delivrée d'un Chapeau de cardinal : il en rendit des actions de graces au Ciel avec ses enfans, & en remercia sa Sainteté comme de la plus insigne faveur qu'elle eust pû leur faire. Paul IV. conceût en cette rencontre quel estoit l'esprit du fondateur des Jesuites, & l'estime qu'il avoit pour luy s'accrût tellement par là, qu'il voulut suivre ses conseils dans toutes les grandes affaires.

Le credit d'Ignace s'établit si fort à la Cour, en peu de temps, que le Cardinal d'Ausbourg, qui estoit à Rome, dît une fois que s'il avoit quelque chose à demander au Saint Pere, il se serviroit de l'entremise d'Ignace ; & ce qui le fit parler de la sorte, c'est que le Cardinal Jean

Michel Sarazin, qui gouvernoit au commencement du Pontificat, ayant presenté une requeste à Paul IV. pour obtenir quelques graces, sa Sainteté renvoya la requeste au Général des Jesuites.

Paul IV. ne se contenta pas de ces distinctions si honorables & si obligeantes. Pour donner au Pere & aux enfans des marques solides de sa bienveillance, il voulut fonder le college Romain, auquel la liberalité de Borgia & les deux mille écus de Jules III. ne suffisoient pas pour entretenir prés de deux cens personnes qui y demeuroient. Mais la guerre qui s'alluma entre le Pape & le Roy Catholique Philippe II. à qui Charles-Quint venoit de remettre ses Royaumes, retarda, & empescha dans la suite l'exécution de ce dessein. Car il fallut faire des dépenses excessives pour résister à toute la puissance de l'Espagne; & les temps devinrent si mauvais durant les troubles d'Italie, que les plus riches se trouverent incommodez.

Cependant la charité des fidelles ne se refroidît point pour les Jesuites de Rome: ils ne manquerent de rien dans la nécessité publique; & comme un Pere dît au Général, que cela ne se pouvoit faire sans miracle. *Quel miracle,* reprit le Général avec un visage serieux, & d'un ton assez sévere? *C'en seroit un bien étrange,* poursuivit-il, *si les choses alloient autrement; car enfin la*

La confiance qu'a le Pere Ignace en la Providence divine.

parole de Dieu y eſt engagée ; ſervons le Seigneur, il nous conduit, & rien ne nous manquera.

Comme la guerre augmentoit de jour en jour la cherté des vivres, on luy conſeilla d'envoyer une partie de ſes inferieurs en d'autres provinces. Bien loin de ſuivre ce conſeil, il fit venir à Rome un excellent Architecte nommé Antoine Labaco, qui avoit un fils dans la Compagnie, & il prit des meſures avec luy pour baſtir le college Romain & le college Germanique, juſqu'à en tracer le plan, & à ſupputer tout ce que ces deux baſtimens couſteroient ; tant il faiſoit fonds ſur la Providence.

C'eſt dans cét eſprit que la meſme année il fit baſtir hors de la ville, prés Sainte Balbine, une maiſon jolie & commode, où les infirmes puſſent prendre l'air quelquefois, & où les jeunes gens allaſſent ſe relaſcher de leurs études toutes les ſemaines. Quelques-uns luy dirent qu'il euſt mieux valu amaſſer une ſomme d'argent ; & qu'il n'eſtoit pas temps de baſtir quand on avoit de la peine à vivre. *Je préfere la ſanté du moindre de la maiſon*, repliqua-t-il, *à tous les treſors du monde.*

Mais Dieu fit voir tout de nouveau, par des évenemens extraordinaires, combien une parfaite confiance & une ſincére charité luy ſont agréables. Car le Pere Polanque, qui avoit ſoin pour lors des affaires du college Romain, & qui eſtoit chargé de ce baſtiment, n'ayant point

d'argent un jour pour payer les ouvriers, & ne sçachant où en prendre, alla trouver le Général, & luy dit son embarras.

Le Général s'enferma pour faire oraison, & sa priére estant achevée, il fit appeller le Pere Jacques Laynez & le Pere Christophle de Madrid avec le Pere Polanque. *Quoy-que je ne sois point prophete, ni fils de prophete*, leur dit-il en souriant, *je suis asseûré que nostre Seigneur ne nous abandonnera pas.* En suite se tournant vers le Pere Polanque, *Faites subsister encore six mois le college*, luy dit-il d'un air gay, *& j'en auray soin aprés.*

La prédiction du Général se verifia presque à l'heure mesme : car bien qu'il fust déja nuit, deux personnes de qualité luy envoyerent une assez grosse somme, sans sçavoir le besoin où il estoit ; & avant que les six mois fussent écoulez, on receût des aumosnes tres-considérables, qui servirent à éteindre toutes les dettes du college.

Des secours si prompts & venus si à propos frapperent tellement l'esprit du Pere Martin Olave, qu'écrivant au Pere Ribadeneyra, qui estoit allé en Flandres, il luy manda que pour estre convaincu de la sainteté de leur Pere commun, il n'avoit pas besoin de voir des malades gueris, ni des morts ressuscitez ; que ce qui se passoit dans Rome, à la veûë de tout le monde, prouvoit assez qu'Ignace estoit un

Saint, & que pour luy il ne demandoit point d'autres miracles.

La Compagnie persecutée en France.

Les nouvelles qu'on receût de France surprirent un peu le Pere Ignace : mais quelque tristes qu'elles fussent, elles ne l'affligerent pas. Lors que tout sembloit disposé à l'enregistrement des lettres que les Jesuites avoient obtenuës du Roy, il s'éleva contre eux dans Paris une furieuse tempeste, dont voicy l'occasion & la source.

Henri II. à qui le Cardinal de Lorraine avoit inspiré de bons sentimens pour la nouvelle Société, sceût des commissaires qu'il avoit luy-mesme nommez, que l'Institut des Jesuites n'estoit ni contre l'Etat, ni contre l'Eglise. Estant averti que le Parlement refusoit toûjours d'enregistrer les premiéres lettres, il luy en adressa de secondes, avec ordre de passer à l'enregistrement, sans avoir égard aux remontrances de son Procureur Général, qui prétendoit que le nouvel institut détruisoit l'autorité Royale, & la hierarchie ecclesiastique.

Le Parlement choqué du credit que les Jesuites avoient auprés du Roy, traisna la chose en longueur le plus qu'il pût. Mais ne pouvant se dispenser d'obéïr enfin à un ordre si précis, ou du moins d'en faire semblant, il donna un arrest, qui portoit que comme l'affaire des Jesuites regardoit principalement la Religion, leurs bulles seroient communiquées à l'Evesque de

Paris, & au Doyen de la Faculté de Théologie, & que l'un & l'autre en rendroit compte à la Cour.

L'Evesque, qui estoit Eustache du Bellay, ennemi déclaré des Jesuites, fit entendre par son rapport que leur institut blessoit les droits des Evesques, & les concordats faits entre les Papes & les Rois de France. Mais le Doyen de la Faculté de théologie dévoüé à l'Evesque, & animé par un docteur, dont le proche parent s'estoit fait Jesuite malgré luy, poussa l'affaire bien plus loin. Car ne se contentant pas d'avoir dit son avis en pleine audience avec beaucoup d'emportement & d'aigreur, il assembla de son chef la Faculté de Théologie. Et c'est dans cette assemblée que l'on fit contre la Compagnie un decret atroce, semblable à celuy que la mesme Faculté avoit fait autrefois contre l'Ordre de Saint Dominique.

Quoy-que plusieurs docteurs de Sorbonne ne voulussent pas souscrire au decret, on ne laissa pas de le publier, & de le faire courir par tout. Pasquier Broüët, qui estoit le Superieur des Jesuites de Paris, en envoya une copie à Rome.

Le decret porte que la nouvelle Société, qui s'attribuë le nom de JESUS, reçoit sans nul choix toutes sortes de gens, quelque crime qu'ils ayent commis, & quelque infames qu'ils soient; qu'elle ne differe en rien des pres- Decret de la Faculté de Théologie de Paris contre les Jesuites.

tres séculiers, n'ayant ni l'habit, ni le chœur, ni le silence, ni les jeusnes, ni toutes les autres observances qui distinguent & qui maintiennent l'état Religieux : qu'elle semble violer la modestie de la profession monastique par tant d'immunitez & de libertez qu'elle a dans ses fonctions, sur tout dans l'administration des sacremens de Penitence & d'Eucharistie, sans nulle distinction de lieux ni de personnes; dans le ministere de la parole de Dieu, & dans l'instruction de la jeunesse, au préjudice de l'ordre hiérarchique, des autres Religions, & mesme des Princes ou des Seigneurs temporels, contre les privileges des Universitez, & à la grande charge du peuple : qu'elle énerve le saint usage des vertus, des penitences, & des cérémonies de l'Eglise : qu'elle donne occasion d'apostasier librement des autres sociétez Religieuses : qu'elle refuse aux Ordinaires l'obéïssance qui leur est deûë ; qu'elle prive injustement de leurs droits les Seigneurs ecclesiastiques & les Seigneurs temporels : qu'elle introduit par tout des procés, des divisions, des jalousies, des querelles & des schismes : enfin que pour toutes ces raisons cette Société semble perilleuse en matiére de Foy, ennemie de la paix de l'Eglise, fatale à la Religion monastique, & plus née pour la ruine que pour l'édification des fidelles.

Le Général ne veut pas qu'on réponde au decret.

Les Peres de Rome à qui le Général com-

muniqua cét écrit, furent tous d'avis qu'on y répondist dans les formes, pour desabuser la France, & pour instruire les docteurs de Paris qui sembloient n'avoir nulle connoissance de l'Institut des Jesuites : mais le Général fut d'un autre sentiment, tout délicat qu'il estoit sur la réputation de son Ordre. Outre qu'il honoroit la Sorbonne, & qu'il la regardoit comme une des plus fortes colomnes de l'Eglise, il crût que la censure estoit trop emportée pour faire aucun mal, & qu'une réponse, quelque modeste qu'elle pust estre, ne serviroit qu'à irriter davantage les esprits.

Dans ce sentiment, souvenez-vous, je vous «
prie, leur dit-il, de ces paroles que le Fils de «
Dieu adressa à ses Apostres en retournant à son «
Pere, *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ;* «
& imaginez-vous que nostre Seigneur vous «
les adresse aujourd'huy. Il ne faut rien impri- «
mer, ni rien écrire, mes Peres, qui marque, «
ou qui produise la moindre aigreur. En cer- «
taines causes il vaut mieux se taire que de «
parler ; & on n'a pas besoin de se venger, ou «
de se défendre par la plume, quand la verité «
se venge & se défend elle-mesme. Les Théo- «
logiens de Paris sont asseûrément des person- «
nes tres-considérables, & pour qui nous de- «
vons avoir beaucoup de respect. Mais quel- «
que grande que soit l'autorité qu'ils ont dans «
le monde, elle ne doit point nous faire peur : «

» rien ne l'emporte long-temps ſur la verité ; on
» peut la combatre, mais on ne ſçauroit la vain-
» cre. Dieu eſt noſtre défenſe ; mettons noſtre
» cauſe entre ſes mains, & nous triompherons de
» la calomnie.

Aprés ce petit diſcours général, il les aſſeûra en particulier, que malgré tous les obſtacles qui ſembloient faire deſeſperer leur réception en France, la Compagnie s'y établiroit, & que le college de Paris ſeroit un des plus célebres de l'Europe. Il ne laiſſa pas néanmoins d'écrire à toute la Compagnie en tous les lieux du monde où elle avoit des maiſons, & d'ordonner qu'on luy envoyaſt des atteſtations de leur doctrine, de leurs mœurs, & de tout leur genre de vie, mais des atteſtations authentiques tirées des Princes & des Univerſitez, des Eveſques, des Magiſtrats, & des Gouverneurs. Son deſſein eſtoit, en cas de beſoin, d'oppoſer ce témoignage de tout l'Univers au jugement d'un corps particulier qui ne les connoiſſoit pas aſſez.

Il confere avec les doĉteurs de Sorbonne.

Cependant quelques Docteurs de Sorbonne eſtant venus à Rome avec le Cardinal de Lorraine, le Pere Ignace qui avoit gardé dans la ville & au Vatican un profond ſilence ſur le decret de Paris, crût devoir s'en expliquer avec eux devant le Cardinal meſme. Le jour eſtant pris, il mena avec luy Laynez, Polanque, & Olave. Quatre Docteurs ſe rendirent chez le Cardinal

Cardinal de Lorraine. Un d'eux nommé Benoist, qui avoit esté le principal auteur de la censure, entreprit de la soustenir article par article. Mais les Peres répondirent si-bien à tout, que le Cardinal prenant la parole, obligea les Docteurs d'avoûër qu'ils avoient condamné les Jesuites sans les connoistre. Il loûa le Pere Ignace de n'avoir fait nulles plaintes ni au Pape, ni aux Cardinaux; & le Docteur Benoist ne pût s'empescher luy-mesme de l'en loûër.

La publication du decret émût tout Paris contre les Jesuites. Les Professeurs, les Prédicateurs, & les Curez attaquerent hautement leur Institut, & en donnerent d'horribles idées : on afficha aux carrefours de la ville des papiers tres-injurieux, pour décrier leur doctrine & leur conduite : enfin le peuple leur fit des insultes, qu'on ne fait qu'à des miserables également haïs & méprisez.

Mais l'orage estoit trop violent pour durer; il se dissipa tout à coup. Le decret de la Faculté de Théologie tomba de luy-mesme selon la destinée des choses fausses; & quoy-que la Compagnie ne fut receûë en France par autorité publique que cinq ou six ans aprés, elle y vescut tranquillement, & y eût un libre exercice de ses fonctions. Elle commença à enseigner dans la ville de Billon, où l'Evesque de Clermont Guillaume du Prat fonda un college, en attendant qu'on ouvrit celuy de Paris.

Ce fut environ ce temps-là que le Roy de Portugal desira qu'il y eust des pensionnaires dans le college de Conimbre, & que les Jesuites eussent la direction de leurs mœurs & de leurs études. Le Général y consentit, à la charge que la demeure de ces écoliers domestiques seroit separée de celle des anciens Peres; & c'est l'origine des pensionnaires qu'a la Compagnie dans les principaux colleges de plusieurs provinces.

Le soin qu'il a des études du college Romain.

Comme le Pere Ignace vouloit que le college Romain servist de modelle aux autres, il n'épargnoit rien pour le rendre florissant: outre le latin, le grec, & l'hebreu, on y enseignoit toutes les sciences, jusques aux mathematiques, & il avoit soin d'y mettre de bons Professeurs. Il s'informoit à toute heure comment alloient les études, & pour animer les écoliers & les maistres, il faisoit faire tres-souvent dans chaque classe des combats d'esprit où il assistoit, & où il menoit des Cardinaux & d'autres personnes de qualité. Les plus célebres disputes furent celles qui durerent huit jours entiers, & où l'on soustint des theses de toutes les sciences que la Compagnie enseigne : il fit imprimer ces theses, & les répandit de tous costez.

Pour donner encore de la réputation au college, il vouloit qu'à l'ouverture des classes les Professeurs fissent des harangues publiques,

& qu'à la fin de l'année on fist joüer aux écoliers des piéces de theatre, qui attirassent les gens d'esprit par la beauté de la composition, & le peuple par l'appareil du spectacle. Mais afin que les études eussent plus d'éclat, il obtint du Pape que les écoliers du college Romain seroient receûs aux degrez de maistres és Arts & de docteurs, aprés des preuves suffisantes de leur capacité.

Au reste, bien qu'il voulust qu'on cultivast particuliérement les langues anciennes, il ne vouloit pas qu'on négligeast la langue vulgaire: il s'y estoit luy-mesme fort appliqué au commencement de son Généralat, jusqu'à prier le jeune Ribadeneyra qui sçavoit parfaitement l'Italien, de remarquer toutes les fautes qu'il feroit en parlant, & jusqu'à écrire de sa main les mauvais mots & les mauvaises phrases qui luy échapoient: tant il croyoit que des Religieux, qui par leur Institut ont commerce dans le monde, doivent avoir une connoissance exacte de la langue du païs.

Ce fut aussi dans cette pensée qu'il renouvella alors une regle qu'il avoit faite auparavant pour entretenir au dedans l'union des cœurs, & pour faciliter au dehors le service du prochain. La regle porte que chacun étudie la langue du païs où il demeure. Ce fut encore pour la mesme raison qu'il voulut qu'on fist tous les jours en particulier dans le college

Orland. hist. Soc. l. 16. n. 2.

Romain, des leçons de la langue Italienne. Mais rien ne fait mieux voir combien la barbarie du langage luy sembloit peu convenable aux ministeres de son Ordre, que l'endroit des Constitutions où il dit: *Qu'ils s'exercent à prescher, & à faire des instructions chrestiennes d'une maniére qui édifie le peuple, & qui ne sente point le style de l'école. Pour s'aquiter de ces fonctions comme il faut, qu'ils taschent de bien apprendre la langue vulgaire.*

In concionibus & sacris lectionibus eo modo proponendis qui ædificationi populi conveniat, qui à scholastico diversus est, sese etiam exerceant, studeántque ad id munus obeundum linguam vernaculam benè addiscere. *Constitut. part. 4. cap. 8.*

Il s'ensuit delà qu'un Jesuite qui néglige de parler correctement, garde mal sa regle; & que ceux qui prétendent qu'il sort du caractére de sa profession en étudiant la pureté de sa langue naturelle, ne sçavent pas trop ce qu'ils disent. Ces gens-là devroient se souvenir, que les hérétiques ayant de tout temps fait profession de politesse dans le langage pour gagner le peuple, & insinuër leur venin; la Compagnie de JESUS qui est destinée à les combatre, doit y employer toutes sortes d'armes, mesme l'étude des langues vivantes, & qu'elle doit, si cela se peut, les sçavoir parfaitement : quand ce ne seroit que pour faire diversion, & oster aux ennemis de l'Eglise l'avantage qu'ils s'attribuent quelquefois de parler & d'écrire plus poliment que les autres.

Ses infirmitez l'obligent à quitter le soin des affaires.

Le Pere Ignace prenoit tous ces soins, & gouvernoit tout son Ordre avec une santé ruinée, qui l'obligeoit souvent de garder le lit.

Ses forces diminuant de jour en jour, & les affaires croiſſant à meſure que la Compagnie croiſſoit, il crût devoir s'aſſocier quelqu'un qui partageaſt ſon travail, ou plûtoſt qui fiſt ſa charge ſous luy. Mais il ne jugea pas à propos de faire ce choix. Il aſſembla tous les preſtres de la Compagnie qui eſtoient dans Rome, hors un ou deux, qui n'avoient pas encore achevé leur noviciat; & leur ayant expoſé l'état où le réduiſoient ſes infirmitez, il les conjura de luy donner un homme capable de porter le poids du gouvernement.

Aprés trois jours de priéres continuelles, tous, d'une commune voix, nommerent le Pere Jeroſme Nadal, qui eſtoit revenu depuis peu d'Eſpagne, où le Général l'avoit envoyé pour publier les conſtitutions, & qui avoit toutes les qualitez que demandoit une charge ſi importante. Quelques-uns de l'aſſemblée vouloient qu'il priſt le titre de Vicaire ou de Commiſſaire Général. Mais il fut d'avis de n'en prendre aucun, pour laiſſer toûjours l'autorité du Général inviolable, & ſon avis fut ſuivi.

Le Général approuva le choix que l'on avoit fait, & ſe déchargea ſur Nadal du ſoin des affaires: il ſe réſerva ſeulement celuy des malades, ne croyant pas pouvoir en conſcience s'en repoſer ſur perſonne, & jugeant qu'un ſuperieur eſtoit obligé de pourvoir luy-meſme aux

Il ſe réſerve le ſoin des malades.

besoins de ceux qui le reconnoissoient pour leur pere.

Ainsi toute son application se réduisit-là ; & on ne peut s'imaginer combien sa tendresse paternelle le rendit sensible aux moindres incommoditez de ses enfans. Il disoit que c'estoit par un ordre particulier de la Providence qu'il avoit si peu de santé ; que les differentes indispositions à quoy il estoit sujet, luy faisoient ressentir davantage les maux d'autruy, & luy donnoient de la compassion pour toutes sortes d'infirmes.

Mais quelque peine qu'il prist à consoler & à soulager ceux qui se portoient mal, il n'estoit jamais content de luy là-dessus, & il dit un jour que le soin des malades le faisoit trembler quand il pensoit aux obligations d'un bon Superieur.

Ce soin s'étendoit aux affligez & aux malheureux ; & un Pere, François de Nation, ayant esté pris aux costes de Sicile par des Corsaires d'Alger en revenant d'Espagne, il n'est pas croyable ce que fit pour luy le Pere Ignace. Il employa dans cette occasion tout le credit qu'il avoit auprés du Vice-Roy de Sicile. Il écrivit de sa main aux Peres de Messine & de Palerme, & les chargea de n'omettre rien pour la delivrance du captif. Il leur ordonna mesme de luy mander toutes les semaines où en seroit l'affaire, & les démarches qu'on y auroit faites.

Il établit les priéres des quarante heures pendant les trois derniers jours du Carnaval,

Bien que ses infirmitez, qui augmentoient tous les jours de plus en plus avec l'âge ne luy permissent pas d'agir au dehors, il vouloit qu'on luy rendist compte des bonnes œuvres d'éclat qui se faisoient en Italie & ailleurs. Il apprit un jour que de jeunes gens de Macerata ayant préparé une comédie peu honneste pour les réjoüïssances du Carnaval, les Peres qui y estoient allez en mission du college de Laurete avoient exposé le Saint Sacrement dans une chapelle magnifiquement parée, qu'on y avoit fait les Priéres des quarantes heures durant les trois jours qui précedent le mecredy des Cendres, & que le peuple attiré par une cerémonie toute nouvelle, avoit quitté le theatre pour venir adorer JESUS-CHRIST sur les autels.

Cette dévotion plût tant au Pere Ignace, qu'il voulut qu'elle se pratiquast toutes les années dans les maisons de la Compagnie. Et c'est à luy que nous devons ces Priéres solennelles qui se font aujourd'huy par tout pendant les derniers jours du Carnaval, pour retirer les fidelles des débauches & des folies de la saison.

Se sentant un jour plus foible que de coustume, & considérant que l'obéïssance estoit l'ame & le caractere de son Ordre, il fit appeller le compagnon de son secretaire; & aprés luy avoir fait entendre qu'il ne pouvoit pas vivre encore bien long-temps, *Ecrivez*, dit-il.

Je desire que la Compagnie sçache mes derniéres pensées sur la vertu d'obéïssance; & il luy dicta ce qui suit.

I. Dés que je seray entré en Religion, mon premier soin sera de m'abandonner entiérement à la conduite de mon Superieur.

II. Il seroit à souhaiter que je tombasse entre les mains d'un Superieur qui entreprist de dompter mon jugement, & qui s'y attachast tout-à-fait.

III. Dans toutes les choses où il n'y a point de peché, il faut que je suive le jugement de mon Superieur, & non pas le mien.

IV. Il y a trois maniéres d'obéïr. La premiére, quand nous faisons ce qu'on nous commande en vertu de l'obéïssance, & cette maniére est bonne; la seconde, qui est meilleure, quand nous obéïssons à de simples ordres; la troisiéme & la plus parfaite de toutes, quand nous n'attendons pas l'ordre du Superieur, mais que nous prévenons & que nous devinons sa volonté.

V. Il me faut obéïr indifferemment à toutes sortes de Superieurs, sans distinguer le premier d'avec le second, ni mesme d'avec le dernier. Mais je dois regarder en tous également nostre Seigneur, dont ils tiennent tous la place, & me souvenir que l'autorité se communique au dernier par ceux qui sont au dessus de luy.

VI.

VI. Si le Superieur juge que ce qu'il me commande eſt bon, & que je croye ne pouvoir obéïr ſans offenſer Dieu; à moins que cela ne me ſoit évident, il faudra que j'obéïſſe. Si néanmoins j'y ay de la peine par quelque ſcrupule, je conſulteray deux ou trois perſonnes de bon ſens, & je m'en tiendray à ce qu'ils me diront: que ſi je ne me rends pas aprés cela, je ſuis bien éloigné de la perfection que l'excellence de l'état Religieux demande.

VII. Enfin je ne dois point eſtre à moy, mais à mon créateur, & à celuy ſous la conduite duquel il m'a mis. Je dois eſtre entre les mains de mon ſuperieur comme une cire molle, qui prend la forme qu'on veut, & faire tout ce qu'il luy plaiſt, par exemple écrire des lettres ou n'en écrire point, parler à une perſonne ou ne luy parler pas, & autres choſes ſemblables.

VIII. Je dois me regarder comme un corps mort, qui n'a de luy-meſme aucun mouvement, & comme le baſton dont ſe ſert un vieillard, qu'il prend ou qu'il quitte ſelon ſa commodité; en ſorte que la Religion ſe ſerve de moy ſuivant qu'elle jugera que je luy ſeray utile.

IX. Je ne dois point prier le Superieur qu'il me mette en un tel lieu, ou qu'il me donne un tel employ: je puis néanmoins luy déclarer ma penſée & mon inclination, pourveû que

je me remette à luy de tout, & que ce qu'il ordonnera me paroisse le meilleur.

X. Cela n'empesche pas qu'on ne demande des choses qui ne sont pas de consequence, comme seroit de visiter les églises, ou de faire d'autres dévotions pour obtenir de Dieu quelque grace; à la charge toutefois que nous serons dans une égale situation d'esprit, soit que le Superieur nous accorde ou nous refuse ce que nous luy aurons demandé.

XI. Je dois dépendre sur tout du Supérieur pour ce qui regarde la pauvreté, n'ayant rien de propre, & usant de tout comme une statuë qu'on peut dépouïller sans qu'elle s'y oppose, ni qu'elle s'en plaigne.

C'est le Testament du Pére Ignace & la derniere action qu'il fit pour le bien commun de son Ordre. Ses infirmitez corporelles ne l'empeschoient pas de contempler à toute heure les choses divines, & il desiroit avec une extrême ardeur d'estre dégagé des liens du corps pour s'unir à Dieu plus étroitement.

Comme il avoit souhaité trois choses avant sa mort, que la Compagnie fust confirmée par les Souverains Pontifes; que le livre des Exercices spirituels fust approuvé du Saint Siége, & que les constitutions fussent publiées dans tous les lieux où ses enfans travailloient : il disoit qu'il n'avoit plus rien à souhaiter en ce monde; qu'il y estoit inutile, & qu'il ne devoit plus

penser qu'au Ciel. Dans ces sentimens on l'entendoit soupirer jour & nuit aprés la veûë de son Dieu, & les efforts d'amour qu'il faisoit durant ses priéres l'affoiblissoient toûjours davantage.

La douleur qu'il eût de voir la guerre allumée entre le Roy Catholique & le Pape, ne contribua pas peu à luy abreger la vie. Pour déplorer en repos la nouvelle calamité de l'Eglise, & se disposer mieux à la mort qu'il voyoit si proche, il voulut sortir de Rome, où l'on n'entendoit que le bruit des armes, & se retirer dans la petite maison de campagne du college Romain, qu'il avoit fait bastir l'année précedente. Mais les anciens Peres luy ayant representé qu'un bastiment neuf n'estoit pas trop sain, que le grand air durant les chaleurs du mois de juillet pourroit luy faire mal; il fit consulter là-dessus les medecins pour ne pas paroistre mépriser l'avis que l'on luy donnoit, & de peur qu'on eust quelque chose à luy reprocher sur sa santé: car quelque envie qu'il eust de mourir, & quelques pressentimens qu'il eust de sa mort, il gardoit toûjours son train ordinaire, ennemi de la singularité, & amateur de la vie commune jusques à la fin. Il se dispose à la mort.

Alexandre Petrone, le plus fameux medecin de Rome, luy permit d'aller à la maison de campagne, aprés avoir esté luy-mesme sur les lieux pour examiner le logement. Cependant

à peine le Pere y eût-il demeuré quelques jours, qu'il ſe porta beaucoup plus mal, & qu'il fallut le ramener à la ville. Le medecin ne trouva pas pourtant que la maladie fuſt dangereuſe. Ce n'eſtoit que de la foibleſſe ſans nul mauvais accident, & preſque ſans fiévre: ſi bien que perſonne ne s'en allarma; & parmi pluſieurs malades qu'il y avoit dans la maiſon Profeſſe, le Général eſtoit celuy pour qui on ſembloit eſtre le moins en peine.

Quelques-uns meſme luy entendant parler de la mort, oſerent dire qu'il avoit de vaines frayeurs. Il n'entreprit pas de les détromper, mais ſuivant ſes veûës, & s'abandonnant aux ordres du Ciel dans le ſilence, il ſe confeſſa, & receût le corps de noſtre Seigneur avec des ſentimens extraordinaires. Deux jours aprés il fit appeller ſur le ſoir ſon ſecretaire, le Pere Polanque; & ayant fait ſortir de ſa chambre ceux qui y eſtoient, *Mon heure eſt venuë*, luy dit-il; *allez demander au Pape ſa benediction pour moy, & une indulgence pour mes péchez, afin que mon ame ait plus d'aſſeûrance dans ce terrible paſſage. Et dites à ſa Sainteté, que ſi je vas en un lieu où mes priéres puiſſent quelque choſe, comme je l'eſpere de la miſericorde divine, je ne manqueray pas de prier pour elle, ainſi que j'ay fait lors que j'avois à prier le plus pour moy-meſme.*

Eh quoy, mon Pere, repartit Polanque, *ſeroit-il bien poſſible que nous vous perdiſſions ſi-toſt? les*

medecins ne jugent pas que vous soyez en danger, & j'espere que nostre Seigneur vous conservera encore pour son service. Allez, reprit le malade, *& demandez la benédiction Apostolique pour un autre Pere.* Polanque crût que c'estoit pour le Pere Laynez qui avoit receû les derniers sacremens ; mais l'évenement fit voir que cela regardoit le Pere Olave.

L'embarras de Polanque fut étrange. Il n'osoit publier ce que le Pere Ignace luy avoit dit en secret ; il ne pouvoit mesme s'imaginer que rien pressast, tant le malade paroissoit avoir plus de forces qu'à l'ordinaire, & tout le monde asseûroit qu'il n'y avoit rien à craindre. D'un autre costé l'ordre précis qu'il avoit receû par deux fois le mettoit en peine. Le parti qu'il prit fut de retourner au Pere Ignace, & de luy demander, s'il ne suffiroit pas d'aller au Pape le jour suivant. *Faites ce que vous voudrez,* répondit le Pere, qui craignit peut-estre qu'on n'attribuast un troisiéme ordre à une révelation certaine. Polanque, qui avoit des lettres à écrire en Espagne ce soir-là, remit sa commission au lendemain sur la réponse du Pere, & sur la parole des medecins, qui estant venus le soir mesme, dirent tout de nouveau qu'il n'y avoit point de peril.

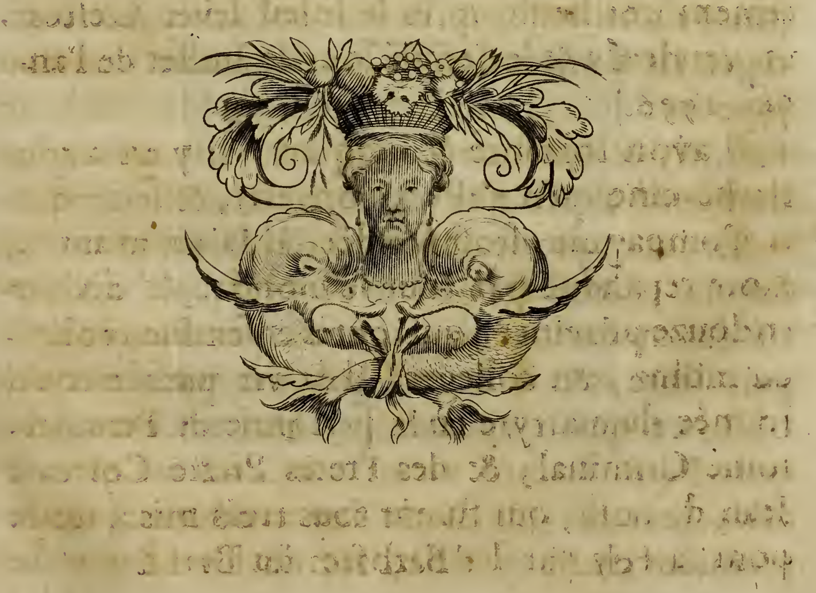
Deux ou trois des principaux Peres ne quiterent le malade que fort tard. Avant que de se retirer, ils luy parlerent d'une petite affaire

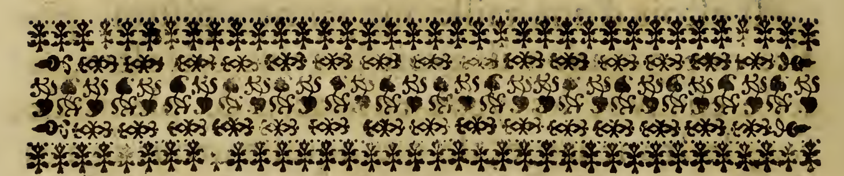
du college Romain, & il leur dit avec ſa preſence d'eſprit accouſtumée ce qu'il en penſoit.

Il paſſa la nuit tout ſeul, occupé de Dieu; & comme on vint voir le matin en quel état il eſtoit, on le trouva preſque à l'agonie. Les Peres accoururent en foule & tout hors d'eux-meſmes. Polanque alla promptement au Pape, en s'accuſant de n'y avoir pas eſté plûtoſt; & ſa Sainteté accorda tout avec de grandes marques de bienveillance & de douleur. Cependant on voulut faire prendre quelque choſe au Pere Ignace, dans la penſée que ce fuſt une foibleſſe qui luy euſt pris: mais il dit d'une voix mourante, que cela n'eſtoit plus neceſſaire; & joignant les mains, élevant les yeux au ciel, & prononçant le nom de JESUS, il expira doucement une heure aprés le ſoleil levé. C'eſtoit un vendredy & le dernier jour de Juillet de l'année 1556.

Il avoit ſoixante & cinq ans. Il y en avoit trente-cinq qu'il s'eſtoit converti, & ſeize que la Compagnie eſtoit fondée. Il la vit avant ſa mort répanduë par tout le monde, & diviſée en douze provinces, qui toutes enſemble avoient du moins cent colleges. Il la vit meſme couronnée du martyre en la perſonne du Pere Antoine Criminal, & des Freres Pierre Correa, Jean de Soſa, qui furent tous trois mis à mort pour la Foy par les Barbares du Braſil.

Il estoit d'une taille moyenne, plûtost petite que grande : il avoit le teint olivastre, la teste chauve, les yeux enfoncez & pleins de feu, le front large, le nez aquilin, tous signes de sagesse, selon les physionomistes. Il boétoit un peu de la blesseûre qu'il receût au siége de Pampelune, mais il se ménageoit si-bien en marchant, qu'il n'y paroissoit presque pas. Il n'y eût jamais une complexion plus vive ni plus ardente que la sienne : les medecins le jugeoient pourtant phlegmatique, & il sembloit l'estre effectivement, tant il avoit travaillé toute sa vie à se vaincre. Enfin tout l'air de sa personne estoit si grave & si doux, si noble & si modeste tout ensemble, qu'à le voir seulement on ne doutoit pas que ce ne fust & un grand homme & un saint.





LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE SIXIE'ME.

L'effet que produit sa mort.

QUELQUE cher que le Pere Ignace fuſt à ſes enfans, & quelque beſoin qu'ils euſſent encore de luy, ſa perte ne leur cauſa point de triſteſſe, & ne leur abbatit pas le courage. Ils ſentirent en le perdant une certaine joye interieure, qui les aſſeûra de ſon bonheur éternel, & qui leur fit eſpérer pour eux plus de benedictions que jamais.

Le jour que le ſerviteur de Dieu mourut, Laynez eſtoit fort malade, & preſque abandonné des medecins : il ne laiſſoit pas d'avoir l'eſprit libre, & il devina par des paroles qu'il oûït, ce qu'on vouloit luy cacher : car quelques Peres l'eſtant venu voir, *le Saint eſt donc mort*, leur dit-il. Ils le luy avoûérent, & la premiére choſe qu'il fit, fut de lever les yeux & les

& les mains au ciel. Il pria en ſuite noſtre Seigneur, par l'entremiſe d'une ſi ſainte ame, de mettre la ſienne en liberté, afin qu'il puſt accompagner ſon bienheureux Pere, & joüir avec luy du repos qu'il eſperoit de la miſericorde divine.

Au lieu d'obtenir ce qu'il demandoit, il recouvra ſa ſanté; & ce fut apparemment par les mérites du Saint meſme, qui luy avoit prédit quelques années auparavant qu'il ſeroit le ſecond Général de la Compagnie. Il ne faut pas s'étonner au reſte que Laynez ſe recommandaſt alors au Pere Ignace en la maniére qu'il le fit: il l'honoroit comme un Saint avant ſa mort; & quand il voyoit la Compagnie ſe multiplier dans le monde au milieu des perſecutions, & faire par tout de grands fruits, il avoit couſtume de dire, que le Seigneur prenoit ſes complaiſances en l'ame de ſon ſerviteur Ignace.

Il diſoit auſſi que le Pere le Févre, qui eſtoit un homme ſi interieur & ſi éclairé dans les choſes ſpirituelles, n'eſtoit qu'un novice & un enfant au prix de leur Pere Ignace. Le Févre eſtoit luy-meſme de ce ſentiment: il découvroit par lettres le fond de ſon ame à leur commun Pere; il luy demandoit l'éclairciſſement de ſes doutes, & il le propoſoit à tout le monde pour le modele de la perfection chreſtienne.

Sentimens des premiers Peres de la Compagnie touchant Saint Ignace.

Les autres premiers Peres n'avoient pas moins de venération pour luy que Laynez & le Févre. Mais l'Apoſtre des Indes & du Japon François Xavier, ſembloit eſtre celuy qui l'eſtimoit & qui le reſpectoit davantage. Il luy écrivoit ordinairement à genoux ; il l'appelloit le Pere de ſon ame, & une fois il luy adreſſa une lettre en ces termes : *A mon Pere en* JESUS-CHRIST *Saint Ignace.* Il parloit de luy comme d'un grand Saint, & il en diſoit de grandes choſes à ſes compagnons de la miſſion des Indes : auſſi quand il vouloit les engager à quelque choſe de bien difficile, il les en prioit par l'amour & la réverence qu'ils devoient au Pere Ignace. Au milieu des dangers où il ſe trouvoit ſur terre & ſur mer, il imploroit le ſecours du Ciel par les mérites du ſaint homme Ignace. Enfin il portoit dans un reliquaire la ſignature d'une de ſes lettres avec une relique de l'Apoſtre des Indes Saint Thomas. Et c'eſt ce qu'avant la mort du Pere Ignace racontoit le Frere Bernard Japonois, celuy que l'Apoſtre François Xavier baptiſa le premier au Japon, & qu'il envoya à Rome aprés l'avoir receû en la Compagnie.

Le Pere Louïs Gonzalez, qui avoit connu particuliérement le Pere Ignace, & qui l'avoit obſervé de prés, diſoit que ſa vie eſtoit comme une image vivante du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST.

Mais l'Inſtituteur de la Compagnie de JESUS paſſoit pour ſaint ailleurs que parmi les ſiens: tout Rome luy donnoit ce titre; & quand ſa mort fut ſceûë dans la ville, on entendoit dire de tous coſtez, *le Saint eſt mort.* Tandis que le corps fut expoſé, le peuple accourut en foule, & chacun s'eſtimoit heureux de le voir, & de luy baiſer les mains. Ils vouloient tous emporter quelque choſe de ſes habits, mais les Peres ne voulurent jamais le permettre. On l'enterra dans l'égliſe de la maiſon Profeſſe, au pied du grand Autel, du coſté de l'Evangile. On l'avoit ouvert auparavant, & on luy avoit trouvé les inteſtins deſſechez, le foye extrémement dur, & trois pierres dedans, toutes marques d'une exceſſive abſtinence, au rapport des chirurgiens qui l'ouvrirent, & entre autres de Reald Colomb, le plus célebre Anatomiſte de ſon temps, qui en parle dans ſon livre de l'Anatomie. Il eſt reconnu pour Saint dans Rome.

Le Pere Benoiſt Palmio fit l'éloge funébre du Saint le jour de l'enterrement. Parmi les Dames Romaines qui eſtoient preſentes, la femme du Seigneur André Nerucci eût une forte penſée durant la cérémonie, que ſa fille, qui avoit les écroûëlles gueriroit par l'interceſſion de celuy dont on faiſoit les obſeques. Les medecins depuis cinq ans jugeoient le mal incurable, & la Dame eſtoit ſur le point de mener ſa malade en France, où les Rois ont le don de guerir des écroûëlles. Miracle fait le jour de ſon enterrement.

Comme elle ne douta pas que sa fille qui estoit auprés d'elle ne guerist en touchant le corps du Pere Ignace, l'une & l'autre firent ce qu'elles pûrent pour gagner l'autel. Mais il ne leur fut jamais possible de percer la foule. On enferma le corps dans son cercueil, & on le mit au tombeau avant qu'elles pussent approcher. Néanmoins elles ne perdirent pas courage, & la Dame supplia les Peres d'appliquer sur le mal de sa fille quelque chose qui eust servi au saint homme. Le Pere Corneille Vischaven fit ce qu'elle desira, & dans le mesme moment les écroûelles disparurent sans qu'il en restast nulle marque.

Le lieu de sa sepulture, & son épitaphe.

Le corps demeura au lieu de la sepulture jusqu'à l'année mil cinq cens soixante-huit qu'on l'en retira pour jetter les fondemens de l'église du JESUS que le Cardinal Alexandre Farnese fit bastir. Ce sacré dépost fut porté en un autre endroit de l'ancienne église : mais l'année mil cinq cens quatre-vingts-sept, quand la nouvelle fut toute bastie, le Pere Claude Aquaviva, alors Général, y transfera le corps du saint Fondateur le dix-neuviéme Novembre, & le mit au costé droit du grand Autel avec cette Epitaphe toute simple sur un marbre.

IGNATIO SOCIETATIS JESU FUNDATORI.

Témoignages de plusieurs

Le bienheureux Instituteur de la Congrégation de l'Oratoire Philippe de Nery, qui estoit

à Rome quand le Pere Ignace mourut, parla de luy aprés sa mort comme il en avoit parlé durant sa vie. Il disoit que c'estoit un homme tout rempli de l'esprit de Dieu; qu'il luy avoit veû plusieurs fois le visage resplendissant; qu'il avoit appris de luy à faire l'oraison mentale, & que toute la Chrestienté luy devoit beaucoup.

personnes en faveur de Saint Ignace.

Dés que la nouvelle de la mort du Pere fut répanduë par l'Europe, plusieurs personnes illustres écrivirent à la Compagnie, & leurs lettres estoient autant d'éloges du Saint. Le Cardinal de la Cuéva le loüoit dans sa lettre d'une prudence toute chrestienne, & disoit expressément que l'Eglise avoit perdu une des meilleures testes quelle eust.

Le Cardinal d'Ausbourg écrivit en ces termes. Mes tres Réverends & tres Religieux freres en « JESUS-CHRIST, je ne puis vous dire si la mort de « nostre tres-saint Pere Ignace m'a causé ou plus « de joye ou plus de tristesse. Car d'un costé si « l'on considere que Dieu l'a retiré des miseres de « ce monde, pour récompenser ses travaux, ce « seroit une espece d'impiété de luy envier son « bonheur dans la veûë de nos interests: d'un « autre costé nous avons sujet de nous affliger, « en nous voyant orphelins par la perte d'un tel « pere, qui estoit pour nous un refuge, & com- « me un port asseûré dans toutes nos peines. « Néanmoins parce que les choses perissables ne «

» peuvent pas entrer en comparaiſon avec les
» choſes éternelles, nous nous conſolons à voſtre
» exemple, eſtant certains que cette ame bienheu-
» reuſe prie maintenant pour nous auprés de Dieu.

Dom Juan de Vega Vice-Roy de Sicile témoigna ſes ſentimens d'un air tout guerrier.
» Le ſerviteur de Dieu, dit-il, a laiſſé icy bas des
» trophées de vertu que le temps ne pourra ja-
» mais détruire, comme il a détruit les plus ſu-
» perbes monumens de la vanité des hommes.
» Je m'imagine la pompe avec laquelle on a re-
» ceû dans le Paradis un ſaint capitaine chargé
» des dépoüilles de l'enfer, & qui a remporté
» tant de victoires ſur le démon, en ſe ſoumet-
» tant à la Foy, par le miniſtere de ſes ſoldats,
» tant de nations barbares, qui avant luy ne con-
» noiſſoient pas JESUS-CHRIST. Je comprens
» auſſi qu'on peut mettre à juſte titre ſon éten-
» dart dans le ciel avec celuy de Saint Domini-
» que, de Saint François, & des autres Saints à
» qui Dieu a donné la force de vaincre le mon-
» de, & de ſauver un grand nombre d'ames.

Je ne puis oublier icy la lettre que les Clercs Réguliers de Saint Paul, appellez communément Barnabites, écrivirent de Milan au Pere Laynez Vicaire de la Compagnie, & je croy meſme qu'il eſt à propos de la rapporter toute entiére : la voicy fidellement traduite du latin.

» La nouvelle de la mort du vénerable Pere
» Ignace d'heureuſe memoire nous a cauſé beau-

coup de douleur, & nous avons esté affligez « tant pour l'amour de vous & de toute la sainte « Compagnie de JESUS, qui a perdu un tel maistre & un tel pere, que pour l'amour de nous-mesmes qui le regardions aussi comme nostre pere.

Il y a lieu certainement de s'affliger de ce qu'il nous a esté ravi dans un temps où les gens de bien sont si rares : mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'il a passé à un état plus heureux. Car JESUS-CHRIST est la vie des justes, & la mort est un gain pour eux, parce qu'ils trouvent un grand avantage à estre avec JESUS-CHRIST, aprés avoir esté dégagez des liens du corps. Ainsi cette sainte ame estant sortie de prison avec Saint Pierre le premier jour d'Aoust, est allée au ciel. Nous devons craindre seulement que quelqu'un de nos pechez ne nous l'ait fait perdre, & que sa mort ne soit un chastiment de Dieu, comme celle du Roy Josias qui fut retiré du monde avant que la colére du Ciel éclatast sur le peuple Juif.

Aprés tout, cela s'est fait selon qu'il a plû au Seigneur ; le nom du Seigneur soit beni : mais nous n'avons pas perdu tout-à-fait celuy que nous pleurons. Ce saint homme qui a rendu de si grands services à la Chrestienté vit dans la memoire de tous les fidelles, & son nom est glorieux en tous les endroits de la terre où le nom de JESUS-CHRIST est connu. C'est sous la

» conduite d'un tel maiſtre que la Foy chreſtien-
» ne a eſté portée jusques aux Antipodes; &
» c'eſt dans ces climats inconnus qu'on voit de
» nos jours pluſieurs milliers d'ames converties,
» une nouvelle Egliſe toute ſemblable à l'ancien-
» ne, de nouveaux apoſtres, de nouveaux mar-
» tyrs.
» Il a envoyé avant luy ſes enfans; & aprés
» avoir beaucoup travaillé pour le ſervice de JE-
» SUS-CHRIST, il les a ſuivis tout conſumé
» de fatigues comme eux, accablé du ſoin des
» Egliſes, & martyr dans la paix. Il a eſté du-
» rant pluſieurs années l'appuy non ſeulement
» de voſtre maiſon, mais de tant d'autres; que
» dis-je, il eſtoit le pere commun de tous les
» gens de bien. Quelles triſteſſes n'a-t-il point
» diſſipées par ſes diſcours pleins de douceur &
» de charité? A qui n'a-t-il pas donné de bons
» conſeils dans les affaires difficiles, & du ſecours
» dans les néceſſitez preſſantes? Il a eſté le pied
» du boiteux, l'œil de l'aveugle, le refuge des
» pauvres, la conſolation des miſerables?
» Que le Seigneur le récompenſe de ſes bonnes
» œuvres. Nous ne ceſſons point d'offrir à Dieu le
» ſaint ſacrifice de l'Autel pour une ſi ſainte ame
» qui joüit déja, comme nous le croyons, des
» plaiſirs du ciel: que les autres jettent des fleurs
» ſur ſon tombeau; les Preſtres n'en ont point de
» plus agréables que les ſaints myſtéres. Au moins
» en luy rendant ces derniers devoirs, mainte-
nant

nant qu'il eſt delivré des miſéres de ce monde «
corrompu, nous luy témoignerons juſqu'à la «
fin l'affection que nous luy portions tandis «
qu'il vivoit parmi les hommes mortels. Nous «
vous prions au reſte de recevoir ces larmes d'a- «
mour comme des marques de noſtre fidélité & «
de nos reſpects, de nous aimer autant que «
nous vous aimons, & de vous ſouvenir de «
nous en vos priéres. Noſtre Seigneur JESUS- «
CHRIST ſoit avec vous tous. Ainſi ſoit-il. «
De noſtre Monaſtere de Milan le premier de »
ſeptembre mil cinq cens cinquante-ſix. «

Mais ce ne furent pas ſeulement quelques perſonnes ou quelques ſociétez particuliéres qui regarderent le Pere Ignace aprés ſa mort comme un Saint: les peuples eûrent une ſi grande opinion de ſa ſainteté, qu'en pluſieurs endroits on invoqua ſon ſecours pour obtenir des graces celeſtes. Cela ſe fit ſur tout en Eſpagne, & l'honneur qu'on rendoit à ſa mémoire s'étendit aux lieux qu'il avoit habitez durant ſa vie. Le chaſteau de Loyola devint deſlors un lieu venérable à tout le païs, & la chambre où il ſe convertît eſtant malade, fut réverée de toute l'Eſpagne comme une eſpece de Sanctuaire: ceux qui y couchoient ſe ſentoient remplis de l'horreur du peché, & portez à l'amour de la vertu. Il arriva néanmoins un jour, que je ne ſçay quel cavalier qui eſtoit venu voir le Seigneur de Loyola, & qu'on logea dans la

Il eſt réveré des peuples comme un Saint.

chambre d'Ignace, y eût des penſées & des ſentimens peu honneſtes : mais toute la maiſon fut ébranlée au meſme inſtant par un horrible tremblement de terre ; comme ſi le Ciel n'euſt pû ſouffrir d'impureté dans un lieu où Ignace avoit receû des viſites de la Vierge, & renoncé pour jamais aux plaiſirs des ſens.

L'hoſpital de Manreze, où il commença ſa vie penitente, & la caverne où il exerça tant de rigueurs contre luy-meſme, devinrent auſſi l'objet de la venération publique. Le peuple y alloit par dévotion, & baiſoit la terre qui avoit eſté arroſée des larmes & du ſang d'un ſi ſaint homme. On dreſſa devant l'hoſpital une pyramide en ſon honneur, & on y grava une inſcription qui contenoit un abrégé de ſa vie. La petite chambre, où il eût l'extaſe de huit jours, fut changée en une chapelle. Pour la caverne, on l'orna & on l'embellit autant que l'horreur du lieu le put permettre ; & un des principaux ornemens fut un grand tableau qu'on y mit, où le Saint eſtoit repreſenté de la maniére dont il avoit veſcu en cette grotte. Il paroiſſoit reveſtu d'un ſac, & ceint d'une chaiſne de fer, le viſage paſle, les pieds nus, & à genoux devant la Vierge, qui tenoit entre ſes bras le petit JESUS. Il avoit les yeux attachez ſur elle, & il étendoit la main en action d'écrire, comme ſi JESUS & Marie luy euſſent dicté les Exercices ſpirituels. Ces paroles eſtoient

au bas du tableau : *L'an mil ~~six~~ cinq cens vingt-deux Ignace composa en ce lieu le livre des Exercices, qui est le premier que la Compagnie de* JESUS *ait mis au jour ; & qui a esté approuvé par une bulle de Paul III.*

Les diverses guérisons qui se firent à Barcelonne par le cilice d'Ignace, que Jean Pascal gardoit comme une relique, & qu'on portoit aux malades, n'augmenterent pas peu la piété du peuple envers le serviteur de Dieu : mais l'accomplissement de ce qu'Ignace avoit prédit à Pascal mesme, y contribua encore beaucoup.

Lors qu'Ignace quitta Barcellonne pour aller étudier dans l'Université d'Alcala, Pascal, qui estoit fort jeune, voulut le suivre, & se faire son disciple avec Cazerez, Artiaga & Caliste. Mais le saint homme luy fit entendre que Dieu le vouloit dans le monde, & il luy annonça en mesme temps ce qui luy devoit arriver. *Vous épouserez*, luy dit-il, *une fille tres-vertueuse, & vous en aurez plusieurs enfans ; vous aurez aussi bien des afflictions, & vous mourrez extrémement pauvre : mais consolez-vous, tout ce qui vous arrivera de fascheux servira à vostre salut.* L'évenement verifia la prédiction : car Pascal fut marié à une personne de grande vertu, dont il eût trois garçons & quatre filles. Mais son fils aisné nasquit sourd & muet ; son second fils devint fou ; le troisiéme qui estoit fort libertin, mourut subitement. De ses quatre filles il n'en put ma- Prédiction & apparition de Saint Ignace.

rier qu'une, & il fut réduit avec le temps à demander presque l'aumosne. Ces accidens si funestes ne luy abbatoient point l'esprit. *Voila*, disoit-il, *ce que m'a prédit le saint homme Ignace:* & quand ses amis luy faisoient esperer une meilleure fortune, *Il faut*, répondoit-il, *que la prophetie du Saint s'accomplisse, & je ne demande à Dieu que de la patience.*

Ignace, qui avant sa mort fortifioit Pascal par des lettres tres-fréquentes, ne l'oublia pas aprés. Il luy apparut un jour à quatre heures du matin: & voicy comme la chose se passa. Pascal avoit coustume depuis plusieurs années d'entendre tous les jours matines dans la grande église prés du tombeau de Sainte Eulalie qui joignoit l'autel. Estant venu une fois trop tost, il se mit à prier Dieu tout seul en attendant que l'on commençast matines: l'extrême pauvreté où il estoit réduit alors l'obligea d'implorer le secours du Ciel par l'entremise de celuy qui la luy avoit prédite, & dont il avoit appris depuis peu la mort. *Mon Pere*, s'écrioit-il en soupirant, *vos prédictions ne sont que trop vrayes, & vous voyez maintenant du ciel où vous estes, ce que vous avez connu par avance estant sur la terre! Ayez pitié de moy; & si vous ne me delivrez pas de mes miseres, au moins obtenez-moy la grace de les souffrir constamment, & de mériter par là le salut que vous m'avez autrefois promis.*

A peine eût-il achevé ces paroles, qu'il en-

tendit une musique charmante, & qu'il vit paroistre une troupe nombreuse de jeunes Ecclesiastiques tres-beaux qui se rangerent des deux costez de l'autel, pour faire place à un homme venérable qui venoit aprés eux revestu des habits sacerdotaux & tout éclatant de gloire. Ce Prestre d'une figure plus qu'humaine, s'arresta sur le tombeau de Sainte Eulalie; & ayant fait une profonde inclination devant le Saint Sacrement, prit un encensoir de la main d'un de ses ministres, & encensa l'autel plusieurs fois.

Pascal étonné du spectacle qu'il voyoit, & ne sçachant si ses yeux le trompoient, demeura immobile quelque temps: mais ayant regardé attentivement le Prestre, il reconnut que c'estoit Ignace. *Ah mon Pere*, s'écria-t-il, *Ah mon Pere Ignace!* Le Saint consola Pascal en luy donnant de nouvelles esperances de son salut, & disparut aussitost avec les esprits Bienheureux qui l'accompagnoient.

Les Chanoines qui entrerent dans l'Eglise pour chanter matines trouverent Pascal hors de luy-mesme, saisi d'admiration, de frayeur & de joye tout ensemble: il leur raconta ce qu'il avoit veû, & il luy en resta une idée si vive, que le seul souvenir du Pere Ignace adoucissoit tous ses maux.

Cette apparition fit du bruit par toute l'Espagne; mais la guerison de Bobadilla n'éclata pas moins en Italie. Ce Pere estant venu de

Guérison miraculeuse.

Tivoli à Rome, fut attaqué d'une fiévre tres-violente. Comme on le logea dans la chambre où le Saint estoit mort, il s'adressa à luy au fort de son mal, & tout-à-coup la fiévre le quitta. Il publia la grace qu'il avoit receûë par l'intercession de son Pere Ignace, & il disoit que le témoignage d'un homme comme luy en valoit deux, par la raison qu'il ne croyoit pas legerement les miracles. Plusieurs autres personnes furent gueries en divers endroits de l'Europe & du nouveau Monde, en implorant l'assistance du Fondateur de la Compagnie de JESUS.

Quoy-que dans la suite des années l'opinion qu'on avoit de la sainteté d'Ignace crust de jour en jour, & que le temps rendist ses vertus plus éclatantes, les Peres de Rome ne permirent pas que l'on fist des vœux sur son sepulcre ; & une personne dévote y ayant fait attacher sept lampes, le Pere Claude Aquaviva les fit oster. Cependant la piété de deux célebres Cardinaux l'emporta sur la retenuë du Général de la Compagnie.

Culte rendu à Saint Ignace par le Cardinal Baronius.

Les enfans d'Ignace avoient coustume toutes les années de s'assembler au sepulcre de leur Pere le jour de sa mort ; & un d'eux faisoit un discours qui rappelloit en leur mémoire les principales actions du Saint. L'an mil cinq cens quatre-vingts-dix-neuf, le Cardinal Bellarmin, qui fut le second de la Compagnie, que

Clement VIII. obligea, sous peine de peché, à recevoir le Chapeau, desira faire ce discours. Bien que la cérémonie ne fust que pour les Jesuites, le Cardinal Baronius en voulut estre, pour honorer la mémoire d'un homme que son Pere Philippe de Nery avoit estimé un Saint. Bellarmin prouva que l'illustre mort dont il faisoit l'éloge, avoit tout ce qui estoit necessaire pour estre mis au nombre des Saints. Baronius persuadé, & touché également du discours de Bellarmin, fit une longue priére sur le tombeau du serviteur de Dieu, & baisa plusieurs fois la terre qui couvroit son corps: se levant ensuite tout à coup, & se tournant vers les Peres, *J'estois venu pour écouter, & non pas pour parler*, leur dit-il; *mais les paroles du Cardinal Bellarmin ont fait en moy ce que l'eau d'une riviére fait à une meule de moulin: elles m'ont excité, tout grossier & tout pesant que je suis.* Il parla en homme inspiré, & encherit sur tout ce qu'avoit dit Bellarmin. Aprés quoy il fit des reproches aux Peres de ce qu'ils n'avoient point encore mis le portrait de leur saint Fondateur à son sepulcre; & se l'estant fait apporter, il l'attacha luy-mesme, & se mit à genoux devant avec une humilité profonde: tous se prosternerent au mesme moment, pleurant de joye & de dévotion.

Dés qu'on sceût dans Rome ce que Baronius & Bellarmin avoient fait, le peuple ne balança pas à rendre un culte public au saint

homme: & ce culte fut autorisé non seulement par l'exemple des deux Cardinaux les plus doctes & les plus vertueux du Sacré College; mais aussi par un grand nombre de guerisons miraculeuses qui se firent de tous costez.

Le Pape permet qu'on informe de la vie d'Ignace.

Le Pape Paul V. frappé de tout ce qu'il entendoit dire du Pere Ignace, se sentit porté à l'honorer luy-mesme d'un culte particulier, & à le faire honorer de tous les fidelles. Pour ne rien faire que selon les regles de l'Eglise, il fut d'avis qu'on commençast par une information juridique de la vie & des actions du serviteur de Dieu. On s'appliqua donc l'année mil six cens cinq, qui fut la premiére du Pontificat de Paul V. à rechercher exactement les vertus qui avoient le plus éclaté en la personne d'Ignace; & voicy ce que des témoins dignes de foy rapporterent.

Le don d'oraison qu'avoit Saint Ignace.

Il estoit si recueïlli durant ses priéres, qu'il sembloit que la Majesté divine luy fust presente visiblement, & qu'il parlast au Seigneur face à face, ainsi que Moyse. Dés qu'il commençoit à prier, son visage s'enflammoit, & d'ordinaire dans la chaleur de l'oraison il avoit des palpitations de cœur tres-violentes. Il y estoit souvent ravi en esprit, & privé de l'usage de ses sens. Pour sa maniére d'oraison, elle tenoit de celle du divin Hiérothée maistre de Saint Denis, laquelle, au rapport de Saint Denis mesme, consistoit à soustenir les im-

pressions

preſſions divines ; & il dît un jour au Pere Laynez qui l'interrogeoit là-deſſus, que Dieu agiſſoit beaucoup plus en luy qu'il n'agiſſoit luy-meſme.

Tout ce qu'il voyoit luy parloit de ſon Créateur : il en admiroit la beauté, la ſageſſe, la puiſſance dans les plus petites choſes, & il ne falloit qu'un vermiſſeau, qu'une fleur, qu'une pointe d'herbe pour le faire entrer dans une profonde contemplation. Mais rien ne l'élevoit davantage à Dieu que la veûë du ciel : il y jettoit pour cela des regards frequens ; ſi bien que ceux qui ne ſçavoient pas ſon nom, diſoient pour le diſtinguer, *c'eſt cét homme qui leve à toute heure les yeux en haut, & qui parle toûjours de Dieu.*

Eſtant Général de la Compagnie, il montoit à une platte-forme de la maiſon, d'où la veûë du ciel eſtoit libre. Il demeuroit quelque temps debout, les yeux attachez au ciel ; il ſe mettoit en ſuite à genoux, & adoroit Dieu avec toute la réverence poſſible ; il s'aſſeyoit aprés ſur un petit ſiége, parce que ſa foibleſſe ne luy permettoit pas de ſe tenir autrement, & il paſſoit là les heures entiéres dans une grande quiétude, la teſte nuë, le viſage baigné de larmes, & l'eſprit abiſmé en Dieu.

Non content de donner le jour à ce divin exercice, il diviſoit la nuit en trois parties, dont l'une eſtoit pour le ſommeil, l'autre pour

les affaires, & la principale pour l'oraison. Au commencement qu'il fut Prestre, il luy venoit tant de lumiéres, & il répandoit tant de larmes en recitant son office, qu'il luy falloit faire des pauses à chaque verset: mais quand il disoit la messe, il avoit des veûës & des sentimens qui le faisoient soupirer & pleurer à chaque parole.

Un jour de Noël célebrant les sacrez mysteres dans l'église de Saint Jean de Latran, il fut saisi d'une dévotion si tendre, qu'il fondit en larmes au milieu du sacrifice; de sorte qu'un homme qui ne le connoissoit pas, dît à François Strada qui avoit servi la messe: *Vous avez là un Prestre bien scélerat & bien tourmenté des remords de sa conscience; il n'a fait à l'autel que pleurer ses crimes.*

Ces larmes continuelles l'abbatirent de telle sorte avec le temps, & dissiperent si fort ses esprits, qu'il en devint tres-infirme, & qu'il pensa en perdre la veûë. Comme les medecins l'avertirent du peril où elles le mettoient, il supplia Nostre Seigneur d'en arrester le cours, ou de l'en rendre le maistre. Il obtint ce qu'il demandoit, & il eût un empire si absolu sur ses larmes, qu'il les laissoit couler, ou les retenoit quand il luy plaisoit; avec cét avantage néanmoins, que quand elles estoient arrestées, les délices spirituelles ne laissoient pas d'inonder son ame.

Mais pour mieux sçavoir quelles estoient ses communications avec Dieu, il faut l'entendre parler luy-mesme dans un écrit qui contient ses dispositions interieures de quatre mois ; & qui luy échapa quand il fit brûler tous les papiers où il marquoit jour par jour ce qui se passoit en son ame.

Les larmes que je versay ce jour-là, dit-il, « me sembloient fort differentes de celles que j'a- « vois répanduës les autres jours. Elles couloient « lentement & doucement, sans bruit & sans agi- « tation : elles venoient mesme d'une source si « profonde, que je ne sçay comment l'expliquer. « Tout m'excitoit à l'amour de Dieu & la parole « interieure & celle que j'entendois au dehors : « mais ces divines paroles avoient une certaine « harmonie qui penetroit tellement le fond de « mon cœur, que je ne puis l'exprimer. Le lende- « main durant la messe beaucoup de larmes com- « me le jour précedent, & encore aprés la messe. « Je goustois alors une joye secrete que produi- « soit la parole interieure ; & cette parole res- « sembloit à une voix ou à une musique du ciel. « L'ardeur de la dévotion s'augmentoit en moy à « mesure que je pleurois, en m'appercevant que « je connoissois & que j'entendois d'une maniére « toute divine. «

Priant la Vierge de m'estre favorable auprés « de son Fils & auprés du Pere Eternel, & priant « ensuite le Fils de Dieu d'interceder pour moy «

» avec sa sainte Mere auprés de son divin Pere,
» je me suis veû élevé en la presence du Pere
» Eternel, & j'ay senti que mes cheveux se herissoient. J'ay commencé ma priére avec une
» grande abondance de larmes, une dévotion
» vehemente, & plusieurs connoissances de la tres-
» sainte Trinité. Ces illustrations estoient si fre-
» quentes & si douces, que la mémoire & l'es-
» prit me manquent pour les dire.

» J'ay experimenté une telle surabondance de
» lumiéres divines, de visites céléstes, de gousts
» spirituels accompagnez de larmes continuelles,
» que toutes les fois que je prononçois le nom
» de Dieu & de Seigneur, il me sembloit que
» j'en estois tout penetré avec une certaine sou-
» mission respectueuse qu'on ne peut ce semble
» exprimer.

» Aprés l'oraison j'ay eû des mouvemens in-
» terieurs extraordinaires; ce n'estoit que sanglots
» & que larmes; je fondois tout en amour pour
» JESUS-CHRIST, & je desirois mourir avec
» luy, plûtost que de vivre avec aucun autre.

» Lors qu'on préparoit l'autel pour le sacri-
» fice de la messe, en me representant JESUS-
» CHRIST, je me suis senti porté à le suivre;
» & sa qualité de chef de la Compagnie m'a pa-
» ru quelque chose de plus puissant que toutes
» les autres raisons, pour me résoudre à prati-
» quer la pauvreté évangelique. Rappellant alors
» en mon esprit le temps auquel le Pere Eternel

me donna à ſon Fils, & que le nom de JESUS «
s'imprima ſi avant en moy, je pleurois, & je «
ſanglotois tout de nouveau. «

Parlant à la Majeſté divine, j'ay verſé un «
torrent de larmes, & j'ay eſté embraſé d'un ſi «
grand amour, qu'il me ſembloit que je l'aimois «
ſans meſure, & que je m'uniſſois à ſon amour «
meſme. «

Eſtant à l'autel j'ay eû de tres-tendres ſen- «
timens de dévotion, & j'ay tant pleuré, que «
je doutois ſi je ne perdrois point un œil, au cas «
que les larmes continuaſſent de la meſme force. «
A ces paroles de la Meſſe, *Placeat tibi ſancta* «
Trinitas, il m'eſt ſurvenu un deluge de larmes «
avec un embraſement d'amour. Tous ces mou- «
vemens ſe terminoient à la tres-ſainte Trinité, «
qui me conduiſoit & m'attiroit à ſon amour. «

M'eſtant adreſſé au Saint Eſprit pour me diſ- «
poſer à dire la meſſe que l'Egliſe dit en ſon «
honneur, il me ſembloit que je l'entendois, & «
que je le voyois dans une lumiére ſenſible, & «
ſous la couleur d'une vive flamme. «

J'ay connu clairement que la Sainte Vierge «
m'eſtoit favorable auprés du Pere Eternel. J'ay «
veû meſme au temps de la conſecration que ce «
qu'il y avoit de grace en moy me venoit par «
elle, & que ſa chair eſtoit contenuë dans la chair «
de ſon Fils. «

J'ay eû durant l'oraiſon, depuis le commen- «
cement juſques à la fin, de grands ſentimens «

» de Dieu. Dans l'Eglise, hors de la maison, il
» m'a semblé que je voyois la patrie céleste, ou
» le Seigneur du ciel, par l'intelligence que j'ay
» eûë des trois personnes de la Trinité.

» Entrant dans la chapelle pour prier, j'ay
» receû une lumiére & une force d'en haut, qui
» m'ont fait connoistre, ou à parler plus pro-
» prement, qui m'ont fait voir en quelque façon
» la tres-sainte Trinité. JESUS-CHRIST m'a
» esté montré au mesme instant comme celuy
» qui m'avoit obtenu de la Trinité cette vision
» intellectuelle.

» J'ay eû une grande dévotion en me prépa-
» rant au sacrifice de la messe, dans la pensée
» que pour m'approcher de l'autel, je devrois
» estre comme un Ange ; & ce sentiment m'a fait
» venir les larmes aux yeux, mais des larmes plei-
» nes de douceur. Pendant la messe j'ay fait plu-
» sieurs pauses, & j'ay esté si éclairé en un mo-
» ment sur le mystere de la Trinité, qu'il me sem-
» bloit que je ne pourrois pas aquerir tant de
» connoissances avec une longue étude.

» Une autre fois dans l'oraison j'ay eû une dé-
» votion vive & ardente, avec un goust spirituel
» qui m'élevoit audessus des sens. Depuis, à la
» messe, plus de larmes qu'auparavant, jusqu'à
» en perdre la parole. J'avois cependant des lu-
» miéres en si grand nombre & d'une telle nature,
» qu'il ne me restoit plus rien ce semble à appren-
» dre touchant la tres-sainte Trinité.

« En célebrant les divins myſteres avec beau-
« coup de ferveur, il me ſembloit que lors que
« je priois le Pere Eternel, JESUS luy preſen-
« toit mes priéres, & les accompagnoit des ſien-
« nes: j'eûs alors un ſentiment & une veûë que
« l'on ne peut exprimer.

« Eſtant prés du feu, je vis JESUS tout de
« nouveau, & depuis encore hors de la maiſon,
« dans les ruës, en allant chez le Cardinal de
« Carpi, & revenant de chez luy & en divers
« autres lieux : durant ces apparitions, j'avois
« pluſieurs mouvemens interieurs ; & la veûë
« de JESUS m'enflamoit de telle ſorte, qu'il
« me ſembloit que rien ne pouvoit m'en ſe-
« parer.

Voila une partie de ce que contient le mémoire Caſtillan écrit de la main d'Ignace. Car je craindrois de fatiguer les lecteurs ſi je le rapportois tout entier. On peut voir par là combien ce ſaint homme eſtoit avancé dans toutes les voyes de la vie interieure, & juſqu'où alloit ſon union avec Dieu.

Son amour envers Dieu.

Auſſi l'aimoit-il ſi ardemment & ſi purement tout enſemble, qu'il ne ſe propoſoit en toutes ſes actions que l'honneur de la Majeſté divine. Il avoit pris pour ſa deviſe, AD MAJOREM DEI GLORIAM: *A la plus grande gloire de Dieu*; ne ſe contentant pas de glorifier le Seigneur, mais voulant le faire de la maniére la plus excellente & la plus parfaite dont

un homme ſoit capable avec le ſecours de la grace.

S'entretenant un jour avec le Pere Laynez en preſence d'André Oviedo & de Pierre Ribadeneyra, *Que feriez-vous*, luy dit-il, *ſi Dieu vous diſoit*, Au cas que vous vouliez mourir preſentement, je vous donneray la gloire éternelle; mais ſi vous voulez vivre encore, je ne vous aſſeûre point de voſtre ſalut; je vous jugeray ſelon l'état où vous ſerez à l'heure de voſtre mort. *Si, dis-je, Noſtre Seigneur vous tenoit ce diſcours, & qu'il vous vint dans l'eſprit que demeurant en ce monde, vous pourriez rendre quelque ſervice à la Majeſté divine, que choiſiriez-vous? Je vous confeſſe, mon Pere*, repartit Laynez, *que je prendrois le parti le plus ſeûr ſans heſiter. Pour moy*, repliqua le Saint, *je ne le ferois pas; & ſi je jugeois pouvoir avancer la gloire de Dieu en quelque choſe, je le ſupplierois de me laiſſer vivre. Il me ſemble aprés tout*, continua-t-il, *que je ne riſquerois rien. Car enfin ſi un Roy avoit offert une grande récompenſe à un de ſes ſujets, & que ce ſujet ne vouluſt pas la recevoir pour eſtre plus en état de ſervir ſon Prince: le Prince ne ſe croiroit-il pas obligé à conſerver, & meſme à augmenter la récompenſe dont l'on ſe ſeroit privé pour ſon ſervice? Mais ſi les grands de la terre qui ſont naturellement ingrats en uſent ainſi; que ne devons-nous pas eſperer du Roy des Rois qui nous prévient par ſa grace, & de qui nous tenons tout ce que nous ſommes? Comment pourrions nous craindre d'eſtre*

d'estre malheureux & réprouvez, pour avoir sacrifié nos interests à la gloire de nostre Maistre? Que les autres en pensent ce qu'ils voudront, je ne penseray jamais rien de semblable d'un Dieu si bon, si fidelle & si magnifique.

Lors qu'il faisoit les Constitutions de son Ordre, il luy vint en la pensée quel sentiment il auroit si Dieu le mettoit dans l'enfer pour ses pechez, & il écrivit là-dessus les paroles suivantes. *Je me representois d'un costé les supplices que j'aurois à souffrir; de l'autre, les blasphesmes des damnez: & il me sembloit que je ne sentirois pas les supplices en comparaison des blasphesmes que j'entendrois contre le saint Nom de Dieu.*

Il disoit souvent, *Que desiray-je, ou que puis-je desirer hors de vous, mon Dieu?* Il finissoit ses catechismes par ces paroles: *Aimez Dieu de tout vostre cœur, de toute vostre ame, de toutes vos forces:* & il répetoit plusieurs fois le jour l'oraison fervente qu'il avoit composée en faisant le livre des Exercices spirituels.

Recevez, Seigneur, toute ma liberté; recevez toute ma mémoire, tout mon entendement, & toute ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ay, ou ce que je possede; je vous le rends tout, & le remets à vostre divine volonté, afin que vous en disposiez absolument. Donnez-moy seulement vostre amour avec vostre grace, & je suis assez riche: je ne demande rien davantage.

Il soupiroit jour & nuit aprés la veûë de

noſtre Seigneur, & il deſiroit pour cela d'eſtre dégagé des liens du corps. Auſſi dés qu'il penſoit à la mort, il pleuroit de joye, eſtimant le meilleur pour luy, à l'exemple de l'Apoſtre Saint Paul, de vivre avec JESUS-CHRIST; mais ce qu'il ſouhaitoit, n'eſtoit pas préciſément d'eſtre heureux. C'eſtoit de voir la gloire de la ſacrée humanité du Sauveur, de meſme qu'on ſouhaite de voir en honneur celuy qu'on aime tendrement.

Il eſtimoit tant les opprobres qu'on ſouffre pour Dieu, qu'il dît un jour, que les chaiſnes dont il avoit eſté chargé en Eſpagne, luy eſtoient plus prétieuſes que toutes les couronnes de la terre; & que rien ne luy pouvoit donner autant de joye qu'il en reſſentoit d'avoir eſté priſonnier pour le Nom de JESUS-CHRIST.

Comme il avoit toûjours devant les yeux ce que le Fils de Dieu a ſouffert pour l'amour des hommes, il ne s'imaginoit point l'aimer quand il n'enduroit rien pour ſon ſervice, & il eût voulu luy rendre vie pour vie, en mourant d'une mort cruelle & honteuſe.

Il pria une fois noſtre Seigneur de ne luy donner aucunes conſolations interieures, afin que ſon amour fuſt plus deſintereſſé & plus pur. Une autre fois il demanda inſtamment à Dieu un profond reſpect pour les ſaints myſteres; mais il ajouſta, que ce reſpect vint d'amour, & non pas de crainte. *Donnez moy, Sei-*

gneur, disoit-il, *une réverence tendre, une humilité qui ne soit qu'amour*; & en prononçant ces paroles, il goustoit toutes les douceurs célestes.

Ayant rencontré un Frere qui faisoit son office avec négligence, *Mon Frere*, luy dit-il, *ce que vous faites pour qui le faites vous?* Le Frere luy répondit, que ce qu'il faisoit c'estoit pour l'amour de Dieu. *Certainement*, repliqua le Saint, *si c'est pour l'amour de Dieu que vous travaillez, vous estes bien coupable, & vous méritez une rude penitence. Ce n'est pas un grand mal*, ajousta-t-il, *que de se négliger en servant les hommes; mais de servir Dieu laschement, c'est ce qui ne se peut souffrir.*

Comme il ne cherchoit & n'aimoit que Dieu, il ne songeoit qu'à luy plaire, & ne craignoit rien davantage que de l'offenser. C'est pourquoy il avoit une attention continuelle sur luy-mesme. Il examinoit les mouvemens de son cœur à toutes les heures du jour; & il tenoit ses sens si recueïllis, que depuis sa conversion jusqu'à sa mort, il ne regarda jamais une femme en face, quoy-que le ministere évangelique l'obligeast souvent de leur parler & de traiter avec elles.

Car dés les premiéres années de sa vie nouvelle, il s'employa tout entier au service du prochain, & dans la suite il y rapporta toutes ses actions & tous ses desseins. Soulager les pauvres, servir les malades, instruire les ignorans, *Sa charité envers le prochain.*

consoler les malheureux, faire du bien à tout le monde, c'estoit-là proprement l'occupation & la vie d'Ignace.

Il eût toûjours soin non seulement de ne pas rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien, selon le conseil de l'Apostre. L'an mil cinq cens quarante-six un Religieux Espagnol qui estoit à Rome, & qui témoignoit beaucoup d'amitié au Pere Ignace & à ses enfans, changea tout d'un coup, & se déclara hautement contre eux, jusqu'à soustenir que tout ce qu'il y avoit de Jesuites en Espagne, depuis Perpignan jusqu'à Seville, méritoient le feu, & qu'il les feroit brusler. Le Général de la Compagnie, à qui ce Religieux fit dire cela par un homme exprés, receût une telle insulte d'une maniére tres-chrestienne, & écrivit aprés en ces termes à l'homme qu'on luy avoit envoyé.

Dites, je vous prie, au bon Pere, que comme il a envie de faire brusler tous ceux de la Compagnie depuis Perpignan jusqu'à Seville, je souhaite que luy & tous les amis qu'il a, non seulement entre Perpignan & Séville, mais dans tout le monde, soient embrasez des flames du divin amour. Vous luy direz aussi, s'il vous plaist, que le Gouverneur de Rome, & le Vicaire du Pape, ont nos affaires entre les mains; & que s'il a quelque chose à dire contre moy, il fasse sa déposition devant ces deux Juges, afin que si je suis criminel, je porte moy seul la peine de mes

crimes, & que ceux qui ſont innocens ne ſoient pas punis.

Un Pere de la Compagnie mal content du Pere Ignace, s'emporta un jour contre luy, & franchît les bornes non ſeulement de l'obéïſſance, mais de la raiſon. Le Saint ſe mit en priére pour ce pauvre homme, & parla ainſi à Dieu les larmes aux yeux. *Pardonnez luy, Seigneur, pardonnez luy mon Créateur, parce qu'il ne ſçait ce qu'il fait.* Dieu en meſme temps répondit au Saint, comme autre fois à Moyſe: *Laiſſez-moy, je vous vengeray;* & il arriva enſuite que ce Pere eſtant allé voir des reliques dans une égliſe de Rome, il vit, ou crût voir la figure d'un homme ſévere, qui avoit un foûët à la main, & qui le menaçoit de le chaſtier s'il n'obéïſſoit à Ignace. Cette viſion le fit rentrer en ſon devoir: mais quelque raiſonnable qu'il devint, il ne laiſſa pas d'eſtre tourmenté interieurement toute ſa vie.

Pour entretenir la paix avec le prochain, Ignace cedoit toûjours de ſon droit autant que la conſcience le pouvoit permettre; & il diſoit que d'en uſer de la ſorte, c'eſtoit une choſe non ſeulement honneſte, mais avantageuſe: parce que Dieu avoit couſtume de bien payer ceux que la charité portoit à ſe relaſcher ſur leurs intereſts. Ainſi le réfectoir de la maiſon Profeſſe eſtant fort obſcur à cauſe qu'un voiſin faſcheux ne vouloit pas qu'on priſt du jour

dans un mur metoyen, quelque droit qu'on euſt d'en prendre de ce coſté-là, le Pere ne fit jamais aucune pourſuite en juſtice, & aima mieux manger plus de huit ans dans un lieu où l'on ne voyoit preſque goutte, que de troubler tant ſoit peu la paix. Enfin il eût patience juſqu'à ce qu'on puſt acheter la maiſon voiſine, & que le maiſtre vouluſt la vendre de luy-meſme.

Il prioit Dieu également pour les ennemis & pour les amis de la Compagnie. Il le faiſoit tous les jours pour le Souverain Pontife, & pour les Princes Chreſtiens, dont dépend la tranquilité publique. L'an mil cinq cens cinquante-cinq il dît à l'occaſion de la maladie de Jules III. que quand le Pape ſe portoit bien, il prioit pour luy une fois le jour, avec effuſion de larmes; mais que quand ſa Sainteté eſtoit malade, il ne manquoit pas de le faire deux fois réglément. Et l'an mil cinq cens cinquante-ſix, aprés que l'Empereur Charles-Quint ſe fut défait de tous ſes Royaumes entre les mains de Philippe II. Eléonor Maſcaregnas, qui avoit eſté gouvernante de Philippe, ſupplia par lettres le Pere Ignace de recommander à Dieu le nouveau Monarque, dont la bonne conduite importoit ſi fort au bien de l'Egliſe: il luy répondit, qu'il avoit couſtume de prier une fois chaque jour pour le Prince avant l'abdication de Charles-Quint, & que depuis il prioit tous les jours deux fois pour luy avec une affection particuliére.

Il excuſoit ordinairement les pechez d'autruy ſur la fragilité de la nature, ou ſur l'emportement de la paſſion : il ſauvoit quelquefois par l'intention une action blaſmable, en ſouſtenant que ce qui paroiſt criminel devant les hommes ne l'eſt pas toûjours devant Dieu. Que ſi le fait eſtoit ſi énorme & ſi évident, qu'on ne puſt le défendre en nulle maniére, il diſoit alors avec le Saint Eſprit : *Ne jugez point avant le temps, Dieu ſeul voit le fond des cœurs.*

Mais ſon amour envers le prochain éclatoit ſur tout où il s'agiſſoit du ſalut des ames : il ne refuſoit aucun travail qui leur fuſt utile, & il diſoit que ſi pour en ſauver une il luy euſt fallu ſouffrir les derniers opprobres, il les auroit ſouffert de bon cœur.

Eſtant déja vieux & accablé d'infirmitez, il fut appellé un jour pour confeſſer un homme qui ſe mouroit. Quoy-qu'il fuſt ce jour-là tout malade, & qu'il y euſt pluſieurs Peres dans la maiſon ſur qui il pouvoit ſe décharger d'un miniſtere ſi peu convenable à la diſpoſition où il ſe trouvoit, il alla paſſer la nuit auprés du moribond, & l'aida à mourir cheſtiennement.

Enfin il ne reſpiroit que la converſion des pecheurs, & ſon zele n'embraſſoit pas moins que toute la terre. Il avoit meſme pour les pecheurs une certaine tendreſſe qu'il n'avoit pas pour les autres hommes ; & cela eſtoit ſi connu, que le Frere du Pere François de Borgia

luy écrivant pour luy demander ſon amitié, *Je n'ay*, luy dit-il, *rien en moy qui mérite que vous m'aimiez, ſi ce n'eſt que je ſuis Frere du Pere François, ou que je ſuis un grand pecheur; & je doute lequel de ces deux motifs eſt le plus puiſſant pour vous engager à m'accorder la grace que je vous demande.*

Son humilité. Dés qu'il commença à ſervir Dieu, il eût une ſi profonde connoiſſance de ſon néant, & une ſi baſſe idée de luy-meſme, qu'on luy a ſouvent entendu dire que la vaine gloire eſtoit de tous les vices celuy qu'il craignoit le moins. Il ne laiſſoit pas de connoiſtre en luy les dons de Dieu, & comparant un jour avec l'autre, le profit preſent avec le paſſé, il diſoit que Manreſe qu'il appelloit ſa primitive égliſe, n'avoit eſté que ſon novitiat, & que noſtre Seigneur perfectionnoit tous les jours l'ouvrage qui n'eſtoit alors qu'ébauché. Mais ces diſpoſitions interieures ſi excellentes, ces illuſtrations divines, ces apparitions frequentes de JESUS-CHRIST & de la Vierge; ces douceurs continuelles d'une dévotion ſenſible ne ſervoient qu'à augmenter la mauvaiſe opinion qu'il avoit de luy. *Il faut que je ſois bien foible*, diſoit-il, *puis que j'ay beſoin de tant d'appuis extraordinaires pour me ſouſtenir.*

Il diſoit encore, que plus il faiſoit de fautes, plus il recevoit de faveurs du ciel; comme ſi ſes négligences & ſes infidelitez euſſent eſté la meſure des liberalitez & des careſſes

du

du Pere des miſericordes : & c'eſt auſſi ce qui luy faiſoit dire, qu'il eſtoit peut-eſtre le ſeul homme au monde qui uniſt en ſa perſonne des extrémitez ſi éloignées, tant de pechez & tant de graces.

Eſtant une fois ravi en eſprit, & élevé de terre au milieu d'une lumiére toute céleſte, on l'entendit s'écrier : *O Dieu infiniment bon, puis que vous ſupportez un miſerable pecheur comme moy !* De ſorte que la veûë de ſes miſeres ne le quittoit pas meſme dans l'extaſe.

Aprés cela il pouvoit, ce ſemble, parler de ſes raviſſemens & de ſes extaſes ſans nulle crainte de vanité. Il n'en parloit néanmoins que tres-rarement, & que pour fortifier ſes compagnons ; encore eſtoit-ce toûjours avec beaucoup de réſerve, & ſeulement à la naiſſance de la Compagnie : car quand elle fut bien fondée, il n'eſt pas croyable combien il eût ſoin de cacher les graces extraordinaires dont Dieu le favoriſa dans la ſuite.

Il ne parloit jamais de ce qui ſe paſſoit en ſon ame qu'avec des termes modeſtes ; & parce que ſur la fin de ſes jours il eût des ſentimens de piété les plus tendres que l'on puiſſe avoir, il diſoit que la bonté divine luy donnoit de la dévotion, à cauſe qu'eſtant déja vieil & infirme, il n'eſtoit plus propre qu'aux exercices de la vie interieure. Il ſigna quelque temps ſes lettres de la ſorte : *Pauvre de tout bien, Ignace.*

Il n'appelloit gueres la Compagnie que la petite Compagnie de JESUS. Quand on parloit en sa presence des fruits qu'elle faisoit dans le monde, & de ce qu'elle s'estoit étenduë en si peu de temps par toute la terre ; ou quand on tenoit quelque autre discours qui tournoit à son honneur, il se recueïlloit aussitost, la honte luy montoit au visage, & les larmes luy venoient aux yeux.

Le Pere Laynez luy demanda un jour confidemment, si ce qu'on disoit de luy estoit vray, qu'il eust un Archange pour son Ange gardien. Le Saint ne luy fit aucune réponse ; mais il devint rouge, & pour user des termes du Pere Laynez, il se troubla à peu prés comme feroit une honneste fille, qui estant seule dans sa chambre, seroit surprise par un inconnu à une heure indûë.

Ayant sceû qu'un Frere avoit dit à un autre que leur Pere Ignace estoit un grand Saint, il le reprit tres-séverement : *C'est avilir & deshonorer la sainteté*, luy dit-il, *que de la reconnoistre dans un pecheur comme moy :* il ajousta qu'une parole de cette nature n'estoit pas moins qu'un blaspheme.

Mais un pareil discours cousta peut-estre la vie au Pere Jacques d'Eguia ; c'estoit le confesseur du Pere Ignace. Quoy-que le Saint qui luy découvroit son interieur, pour ne pas marcher sans guide dans les voyes de Dieu, luy re-

commendaſt un profond ſilence, & qu'il euſt meſme puni ce bon Pere pour avoir parlé trop librement là-deſſus; Eguia ne pouvoit ſi bien ſe retenir, qu'il ne luy échapaſt certaines paroles qui faiſoient entendre ce qu'il n'oſoit dire. Il ſouhaitoit de ſurvivre au Saint quelques heures, afin de réveler ſans ſcrupule tout ce qu'il ſçavoit ; & il diſoit qu'on ne pourroit l'oûïr ſans étonnement. Le ſouhait du confeſſeur vint aux oreilles du Pere Ignace; & le ſentiment des Peres qui vivoient alors fut que le Saint demanda à Dieu qu'un tel ſouhait ne s'accompliſt pas. Quoy qu'il en ſoit, le Pere d'Eguia mourut peu de jours avant le Pere Ignace, & on n'a point ſceû ce que le Saint craignoit tant que ſon confeſſeur ne révelaſt.

Il deſiroit qu'on le jettaſt à la voirie aprés ſa mort, comme n'eſtant, diſoit-il, qu'un peu de boûë, & un fumier abominable.

Il dit un jour que tous ceux de la maiſon luy donnoient exemple de vertu & matiére de confuſion, & qu'il n'eſtoit ſcandaliſé que de luy-meſme. Il écrivit une fois à une perſonne de confiance, que jamais il ne traitoit des choſes de Dieu avec qui que ce ſoit, pas meſme avec les plus grands pecheurs, qu'il n'y appriſt, & qu'il n'y gagnaſt beaucoup.

Jamais homme ne fut moins attaché à ſon jugement que luy; & quand les choſes ſur leſquelles il déliberoit ne luy paroiſſoient pas évi-

dentes, il ſuivoit ſans peine l'avis des autres. Enfin quoy-qu'il euſt toutes les qualitez néceſſaires pour bien gouverner, & qu'il les euſt meſme dans un degré éminent, au ſentiment des hommes ſages qui l'ont connu, il ne ſe croyoit point capable d'eſtre ſuperieur; & il proteſtoit devant Dieu qu'il n'eſtoit propre qu'à obéïr.

Ses enfans le priérent à diverſes repriſes, & avec inſtance, de leur laiſſer des mémoires de ſa vie pour leur inſtruction: il ne voulut point y entendre au commencement; mais à la fin il ſe rendit, de peur ſans doute qu'ils ne cruſſent que ſa modeſtie l'empeſchoit de leur dire de grandes choſes. Il dicta donc ſur la fin de ſes jours au Pere Loûïs Gonzalez une relation ſimple & courte de ce qui luy eſtoit arrivé depuis ſa converſion juſqu'à l'année mil cinq cens quarante-trois: pour le reſte, il renvoya, non pas au Pere Jacques d'Eguia ſon confeſſeur, mais au Pere Jeroſme Nadal, à qui il s'eſtoit un peu ouvert de temps en temps. Il vouloit apparemment qu'on cruſt qu'il ne cachoit rien, & que tout ſe réduiſoit à ce qu'il avoit dit, & à ce que Nadal pouvoit dire. C'eſt ce qui s'appelle couvrir l'humilité ſous l'humilité, en fuyant meſme la réputation d'eſtre humble.

Son détachement du monde.

Depuis qu'il eût quitté une fois le monde, il conceût une extréme horreur pour tout ce que les mondains recherchent le plus; & il

rechercha ardemment ce qu'ils abhorrent davantage. S'il n'euſt eû égard qu'à luy-meſme, il euſt voulu paſſer pour fou dans l'eſprit des ſages du ſiécle; & ſi la charité du prochain, ou la bienſéance l'euſt permis, il n'auroit pas fait difficulté de paroiſtre aux yeux du peuple avec un habit extravagant.

Le mépris qu'Ignace avoit en général pour le monde, s'étendoit en particulier aux ſpectacles, aux magnificences des Cours, aux entrepriſes & aux conqueſtes des Princes: il trouvoit tout cela petit; & c'eſt ce qui le faiſoit s'écrier ſouvent en conſiderant les aſtres dans le ſilence d'une belle nuit, *Que la terre me ſemble vile, quand je regarde le ciel!*

Auſſi n'avoit-il de commerce avec les grands qu'autant que la gloire de Dieu & l'intereſt de la Religion le demandoient. Comme il en eſtoit fort conſideré, par la raiſon meſme qu'il ne cherchoit pas à l'eſtre, pluſieurs perſonnes s'adreſſoient à luy pour faire fortune par ſon entremiſe; mais il leur déclaroit nettement, qu'il n'avoit d'habitudes qu'à la cour céleſte, & que s'ils vouloient y avoir accés, il taſcheroit de les aider de ſes conſeils & de ſes priéres.

Il diſoit que le devoir d'un Religieux n'eſt pas d'introduire les gens à la cour, mais de les en retirer pour les porter à la ſolitude; & quand un ſéculier le preſſoit de luy rendre de bons

offices auprés d'un Prince ou d'un Cardinal : *Mon Frere*, répondoit-il, *je ne connois point de maiſtre plus grand ni meilleur que celuy que j'ay pris pour moy : ſi vous voulez eſtre de ſes domeſtiques, je vous y ſerviray de toutes mes forces & de tres-bon cœur.*

Il pratiquoit exactement ce que dit l'Apoſtre Saint Paul : *Quiconque eſt enrôllé dans la milice de Dieu, ne s'engage point dans les affaires du ſiécle.* Il ne s'intereſſoit pas meſme à ce qui touchoit ſes proches ; & un jour d'hiver qu'il eſtoit en oraiſon dans ſa chambre, le portier eſtant venu luy rendre des lettres de Loyola qu'on diſoit eſtre de conſequence, il prit le paquet, & le jetta au feu ſans l'ouvrir.

Sa niéce fille de ſon frere aiſné Dom Martin Garcie, & qui devint unique heritiére de la maiſon de Loyola, fut recherchée par divers Seigneurs. Le Duc de Najare & le Duc d'Albuquerque écrivirent au Pere Ignace en faveur d'un des prétendans, & le priérent de faire en ſorte que celuy pour qui ils parloient euſt la préference, parce que c'eſtoit un homme riche & de grande qualité. Le Pere leur répondit, qu'il ne prenoit nulle part au mariage de ſa niéce ; que ces ſortes d'affaires profanes n'avoient point de rapport à ſa profeſſion ; que depuis pluſieurs années il avoit renoncé au monde, & que ceux qui y renonçoient pour l'amour de JESUS-CHRIST devoient oublier les cho-

ſes de la terre, afin d'eſtre tout occupez de celles du ciel.

A force de combatre ſes inclinations naturelles, il en eſtoit devenu tellement le maiſtre, qu'il ne paroiſſoit en luy aucun mouvement déreglé. Son viſage eſtoit toûjours égal comme ſon eſprit; & les ſiens diſoient qu'il avoit un air tout céleſte, parce que la ſerénité eſtoit toûjours ſur ſon front & dans ſes yeux : ſi bien que pour traiter avec luy d'une affaire, ou pour en obtenir quelque choſe, il ne falloit ni étudier ſon humeur, ni obſerver les momens & les conjonctures favorables. L'empire qu'il avoit ſur ſes paſſions.

Sa moderation néanmoins n'avoit rien de languiſſant : car en réprimant les ſaillies de ſon naturel bilieux & emporté, il n'avoit pas perdu le feu qui eſt neceſſaire pour agir. On l'a veû ſouvent, lors qu'il s'entretenoit d'une maniére douce & tranquille avec quelques Peres, faire appeller quelqu'un qu'il vouloit corriger devant eux; & changeant de viſage tout-à-coup, parler d'un ton qui les faiſoit tous trembler : en ſuite dés que le coupable s'en eſtoit allé, reprendre ſon air de douceur, & continuër l'entretien avec la meſme tranquilité qu'auparavant.

Les évenemens les plus inopinez & les plus étranges ne faiſoient nulle impreſſion ſenſible ſur luy; & quelque faſcheux ou agreables qu'ils fuſſent, il n'en eſtoit ni plus triſte, ni plus gay.

Eſtant un jour en viſite dans une maiſon de Rome, lors qu'il commençoit à parler de Dieu, un homme envoyé exprés par les Peres de la Compagnie, & qui paroiſſoit tout émeû, luy vint dire quelque choſe à l'oreille. Il le renvoya ſans rien répondre, & pourſuivit ſon diſcours l'eſpace d'une heure. Quand il voulut ſortir, ceux qu'il eſtoit venu voir, luy demanderent ſi l'homme qu'on luy avoit envoyé ne luy avoit point annoncé quelque méchante nouvelle. *Ce n'eſt rien*, dît-il, *ſinon que les ſergens ſont chez nous, & qu'ils enlevent tous nos meubles. Mais cela ne m'inquiéte pas*, ajouſta-t-il en ſouriant: *S'ils emportent nos lits, nous coucherons ſur la terre, ainſi qu'il convient à des pauvres comme nous.*

Eſtant une fois malade, les medecins luy recommanderent de bannir toutes les penſées qui pourroient luy cauſer la moindre triſteſſe. Cela luy donna lieu d'examiner ce qui ſeroit capable de l'affliger en ce monde, ou du moins de troubler un peu la tranquillité de ſon ame. Il ne ſe preſenta qu'une ſeule choſe; & ce fut ſi la Compagnie venoit à perir. Il alla plus loin, & voulut ſçavoir combien dureroit ſa peine, au cas que ce malheur arrivaſt; & il luy ſembla que ſi cela ſe faiſoit ſans qu'il y euſt de ſa faute, il s'en conſoleroit en un quart d'heure de recueïllement.

Sa retenuë à parler, & combien il eſtoit

Un homme maiſtre de ſes paſſions l'eſt de ſa langue, pour peu qu'il ſoit né diſcret. Ignace gardoit

gardoit en parlant toutes les meſures que la raiſon & la charité preſcrivent. Il contoit les choſes ſimplement, ſans ſe ſervir d'aucun terme d'exagération, & laiſſant aux perſonnes qui l'écoutoient à peſer les circonſtances du fait, à tirer des conſequences, & à faire des réflexions. Quelque deſordre qu'il y euſt dans la conduite des Grands, & quelque publics que fuſſent leurs vices, ils n'en parloit point. Il couvroit d'un profond ſilence les fautes de ſes inferieurs ; & il dît une fois, qu'il s'eſtoit confeſſé d'avoir déclaré à trois perſonnes ce qu'il ne devoit déclarer qu'à deux pour l'amendement du coupable. Quelques années avant ſa mort, il promit à une perſonne de la ſervir en une certaine affaire : mais s'eſtant apperceû que la nature de l'affaire n'eſtoit pas tout-à-fait du miniſtere d'un Religieux, il ſe repentit de s'eſtre engagé, & dît à cette occaſion, *Je ne me ſouviens pas de m'eſtre tant échapé depuis onze ou douze ans, ni d'avoir rien promis dont je me repentiſſe aprés.*

puiſſant en paroles.

Ceux qui le connoiſſoient, avoient couſtume de dire que c'eſtoit un homme de peu de paroles ; mais que le peu qu'il diſoit avoit un grand ſens, & je ne ſçay quelle force à quoy on ne pouvoit réſiſter. Auſſi tournoit-il les eſprits de quel coſté il vouloit. Ribadenéyra eſtant jeune, n'eſtoit pas fort régulier ni fort ſage : ſon égarement alla juſqu'à ſecoûër le joug de l'obéïſſance, & à ne pouvoir ſouffrir la veûë

du Pere Ignace pour qui il conceût une ſecrete averſion. Le Pere l'ayant un jour appellé, ne luy dit que deux ou trois mots. Ribadenéyra ſe jetta à ſes pieds au meſme moment, & fondant en larmes, *Je feray, mon Pere*, dît-il, *je feray ce qu'il vous plaira.* Il s'agiſſoit des Exercices ſpirituels que le jeune homme n'avoit point encore voulu faire : il les fit, & ſe mit ſous la direction du Saint en qui il prit une entiére confiance.

Avant qu'il y euſt dans Rome une maiſon de catechumenes, on inſtruiſoit en celle de la Compagnie les Juifs qui demandoient le bapteſme. Un de ces catechumenes nommé Iſaac, qui avoit fait paroiſtre beaucoup d'ardeur pour la Foy, & qui venoit tous les jours au catechiſme dans le deſſein de ſe convertir, changea un jour de ſentiment, & aprés s'eſtre emporté en des paroles fort impies au milieu de l'inſtruction, ſortit tout furieux de l'égliſe. Le Pere Ignace alla au-devant de luy, *Demeurez avec nous, Iſaac*, luy dît-il. A ces paroles le Juif s'appaiſa, demeura dans la maiſon, & reprenant ſes premiéres penſées avec une nouvelle ferveur, receût enfin le bapteſme.

Sa conſtance dans ce qu'il entreprenoit pour Dieu, & ſa grandeur d'ame.

Quand le Saint avoit entrepris quelque choſe à l'honneur de Dieu, les difficultez & les obſtacles qui ſe rencontroient dans l'exécution l'animoient au lieu de le refroidir. Il attendit un jour quatorze heures de ſuite pour parler à un

Cardinal d'une œuvre de charité. Un autre jour qu'il devoit partir de Rome pour aller du costé de Naples, le temps devint si mauvais, que son compagnon le Pere Polanque luy conseilla de differer ce voyage. *Il y a trente ans*, dît-il à Polanque, *qu'aucun accident de cette nature ne m'a rien fait remettre au lendemain.*

Estant accablé d'infirmitez, & ayant sur les bras toutes les affaires de la Compagnie, il avoit besoin de secours en plusieurs rencontres. Cependant il s'en privoit quand la plus grande gloire de Dieu le demandoit; & on l'a veû quelquefois tout seul à Rome porter le faix des affaires, aprés avoir dispersé en divers lieux ceux qui estoient capables de le soulager. *Tout languissant que je paroisse,* disoit-il; *avec ce baston, j'irois à pied jusques en Espagne s'il en estoit besoin.*

Si la maladie l'obligeoit à garder le lit, & qu'il luy survint une affaire difficile, il paroissoit oublier son mal, & recouvrer sa santé en un moment: de sorte que quand il tomboit malade, ses enfans disoient, *Prions Dieu qu'il survienne à nostre Pere quelque affaire de consequence, il sera bientost gueri.*

Il supportoit les adversitez avec un courage invincible, & quelqu'un luy ayant demandé le chemin le plus seûr pour parvenir à la perfection en peu de temps, il répondit, que c'estoit de souffrir généreusement de grandes croix pour les interests de Dieu. La grace des persécutions,

ainſi qu'il parloit, eſtoit de toutes les faveurs divines celle qu'il eſtimoit davantage, & il ſembloit qu'il l'euſt obtenuë : car on a remarqué pluſieurs fois, que les autres Peres eſtant ſeuls, vivoient dans le calme; & qu'auſſitoſt que le Saint ſe joignoit à eux, il s'élevoit des tempeſtes de tous coſtez.

Sa confiance en Dieu.

Parmi toutes les traverſes de ſa vie, la confiance qu'il avoit en Dieu le ſouſtenoit tellement, qu'il ne craignoit rien lors que tout eſtoit à craindre. Dans les affaires difficiles qu'il entreprenoit pour le ſervice des fidelles, il s'abandonnoit quelquefois ſi fort à la Providence, que ceux qui en ces rencontres ne regardoient ſa conduite qu'avec les yeux de la chair, le trouvoient imprudent & temeraire. C'eſtoit auſſi une de ſes principales maximes, que qui veut faire de grandes choſes pour Dieu, doit bien ſe garder d'eſtre trop ſage; & il diſoit que ſi les Apoſtres euſſent conſulté les lumiéres de la prudence humaine, ils n'euſſent jamais entrepris la converſion du monde.

Il dît un jour, ſelon ce principe, que ſi Dieu l'appelloit au-delà des mers, & que le Vicaire de JESUS-CHRIST luy commandaſt de partir en diligence, il ſe jetteroit dans la premiére barque qu'il rencontreroit, quelque mal équipée qu'elle fuſt, quand meſme elle ſeroit ſans voiles & ſans gouvernail. *Quelle prudence y auroit-il à cela, mon Pere*, dît quelqu'un

qui estoit present? *La prudence*, repartit Ignace, *est la vertu de celuy qui commande, & non pas de celuy qui obéït.*

Lors que les temps estoient plus fascheux, & qu'il n'y avoit nulle apparence de secours du costé des hommes, il ne laissoit pas de recevoir beaucoup de gens en la Compagnie; & il dît à un Pere qui s'en étonnoit, qu'il falloit d'autant plus esperer en Dieu, que les choses paroissoient plus desesperées. *Quel mérite aurions-nous à esperer*, disoit-il, *si nous avions un fonds asseûré, ou des ressources certaines? Quand on voit ce qu'on espere, ce n'est plus une esperance, puis que nul n'espere ce qu'il voit.*

Nicolas Bobadilla ne pouvant comprendre d'où le Pere Ignace tiroit de quoy nourrir tant de gens, & l'interrogeant un jour là-dessus, le Pere luy fit un détail des aumosnes qu'on leur faisoit réglément. *Tout cela ne suffit pas pour la moitié de ce que nous sommes*, dît Bobadilla. *Eh quoy donc*, repartit le Saint, *ne dépendrons-nous en rien de la Providence? Et ne faut-il se reposer sur les soins du Pere céleste qu'autant qu'il plaist à la charité des fidelles? Pour moy, je trouve dans les mains de Dieu ce qui me manque dans celles des hommes, & s'ils ne me donnoient rien, je trouverois en luy toutes choses.*

Le Marquis de Sarria Ambassadeur du Roy Catholique auprés du Pape receût un jour froidement le Pere Ignace contre sa coustume, &

cette froideur venoit de ce que le Pere n'employoit pas assez le Marquis dans les occasions où il s'agissoit des interests de la Compagnie. Le Pere Ignace qui devina la cause du changement de l'Ambassadeur, dît en s'en retournant à Ribadenéyra, qui estoit son compagnon, que depuis plus de trente ans nostre Seigneur luy avoit appris à se servir des secours humains de telle maniére qu'il n'y fondast pas ses esperances; & qu'il feroit entendre à l'Ambassadeur que des gens comme eux ne devoient pas se prévaloir du credit des Grands au préjudice de la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu.

Sa prudence dans les choses spirituelles.

Il receût une grace particuliére pour la direction des ames; & ce don de Dieu fut en luy dans un si éminent degré, que plusieurs personnes le venant consulter sur leurs peines interieures, & ne pouvant bien les luy expliquer, il les leur disoit comme s'il eust veû clairement le fond de leurs consciences.

Il avoit pour maxime, qu'il ne faut pas accommoder les affaires à soy, mais qu'il faut s'accommoder aux affaires; & il appliquoit cette regle de prudence aux choses de piété. Ainsi il condamnoit les directeurs qui veulent réduire tout le monde à leur maniére d'oraison & à leur genre de vie. Il disoit que cette sorte de conduite est tres-perilleuse, & que ces directeurs-là n'entendent gueres la vie spirituelle, ne sçachant pas que les dons du ciel sont dif-

ferents, & que tous les fidelles ne vont pas à Dieu par la meſme voye. Il diſoit meſme que bien qu'il y ait parmi les vertus & les actes des vertus divers degrez d'excellence, le plus ſublime & le plus parfait n'eſt pas toûjours le meilleur pour chaque perſonne en de certaines circonſtances; & que ſi Dieu dans la priére excite une ame à la componction, elle ne doit pas tourner ſon cœur d'un autre coſté, ni ſe réjoûïr par exemple des perfections infinies de la Majeſté divine.

Il diſoit que ceux qui font de longues priéres doivent eſtre fort ſur leurs gardes, pour ne pas abuſer du commerce qu'ils ont avec Dieu: qu'il y a des perſonnes naturellement opiniaſtres, qui à force de prier ſans garder les regles de la diſcretion, ni ſans avoir bien envie de vaincre leur jugement propre, ſe deſſechent le cerveau, & s'enteſtent ſi fort de leurs penſées, qu'on ne peut leur rien oſter de l'eſprit; qu'il y en a d'autres, qui perſuadées que tout ce qu'elles ſentent dans l'oraiſon vient de Dieu, prennent leurs ſentimens pour la regle de leur conduite, & ne ſuivent que les mouvemens de la nature, en penſant ſuivre les mouvemens de la grace. Il ajouſtoit que les perſonnes ſéduites de la ſorte tomboient ſouvent en des erreurs tres-groſſiéres, & que leurs cheûtes décreditoient l'oraiſon parmi les gens du monde qui s'en prenoient à l'oraiſon meſme, & non pas

au mauvais uſage qu'on faiſoit d'une ſi ſainte pratique: qu'au reſte quelqu'éclairez que nous fuſſions, nous ne devions jamais juger des choſes divines par des veûës humaines; mais que nous devions toûjours ſoumettre noſtre jugement aux principes de la Foy & à l'autorité de l'Egliſe, n'eſtant pas juſte que les choſes certaines ſoyent reglées par celles qui ſont douteuſes; & eſtant raiſonnable au contraire que les choſes douteuſes ſe décident par celles qui ſont certaines.

Il eſtimoit bien davantage l'eſprit de mortification que l'eſprit d'oraiſon, ou pour mieux dire il croyoit que ces deux eſprits ſont inſéparables, & que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre. Quelqu'un loûant en ſa preſence un ſaint Religieux, & diſant que c'eſtoit un homme de grande oraiſon: *Ajouſtez*, dit-il, *que c'eſt un homme de grande mortification.* Par ce mot il entendoit la mortification de l'eſprit plûtoſt que celle du corps: car bien qu'il jugeaſt les auſteritez neceſſaires pour appaiſer les révoltes de la chair, ou pour expier les pechez, il en faiſoit peu de cas ſi l'interieur ne les animoit: & c'eſt pour cela qu'il veut dans les Conſtitutions, que le principal ſoin des Religieux de la Compagnie ſoit de chercher en noſtre Seigneur la plus grande abnégation d'eux-meſmes, & autant qu'il ſe pourra, une mortification continuelle en toutes choſes.

Quand

Quand on luy demandoit une voye abrégée pour la perfection, il disoit que la plus courte & la plus seûre estoit de se vaincre. Il dît une fois à un jeune Frere qui estoit violent, *Domptez-vous, mon Frere, domptez-vous; car si vous le faites, vous aurez une plus belle couronne dans le ciel que ceux à qui la vertu couste peu.* Une autre fois le Pere Loûïs Gonzalez qui avoit soin de la discipline domestique, se plaignant de ce mesme Frere: *Ayez patience*, luy dît le Saint, *celuy dont vous estes si mal content a plus avancé en un mois que tel & tel en un an;* & il luy nomma deux autres Freres qui avoient l'humeur douce, & qui passoient pour des modelles de sagesse.

Ayant sceû qu'un Pere naturellement colere & chagrin, se retiroit de la compagnie des autres aprés les repas, pour éviter l'occasion de faire des fautes: *Vous vous trompez*, luy dît-il; *c'est en résistant, & non pas en fuyant, qu'on surmonte ces sortes de vices.*

Il préferoit le moindre acte de charité, d'humilité, & de patience aux plus hautes connoissances aquises ou infuses. Aussi aimoit-il plus un homme simple fort interieur & plein de l'amour de Dieu, qu'un homme docte peu fervent & peu dévot. Néanmoins à parler en général, il prenoit plus de soin du sçavant, à cause que le prochain en pouvoit tirer plus de secours.

Il vouloit sur tout que ses enfans s'adonnassent aux exercices de la vraye dévotion, sans se mettre en peine de gousts spirituels, de visions, de ravissemens. Quoy-que Dieu luy fist continuellement de ces faveurs signalées, il disoit qu'on ne devoit jamais les souhaiter, qu'on devoit mesme les fuïr, & les tenir pour suspectes; que quand Dieu les communiquoit, il falloit les recevoir avec crainte, & n'en point parler, à moins que l'obéïssance ou la charité n'y obligeast. Enfin il ne jugeoit de la perfection d'une ame que par la pratique des vertus solides, jusqu'à dire qu'il valoit mieux bien connoistre son néant, que d'avoir des révélations ou des extases; & que c'estoit moins de ressusciter les morts, que de mortifier ses passions.

L'an mil cinq cens cinquante-trois un Religieux de Saint Dominique nommé le Pere Renauld, homme venérable par son âge & par sa vertu, vint voir un jour le Général de la Compagnie, & luy dît en presence de Ribadenéyra, qu'il y avoit à Boulogne une Religieuse de leur Ordre doüée d'un don d'oraison éminent; qu'elle estoit souvent ravie en esprit, & que durant ses extases elle ne sentoit rien, pas mesme le feu qu'on luy appliquoit; mais qu'elle revenoit à elle dés que sa Superieure luy commandoit quelque chose. Il dît encore que cette fille avoit quelquefois les stigma-

tes aux pieds, aux mains, & au coſté, & que le ſang couloit de ſa teſte, comme ſi elle euſt eſté couronnée d'épines. Il ajouſta, que ne croyant pas ſur le bruit commun tout ce que l'on en diſoit, il avoit voulu s'en éclaircir par ſes yeux, & qu'il n'en pouvoit plus douter aprés ce qu'il avoit veû. Il demanda en ſuite au Pere Ignace ce qui luy ſembloit d'une choſe ſi merveilleuſe. *De tout ce que vous venez de dire*, répondit le Saint, *rien ne me ſemble moins ſuſpect que cette prompte obéïſſance*, & il ne s'expliqua pas davantage.

Le Religieux s'en eſtant allé, Ribadenéyra ſupplia le Pere Ignace de luy dire ſon ſentiment ſur la Beate de Boulogne. Le Pere luy dît que c'eſtoit le propre de Dieu d'operer dans l'ame, & de répandre en elle l'onction de ſon eſprit; qu'il le faiſoit quelquefois avec tant d'abondance, que la plenitude de la grace qui rempliſſoit l'ame rejaliſſoit ſur le corps: mais que cela n'arrivoit que rarement, & qu'à des perſonnes fort cheries de Dieu. Il ajouſta que le démon qui ne pouvoit agir dans le fond de l'ame, avoit couſtume de contrefaire au dehors les operations divines, pour impoſer par ces apparences. Ribadenéyra comprit d'un tel diſcours que la Religieuſe pouvoit bien eſtre trompée avec ſes raviſſemens & ſes ſtigmates; & on reconnut en effet que toute ſa ſainteté prétenduë n'eſtoit qu'une ſubtile illuſion du malin eſprit.

L'an mil cinq cens quarante & un Martin de Sainte Croix, qui eſtoit alors novice de la Compagnie, qui fut depuis Recteur du college de Conimbre, & qui mourut ſaintement à Rome l'an mil cinq cens cinquante-ſept, eſtant en converſation avec le Pere Ignace, vint à parler de la fameuſe Magdelaine de la Croix. Il raconta les merveilles qu'il en avoit oûï dire en Eſpagne : il dît qu'il l'avoit entretenuë à Cordoûë, & qu'elle luy avoit paru une des plus ſages & des plus ſaintes femmes du monde. Le Pere fit une forte réprimande au novice de ce qu'il parloit ſi avantageuſement de cette femme, & luy dît que ceux de la Compagnie ne devoient pas eſtimer la ſainteté par des dehors éclatans.

Une autre fois il reprit tres-ſéverement un Pere qui s'entretenant avec un novice luy propoſoit l'exemple de quelques hommes d'oraiſon, qui eſtoient dans des voyes extraordinaires, & qui avoient des extaſes, à ce qu'on diſoit : car ſa penſée eſtoit que ceux qui commencent ne doivent point entendre parler de ces ſortes de choſes, & que les novices de la Compagnie en doivent eſtre fort éloignez, de peur qu'au lieu de s'établir dans les ſolides vertus, ils ne courent aprés ce que la vie interieure a de ſpecieux.

Enfin il traita avec la derniére rigueur un Preſtre de la Compagnie, grand théologien,

Catelan de nation, & nommé Soldevilla, qui ſe meſloit d'enſeigner à quelques jeunes gens du college Romain de nouvelles maniéres d'oraiſon, fort differentes de la methode commune. C'eſtoit dans le fonds un homme de bien, mais tant ſoit peu viſionnaire, & en qui la vivacité de l'imagination l'emportoit ſur la ſolidité du jugement. Ce Pere contemplatif aſſembloit la nuit ſes diſciples, pour leur expliquer je ne ſçay quelle doctrine myſtique, & pour la leur faire pratiquer ſecretement; comme ſi la contemplation eſtoit un art, & qu'il y en euſt d'autre maiſtre que le Saint Eſprit. Dés que Saint Ignace ſceût ce qui ſe paſſoit, il ne manqua pas d'y mettre ordre: car aprés avoir fait faire à Soldevilla des diſciplines publiques dans le refectoir du college Romain, & dans celuy de la maiſon Profeſſe, il le chaſſa de la Compagnie, & n'eût pas plus d'égard à ſa profonde érudition, qu'il en avoit eû à l'illuſtre naiſſance d'un parent du Vice-Roy de Sicile & d'un fils du Duc de Bragance qu'il avoit renvoyez peu de jours auparavant, parce que c'eſtoient des eſprits ſuperbes & inquiets.

Il attiroit les gens à Dieu dans la converſation en parlant de Dieu, & il diſoit que ce moyen de gagner les ames eſtoit propre de ſon inſtitut. Il ne jettoit pas d'abord les gens du monde ſur des diſcours de piété: il les entretenoit au commencement de ce qui convenoit

à leur profeſſion & à leur eſprit. Il parloit de commerce avec les marchands, de guerre avec les ſoldats, de politique avec les hommes d'état; & de là prenant occaſion d'un autre diſcours, il les exhortoit familiérement à gagner le ciel, à vaincre leurs vices, à gouverner leurs paſſions. C'eſt ce qu'il appelloit entrer par leur porte, & ſortir par la noſtre.

Néanmoins quand certaines gens oiſifs qui ne cherchent qu'à perdre le temps, luy rendoient viſite, il ne les ménageoit pas: il commençoit par leur parler de la mort, du jugement, de l'enfer; & il diſoit que s'ils l'écoutoient volontiers, ils en deviendroient meilleurs, & que s'ils ne prenoient pas plaiſir à l'entendre, ils ne reviendroient plus.

Il diſoit qu'on devoit fuïr la familiarité de toutes les femmes, meſme de celles qui ſont dévotes; que le commerce le plus innocent qu'on ait avec elles, fait toûjours tort à la réputation, quand il ne bleſſeroit pas la conſcience; & que ſi on n'eſt pas bruſlé du feu, on eſt noirci de la fumée.

Il diſoit que peu de gens comprenoient bien ce que Dieu feroit d'eux, s'ils le laiſſoient faire; qu'il faut que les hommes apoſtoliques faſſent pour ſauver les ames, ce que fait le démon pour les perdre, c'eſt à dire qu'ils étudient en général les mouvemens du cœur humain, & en particulier le penchant de chaque perſon-

ne ; que les qualitez naturelles doivent eſtre miſes en œuvre par l'eſprit interieur, & que les moyens qui rendent l'inſtrument ſouple & propre à eſtre manié de la main de Dieu, comme ſont l'humilité, le mépris du monde, la pureté d'intention, valent beaucoup mieux que les moyens qui rendent l'inſtrument capable d'agir de luy-meſme, comme ſont l'eſprit, le ſçavoir, & l'éloquence ; que les ouvriers évangeliques viennent mieux à bout de leurs deſſeins en cedant, qu'en réſiſtant, & qu'un petit bien obſcur fait avec édification, glorifie plus Dieu, que mille bonnes œuvres d'éclat qui ſeroient des ſujets de murmure & de ſcandale ; qu'il ne faut pas ſe laiſſer ſéduire par un certain zele qui nous rend inquiets ſur les deſordres du monde ; que nous devons commencer par nous réformer nous-meſmes, & voir en ſuite, pour ce qui regarde les autres, de quoy Dieu nous demandera compte au jour du jugement univerſel ; enfin que la raiſon qui nous diſtingue des beſtes, doit ſervir non ſeulement de bride à nos paſſions, mais auſſi de regle à nos vertus, en ſorte que dans le bien que nous faiſons, nous agiſſions toûjours avec meſure, & que noſtre ferveur ne nous emporte jamais au-delà des bornes de noſtre état.

Voilà les vertus & les maximes principales qui furent recueïllies, & dont l'on preſenta un extrait au Pape. On fit en meſme temps un

recueïl des guerisons obtenuës de Dieu par les merites d'Ignace ; & on ne manqua pas d'y mettre la delivrance d'un possedé d'où le Saint avoit chassé le démon dans le temps qu'il fut élû Général de la Compagnie.

Ce possedé estoit un jeune valet de la maison, Basque, nommé Matthieu. Sathan s'empara de luy en l'absence d'Ignace, qui estoit allé consulter le Pere Theodose Religieux de Saint François, sur son élection, ainsi que nous avons dit, & qui demeura trois jours au monastere en retraite. Le démon qui entra dans le corps de ce pauvre enfant, le tourmentoit horriblement jour & nuit. Il le jettoit tantost contre terre, & tantost l'élevoit en l'air : il le rendoit quelquefois immobile, & si pesant, qu'à peine dix hommes pouvoient-ils le remuër. Quelques-uns dirent au démon qu'Ignace reviendroit bientost, & qu'il le chasseroit du corps de Matthieu. A ces paroles le malin esprit devenant plus furieux, & jettant des cris effroyables, dît par la bouche du possedé, qu'on ne luy nommast point Ignace, & que c'estoit le plus grand ennemi qu'il eust au monde. Le Saint estant revenu, fit sur le démoniaque une courte priére, qui le delivra entiérement du démon.

Depuis ce temps-là le nom d'Ignace fut redoutable aux puissances de l'enfer, & on a entendu quelquefois les possedez s'écrier au

milieu

milieu des exorcifmes, à la veûë d'une image du ferviteur de Dieu, *Où eſt ton pouvoir, Lucifer, puiſqu'un peu de papier avec la figure d'un Preſtre, nous fait fuyr ſans que nous puiſſions réſiſter? Ha Dieu, comment nous privez vous de la gloire pour la donner à un petit Preſtre boiteux?*

Une de fes lettres eût le mefme effet à l'égard des malins efprits qui infeftoient le college de Laurette, & que les exorcifmes accouftumez n'avoient pû chaffer : car dés que la lettre fut leûë publiquement, le bruit ceffa, & les fpectres difparurent.

Bien que ceux qui rapporterent toutes les chofes que je viens de dire, fuffent des perfonnes de bon fens & de probité, tout fut examiné à la rigueur felon les formes ordinaires. Ces procedures eftant achevées, l'an 1609. Paul V. à la priére des plus grands Princes de l'Europe, déclara Ignace Bienheureux, & permit qu'on en dift la meffe & l'office. On travailla les années fuivantes au procés de fa canonifation, & on rechercha tout de nouveau fes vertus avec fes miracles. Six cens foixante témoins interrogez juridiquement, dépoferent en faveur de fa fainte vie. Plus de deux cens miracles bien averez furent produits en mefme temps, qui font rapportez dans les actes de la canonifation, & dont les principaux ont efté recueïllis par divers auteurs. Sa béatification.

Les villes & les peuples qui avoient le plus

d'obligation au Bienheureux Ignace, écrivirent à Paul V. pour presser la canonisation de leur saint bienfacteur, & leurs requestes furent appuyées de celles des Princes & des Princesses, particuliérement de Philippe II. & de Philippe III. Rois d'Espagne, de Sigismond Roy de Pologne, d'Henry le Grand Roy de France, de Marguerite Reine d'Espagne, & de Marie d'Austriche Imperatrice, femme de Maximilien II.

Aprés la mort de Paul V. Maximilien Duc de Baviére & Ferdinand Empereur écrivirent des lettres tres-fortes à Grégoire XV. Le premier ne demandoit point d'autre récompense au Saint Siége pour tout ce qu'il avoit fait dans la guerre de Prague contre les hérétiques rebelles, que la canonisation d'Ignace; & l'autre disoit qu'il estoit de l'honneur & de l'interest de l'Empire, qu'on mist au nombre des Saints, l'Instituteur d'une Religion qui avoit ce semble esté choisie de Dieu pour la défense de l'Allemagne.

Mais le Roy de France Loûïs XIII. fut de tous les Princes Chrestiens, celuy qui écrivit là-dessus avec le plus de chaleur. Il déclara au Souverain Pontife dans sa lettre du 14. de février de l'année 1621. qu'ayant receû des enfans d'Ignace les premiers principes de la Foy & des bonnes mœurs, & estant fort satisfait d'eux pour le regard de sa conscience, qui estoit entre leurs mains, il desiroit leur faire ressentir

des effets de sa bienveillance en cette rencontre; que les faveurs qu'il pourroit jamais recevoir de Sa Sainteté, pour insignes qu'elles fussent, ne le toucheroient point comme celle qu'il luy demandoit; qu'une telle demande estoit digne du Fils aisné de l'Eglise; que ce titre glorieux qu'il avoit hérité de ses prédecesseurs, & qui luy donnoit du zele pour l'avancement de la Religion catholique, l'obligeoit de poursuivre la canonisation d'Ignace, dans l'esperance que l'intercession de ce Bienheureux luy seroit un puissant secours pour bannir de son Royaume les hérésies & les vices; enfin que la France ayant eû le bonheur de voir ce serviteur de Dieu, non seulement faire ses études, & choisir des compagnons dans l'Université de Paris, mais aussi jetter les fondemens de sa Société à Montmartre, dans l'église des Martyrs, il esperoit des benédictions nouvelles, s'il contribuoit quelque chose à le faire bientost canoniser.

Grégoire XV. ne pût résister à des priéres si pressantes & si justes. Il canonisa le Bienheureux Ignace avec toutes les cerémonies accoustumées le douziéme de Mars de l'année mil six cens vingt-deux, qui est le jour que l'Eglise honore la mémoire de Saint Grégoire le Grand. Urbain VIII. qui succeda à Grégoire XV. mit le Saint en suite dans le martyrologe Romain, & parmi les differentes for- Sa canonisation.

mules qu'on luy presenta, il choisit la suivante, qu'il composa luy-mesme en partie. *Le 31. de juillet à Rome Saint Ignace, Confesseur, Fondateur de la Compagnie de* JESUS, *illustre pour sa sainteté, pour ses miracles, & pour le zele qu'il eût à étendre la Religion catholique par tout le monde.*

Sans sortir du caractere d'historien, je puis ajouster aux paroles d'Urbain VIII. celles que Grégoire XV. dît de Saint Ignace en le canonisant : elles sont tirées de l'Ecclesiastique, & le Saint Esprit les a dites de Josué. *Il a esté grand selon le nom qu'il portoit, tres-grand pour le salut des élûs, pour la défaite des ennemis de Dieu, & pour la conqueste de l'heritage d'Israël.*

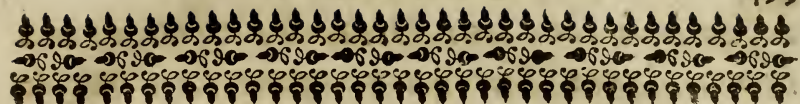
C. 46.

Mais en achevant la vie de ce glorieux Patriarche, si j'osois dire quelque chose à sa loûange, je luy appliquerois ce que Saint Jerosme écrit à Saint Augustin.

Catholici te conditorem antiquæ rursum fidei venerantur atque suspiciũt; & quod signum majoris gloriæ est, omnes Hæretici detestantur & persequuntur. *Tom. 2. Ep. 80.*

LES CATHOLIQUES VOUS REVERENT ET VOUS ADMIRENT COMME LE RESTAURATEUR DE L'ANCIENNE FOY; ET CE QUI SEMBLE ENCORE PLUS HONORABLE, TOUS LES HERETIQUES VOUS HAÏSSENT, ET VOUS PERSECUTENT.

FIN.



LETTRE DE LOUIS XIII. ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE AU PAPE GREGOIRE XV.

TRES-SAINT PERE,

Puis qu'il n'y a point de meilleur commencement que celuy d'une action tendante à la gloire de Dieu : vostre Sainteté aura pour agréable, que ma premiére demande à son entrée du gouvernement de l'Eglise sainte, soit d'une œuvre qui fasse non moins reluire sa piété paternelle, que croistre les devots sentimens qu'il plaist à Dieu me donner. Les premiéres instructions que j'ay receuës en la Foy & bonnes mœurs ont esté des Péres Jesuites; ils ont eû jusques à present la direction de ma conscience, dont je demeure tres-satisfait, & desireux de faire

ressentir à tout leur Ordre les effets de ma bienveillance. Sur quoy ayant sceû que le procés de la canonisation du Bienheureux Ignace Instituteur dudit Ordre estoit fait, & qu'il ne restoit plus que le vouloir de vostre Sainteté à parfaire ce bon œuvre : j'ay bien voulu la supplier, comme je fais tres-affectueusement, que son bon plaisir soit de le déclarer & mettre au nombre des Saints que nostre Mere Sainte Eglise révere & honore pour tels. Les faveurs que j'auray à recevoir pour grandes qu'elles soient, ne me seront point toutes à telle consolation comme celle-cy seule, qui outre les benedictions que j'en espere, comblera de prosperitez son gouvernement. La Providence divine qui inspire les cœurs & en retient les mouvemens, n'a pas permis que cette dévotion empreinte dans mon cœur depuis quelques années, ait esté plûtost manifestée, réservant à vostre Sainčteté cette action tant célebre, & à moy le bonheur que de luy faire cette demande qu'elle trouvera digne du Fils aisné de l'Eglise. Ce titre non moins gravé en mon ame, que dignement possedé de mes prédecesseurs, me donne une forte émulation à l'avancement de nostre sainte Religion, &

me fait affectionner davantage ladite canonisation, sur l'espoir que j'ay que l'intercession de ce Bienheureux me sera un puissant secours à faire ce pourquoy Dieu l'a envoyé en ce monde, & à quoy cét Ordre s'employe tant utilement. Mon Royaume a eû cette benediction, que ce Serviteur de Dieu soit venu en ma ville de Paris apprendre les sciences, qu'à mesme lieu il assembla ses compagnons, & commença sa Société en l'église des Martyrs à Montmartre. J'espere de nouvelles benédictions si vostre Sainteté octroye qu'à ma priére il soit tost canonisé. Comme c'est la premiére que je luy fais, je la supplie qu'elle tienne ce rang és saintes & bonnes actions attenduës de son Pontificat, lequel je prie le Créateur vouloir agréer à son honneur & gloire, à l'édification de son Eglise, & au bien de toute la Chrestienté. De Paris ce 14. Février 1621. Signé, LOUIS.

TABLE

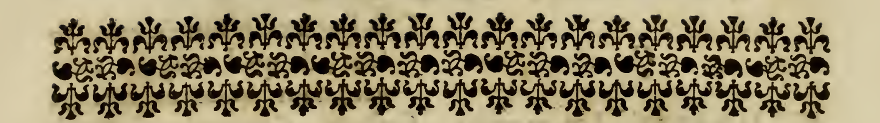


TABLE DES MATIERES.

A

ABYSSINS. Leur Religion, 379. 380
Alphonse Salmeron, un des premiers compagnons de Saint Ignace, 135
Son suffrage pour l'élection du Général, 215
Il est envoyé en Irlande en qualité de Nonce, 222
Il est choisi pour le Concile de Trente, & il y assiste en qualité de Theologien du Pape, 264. 279
Il est envoyé à Ingolstad, 319
André Oviédo, remis dans la bonne voye par Saint Ignace, 308
Il est exact dans la discipline réguliére, 360
Il refuse un Evesché, qu'il accepte aprés par obéïssance, 383
Antoine de Cordoüe entre dans la Compagnie pour n'estre point Cardinal, 344
Antoine, Hermite de Bassano. Sa charité envers deux compagnons de Saint Ignace; il méprise S. Ignace, 176. 178
Antoine Monis apostat de la Compagnie. Il y rentre, & y meurt saintement, 278
Apparitions, de Saint Pierre, de la Vierge, de JESUS-CHRIST, du Pere Eternel à Saint Ignace, 10. 18. 67. 182. 258. 452. 455
De Saint Ignace à Jean Pascal, 444
Assistens du Général de la Compagnie; en quoy consiste leur office, 250

B

BARNABITES. On veut les unir au corps de la Compagnie, 350
L'estime qu'ils avoient pour Saint Ignace, & la Lettre qu'ils écrivirent à la Compagnie aprés sa mort, 438
Barthelemi Guidiccioni Cardinal, contraire d'abord, & favorable en suite à la confirmation de la Compagnie, 206. 211
Barthelemi Torrez Docteur de Salamanque, son témoignage en faveur des Exercices de Saint Ignace, 374

RRr

C

CHARITÉ. Les moyens que Saint Ignace prescrit pour l'entretenir parmi les siens, 253. 254
Charité de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.
Charles-Quint. Son absence cause des troubles de Castille, 6
Il fait faire une Formule de Foy appellée *L'Interim*, 304
Il chasse Bobadilla de sa Cour & des terres de l'Empire, 304
Il se broüille avec le Pape, 400
Chartreux. L'Ordre des Chartreux affectionné à la Compagnie, 322
Chasteté. La Compagnie fait profession d'une chasteté angélique, 142
Chasteté de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.
Claude le Jay, un des premiers compagnons de Saint Ignace, 155
Sa sa sainte vie, 185
Il assiste au Concile de Trente, 279
Il refuse l'Evesché de Trieste, 282
Il est Confesseur du Duc de Ferrare, 295
Il est envoyé à Ingolstad, 319
César Baronius Cardinal expose & honore le premier l'Image de Saint Ignace,
Coadjuteurs spirituels, ce qu'ils sont, & quel rang ils tiennent dans la Compagnie, 243
College Germanique établi dans Rome, 346.347
College Romain fondé d'abord par François de Borgia, 329
Aprés par Grégoire XIII. 330
Modele des autres Colleges, 418
Compagnons de Saint Ignace gagnez à Dieu. 134
Ils font leurs premiers vœux à Montmartre, 141
L'union qui est entre eux, 143
Rafinement d'un Héretique sur leur nombre de dix, 155
Ils partent de Paris pour l'Italie, & ce qui leur arrive en chemin, 167
Ils servent les malades dans les Hospitaux de Venise, 170
Ils vont à Rome, & ce que le Pape dit d'eux, 170. 171. 172
Ils demeurent quarante jours en retraite, & en pénitence, pour se disposer à leurs premiéres Messes, 174
Ils se partagent en diverses villes pour y travailler, 175. 180
Ils preschent en diverses églises de Rome, 191
Ils sont persecutez dans Rome, & y soulagent les pauvres, 193
Quelques-uns d'eux sont employez par le Pape, 185. 207. 222

Ils élisent Saint Ignace Général, 214
Les Suffrages de quelques-uns, 215
Ils font leur Profession solennelle dans l'Eglise de Saint Paul, 217
Compagnie de Jesus. Ses commencemens & sa naissance dans Paris, 140. 141
Sa fin, & les moyens dont elle se sert pour y parvenir, 229. 230
Son nom, & d'où elle l'a pris, 181
Elle est érigiée en Religion, & son institut est confirmé par Paul III. 213
Elle n'a point d'habit particulier, 232
Elle n'a point d'austeritez d'obligation, 233
Elle n'a point de Chœur, 234
Le choix qu'on fait des personnes; & ce qui empesche d'estre receû en la Compagnie. 235
De quelle maniére on éprouve & on cultive les Novices, 238
L'ordre des estudes pour ceux qui ont achevé leur novitiat, 239
La piété jointe à l'étude dans la Compagnie, 241
Les divers degrez qui y sont, 243
Son gouvernement est monarchique, mais temperé, 246. 251
L'union des membres avec leur chef & entre eux, 253
Moyens inventez par Saint Ignace pour la conservation de la Compagnie, 254
Elle commence à instruire la Jeunesse dans les Lettres, 288. 289.
Elle ne s'assujétit point au gouvernement des Religieuses, 292
Elle entre dans l'Affrique & dans l'Amérique, 302
Elle est maltraitée en Allemagne, 304
En Espagne, 305. 373
En France, 330. 412
Elle est aimée des Souverains Pontifes, 404, *& suiv.*
Confiance. La confiance en Dieu de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.
Conversation. Moyen propre de la Compagnie pour porter les ames à Dieu, 485
Constitutions de la Compagnie. De quelle maniére Saint Ignace les écrivit, 227
Elles sont divisées en dix parties, 256
Elles sont confirmées par le Saint Siége, 325

D

Decret de la Faculté de Théologie de Paris contre les Jesuites, 413
Démon. Il tasche de faire perir Saint Ignace, 17
Il le tente, 28. 31. 81
Ce qu'il dit du Saint par la bouche des possedez, 488

Il redoute le nom d'Ignace, 488. 489

Dignitez Ecclesiastiques, interdites à la Compagnie, 255. 256

Contraires à l'esprit de la Compagnie, 284. 285. 287

E

EGLISE. La face de l'Eglise quand Saint Ignace parut au monde, 1. 2. 211

L'Eglise Catholique est la vraye Eglise, 163. 387. *& suiv.*

Epistre de l'Obéïssance, 369

Examen particulier. Ce que c'est, & comment il se pratique, 58. 59

Exercices spirituels de Saint Ignace, leur plan, & leur ordre, 45. 46. *& suiv.*

Ils sont différens des exercices de Cisneros, 59

Ils sont estimez de plusieurs grands hommes, 147. 321. 184. 374. 375. *& suiv.*

Ils sont attaquez & examinez, 147. 374

Ils sont approuvez du Saint Siége, 297

Extases. On doit les estimer peu sans les vertus solides, 482. 483

Extases de S. Ignace. *Voyez* Ignace.

F

FERDINAND II. Empereur, tres-zelé pour la canonisation de Saint Ignace, 490

Ferdinand Roy de Castille & d'Arragon, sa bienveillance envers le jeune Ignace, 4

Ferdinand Roy des Romains, nomme Claude le J'ay Evesques de Trieste, 281

Il se rend aux remontrances du Saint qui s'oppose à la promotion de le J'ay, 285

François de Borgia Duc de Gandie, quelle fut le premiére semence de sa vocation, 99

Il fonde le premier College de la Compagnie pour l'instruction de la jeunesse, 288

Il commence la fondation du College Romain, 329

Il est appellé à la Compagnie, 309

Il y est receû, 310. 313

Il quitte le Duché de Gandie, & refuse le Chapeau de Cardinal, 341. 342. 343

François Xavier, son caractére, comment il est gagné à Dieu par Saint Ignace, 128. 134

Il est envoyé aux Indes, 209. 210

Son suffrage pour l'élection du Général, 214. 215

Il rend compte de sa conduite à Saint Ignace, 333

L'estime qu'il faisoit du Saint, 434

François Strada, gagné à Dieu par Saint Ignace, 187. 188

Il aide à la conversion d'un Prestre libertin, 212

G

GENERAL de la Compagnie. Il est perpetuel & absolu, 246
Son caractére fait par Saint Ignace, 248
Comment son autorité est temperée, 251
Guillaume Duc de Baviére affectionné à la Compagnie, 318. 319
Guillaume Postel. Son caractére, 260
Sa vocation à la Compagnie, 261
Il en est chassé, 262

H

HERESIE. Ses effets, 1. 2
Son esprit, 195
Elle s'insinuë dans Paris, 144
Dans Rome, 194
Elle se répand par toute l'Europe, 211
Héretiques. Leurs artifices pour pervertir les Jesuites de Rome, 334
Ils haïssent Saint Ignace,
Humilité. Combien estimée dans la Compagnie, 272
Néceſsaire aux Ouvriers Evangéliques, 277
Humilité de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

I

JACQUES d'Eguia. Sa vocation à la Compagnie, 162
L'estime qu'il avoit pour Saint Ignace, 467
Il meurt avant Saint Ignace, & pourquoy, *ibid.*
Jacques Horez, gagné à Dieu par Saint Ignace, 163
Il meurt à Padoüe, & Saint Ignace voit son ame entrer dans le Ciel, 186
Jacques Govea, contraire à Saint Ignace au commencement, favorable aprés, 113. 121. 208
Jacques Laynez, un des premiers compagnons de Saint Ignace, 135
Il dispute contre les Héretiques d'Allemagne, 168
Il enseigne la Théologie à Rome dans le College de la Sapience, 183
Il assiste au Concile de Trente, 279. 281
Il refuse la charge de Provincial, 355
Il reçoit humblement la réprimande que Saint Ignace luy fait, 356. 357. 358
Il fuyt le Chapeau de Cardinal, & s'oppose à sa promotion, 407
Estant malade à l'extrémité, il a recours à Saint Ignace déja mort, 432
La grande idée qu'il avoit du Saint, 413
Jacques Miron. Il refuse d'estre Confesseur du Roy de Portugal, 352
Sa conduite trop sévere, & blasmée par Saint Ignace, 365

Jean III. Roy de Portugal. Il demande à Saint Ignace des Missionnaires pour les Indes, 208
Un Patriarche & des Evesques pour l'Ethiopie, 379
Il fonde le college de Conimbre, 259
Il traite mal le Cardinal de Viseu, & se plaint du Pape, 267. 268
Il choisit un Pere de la Compagnie pour son Confesseur, 352
Un autre pour précepteur de son fils, 278
Il écrit à Saint Ignace, & suit ses conseils, 367. 210
Jean d'Avila. Le témoignage qu'il rend de Saint Ignace & de la Compagnie, 320
Jean Chanones Religieux de Saint Benoist & premier Confesseur de Saint Ignace, 23
Jean de Castro. Il embrasse la pauvreté, à l'exemple de Saint Ignace, 113
S'estant fait Chartreux, il fortifie Saint Ignace dans le dessein d'établir une Compagnie qui s'employe au salut des ames, 158. 159
Jean Codure un des premiers compagnons de Saint Ignace, 155
Son suffrage pour l'élection du Général, 215
Jean Dominique de Cupis Cardinal, déclaré contre Saint Ignace dabord, & gagné ensuite par le Saint mesme, 198. 199
Jean Martinez Siliceo Archevesque de Tolede, ennemi de la Compagnie, 297
Jean Nugnez. Il va en Affrique pour la delivrance des esclaves chrestiens, 302
Il conjure S. Ignace d'empescher qu'on ne le fasse Evesque d'Ethiopie, 382
Il est nommé Patriarche, 385
Iean Polanque. Il fait de bonnes œuvres avec Saint Ignace, 350
Il a soin des affaires du college Romain, & ce que le Saint luy dit dans une extréme necessité, 411
Ce qu'il luy dit en une autre rencontre, 475
La veille de sa mort, 428
Jean Pascal. Il voit S. Ignace élevé de terre durant l'oraison, 85
Il garde son cilice, 88
Le Saint aprés sa mort luy apparoist, 444
Jean Pierre Caraffe. Ses liaisons avec Saint Ignace, 166
Il luy est contraire, 171
Il le favorise estant Pape, 406
Jesuites, *voyez* Compagnie de Jesus.
Ignace de Loyola. Dieu l'a fait naistre pour combatre l'héresie, 2. 3
Sa naissance, son éducation, ses qualitez naturelles, 3. 4. 5. 6. 431
Il défend Pampelune, & y

eſt bleſſé, 8. 9
Il ſe convertit en liſant la vie des Saints, 12. 13. 14. 15. *& ſuiv.*
Il quitte le chaſteau de Loyola, & va à Montſerrat pour faire penitence, 19. 20
Il défend l'honneur de la Vierge contre un Maure, 21
Il fait une confeſſion générale, & veille une nuit devant l'autel, 23. 24
Il donne ſes habits à un pauvre, s'habille en penitent, & va à Manréze, 24. 25
Sa vie penitente, 26
Il eſt tenté par le démon, 28. 29. 31
Il ſe retire dans une caverne, 32
Il eſt affligé de peines interieures, ſur tout de ſcrupules, 33. 34. 35
Il eſt conſolé & éclairé d'enhaut, 37. 38. 39
Il ne ſe fie pas à ſes lumiéres, 40
Il eſt en grande eſtime, 40. 41
Il eſt appellé de Dieu au ſervice du prochain, 42
Il compoſe le livre des Exerces ſpirituels, 43
Il va à Barcelone, & y eſt reconnu pour Saint à l'éclat de ſon viſage, 61. 62
Il entreprend le voyage de la Terre-Sainte ſur le fonds de la providence, 63. 64
Ce qui luy arrive en chemin, 65. 66
Les ſentimens qu'il a en la Terre-Sainte, 71
On l'oblige de retourner en Europe, & il s'embarque pour Veniſe, 72. 73. *& ſuiv.*
Le vaiſſeau qui le porte ſe ſauve d'une furieuſe tempeſte, 76
Il eſt pris par les Eſpagnols & par les François, 77
Il commence à étudier à l'âge de trente ans, 80
Les artifices du démon pour le détourner de l'étude, 81. 82.
Il eſt perſecuté, & maltraité à Manréze, 28
A Barcelonne, 86
A Alcala, 94
A Salamanque, 104. 105. *& ſuiv.*
A Paris, 113. 120. 121. 146
A Veniſe, 155
A Rome, 196. 197. *& ſuiv.*
Il entreprend de réformer un monaſtére de Religieuſes, 85
Il reſſuſcite un mort, 89
Il fait diverſes bonnes œuvres dans Alcala, 92. 93. *& ſuiv.*
Il recommence ſes études à Paris, 112
Il y eſt volé par un de ſes compagnons de chambre, & rend le bien pour le mal, 112. 115
Il y eſt réduit à une extréme pauvreté, & contraint d'aller en Flandre & en Angleterre pour avoir de quoy vivre, 112. 117

Il choisit des compagnons pour travailler avec eux au salut des ames, 125
Il convertit diverses personnes, un seculier impudique, un Religieux libertin, &c. 129. 130. 131
Il propose à ses compagnons le dessein qu'il a de s'employer au salut des ames, 138. 138
Il défend l'honneur de ses compagnons & le sien, 147. 201
Il retourne en son païs, & la vie qu'il y mene, 148. 149
Il y guerit des malades, 155
Ce qui se passe entre luy & un Chartreux, 158
Il s'employe au service du prochain dans Venise, 162. 163
Il va au secours d'un de ses compagnons malade & tenté, 176
Il va à Rome offrir son service au Pape, 179
Il donne à sa Société le nom de la Compagnie de Jesus, 181
Il travaille au salut des ames, 184
Il gagne un nouveau compagnon, 187
Il propose à ses compagnons de faire avec eux un nouvel Ordre, 189
Il s'oppose à un Prédicateur héretique, 193
Il assiste le peuple durant la famine, 204
Il presente au Pape le projet de son Institut, 205
Il destine deux de ses compagnons aux Indes, 209
Il demande que son Institut soit approuvé du Saint Siége, 210
Et il l'obtient, 213
Il est élû Général, & il refuse le Généralat, 214. 215. 216
Il fait le catechisme avec beaucoup de fruit, 219
Les premiéres regles qu'il prescrivit à la Compagnie naissante, 220
Il embrasse toutes sortes de moyens pour sauver les ames, 230. 231
Il fait des établissemens pour les Juifs & pour les courtisanes qui se convertissent, 223
Il fait d'autres œuvres de charité, 226
Il reçoit & chasse Guillaume Postel, 261. 262. 263
Il choisit Laynez & Salmeron pour le Concile de Trente, 264
Les avertissemens qu'il leur donne, 265
Il réconcilie le Roy de Portugal avec le Pape, 267. 268
Son gouvernement domestique, 269
Sa conduite envers les Novices, 271
Ses soins pour les malades, 274. 421. 410
Son zele pour la discipline réguliére, 276. 359
Il fait ce qu'il peut pour

bannir de la Compagnie, l'esprit du monde, 277. 278
Il s'oppose à la promotion de le Jay, 283. 284
A celle de Borgia, 343
A celle de Laynez, 407
Il fait vœu de n'accepter aucune dignité ecclesiastique, 288
Il fait des réglemens pour le bon ordre des Colleges, 290. 291
Il delivre la Compagnie du gouvernement des Religieuses, 292
Il sort de Rome pour une œuvre de charité, 299
Il éprouve l'obéïssance de ses inferieurs, 301
Sa conduite dans les persecutions excitées contre la Compagnie, 306. 307. 330. 331. 339. 340. 414. 415. *& suiv.*
Il traite rudement Bobadilla, 305
Il reconnoist les services de Codace, 316
Il défend la lecture des livres suspects 83. 338
Il est ennemi des nouveautez, 277. 280. 290. 317
Il regle la ferveur de François de Borgia & celle des autres, 313
Il s'applique à faire fleurir les sciences dans la Compagnie, 317. 318. 418. 419
Il reçoit diverses graces des Papes, & en est fort consideré, 323
Il soumet les Constitutions à la censure des prinncipaux Peres de la Compagnie, 324
Il veut se défaire du Généralat de son Ordre, 326
Il fait établir aux Indes une maison de Catechumenes, 333
Il établit le College Germanique, & le soûtient dans des temps fascheux, 346. 347. 348
Il racommode le Duc Ascagne Colonne & Jeanne d'Arragon, 349
Il empesche qu'on n'unisse les Barnabites, les Somasques, & les Théatins au corps de la Compagnie, 350
Il n'approve pas la conduite de Miron & de Gonzalez, sur ce qu'ils avoient refusé d'estre Confesseurs du Roy de Portugal; & les avertissemens qu'il leur donne là-dessus, 354
Il reprend Laynez, & le traite d'abord sevérement, ensuite avec douceur, 356. 358. 359
Il appaise les troubles de la Province de Portugal, 360. 361. *& suiv.*
Il maintient la conduite d'Oviédo contre celle de Bobadilla, 360
Il compose l'Epistre de l'obéïssance, 369
Il fait connoistre l'innocence de deux missionnaires injustement accusez, 372
Il travaille pour la mission d'Ethiopie, 381. 382

Il écrit au Roy des Abyssins, 385. 386. *& suiv.*
De quelle maniére il traite Rodriguez, 384
Il fait un réglement pour les visites des femmes, 397
Il fait publier les régles de la modestie, 397. 398. *& suiv.*
Il appaise le Pape, 402
Il veut qu'on étudie, & qu'on sçache bien la langue vulgaire, 419. 420
Il quite le soin des affaires, 420
Il établit les quarante heures pendant les trois derniers jours du Carnaval, 423
Son testament, 424
Il se dispose à la mort, 427
Il meurt, 430
Le lieu de sa sepulture, & son épitaphe, 436
Sentimens des premiers Peres de la Compagnie touchant Saint Ignace, 433
Témoignages de plusieurs personnes en faveur du Saint, 40. 100. 117. 183. 436. 437. *& suiv.*
Il est réveré des peuples comme un Saint, 435. 441
Les vertus de Saint Ignace.
Son don d'oraison, 38. 39. 448. 449. *& suiv.*
Son amour envers Dieu, 27. 71. 81. 107. 329. 455. *& suiv.*
Sa charité envers le prochain, 88. 92. 115. 132. 204. 223
Son zele du salut des ames, 42. 43. 65. 70. 85. 93. 113. 144. 151. 162. 225
Sa confiance en Dieu, 60. 69. 197. 409. 476. 477
Son humilité, 27. 288. 464. 465. *& suiv.*
Sa mortification exterieure & interieure, 26. 27. 30. 36. 145. 150. 471. 472. *& suiv.*
Sa retenuë à parler, 472. 473
Son obeïssance, 35. 83. 477
Sa pauvreté, 24. 26. 63. 64
Sa chasteté, 18. 20. 450
Sa patience, 28. 65. 78. 105. 122. 160. 415
Sa constance & sa grandeur d'ame, 339. 343. 474. 475
Son détachement du monde, 150. 469. 470.
Sa prudence dans les choses spirituelles, 478. 479. *& suiv.*
Ses maximes, 83. 98. 126. 199. 221. 277. 309. 360. 368. 400
Ses prédictions, 176. 411. 443
Ses extases & ses visions, 38. 39. 40. 182. 451. *& suiv.*
Ses miracles, 89. 91. 155. 176. 435. 445
Sa béatification, 489
Sa canonisation, 492
Inquisiteur. Il y a eû autrefois des Inquisiteurs en France, 114
Les Inquisiteurs d'Espagne déclarent Saint Ignace innocent, 94. 95
Isabelle Rosel. Elle entend une

voix qui la presse d'appeller Ignace, & luy voit le visage lumineux, 62
Elle l'assiste durant ses études, 80
Elle va le trouver à Rome pour se mettre sous sa conduite, 292. 293

L

LANGUE. Saint Ignace veut qu'on étudie les langues anciennes, & qu'on ne néglige pas les modernes, 239. 419. 420
Larmes. Le don de larmes en Saint Ignace dans un éminent degré, 450. 451. *& suiv.*
Loûïs XIII. Roy de France écrit au Pape fortement pour la canonisation de S. Ignace,
Loûïs de Grenade. Le témoignage qu'il rend de la Compagnie & des Exercices de Saint Ignace, 321
Loûïs Gonzalez. Il est envoyé dans les Royaumes de Fez & de Maroc, pour travailler à la delivrance & au salut des esclaves chrestiens, 302
Il a horreur de la Cour, 352
Il est consideré du Roy de Portugal, 384
Ce que Saint Ignace luy dit sur les progrés heureux de la Compagnie, 400
Le reproche que le Saint luy fait, 398
La relation qu'il luy dicte, 468
L'idée qu'avoit Gonzalez de la vertu du Saint, 434
Loûïs Vivez. Sa charité envers Saint Ignace, & ce qu'il a prédit de luy, 117
Loyola. Maison de Loyola illustre, 9
Chasteau de Loyola agité par un tremblement de terre, 16
Honoré aprés la mort de Saint Ignace, 441

M

MANREZE, lieu de la retraite & de la pénitence de Saint Ignace, 26. 30
Ce lieu honoré aprés sa mort, 442
Marc Antoine Trevisan. Ses vertus, & sa charité envers Saint Ignace, 67. 68
Maximilien II. Duc de Baviére poursuit ardemment la canonisation de Saint Ignace, 490
Matthieu Ori Religieux de Saint Dominique, & Inquisiteur en France; il rend témoignage des mœurs & de la doctrine de Saint Ignace, 116. 147. 200
Melchior Cano, ennemi de la Compagnie, 305. 373
Sa mauvaise foy, 379
Melchior Carnero. Il refuse d'abord d'estre Evesque d'Ethiopie, & accepte en suite

l'Evesché par obéïssance, 382. 383
Modestie. Régles de la modestie composées par Saint Ignace, 397
Approuvées du Ciel par un accident extraordinaire, 399
Mortification, en quoy elle consiste principalement, 480
C'est la voye la plus seûre pour la perfection, 481
Mortification de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

N

NICOLAS Bobadilla, un des premiers compagnons de S. Ignace, comment gagné à Dieu, 136
Il défend les interests de l'Eglise avec beaucoup de chaleur, & est banni d'Allemagne, 304
Il est traité rudement par Saint Ignace, 305
On luy oste la charge de Surintendant du College de Naples. 360
Il est gueri par l'intercession de Saint Ignace, 445

O

OLIVIER Manar, sa conduite à l'égard d'un héretique déguisé, 335
Oraison. Mauvais usage de l'oraison, 479
L'esprit d'oraison doit estre joint à l'esprit de mortification, 480
Les voyes extraordinaires dans l'oraison doivent estre suspectes, 484. 485

P

PAPE. Il est le Chef universel de l'Eglise, 387.
Papes affectionnez à la Com- 389
pagnie, 404. 409. 330
Pasquier Broüet, un des premiers Compagnons de Saint Ignace, 155
Il convertit un Prestre libertin, 212
Il est envoyé en Irlande en qualité de Nonce, 222
Paul III. favorable à S. Ignace, 203. 205. 207. 213
Pierre le Févre, un des premiers Compagnons de Saint Ignace, gagné à Dieu, & affermi dans la vertu par le Saint, 123. 125
Sa sainte vie, 133
Il est établi le Superieur des autres, 148
Il va à Rome, 185
A Parme, à Vormes, 207
Il commence le college de Gandie, 289
La grande idée qu'il avoit de Saint Ignace, 413
Pierre Ortiz, contraire d'abord à Saint Ignace, 113
Ensuite favorable, 171. 183
Il fait les Exercices spirituels sous la conduite du Saint, 184
S. Philippe de Nery. Ce qu'il disoit de Saint Ignace, 437

Philippe Melanchton. Son artifice pour pervertir les Jésuites de Rome, 334
Profés de la Compagnie, 243. 245

Q

QUIRINIO Garzonio Gentilhomme Romain, ami de Saint Ignace & de ses enfans, 198

R

ROBERT Bellarmin Cardinal. Il fait l'éloge de S. Ignace, 447

S

SIMON Rodriguez un des premiers compagnons de Saint Ignace, prévenu de Dieu dés son bas âge, 137
Sa sainte vie, 185
Sa douceur, principale cause des troubles de la Province de Portugal, 361
Il se soumet aux ordres de Saint Ignace, qui le retire de Portugal, 364
Il se plaint ensuite, & est jugé dans les formes, 395. 396

T

THEATINS. On veut les unir au corps de la Compagnie, 350
Le nom de Théatins donné aux Jésuites en Italie & en Espagne, 167. 305

V

VISIONS. Ce ne sont pas des marques infaillibles de sainteté, si elles ne sont accompagnées des vertus solides, 482. 483
Visions de S. Ignace. *Voyez* Ignace.
Vœux de la Compagnie, 243. 244. 245
Les premiers vœux de Saint Ignace & de ses Compagnons faits à Montmartre, 141
Leurs vœux solennels, à S. Paul de Rome, 217
Le renouvellement des vœux simples se fait deux fois l'année, 242

Z

ZELE. Il ne doit point estre inquiet, 359. 487
Zele de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à S. Germain en Laye le 25. Juin 1679. ſignées DESVIEUX, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis à SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, & Directeur de ſon Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer *la Vie de Saint Ignace Fondateur de la Compagnie de* JESUS, composée par le Pere BOUHOURS, de la meſme Compagnie; & ce pendant le temps & eſpace de ſix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer. Avec défenſes à toutes perſonnes d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre ſous les peines portées par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le quatriéme Juillet mil ſix cens ſoixante-dix-neuf. Signé, E. COUTEROT, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Juillet 1679.

Permiſſion du Réverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, permets au Pere DOMINIQUE BOUHOURS Religieux de noſtre Compagnie, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra, un Livre qu'il a composé de la Vie de Saint Ignace noſtre Fondateur, que trois Théologiens de noſtre Compagnie ont leû & approuvé. En foy de quoy j'ay ſigné la preſente Permiſſion. A Roüen le 17. de May de l'an 1679.

PIERRE DE VERTHAMON.

